N° 359 — Tome XCVII 1er Juin 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY,
FRANCISCO CONTRERAS, GEORGES DUHAMEL,
GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, E. JACQUES-DALCROZE,
GUSTAVE KAHN, JEAN MARNOLD, FRANÇOIS MAURIAC, ALBERT MAYBON,
ALFRED MORTIER, RACHILDE, MARCEL ROBIN,
ANDRÉ ROUVEYRE, CÉCILE SAUVAGE,
A. SCHINZ, THÉODORE STANTON, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

N° 359. — 1er JUIN 1912

Jean de Gourmont	*L'Art et la Morale*	449
Henri Albert	*Auguste Strindberg*	476
André Rouveyre	*Visages : LXXXIX. Courteline*	485
Cécile Sauvage	*Le Vallon*, poème	486
Albert Maybon	*Le Règne des Mandchous*	495
E. Jacques-Dalcroze	*Comment retrouver la danse?*	519
A. Schinz	*La Notion de vertu dans le Premier Discours de J.-J. Rousseau*	532
François Mauriac	*L'Enfant chargé de chaines* (Première Partie : I-VIII), roman	556

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : X^e Lettre à l'Amazone*	582
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	585
Rachilde	*Les Romans*	589
Jean de Gourmont	*Littérature*	594
Edmond Barthélemy	*Histoire*	599
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	605
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	609
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	614
R. de Bury	*Les Journaux*	620
Jean Marnold	*Musique*	624
Gustave Kahn	*Art*	629
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	634
Henri Albert	*Lettres allemandes*	637
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	642
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	647
Francisco Contreras	*Lettres hispano-américaines*	652
Alfred Mortier	Variétés : *Un poète bulgare : Christo Boteff*	657
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : M. Edouard Fer. La Chambre de M. Canudo. Poèmes tongouses. Mort de Paul Gabillard*	659
Mercvre	*Publications récentes*	661
—	*Echos*	664

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII[e])

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

CENTE BLASCO IBAÑEZ
L'INTRUS
Traduit de l'espagnol par Renée Latont.

HARLES DE BORDEU
LA PLUS HUMBLE VIE...

ÉLICIEN CHAMPSAUR
POUPÉE JAPONAISE
303 illustrations en couleurs

AURICE DONNAY
de l'Académie Française
THÉATRE (TOME V)
(L'Escalade — Paraître — La Vrille)

MILE GUILLAUMIN
LE SYNDICAT DE BAUGIGNOUX

LSA JERUSALEM
LE SCARABÉE SACRÉ
Traduit de l'allemand par J.-W. BIENSTOCK et CLAUDE MARGELLE

ENRY KISTEMAECKERS
LA FLAMBÉE
Pièce en trois actes.

UGUES LAPAIRE
JEAN-TEIGNEUX

CTOR MARGUERITTE
LES FRONTIÈRES DU CŒUR

ARIO NICCODEMI
LE REFUGE — L'AIGRETTE
Pièce en trois actes *Pièce en trois actes*

LES PERRIN
UN MASQUE SUR DEUX VISAGES

PIERRE WOLFF
L'AMOUR DEFENDU
Pièce en trois actes

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

Viennent de paraître :

F. MAURY

NOS HOMMES D'ÉTAT

ET

L'ŒUVRE DE RÉFORME

Première Partie. — *Gambetta et notre parlementarisme. — La politiqu sociale et M. Alexandre Ribot. — M. Raymond Poincaré. — Les débu de M. Aristide Briand. — Le cas de M. Paul Deschanel. — M. Josep Caillaux. — La signification du ministère Poincaré. — Pour nos leader*

Deuxième Partie. — *Pour les réformes. — L'insuffisance du contrôle finan cier sur les affaires d'État. — L'État démocratique contre les communes. — Les retraites ouvrières et paysannes. — Le syndicalisme révolutionnai et ses chefs. — La logique du syndicalisme. — Sur l'éducation nationale*

Un volume in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* 3 fr. 5

CH. BASTIDE

Docteur ès lettres, Professeur agrégé au Lycée Charlemagne

ANGLAIS ET FRANÇAIS

DU XVII[e] SIÈCLE

De Paris à Londres sous Louis XIV. — Les Français d'autrefois apprenaien ils l'anglais ? — Gallomanes et anglophiles. — Comment les Angl d'autrefois écrivaient le français. — Shakespeare et le perruquier Mongoy — Les gazettes françaises de Londres au XVII[e] siècle. — Influence po tique des huguenots en Angleterre. — Querelles de Français à Londres 1612. — Pierre Coste d'après quelques lettres inédites. — Le traducte de Robinson Crusoé : Thémiseul de Saint-Hyacinthe.

Un fort volume in-16 de 400 pages ..... 4 fr.

Envoi franco contre mandat-poste.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique publié sous la direction de Claude Augé ; tient au courant de tout, littérature, sciences, arts, etc.; forme le complément indéfini de toutes les encyclopédies.

Principaux articles du n° de Juin

Amphisbène (L') [*Littér.*], par M. Louis COQUELIN.
Argentine (République) [*Géogr., Hist., Econ. polit., Polit.*], par M. Henri LORIN.
Automobiles (Immatriculation des), par M. Jacques AUVERNIER.
Carrel (Armand) **et Emile de Girardin** (*Littér.*), par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Cuverville (de) [*Biogr.*], par M. Henri TREVISE.
Déjanire [*Théâtr.*], par M. Stan GOLESTAN.
Desclauzas (Marie) [*Biogr.*], par M. J.-M. DELISLE.
Éclipse du 17 avril (*Astr.*), par M. Jean MASCART.
Evans (Amiral) (*Biogr.*), par M. Henri TRÉVISE.
Flambée (la) [*Théâtr.*], par M. Paul LOCARD.
Formolage (*Phot.*), par M. J. AUVERNIER.
Hôteliers (responsabilité des), par M. R. BLAIGNAN.
Houille (production de la), par M. C. MEILLAC.
Journal d'émigration du comte d'Espinchal (*Littér.*), par M. Jacques BOMPARD.
Lagane [*Biogr.*], par M. Pierre JEANNET.
Lefebvre (Jules) [*Biogr.*], par M. Tristan LECLÈRE.
Liesse (André) [*Biogr.*], par M. G. REGELSPERGER.
Lister (Lord) (*Biogr.*), par M. Paul LION.
Maragall (*Biogr.*), par M. J. BONCLÈRE.
Ménage de Molière (Le) [*Théâtr.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Métaphonie (*Gramm.*), par M. Maurice ENOCH.
Ronsard (Pierre de) [*Litt.*], par M. J. BOMPARD.
Roi (Le) (l'ancienne France) [*Biogr.*], par M. Louis COQUELIN.
Salon (Compte rendu d'œuvres d'art exposées au) **de 1912**, par M. Tristan LECLÈRE.
Servante (La) [*B.-Arts*], par M. Tristan LECLÈRE.
Turbines marines (*Techn.*), par M. G. CLERC-RAMPAL.

Le numéro illustré de 61 gravures et 1 carte : **75 cent.**

ABONNEMENT D'UN AN

France..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

Ajouter 90 centimes si on désire recevoir les numéros sous tube carton
Le LAROUSSE MENSUEL paraît le premier samedi de chaque mois

TROIS NOUVEAUX OUVRAGES

Larousse de Poche

Le seul dictionnaire de poche vraiment pratique et complet : 85.000 mots avec leur définition. Joli vol. de 1292 pages (format 10.5 × 16,5 ; poids, 315 gr.). Relié toile... **6 »**
Relié peau souple, dans un étui..... **7,50**

Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées (Prose)

Par Léopold-Lacour. Beau vol. in-8 de 540 pages illustré de 24 gravures hors texte. Broché, **5** fr. ; relié toile, **6** fr. ; demi-peau..... **8 »**
Paru précédemment : Poésie, 1 vol. broché, **5** fr. ; rel. toile, **6** fr.; demi-peau... **8 »**

Anthologie d'Art Français : XX^e siècle (Peinture)

Par Ch. Saunier. Beau vol. in-8, contenant 128 reproductions photographiques en pleine page. *Broché*, **3** fr. **50** ; relié toile, **4** fr. **50** ; sur papier mat, broché..... **6 »**

Envoi franco contre mandat-poste

E. SANSOT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 9, Rue de l'Éperon, 9 — PARIS

Nouvelle Bibliothèque de Variétés Littéraires

A 1 fr. 60 le volume

Cette collection comprend des œuvres diverses par leur genre autant que par leurs tendances : Œuvres inédites, rééditions d'auteurs célèbres, traductions d'auteurs étrangers, pages choisies, etc....

Elle s'adresse particulièrement aux lecteurs cultivés, et, tant par le choix des auteurs que par l'élégance matérielle des volumes, elle a sa place marquée dans les bibliothèques les plus exigeantes.

Volumes parus :

Virilités, par NAPOLÉON BONAPARTE

Recueil de pensées Napoléoniennes, choisies par JULES BERTAUT

Ce volume obtient un succès considérable, car, en dehors de toutes passions politiques, il est particulièrement démonstratif du caractère et des idées du conquérant et de l'homme d'État qui y apparaît supérieur à tous les partis, même au sien.

Magnhild, par BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON

Roman traduit du norvégien, par SÉBASTIEN VOIROL

C'est là une des œuvres les plus attachantes du célèbre compatriote et rival d'Ibsen, et elle obtient auprès des amateurs de lectures mordiques une grande faveur.

Amours, par CHATEAUBRIAND

Avec une introduction et des parenthèses, par GEORGES PIERREDON

Dans ce volume on peut suivre méthodiquement, racontées par lui-même, les aventures sentimentales de l'illustre écrivain qui excite aujourd'hui, et avec tant de passion, l'intérêt du public.

Le Conte de La Ramée

Chef-d'œuvre inconnu et anonyme du XVIIIe siècle, qui fait l'admiration des lettrés et des lecteurs de goût.

La Chasse au Bonheur

Par STENDHAL

Avec une introduction, par ALPHONSE SÉCHÉ

Dans cet ouvrage soigneusement composé, l'auteur de *Le Rouge et le Noir* se révèle avec relief sous son véritable aspect, celui d'un homme fiévreusement préoccupé de donner un aliment à son inquiète et insatiable sensibilité.

Ces cinq volumes pris ensemble sont fournis réunis dans un élégant emboîtage.

Prix des 5 volumes..... **8 francs.**

Chaque volume séparément..... **1 fr. 60**

Envoi franco contre mandat ou timbres français

E. SANSOT & Cie, ÉDITEURS
PARIS — 9, Rue de l'Éperon, 9 — PARIS

LES GLANES FRANÇAISES

ette collection a pour objet de réunir, de nos principaux écrivains, des quintessences prit, de morale ou même des raccourcis de beauté verbale susceptibles, dans leur e variété, de donner au lecteur cultivé des joies rares et délectables.
es petits livres sont, par leur contenu, alertes, lucides et concis. Par leur forme rieure ils sont élégants et gracieux.
ès le premier volume paru, le succès de la collection s'est affirmé et il est mainte- considérable.

Prix de chaque volume, petit in-12 couronne ..... **1 fr.**

VOLUMES EN VENTE :

ALFRED CAPUS

La Vie, l'Amour, l'Argent

Choix et notice par **Arsène ALEXANDRE.**

HENRY BATAILLE

Le Règne intérieur

Choix et notice par **Denys AMIEL.**

JEAN LORRAIN

La Nostalgie de la Beauté

Choix et notice par **Jean BOUSCATEL.**

ROMAIN ROLLAND

L'Humble vie héroïque

Choix et notice par **Alphonse SÉCHÉ.**

MARCEL PRÉVOST

Moralités féminines et françaises

Choix et notice par **Ernest GAUBERT.**

Ces six volumes pris ensemble sont fournis réunis dans un élégant emboîtage.

Prix des six volumes..... **6 fr.**

aque volume séparément..... **1 fr.**

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES FRANÇAIS

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18. 3

PATERNE BERRICHON

Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète (1854-1873). Poèm
Lettres et Documents inédits. P
trait en héliogravure et autographe. Vol. in-18..... 3

ALFREDO NICEFORO

Le Génie de l'Argot. Essai sur les langages s
ciaux, les argots et les parle
magiques. Vol. in-18..... 3

ROBERT D'HUMIÈRES

Les Ailes closes, pièce en 3 actes. Vol. in-18..... 3

JEAN MORÉAS

Réflexions sur quelques Poètes. Volum
in-18. 3

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra. Vol. in-18..... 3

JULES DE GAULTIER

Comment naissent les dogmes. Volume
in-18. 3

Napoléon raconté par lui-même. Tome I
1769-18
Tome II : 1807-1821. Avec une Préface par R. M. J. Deux vol. in-18... 7

CHARLES CESTRE

Bernard Shaw et son œuvre. Vol. in-18... 3

P.-P. PLAN

J.-J. Rousseau raconté par les gazette
de son temps. D'un Décret à l'autre (9 juin 176
21 décembre 1790). Articles recueillis
annotés par Pierre-Paul Plan. Avec un portrait. Vol. in-18..... 3

ARNOLD VAN GENNEP

Religions, Mœurs et Légendes. Essais
d'Ethno
graphie et de Linguistique. 4^e^ série. Vol. in-18..... 3

COLETTE WILLY

Sept Dialogues de Bêtes. Illustrés de quatre-vingt-
dessins de Jacques N
Préface de Francis Jammes. Vol. in-18..... 3

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DU MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

Chaque volume in-18, broché . . . . . 3 fr. 50

SEPH CHARMONT — *Pour paraître le 5 Juin*

Les Transformations du Droit Civil

Précédemment parus :

volution de la France Agricole, par *M. Augé-Laribé.*
rientation Religieuse de la France actuelle, par *Paul Sabatier.*
Le Procès de la Démocratie, par *G. Guy-Grand.*
Les Fonctionnaires : leur action corporative, par *Georges-Cahen.*

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, relié toile bleue, 4 fr. 50; — broché. . . . . 3 fr. 50

ONARD MERRICK — *Vient de paraître*

La Fille de Lynch (Traduction F. DELMONT)

Précédemment parus :

erine Aubier, par *Yvette Prost.*
sine Sans-Gêne, par *Roger Dombre.*
Le Chrysanthème Rose, par *Yolanda.* Traduit de l'italien par France d'Audiffredy.

" LA PETITE BIBLIOTHÈQUE "

Chaque volume in-8 écu, illustré, relié toile souple, 2 fr. 10; — broché. . 1 fr. 50

PARMENTIER — *Vient de paraître*

Les Jeux et les Jouets : leur Histoire

Précédemment parus :

Artistes (Biographies), par *Léonce Bénédite.*
ue racontent Monnaies et Médailles, par *Jean Benderly.*
Fêtes et Coutumes populaires, par *Ch. Le Goffic.*
Petites Causeries d'un Ingénieur, par *Max de Nansouty.*

Nouvelles Éditions entièrement à jour des cartes suivantes de

ATLAS GÉNÉRAL VIDAL-LABLACHE

Afrique

forme à la Convention Franco-Allemande

A l'échelle de 1 : 17.500.000

Afrique Septentrionale et Centrale

adagascar — Amérique physique (au verso)

onglet double . . . . . 65 c.

Afrique Centrale et Méridionale

Afrique physique — Afrique politique

onglet double . . . . . 65 c.

l'ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES

CARTE N° 6

Tunisie

A l'échelle de 1 : 1.000.000

Une carte en couleur (62° × 42°), en feuille, *net* . . . . . 1 fr. 25

CARTE N° 9

Afrique Occidentale

I. SÉNÉGAL

A l'échelle de 1 : 3.000.000

Une carte en couleur (62° × 42°), en feuille, *net*. . . . . 1 fr. 25

MONTHLY 1/- Net

" The English Review " is our especial enthusiasm. It is, to speak with restraint, the best monthly periodical printed in the English language. That it is the best in the world we have no doubt, but that is the conclusion of faith, not of knowledge . . . To read « The English Review » is to be in immediate touch with the best that is being written by English writers ; and, in fact, its contributors include nearly all the great names of Europe. "

—CHICAGO EVENING POST.

Annual Subscription, 12/6 post free all parts of the world.

THE ENGLISH REVIEW, 17-21 Tavistock Street, Covent Garden, London, England.

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Lvre charme dans la prospérté " ;
" Le Lvre console dans l'nfortane ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO
43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES
3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril, page 613

Vient de paraît

Georges DEHERME

LES CLASSES MOYENNES

(**3 fr. 50**. Librairie académique PERRIN et Cie, édit.)

M. Georges Deherme étudie ici la formation des classes moyennes, encombrement et le malaise dont elles ont à se plaindre : le petit commerce coopératives et les grands magasins; la petite et la grande industrie; la situa présente de la propriété rurale; l'inquiétante bohème littéraire, artistique misères du prolétariat intellectuel. Il indique la solution positive.

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Croître ou Disparaître (Perrin, éd.).

La Crise sociale, 3e édition (Bloud, éd.).

Auguste Comte et son œuvre. *Le Positivisme*, avec deux portraits hors (Giard, éd.).

L'Afrique occidentale française. Action politique. Action économique. A sociale Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société esclavagiste de France (Bloud, éd.).

La Démocratie vivante (épuisé).

MERCVRE DE FRANCE

Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg. — PARIS (VI^e^)

Vient de paraître :

LES MAITRES DE L'AMOUR

MONROSE

ou le Libertin par fatalité. Suite de Félicia

ar Le Chevalier **ANDRÉA de NERCIAT** (d'après l'édition de 1872)

Monrose, qui fut l'heureux amant de Félicia, alors que celle-ci avait 16 ans, va jouer le rôle ncipal. Son ex-amoureuse, que l'âge a calmée, qui d'ailleurs passe doucement sa vie avec un t nombre d'amis et de façon un peu monotone, se décide à mettre au premier plan Monrose, d'étonnants hasards ont fait exister un peu plus orageusement qu'elle-même, et en général ne manière qui lui a paru neuve. « Il m'est assez cher, dit-elle, pour que j'entreprenne avec n du plaisir et tâche de raconter ses aventures; d'ailleurs, et j'en réponds, elles vous amuse- t bien autant que le pourraient les miennes propres. » Et le lecteur se convaincra que Félicia, gré ses prolixités de plume, tient ses promesse.

Quatre illustrations hors texte.

Un volume in-8 sur papier alfa de près de 400 pages (tirage limité)..... 7 fr. 50
Dix exemplaires sur Japon impérial..... 25 fr. —

E LIVRE D'AMOUR DE L'ORIENT

III. — LES KAMA SUTRA DE VATSYAYANA

Manuel d'érotologie hindoue

« Tout d'abord, qu'on ne s'imagine pas qu'il ait été composé dans une idée de libertinage. syayana, homme savant et pieux, eut uniquement en vue de codifier, pour ainsi dire, les pré- es relatifs à l'amour d'après les principes, les idées et les mœurs de sa religion, de son temps e son pays. » (*Le Livre*, décembre 1884.)

C'est un livre dont nous n'avons l'équivalent complet ni dans notre littérature médicale, ni s nos livres galants.

Un volume in-8 sur papier alfa (tirage limité)..... 7 fr. 50
Dix exemplaires sur Japon impérial..... 25 fr. —

MARQUIS DE SADE

OLOÉ ET SES DEUX ACOLYTES

ou quelques décades de la vie de trois jolies femmes
Histoire véritable du siècle dernier par un contemporain

(Turin, au VIII^e^)

Cet opuscule est une satire violente contre Joséphine de Beauharnais, dont le mari n'était s que premier consul. Les deux acolytes de Zoloé, l'héroïne, sont Mesdames Tallien et Vis- i. Bonaparte figure dans le livre sous le nom de baron d'Orsec, Barras sous celui de vicomte abar, Tallien sous le masque de Fessinot, époux de Laurèda. Chemin faisant, l'auteur attaque bre de gens alors en évidence; aussi la police fit-elle enfermer le marquis de Sade à Charen- en 1801, peu de temps après la publication de ce pamphlet, et il y resta jusqu'à sa mort en 4.

La notoriété de l'auteur et des personnages en scène a assuré le succès de cet opuscule, dont remière édition est devenue des plus rares et des plus recherchées.

Un volume in-18 carré sur papier d'arches, livré sous étui..... 6 fr. —

Le Catalogue illustré 1912 EST PARU

ENVOI FRANCO

ÉDITIONS ET PUBLICATIONS DU TEMPS PRÉSENT

C.-Fr. CAILLARD, directeur. — PARIS, 76, rue de Rennes Tél. 739

RAPPELS :

ANDRÉ LAFON

LA MAISON PAUVRE

Un vol. in-12 carré. — Prix : 3 fr. 50

(M. A. LAFON vient d'obtenir le GRAND PRIX DE LITTÉRATURE)

C.-Fr. CAILLARD & J. DE BÉRYS

LE CAS DEBUSSY

Un vol. in-12 carré. — Prix : 2 fr.

VIENNENT DE PARAITRE :

Comtesse van den STEEN

PROFILS DE GOSSES

Etudes de physionomies enfantines
dont certaines empruntent leur pittoresque au milieu du paupérisme bruxellois

Un vol. in-12 carré. — Prix : 3 fr. 50

Addy de SAINT-GERMAIN

CHOISIR

Roman d'étude psychologique et sentimentale

Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50

Raymond GUASCO

JOHN BULL'S ISLAND

Récit de vie populaire anglaise
tel que l'auteur en a noté les scènes et les personnages chez l'ouvrier anglais où il hal

Un vol. in-12 carré. — Prix : 3 fr. 50

Ad. LANNE

Une officine royale de falsifications

Un vol. in-12 carré. — Prix : 2 fr. 50

C.-Francis CAILLARD

LES ROSIERS SUR LA TOMB

POÈMES. — La première édition sur Hollande Van Gelder, grandes marges, couverture papier de la Manufacture Impériale du Japon, tirage or, sera reservée aux souscripteurs, au de 20 fr., jusqu'au 10 juin ; aucun exemplaire n'en sera mis dans le commerce.

Un vol. in-12 carré. — Prix : 3 fr. 50

REVUE DU TEMPS PRÉSENT

MENSUELLE

ABONNEMENTS : **France** : Un an.. 14 fr. — **Étranger** : Un an..... 16 fr.

L'ART ET LA MORALE

—

Si avec Brodmann, observe le Dr F. Helme dans ses *Menus Propos de Médecine* (1), « on coupe un cerveau par tranches infiniment minces, on voit quel l'architecture cérébrale est d'autant plus variée et délicate que l'individu était plus développé et la civilisation de sa race plus avancée. La différence réside surtout dans le nombre et l'arrangement des antennes — les médecins disent dendrites — prolongeant la cellule cérébrale. Plus il y aura d'antennes, plus il y aura de contacts avec le monde extérieur, et par conséquent bien plus d'intelligence, de curiosité, de souffrance et de joie. Chez l'Européen, toujours suivant Brodmann, il y aurait soixante motifs ou arrangements cellulaires différents; ce chiffre tombe à trente chez les Hottentots et à quinze chez le gorille.

« Moins l'enchevêtrement cérébral est délicat, moins il y a d'antennes, plus l'influx nerveux traverse rapidement le cerveau. Ceci explique pourquoi le noir est si crédule, si suggestionnable, pourquoi aussi ses gestes seront plus impulsifs, plus violents et rapides que les nôtres. On comprendra de même la fréquence des délires religieux chez les primitifs, les folies collectives et les manifestations démentielles qui abondent sur le continent noir. »

Cette observation voulait sans doute être une démonstration de l'idée d'évolution indéfinie. Je voudrais l'utiliser pour enfermer cette évolution dans un cercle d'où elle ne puisse

(1) Feuilleton du *Temps*, 17 juin 1911.

s'évader. Ce cercle, c'est l'immutabilité physiologique de l'homme. Mais, en même temps, je desserrerai le nœud de cette constance humaine, et mon hypothèse expliquera les divers stades où se trouvent, dans une même civilisation, dans une même race, des individus si différents.

En disant que l'homme est physiologiquement immuable, j'entends qu'il ne peut dépasser ses limites; mais dans une même civilisation, tous les individus ne sont pas au même stade physiologiquement intellectuel, et quelques-uns seulement ont atteint cette limite qui ne peut être dépassée. Cette évolution circulaire s'est produite et se produit à toutes les époques et chez toutes les races. Je montrerai comment la morale et l'art sont des manifestations diverses de ces successifs états physiologiques, de ces divers stades de l'être humain, enfermé dans le cercle de la vie humaine. Il n'y a pas d'évolution indéfinie. Ce qui en a donné l'illusion, c'est l'évolution mécanique des inventions humaines : déductions de déductions. La civilisation et le progrès sont extérieurs à l'homme et ne changent pas sa nature spécifique. Les qualités intellectuelles acquises par la culture sont tout à fait semblables à celles qu'obtiennent les horticulteurs, et sont aussi superficielles.

Mais comment expliquer ce développement intrinsèque des races humaines? La seule hypothèse qu'on en puisse donner, et qui soit d'accord avec les intuitions actuelles de la science, est que ces changements se seraient produits et se produisent par mutation. La naissance et l'évolution de l'intelligence chez l'homme seraient dues à une série de transformations brusques, déterminées par des causes physico-chimiques, par des pléthores de nutrition que les biologistes découvriront peut-être un jour. Cette hypothèse s'adapte d'ailleurs parfaitement aux lois de constance thermique et intellectuelle : on peut même croire qu'elle justifie la sélection naturelle de Darwin, en faisant de cette sélection par mutation un moyen de maintenir l'espèce dans ses limites. Ces lois de constance marquent en effet les limites de l'humanité : elles sont physiologiquement infranchissables.

Il y aurait ainsi un degré de développement intellectuel qui ne peut être dépassé : les individus très évolués (il faudrait dire très développés) disparaissent dans l'abîme sans s'être reproduits, et la vie appelle ses réserves, qui, par un déve-

ppement p ysi o og que identique, atteindront la même suprême perfection. Mais mais l humanité totale n'atteindra le stade suprême, n'arrivera à chasser ses rêves religieux, ses hallucinations métaphysiques. La sagesse, pour une race, n'est qu'une lucidité de moribond.

Ceci invite vraiment à concevoir l'évolution humaine comme un cercle : les civilisations tournent comme des roues de moulin dans le fleuve du Temps, broyant les hommes et les siècles. Mais songeons à l'âge de la terre, à l'apparition de l'homme qui, né d'une mutation, se transformera peut-être par mutation. Il y aurait donc une échappatoire à l'humanité? Ici, il faudrait faire intervenir une explicatiou cosmogonique et biologique du monde, mais je ne veux pas sortir de la période géologique où nous vivons, ni m'égarer dans une insoluble théorie sur l'origine de la vie. Je crois seulement que cette mutation, cause de la naissance de l'intelligence, s'est manifestée par une chimie organique que je n'ai pas la prétention d'analyser ; je me contente, pendant qu'il en est temps encore, d'associer des hypothèses, et de généraliser sur des faits sans doute fragiles.

§

De cette observation de Brodmann, je voudrais tirer quelques conclusions. D'abord, que l'intelligence chez l'homme n'est pas en concordance avec le poids du cerveau, mais avec la délicatesse de ses fibres, à peu près comme la beauté d'une fleur est dans la multiplicité de ses pétales. Mais surtout que les religions, les premiers délires religieux, sont des manifestations de cerveaux peu développés, encore munis de bien courtes antennes. On comprend la valeur métaphorique de cette expression. Cependant, le Dr P. Voivenel, l'auteur d'une remarquable étude sur le *Génie littéraire*, où il renverse définitivement les dangereuses doctrines de Lombroso, — après avoir lu ces intuitions, a bien voulu m'adresser quelques notes d'une science toute actuelle, qui me permettront, dit-il, « d'augmenter la précision, la force scientifique de ces déductions ».

La science, écrit-il, permet actuellement d'affirmer que la cellule cérébrale primitive était moins touffue, et que, lorsque, sous l'influence d'une maladie ou d'un moindre développement (dégénérescence), elle se « défeuille », on voit apparaî-

tre un état mental caractérisé par la suggestibilité, l'hystérisme, la mythomanie, le bovarysme exagéré, la religiosité. C'est déjà curieux de pouvoir associer ce défeuillement de la cellule cérébrale et l'état de religiosité où retombent les vieillards débiles.

Mais il faut exposer ici que, depuis les travaux de Flechsig, il est nettement démontré que le cerveau se compose de zones d'association et de zones de projection. Les zones d'association réunissent les différentes parties de l'écorce entre elles. Les zones de projection sont des zones sensorielles (zone tactile, zone olfactive, zone visuelle, zone auditive, zone gustative). Elles ont plus d'importance pour la vie animale que pour la vie intellectuelle.

Les zones d'association n'apparaissent guère que chez les animaux supérieurs. Ne sortant pas du cerveau, elles appartiennent à la vie cérébrale proprement dite, à la vie intellectuelle.

Les centres de projection, dont la valeur fonctionnelle est de présider aux différents actes de la vie animale, dit *Testut* (in *Traité d'Anatomie humaine*, t. II, p. 681), existent chez tous les mammifères ; tous les mammifères en effet ont des hémisphères cérébraux, qui reçoivent les sensations recueillies à la périphérie par les nerfs sensitifs ou sensoriels et qui réagissent par leur système musculaire contre ces sensations.

Mais il n'en est pas de même des centres d'association. Ces centres d'association étant des centres supérieurs, en rapport avec les fonctions intellectuelles, font naturellement défaut chez les animaux où ces fonctions n'existent pas. Les rongeurs, notamment, ne posséderaient, d'après Flechsig, aucun centre d'association : chez eux, les divers centres de projection arrivent au contact par leurs bords et, de ce fait, occupent toute l'étendue de l'écorce.

Les centres d'association existent chez les carnassiers, mais ils y sont peu développés. Ils acquièrent de l'importance en passant des carnassiers chez les singes inférieurs et de ceux-ci chez les singes supérieurs. Chez ces derniers, leur étendue est à peu près égale à celle des centres de projection. C'est chez l'homme qu'ils présentent leur plus haut degré de développement.

Ils occupent chez lui les deux tiers de la surface de l'écorce ; mais les variations individuelles sont considérables et en rapport avec l'intelligence du sujet. Ce qui permet de classer à

leurs divers stades de l'évolution circulaire les divers individus d'une même race.

Voici d'ailleurs (figure I) un schéma de l'évolution des cellules pyramidales ou cellules psychiques proprement dites, qui composent ces centres d'association. On peut y voir, en

Fig. 1

SCHÉMA DE L'ÉVOLUTION DES CELLULES PYRAMIDALES (*d'après Cajal*).

La *série supérieure* des cellules montre la cellule pyramidale ou psychique chez divers vertebrés : A, chez la grenouille ; B. chez le lézard ; C. chez le rat ; D. chez l'homme.

La *série inférieure* indique les phases évolutives que traverse la cellule psychique ou cellule pyramidale du cerveau : *a*, neuroblaste sans tige protoplasmique ; *b*, début de tige et de panache terminal ; *c*, tige plus développée ; *d*, apparition des collatérales du cylindraxe ; *e*, formation des expansions protoplasmiques du corps cellulaire et de la tige.

Pour la cellule D : 1, corps cellulaire, — 2, cylindraxe, avec 2', ses collatérales. — 3, tige protoplasmique, avec 3', son panache terminal. — 4, expansions latérales de la tige. — 5, 5, expansions basilaires.

dessous de la cellule elle-même, son prolongement cylindraxile, et, au-dessus de la tige protoplasmique, la chevelure des dendrites (de δένδρον : arbre).

Ce schema extrêmement net montre bien que l'ontogénie récapitule la phylogénie, que l'évolution de l'individu synthétise l'évolution de l'espèce.

Il faut noter que le prolongement cylindraxile qui unit la

cellule au reste de l'organisme en plongeant dans l'intérieur du cerveau et en allant s'y mettre en relation avec un prolongement émané d'une cellule des centres sous-corticaux ou des centres médullaires, apparaît, dans la série animale, beaucoup plus tôt que les prolongements protoplasmiques, ainsi que chez l'embryon. Voir figure 1 (a, b, c, d, e) les phases évolutives de la cellule psychique.

Cette cellule psychique paraît exister chez tous les vertébrés ; mais au fur et à mesure qu'on descend dans la série, elle devient à la fois plus petite et plus simple, comme l'indique le schéma, A. B. C. D. (fig. 1).

On peut donc dire, avec le Dr Voivenel, que « l'intelligence est proportionnelle à la richesse des dendrites ». Surtout si l'on croit, comme il est sage de le penser, qu'il n'y a entre l'intelligence de l'homme et celle de l'animal qu'une différence de degré et non de nature. Alors, ce serait dans cette chevelure cérébrale que vibrerait l'âme humaine. La cause initiale du développement intellectuel de l'homme réside dans la faculté d'association et d'extériorisation des images, fixées par le langage. Encore là il n'y a entre l'homme et l'animal qu'une différence de degré, expliquée par les antennes, et surtout les stries d'association.

Mais ce n'est pas tout, observe le Dr Voivenel, il ne suffit pas de posséder des cellules touffues, il faut que les panaches dendritiques de ces cellules soient en relation constante les uns avec les autres, car, comme je l'ai dit (in *Revue des Idées*, 16 oct. 1911 : *Des résistances des qualités littéraires et musicales aux causes de démence*), « l'acte intellectuel est avant tout l'appréciation exacte de toutes les impressions reçues et de toutes les réactions ».

Ces relations se font grâce à des fibres circonférentielles 2, 3, 4, (figure 2) formant, sur une coupe histologique du cerveau, ce qu'on appelle des *stries*.

2 = Strie d'Exner.
3 = Strie de Bechterew.
4 = Strie de Baillarger.

La strie d'Exner réunit les dendrites les plus fines, les plus délicates, les plus tardivement apparues. On peut donc admettre, selon le Dr Voivenel, que le perfectionnement intellectuel dépend « et de la richesse d'arborisation des antennes, et de la richesse des fibres d'association tangentielles ».

Que les dendrites, ajoute-t-il, soient moins nombreuses, que les fibres d'association soient peu riches, les différents centres du cerveau seront dispersés, sans cette coordination extraordinaire qui crée le raisonnement, la comparaison, la déduction; l'individu sera plus crédule, plus religieux, plus suggestionnable. On explique ainsi le somnambulisme, et la crédulité des enfants, qui peuvent être comparés aux civilisations primitives. Qu'on se reporte à la *série inférieure* de la fig. 1 qui représente, non seulement l'évolution d'un homme actuel, mais encore l'évolution de la race humaine jusqu'à sa fixation.

La solidité ou le relâchement de ces diverses fibres d'association nous permettent de comprendre le mécanisme physiologique du ramollissement sénile et de ce qu'on appelle les conversions. Le cerveau, arc détendu, perd la netteté de ses perceptions, et l'homme retombe dans les hallucinations de son enfance, alors que les branches des antennes n'étaient encore qu'en bourgeons, et les stries, naissantes.

La figure 3 nous montrera la ramification des dendrites, et si l'on compare ce schéma à la figure 1, on y remarquera mieux encore que les stries d'Exner rassemblent les plus récentes antennes, celles qui palpent le plus directement la réalité.

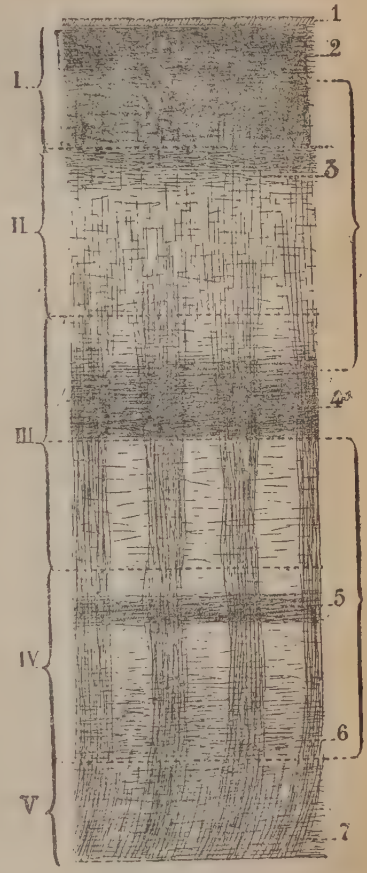


Fig. 2.

SCHÉMA MONTRANT LES FIBRES NERVEUSES DE L'ÉCORCE.

1, pie-mère. — 2, réseau d'Exner. — 3, strie de Bechterew. — 4, strie externe de Baillarger. — 5, strie interne de Baillarger. — 6, fibres d'association intra-corticales. — 7, fibres d'association sous-corticales ou fibres arquées.

(D'après « Testut » : *Anatomie topographique*, t. II, p. 672.)

Mais on peut encore épingler ici cette page du Dr Voivenel (*Des Résistances...*)

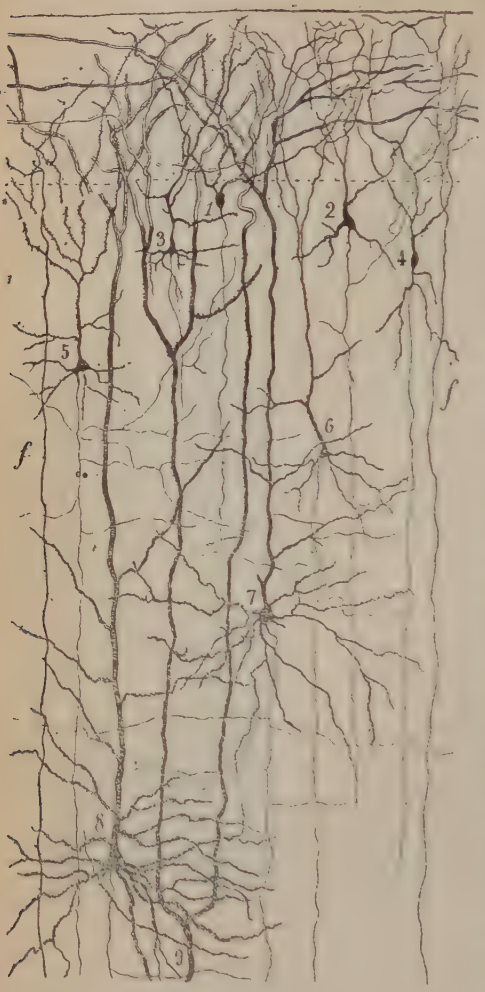


Fig. 3.

RAMIFICATION DES DENDRITES DES CELLULES PYRAMIDALES DANS LA COUCHE ZONALE DE L'ÉCORCE CÉRÉBRALE

(D'après Cajal, in « l'Ecorce cérébrale », par Ch. Bonne; Storck, 1907, tome II, page 463.)

Le cylindraxe, fibre de projection, est déjà complet dans le neuroblaste primitif alors qu'il n'y a pas encore la moindre trace de dendrite, puis apparaît un bourgeon protoplasmique, ensuite une tige qui peu à peu se bifurque, enfin le panache terminal. Telle est l'évolution *ontogénique*.

Phylogénétiquement : chez les batraciens, les dendrites forment un maigre buisson sans branche principale ; chez les reptiles, cette branche directrice s'individualise à peine; chez les mammifères, elle s'allonge et s'épaissit, proportionnellement à la noblesse de la race, pour acquérir son plein épanouissement chez l'homme. Les différentes régions de cellules du cortex sont réunies par des fibres d'association diverses dont certaines forment les stries de Baillarger, de Meynert et d'Exner.

L'intelligence n'existe que si ces stries sont intactes, car l'acte intellectuel est avant tout l'appréciation exacte de toutes les impressions reçues et de toutes les

réactions; il nécessite, par suite, l'association des diverses zones, sensitives, sensorielles, psycho-motrices, intellectuelles.

L'animal, pour agir, a besoin de ces relations et ses neurones sont unis; mais, *les panaches terminaux complets réunis par le réseau d'Exner n'existant que chez les mammifères supérieurs, on peut dire que c'est là le substratum anatomique du raisonnement, et que les fibriles autochtones d'association qu'Exner a le premier mises en évidence au moyen de l'acide osmique sont les fibres nécessaires aux associations intellectuelles supérieures, à la mécanique de l'association des idées.* Pour le prouver, il faudrait que la lésion initiale de la folie fût une destruction de ces fibrilles.

C'est ce qui a été démontré.

On comprend donc que moins les dendrites et le réseau d'Exner seront développés, plus les centres de projection, les centres sensoriels seront indépendants, plus l'imagination l'emportera sur la raison : l'homme, incapable de percevoir la réalité, l'inventera, se créera des dieux, et des religions. Le type du religieux, du croyant, du suggestionnable, écrit le Dr Voivenel, est l'hystérique. Il se demande, se souvenant de la parole de Charcot, « que normalement l'enfant est hystérique », si « l'hystérie ne serait pas due à la persistance d'un état infantile du cerveau, c'est-à-dire à une diminution des antennes et de la strie d'Exner ». Alors, les ferveurs ou les folies dionysiaques religieuses ne seraient que des manifestations organiques. On verra que l'état religieux et moral, chez les individus, est l'état normal de l'humanité. Mais on peut conclure de ces précisions de la science que l'hallucination religieuse est en raison inverse de la progression des dendrites.

§

Les religions sont les premières classifications de la vie, basées sur une sorte de mirage intérieur. On trouve la Magie à l'origine de tous les cultes. Question d'antennes, appareils cérébraux pour percevoir la réalité. Une nourriture médiocre favorisera le prolongement de cet état de mirage religieux : la nutrition, qui a une influence sur le développement de l'organisme humain, en exercera une sur les conceptions religieuses. Plus donc les antennes cérébrales se multiplieront, plus la réalité du monde extérieur s'imposera à l'homme, et les mirages religieux ou métaphysiques s'éteindront et disparaîtront.

Par mirages religieux, j'entends non seulement les révelations divines, mais aussi toutes les rêveries métaphysiques et toutes leurs déviations philosophiques.

J'ai écrit naguère, dans un *Essai de Physiologie poétique*, que les poètes et les musiciens étaient les représentants attardés d'une primitive humanité où la sensibilité n'était pas dissociée de l'intelligence. Cependant, par cela même qu'ils ont noté et fixé leurs états de sensibilité, qu'ils en ont pris conscience, ils ont capté un peu de réalité. C'est une des étapes de la connaissance. Les êtres primitifs ne voient pas la réalité ; ils projettent leur mirage intérieur : leur cerveau, appareil photographique, n'est pas au point, et tous leurs clichés sont voilés de rêve. Pas encore dissociés du groupe (unanimistes !), ils n'ont qu'une conscience collective : aveugles intellectuels, ils tâtonnent, cherchent des points d'appui et de repère, et tentent une classification de leurs incertaines sensations De là les tabous, les totem, les idoles, les dieux, et Dieu. Mensonges vitaux, a-t-on dit, faisant du mensonge, de l'irréalité une condition de la vie. Il serait peut-être plus simple de constater seulement le fait que ces mensonges coïncident avec la jeunesse des races, et que ces races perdent le goût de la vie avec ou en même temps que la connaissance de sa réalité. Certaines plantes arrivées par fluctuations et mutations succesives à une floraison extravagante perdent la faculté de se reproduire.

Ces êtres peu évolués (ils vivent parmi nous et jusque dans les classes les plus élevées, les plus cultivées de la société), ne se dissociant pas du groupe, sont à peine individualisés. Ils ont seulement le sens de leur race, et, comme elle, ils se croient éternels, c'est-à-dire indéfiniment perpétués. De là cette négation de la mort, qui fait la base des religions et des métaphysiques. Les êtres primitifs ne croient jamais à la mort et pour eux l'idée d'éternité est associée à l'idée même de vie. Les chrétiens ont même trouvé dans la négation de la vie une affirmation de la vie, ce qui n'est encore qu'une impossibilité de concevoir la réalité. On étudiera la morale qui découle de cette conception, et l'incompatibilité de cette morale avec l'art, qui est le révélateur de la réalité et le libérateur de l'homme. Libérateur, presque au sens bouddhique, puisque cette libération mène à la mort et au néant. Mais il

ne faut pas faire entrer de volonté dans ces faits, dirigés par un déterminisme absolu, et vraiment identique au Fatum antique.

Alors, cette impossibilité de percevoir la réalité, qui est le propre de l'homme, rejoint le bovarysme de M. Jules de Gaultier, cette faculté de se concevoir autre, faculté impliquant d'ailleurs cette impossibilité, ainsi que ce philosophe l'a lui-même indiqué. J'ajoute que cette impossibilité est organique : il n'existe et il n'existera jamais aucun être dépourvu de bovarysme, puisque « l'existence est conditionnée par la connaissance d'elle-même », qu'il n'est pas « pour nous de connaissance concevable en dehors de celle d'un objet par un sujet » et que l'existence se conçoit donc « autre qu'elle n'est dans le fait et dans le mouvement de division d'elle-même avec elle-même requis par la distinction de l'objet et du sujet... ». Si, spéculativement, on imagine un abovarysme absolu, une identification parfaite de l'objet et du sujet, on aboutit à la contemplation pure, au narcissisme immobile, au nirvana, qui semblerait, ainsi qu'il l'a paru aux philosophes de l'Inde, le but ironique de l'humanité.

De l'observation de M. Brodmann, on peut encore tirer cette déduction que ce qu'on appelle la morale serait en apparence une contrainte que s'imposeraient les individus et les sociétés pour retarder leur développement suprême. Mais cette contrainte instinctive n'est plus une contrainte, c'est une sorte d'effroi devant la réalité : il ne faut pas que le voile d'Isis soit levé. Le jour où la lampe de Psyché éclaire l'Amour, l'Amour se dissipe comme un rêve et la vie s'éteint. Ce mythe éternel explique que la connaissance est le poison de la vie. La Morale en est la gardienne : c'est elle qui attache avec de solides épingles les pans de la robe d'Isis, afin que le mystère conserve sa valeur d'excitation vitale. La Morale est une excitation de la vie.

La connaissance est le poison de la vie : Tolstoï et tous les prêtres et tous les prophètes des religions l'ont bien compris, qui voulurent faire réintégrer aux hommes l'inconscience originelle, les replonger dans la nuit hallucinée, ou du moins les empêcher de franchir cette clôture derrière laquelle la vie apparaît dans sa réalité. Mais lorsque ces Messies veulent sauver les hommes de la maladie de la connaissance, ne les

chassons pas avec indignation, au nom de la logique et de la raison, car ce sont eux qui représentent la santé vitale. La conscience est une énervante insomnie. Pour l'éteindre momentanément, les hommes ont recours aux stupéfiants, aux narcotiques, et ils se créent ainsi une sorte d'état d'inconscience où ils retrouvent le rêve interrompu de leur premier sommeil humain. Les hommes fuient devant la terrible réalité de la conscience, et les religions leur sont un moyen d'écarter l'effrayante lucidité : chants, psalmodies, musiques n'ont qu'un but, créer cet état dionysiaque où l'individu se noie dans la collectivité. Les fidèles du culte le plus civilisé sont un peu semblables à ces bonzes hurleurs qui recherchent la divine inconscience dans le bruit et l'étourdissement. Alors, ils sont délivrés d'eux-mêmes et sauvés. Mais, chez les individus très développés, cette danse religieuse est inefficace et l'ivresse dionysiaque inatteignable ; ils se conçoivent un peu (dans le domaine de la relativité humaine) tels qu'ils sont, et n'ont plus qu'une échappatoire à la vie et à la conscience trop lucide qu'ils en ont : l'art.

L'Art, qui découvre et fixe les formes réelles de la Déesse, est donc incompatible avec la Morale, qui en est l'habilleuse et la duègne, gardant jalousement les secrets de son mystère et de son parfum. Mais cet état moral, chez les hommes, est un stade de l'évolution circulaire des races ; il est une manifestation des individus peu développés intellectuellement : c'est un état organique. Nous le verrons disparaître individuellement avec le sens critique, le sens esthétique qui est une négation de la vie, une délivrance. La morale est bien une affirmation de la vie, et il y a vraiment incompatibilité absolue entre l'art libérateur et la morale, qui est une manifestation vitale.

L'art prend conscience de la réalité du monde extérieur et intérieur, la fixe dans ses formes, ses lignes, ses couleurs, ses rythmes, son mécanisme et ses sentiments par la sculpture, la peinture, la musique, la science et la poésie. L'art est le destructeur de la morale, puisque la conscience qu'il prend des choses tue leur moralité, qui est une suggestion magique.

Le rôle véritable de la morale, dans la vie, est de conserver les valeurs sexuelles et d'empêcher leur banalisation, en canalisant les manifestations de la sexualité. Ce rôle est d'ailleurs inconscient : il est le sacerdoce des primitifs qui n'ont pas

encore atteint la conception esthétique. Pour eux, l'idée de beauté n'est pas dissociée de l'idée de sexualité. Qu'ils appartiennent à la plus basse plèbe ou à la classe la plus élevée de la société, ces primitifs aux courtes antennes ne sauraient voir, dans la nudité de la femme que le sexe, que la magie du sexe. Et il est impossible de comprendre, quand on a franchi ce stade de l'évolution humaine, l'aveuglement magique de nos frères inférieurs. Le mythe d'Adam et d'Eve symbolise bien cet état de bonheur dans l'inconscience divine : le péché, c'est la conscience; le péché, c'est-à-dire le poison de la vie.

Mais cette impossibilité de supporter le nu n'est pas, comme on pourrait le croire, la conséquence d'un commandement religieux, ou du moins ce commandement n'est que la codification d'un instinct. Ce qui, mieux que les voiles, préserve la pudeur des sauvages, c'est qu'ils ne perçoivent pas la réalité de leur corps : percevoir cette réalité, c'est déjà un acheminement vers la conscience ; l'homme y arrive lentement par l'art, de plus en plus réel, de plus en plus transubstantié. Mais cette conscience n'étant pas favorable à la vie, une morale instinctive maintiendra les individus dans l'état de rêve magique. La nudité devient tabou, devient la chose sacrée, qu'il ne faut pas révéler : alors on voit des femmes qui ne s'abandonnent à l'amour que dans l'obscurité, d'autres qui ne se sont jamais vues nues. N'existe-t-il pas, en certaines provinces, à l'usage des jeunes mariées, certaines chemises hermétiques nouées au col et aux pieds d'un ruban, et qui n'ont qu'une petite fenêtre sexuelle. Fenêtre enguirlandée de dentelles. Ces rites d'interdiction ont leur signification : ils conservent à la femme sa valeur sexuelle, vierge de toute idée esthétique.

En étudiant la courbe historique de l'art et de la morale, on serait tenté de dire que les Chrétiens, ces Barbares qui ont détruit la civilisation grecque et romaine, ne trouvant plus dans la morale païenne une suggestion vitale suffisante, se sont inventé une nouvelle suggestion, en renversant les valeurs morales du paganisme. Mais il est plus simple de croire que, barbares, cerveaux à courtes antennes, ils entrèrent dans le musée des réalités grecques : philosophie, science, art, et ne virent rien, mais projetèrent sur la civilisation imperceptible à leurs mentalités primitives l'hallucination de leur mirage

religieux et de leur morale instinctive. Les vérités lentement acquises redevinrent des mensonges pour ces cervelles organiquement imperméables à la réalité. Cette imperméabilité prouve la sincérité fonctionnelle des croyants dont aucun r sonnement, aucune preuve visible ou palpable ne peut éb n-ler la foi; elle explique pourquoi tant de dressages, de greffages et de marcottages intellectuels demeurent artificiels : quelques années d'abandon, et l'arbre repousse ses premières fleurs instinctives, resonge ses vieux songes.

Cet état moral, qui est un des stades de l'humanité, correspond à sa plénitude vitale. Ceux qui mettent toute leur énergie à maintenir le règne de la morale sont donc, sans qu'ils s'en doutent, les servants de la sexualité. Les prêtres sont les ministres de l'amour dont ils gardent les rites et les gestes. D'ailleurs les religions n'ont jamais été que cela : une mise en valeur de l'amour, une réglementation des actes sexuels. En aveuglant la conscience du plaisir, les prêtres maintiennent la vie dans son état d'illusion. Maintiennent! ou s'imaginent maintenir, puisqu'ils n'ont de pouvoir que sur les individus au même stade d'évolution qu'eux. Si l'on comprenait bien la fatalité de cette loi, quelle liberté cela donnerait aux gestes humains, à toutes les manifestations de la folie humaine, qui est peut-être la plus grande sagesse. Laissons donc les hallucinés danser leur danse sacrée, et, si nous ne pouvons plus y participer, contemplons-les en souriant et presque avec regret. Mais n'essayons de convertir personne ni à la sagesse ni à la divine folie ; l'homme n'est pas libre: ses gestes, ses pensées, ses divers réflexes sont déterminés par son organisme plus ou moins développé.

§

Quelle sera la concordance de ces divers états d'évolution des individus avec leur vie sexuelle? C'est le cerveau qui commande la sexualité : aussi, l'être le plus développé sera-t-il le plus sensuel, celui qui, cherchant la volupté dans l'amour et dans les images de l'amour, a conscience de sa joie ; et c'est déjà de l'analyse, c'est déjà de l'esthétique, de l'art immoral. Ce n'est pas sans raison qu'on a jadis associé dans le mot « libertin » la curiosité de l'esprit et la curiosité sexuelle : elles se rejoignent et se confondent. Les littérateurs et les artistes cessent de produire lorsqu'ils deviennent sexuel-

lement impuissants, et je sais un écrivain, vierge par état, qui fait de la littérature de vieille femme, de la littérature sans levain. Que d'écrivains, après une petite flambée passionnelle qui éclaira un instant leur cerveau, sont aussitôt retombés dans les limbes d'une hallucination religieuse ! Ce serait toute une étude à entreprendre sur les rapports de l'intelligence et de la sexualité : on sait que les primitifs, dont les antennes sont encore repliées en dedans, n'ont pas d'images sexuelles, et pas de désirs voluptueux en dehors de leurs accouplements presque périodiques comme ceux des bêtes. Ils atteignent difficilement la tumescence, qui obéit si docilement à notre commandement. Pour eux, l'idée de plaisir n'est pas dissociée de celle de génération. Et c'est cet état que les moralistes (au sens restreint de ce mot) veulent maintenir chez les individus, comprenant instinctivement que le plaisir libéré de la génération est une évasion de la vie.

Peut-être les biologistes nous diront-ils un jour de quoi est fait ce mystère de la sexualité, cette double polarité de la vie. Déjà ils nous ont révélé cette hypothèse de la scissiparité des cellules sexuelles. Ces cellules, diversement polarisées, se cherchent et se rejoignent momentanément : c'est le phénomène de l'amour. Alors, deux êtres, de sexes différents, qui s'aiment, sont, en réalité, des cellules sexuelles qui se cherchent et rejoignent, qui se marient pour reformer l'être unique dissocié. Les amants en ont une conscience inconsciente lorsqu'ils se disent : « Tu es la moitié de moi-même », ou : « Tu es moi et je suis toi. » Et c'est vrai. Ceci éclairerait toute l'angoisse amoureuse des littératures, tous les phantasmes des poètes devant la femme et devant l'amour. Cette hypothèse expliquerait encore physiologiquement le désespoir de l'homme séparé de sa propre féminité devinée en une femme qui est la moitié de lui-même, sexuellement.

Mais il ne faut pas que l'exercice de la fonction sexuelle devienne presque uniquement un moyen de connaissance, pour ainsi dire intellectuelle. L'amour peut, en effet, devenir une curiosité, et comme une sorte de méthode d'analyse de soi-même : on est seulement curieux de ses sensations, de ses sentiments, de ses émois esthétiques ; on fait l'amour comme on pétrirait la propre statue de l'aimée..., et ces passions intellectuelles peuvent arriver jusqu'au désintéressement esthétique.

Les inversions sexuelles sont aussi une conséquence de ce sensualisme intellectuel : on ne les observe d'ailleurs que chez les individus très évolués, à tendances esthétiques. Lorsqu'une race — ou qu'un groupe d'individus dans une race, car il n'y a pas de race homogène — en est arrivée à ce degré d'intellectualisme sensuel où elle a séparé l'idée de procréation et l'idée de beauté et de plaisir, elle est au dernier stade de son évolution physiologique; elle est, comme la Grèce de la décadence, au seuil de la délivrance et de la mort.

C'est donc l'idée de beauté pure qui est négatrice de la vie : la vie se nie et s'abolit en prenant conscience d'elle-même esthétiquement. Partant de cet axiome, étudions les diverses civilisations religieuses et morales, nous remarquerons une véritable impossibilité organique à concevoir l'idée de beauté. Voici le christianisme, par exemple : il est à ce point incapable d'associer l'idée de beauté à la réalité qu'il situe la beauté en dehors de la vie. Mais ce concept, qui laisse à l'inconscience toute sa liberté, est le concept habituel des primitifs, ceux qui en sont encore au stade magique. Les plus belles religions, les plus vivantes morales seront celles qui escamoteront complètement la vie et l'affirmeront en la neutralisant. A ce point de vue, la religion chrétienne fut une des plus curieuses sécrétions de la cervelle humaine : la vie devient la mort, et la mort la vie. Le Sauveur, Jésus, a été conçu sans péché, d'une vierge intacte, c'est-à-dire sans le déchirement du voile féminin, mais surtout conçu sans joie, sans vibration physique, sans fermentation vivante. Par le simple fait qu'ils ont reçu la vie, les chrétiens sont condamnés à une mort éternelle; seule, une opération magique, le baptême, peut les sauver. La vie, c'est la réalité, c'est la beauté interdite, niée, je parle ici de la morale du chrétien idéal, absolu, dont l'espèce s'est faite rare en France, où nous n'en possédons plus que des représentants abâtardis. Les jansénistes eux-mêmes disparaissent. Ceux-ci avaient sur la beauté et sur l'art des idées encore pures, puisqu'ils se méfiaient même de la beauté des idées et du style. Ils détestaient les piétés trop voluptueuses, et n'aimaient sans méfiance que la douleur et que la mort. Ils avaient même trouvé, avant Nietzsche, une pensée cruelle, de la plus intense cruauté; pour se surmonter? non, mais pour se maintenir dans l'état d'équilibre favorable à la race : l'idée de l'irrévo-

cable prédestination. Aucunes prières, nulles charités ne pouvaient fléchir la volonté de leur Dieu, plus mauvais et plus implacable que Jéhovah. L'idée de Dieu m'apparaît bien chez eux, comme chez tous les religieux, une forme du bovarysme, une impossibilité de se concevoir tel qu'on est, puisque Dieu est un prolongement de la pensée humaine, une projection humaine. L'idée de Dieu est une erreur de la vision intérieure de l'homme qui ne peut dissocier l'objet du sujet, se dissocier lui-même du monde extérieur, et percevoir la réalité (1). La réalité! Il n'y a pas de réalité absolue, mais j'appelle ainsi la constance de notre hallucination vraie, du mensonge vrai de notre perception, telle que les ont fixés les individus les plus évolués de notre espèce, à travers les âges. Mensonge vrai de notre perception, puisque encore par le fait même de la connaissance l'existence ne peut être conçue que comme une chose en perpétuel mouvement, en « perpétuel devenir », dit très justement M. Bergson. C'est aussi ce mouvant de l'existence qui crée cette part « de jeu, d'aléa, d'incertitude » et de fatalité que M. Jules de Gaultier a observée et fait entrer dans sa notion de l'incalculable. Mais, déjà, dans son *Apologie*, Montaigne, ainsi que le remarque le Dr Cancalon (2), avait établi le relativisme de la connaissance : « Finalement, il n'y a aucune constante existence ni de notre estre ni de celuy des objets, et nous et nostre jugement et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse : ainsi il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'aultre, le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle. » (L. II, chap. XII.)

Revenons aux jansénistes. Quant à la femme, elle était pour eux le péché même, la mort même, puisqu'elle est la matrice de la vie. Femme, pâte sacrée (tabou) qu'il ne faut pas toucher, parce qu'au contact de l'homme elle se lève et vibre. Femme, dont toute la chair est sensualité, et dont toutes les pensées ont un parfum de vie, c'est-à-dire de damnation et de mort. Femme, dont l'image même doit être voilée dans les esprits, parce que

(1) On m'objectera le cas de Pascal, logicien, mathématicien et physicien. C'est son scepticisme, c'est son impossible confiance dans la raison humaine qui l'ont rejeté dans l'absolu d'une religion révélée : « Tout notre raisonnement, disait-il, ne se redait-il pas à céder au sentiment ? »... Pourtant, il ne faut pas oublier qu'à l'origine de la conversion de Pascal, il y a une hallucination, causée sans doute par un desserrement des stries d'association d'Exner.

(2) *L'Esprit positif et scientifique dans Montaigne* (Pelletan).

sa seule évocation provoque les lévitations du désir et les élans de la sensualité défendue.

Les Jésuites, eux, ne sont qu'un compromis de christianisme et de paganisme; ils admettent la joie, la volupté, la beauté presque : ils ne sont pas sérieux, et n'ont jamais compris la morale. C'est pourtant leur immoralisme atténué qui a assuré la perpétuation du christianisme en le faussant.

Les Protestants représentent mieux la vraie morale chrétienne. Le protestantisme fut comme un recul de la civilisation : il correspondit à l'envahissement d'éléments ethniquement jeunes, dont les races ont toujours des réserves. Le mouvement spiritualiste et moraliste d'aujourd'hui a sans doute des raisons analogues. Il ne s'agit pas de réaction contre des idées philosophiques ou sociales, mais seulement d'une expansion nouvelle de vitalité. Ces expansions vitales sont toujours associées à des crises de religiosité ou de moralisme qui découragent les philosophes. On peut se demander, en effet, si ces singulières conceptions religieuses, ou de quelconque nuance idéologique qui blesse notre intelligence et notre sensibilité de civilisés, ne sont pas nécessaires au maintien prolongé des races, puisqu'on les trouve associées aux périodes de force et d'expansion. Lorsque la vie tente de se libérer des entraves de la morale pour courir nue et libre, d'elle-même, elle s'impose un nouveau corset et de plus hermétiques bandelettes. La Renaissance redécouvre la beauté nue : la Réforme apparaît et jette son manteau noir sur la nudité de Diane. Mais il ne faut pas s'indigner; et, en anathématisant rétrospectivement l'hallucination chrétienne, Nietzsche, protestant évolué et révolté, a fait un geste inutile, un geste d'incompréhension presque. Il n'y a pas à réagir contre les faits, si on est déterministe. La pensée chrétienne fut l'expression d'une civilisation jeune; elle aboutira peut-être à un nouveau paganisme (j'entends celui qui ne croit plus aux dieux), floraison suprême. Déjà que de païens libérés sont sortis de son sein; et peut-être pourrait-on établir que ce mouvement de libération, refréné artificiellement par les persécutions et la maîtrise de l'Eglise, fut identique à toutes les époques de l'histoire. Si la civilisation grecque nous apparaît comme une apothéose de la beauté et de la réalité humaines, ce fut sans doute au bout de longs siècles d'obscurs mirages

religieux et d'inconscientes folies dionysiaques. Lorsque nous évoquons la religion grecque, nous la voyons à son dernier stade, où elle n'est plus une religion, mais une philosophie humaine; nous la voyons à travers des philosophes et des artistes libérés du mysticisme, à travers l'œuvre d'un Phidias ou d'un Praxitèle, qui sont la négation de l'idée religieuse.

C'est en traître, en effet, que l'art entre dans le temple : c'est lui qui détruira la religion, en substituant la réalité de sa vision humaine à l'hallucination religieuse. La représentation d'une divinité est déjà une négation de cette divinité, puisque c'en est une humanisation. En France, l'art de nos Primitifs n'est pas religieux; il n'y a pas d'art exclusivement religieux, puisque l'art véritable est réaliste. Il y a, en effet, dans ces peintures et ces sculptures aux expressions d'une profonde vérité psychologique, plus de réalisme transsubstantié que dans l'art académique moderne où l'on symbolise l'inspiration par une lyre, et la gloire par des ailes, non des feuillages de laurier. On dit d'une œuvre représentant le mythe d'une religion que c'est mystique et divin. Ces mots voudraient signifier que cela dépasse l'humain. Rien ne dépasse l'expression humaine, et le mysticisme n'est qu'une forme de l'amour. Les belles amoureuses ont cette expression très humainement divine, lorsque leur visage s'éclaire d'une douloureuse joie. Ribera a fixé cette expression d'amour dans le regard de la Vierge, et Giotto aussi l'a saisie. Et si toute sensualité, toute suggestion sexuelle semble s'être évadée de cet art, on peut en dire autant d'une Vénus de Praxitèle. Et à propos des primitifs, il faut dire encore ceci : si parfois, en tant que réalisation matérielle, leur art nous paraît imparfait, leur conception fut aussi précise que la nôtre. Ce n'est pas l'art lui-même qui évolue ni la sensibilité qu'il traduit, mais son mode d'expression qui se perfectionne. Il semble que l'évolution logique de l'art français ait été interrompue par la découverte, la révélation de l'art antique. Quel découragement la contemplation d'œuvres si définitivement parfaites dut donner aux artistes troublés! Il fallut renoncer à égaler ces chefs-d'œuvre : il n'y avait plus qu'à les imiter, de là toute l'école académique. Comprenant bien ce que cette perpétuelle suggestion du passé avait d'annihilant, les artistes se mirent à rechercher les vestiges de la tradition abandonnée et nous vîmes les Romantiques réinté-

grer les cathédrales. Depuis, des esprits plus logiques encore voulurent remonter aux sources mêmes de l'art et, renversant toutes les constructions héréroclites, imaginèrent de tout recommencer. Nous eûmes ainsi des primitifs de génie, comme Cézanne, dont la manière, continuée avec piété par une succession de disciples, pourrait devenir l'expression artistique parfaite d'une race et d'une époque. Mais, déjà d'autres méthodes de capter la vie apparaissent, qui ne seront pas continuées et conduites à leur perfection. Ce mouvement artistique est semblable à celui d'une mer, dont les vagues successives se bousculent et se confondent en une même écume, qui, soulevée artistiquement, retombera dans la mer et reformera les mêmes éternelles vagues, les mêmes éternelles éblouissantes écumes.

§

Je voudrais, d'après cette loi de constance élargie et délimitée, tenter de déterminer, avec toute la légèreté et l'ironie même qui conviennent à un si grave sujet, le rôle ethnique et physiologique de l'art. Nous avons vu que la connaissance était le poison de l'humanité ; aussi, dès que la vie prend conscience d'elle-même dans le cerveau de l'homme, l'homme tente-t-il d'éliminer ce poison : il cherche le remède qui le délivrera. C'est l'art qui sera son libérateur ; son libérateur absolu, lorsque, par une transsubstantiation absolue, il se sera comme déposé tout entier, lui, sa conscience, sa douleur, son inquiétude, dans la matière vivifiée par lui-même, devenue lui-même. Les successives manifestations de l'art, chez les êtres plus ou moins développés, coïncident avec les divers stades de l'évolution humaine — depuis les premiers essais des primitifs, jusqu'aux suprêmes réalisations d'un Phidias, d'un Michel-Ange ou d'un Rodin ; depuis les premiers rythmes de l'aède jusqu'aux poèmes de Verlaine, aux romans de Flaubert et de Stendhal. Mais, il faut le redire, à toutes les époques de l'histoire, à tous les moments de la civilisation, ces divers stades se coudoient, et les Prométhée, les Dante, les Gœthe ne sont que les limites successives de l'intellectualité humaine. L'homme évolue donc jusqu'à sa limite organique, sans que ce suprême épanouissement individuel soit un aboutissement. Je ne veux pas chercher par quelles fluctuations l'homme arrivera de l'inconscience totale primitive à son suprême deve-

loppement, à cette libération définitive qui le délivre du désir de vivre, et de toute moralité, ce ne seraient que de vagues hypothèses. On montrerait la vie dionysiaque prenant conscience d'elle-même, premier éclair de l'art apollinien, premier compromis entre la vie et la conscience de la vie. L'homme inconscient n'éprouvera devant une femme que le désir sexuel : il ne verra pas sa beauté. Lorsque l'idée de beauté se dégage du désir sensuel, l'étonnement qui en résulte est le principe de l'art. L'artiste, ému devant un corps féminin, en même temps qu'il le désire, l'admire et, s'il tente de reproduire par l'art, l'objet de son désir admiratif, il fera entrer dans son œuvre le ferment de sa sensualité. Mais si l'admiration devient la seule suggestion de l'artiste, son œuvre sera libérée de toute sensualité et sera une manisfestation d'art désintéressé, libéré, qui sera encore une transsubstantiation de son être propre. Les très belles œuvres, celles qui sont des transsubstantiations vraiment apolliniennes, n'ont pas de caractère sensuel; et c'est pour cela qu'elles sont immorales, parce qu'elles sont négatrices de la vie. Les Moralistes ne s'y trompent pas ; ils n'admettent que les œuvres sensuelles, qui ont un caractère d'excitation : tout ce qui est voilé, à demi révélé, tout ce qui est moral et suggestif. La Magistrature, qui représente la Morale, remplit son rôle lorsqu'elle pourchasse et détruit les œuvres d'art négatrices de toute suggestion vitale : les poésies de Baudelaire, les romans de Flaubert. Le nu grec n'est toléré que par un préjugé illogique; l'excuse de cette tolérance serait dans le fait qu'il n'est pas compris dans son réalisme décourageant, et que ces expressions artistiques, libérées de toute sensualité redeviennent des suggestions sexuelles pour les êtres peu développés qui n'y voient que la vivante nudité. L'art grec redevient moral.

Cet art grec, dans les quelques œuvres qui nous sont parvenues, est d'ailleurs une si parfaite synthèse, transsubstantiation, humanisation de la vie, qu'il cesse, en effet, d'être une suggestion : c'est la libération de la vie, la négation de toute morale, et par cela même l'expression aristocratique d'une race à son déclin, puisqu'elle a atteint le point de vue esthétique. Ce n'était d'ailleurs que l'expression d'une élite, qui ne fut jamais généralisée. Songeons que ces manifestations d'art, dont un Rodin nous donne aujourd'hui la vision, sont rares

et qu'en France, tandis qu'une pléiade d'individus ont atteint cette conception de la réalité, d'autres groupes d'individus continuent à fermer les yeux, à voiler toutes les réalités et rêvent dans un demi-sommeil à d'irréelles divinités. A côté de nous, chez d'autres peuples plus jeunes, la phalange des libérés est plus restreinte encore, et quelques êtres à peine surgissent de la mer d'inconscience où baigne la vie.

Mais la sculpture, prise ici comme une forme plus palpable de l'art, n'est pas tout l'art, et l'homme a d'autres modes de fixer ses états de conscience; il y a la littérature, qui fixe les sentiments et les idées, et c'est plus grave ; il y a la science et la philosophie, qui fixent les modes de la connaissance, et c'est le suprême péché, la suprême libération. On peut, en effet, mettre sur le même plan intellectuel le grand chimiste qui découvre une synthèse organique de la vie, le poète qui la recrée par son rythme, le musicien de génie qui a surpris ses mouvements secrets, le philosophe qui a découvert le mécanisme des idées et des images. Mais ces artistes absolus sont rares et on hésite à citer des noms. A côté d'eux, il y a la foule des petits artistes, surtout tourmentés d'un délire dionysiaque et qui, par leur art, tentent de s'en libérer comme d'un rut, sans atteindre à la suprême délivrance. Ils se jettent sur les formes, les idées, les rythmes, et les possèdent, et c'est à peu près la même libération que donne la conjugaison sexuelle. Ils extériorisent leur sensibilité, et la contemplent, devant eux, jaillie d'eux-mêmes : l'idée de beauté surgit, mais elle n'est pas encore dissociée du désir. Ainsi que je l'écrivais de la poésie féminine, c'est trop près de la sensation pure, trop près de la vie directe : ce n'est pas encore de l'art.

Si on étudiait la tragédie grecque depuis ses origines jusqu'à son parfait épanouissement avec Sophocle, on aurait un exemple de la libération progressive d'une race par l'art. C'est par la tragédie que les Grecs prirent d'abord conscience de la douleur de vivre, et s'en libérèrent en transposant le délire dionysiaque en sérénité apollinienne. Nous ne trouvons pas en France, dans notre littérature, la même courbe logique de l'évolution d'une mentalité ethnique. Notre évolution logique, ou plutôt la forme extérieure de cette évolution, fut surprise, dans son développement, par les apports de la Renaissance.

La littérature dite classique ne pouvait être comprise que par une élite très évoluée ; son sens échappait au public. Ce que nous appelons la culture demeure donc tout artificiel dans la plupart des cerveaux, qui n'ont qu'une ressource, ainsi que l'a indiqué Jules de Gaultier, refaire de la sentimentalité avec la raison, et se tailler de nouveaux dieux dans le granit de la logique. L'art ne saurait libérer ces êtres, puisque, pour eux, l'art ne correspond à aucun besoin; ils ne demandent qu'à vivre, à aimer, à adorer : ils adorent le radium, et ont trouvé le moyen, des divers éléments de la science actuelle, de refondre une nouvelle religion, qui a déjà ses messies, ses apôtres et d'innombrables fidèles : la théosophie.

La suggestion du passé a créé une culture artificielle et stérile. L'art qui la représente n'est plus rien qu'une copie et ne nous apporte aucun document vivant, aucun argument pour notre hypothèse, sinon qu'il signifie peut-être que la limite de l'évolution est dépassée et qu'on est entré dans la période des imitations vaines et stériles.

En résumé, l'art qui aboutit à la négation, à la destruction de la vie, est donc l'ennemi mortel de la morale qui est sa protectrice et sa tutelle. Mais cet art négateur ne peut être compris que des esprits critiques ; il représente pour les esprits religieux et moraux le péché contre la vie. Ces esprits religieux, n'ayant pas atteint la conception de la beauté désintéressée, purement esthétique, ne voient dans la représentation du nu et dans la révélation des réelles psychologies qu'une violation de la déesse, qui doit demeurer voilée. C'est cette peur du nu, du réel, qui fait le fond de la morale.

En interdisant la reproduction du nu et des organes secrets, on conserve à ces objets toute leur divinité et toute leur valeur d'excitation. Ce n'est que symboliquement, religieusement que les organes de l'homme et de la femme peuvent être représentés. Ils sont tabous. Et ce secret leur donne une signification presque métaphysique. C'est encore une manifestation de la morale, cette mode féminine qui cache ou expose successivement les callipygies, selon un rythme ; mais il ne faut pas que la robe épouse trop intimement les formes et les lignes, ce serait presque de l'art, et le caractère esthétique qui en résulterait offenserait la morale, si la femme ainsi révélée était trop belle. Il ne faut pas que le désir insatisfait se trans-

mue en stérile admiration, en élans poétiques, en art. Pour conserver encore davantage à ces hochets de la sensualité leur caractère de mystère, il est tacitement interdit de les nommer, et souvent, ces divinités mâles et femelles sont adorées dans le silence et dans l'obscurité. Cette adoration est vraiment religieuse, et revêt un caractère de bovarysme : la nudité devient, en effet, une hallucination divine, craintive, et c'est encore une impossibilité organique de percevoir la réalité. Ceux qui sont sincèrement blessés par la représentation ou l'exhibition du nu, sont ceux qui, ne pouvant le percevoir dans sa réalité esthétique, n'y voient qu'une profanation de l'hallucination religieuse qu'ils portent en eux et projettent devant eux.

Pour ces êtres religieux, ces organes prennent une signification magique. Intellectuellement, il est impossible de comprendre la valeur négative de la chasteté. Ce qui semble normal, c'est l'exercice des facultés physiques et sexuelles, et nos petites Chloé feraient mieux de jouer avec Daphnis que de chercher en secret, dans une cadence trop personnelle, une eurythmie physique toujours imparfaite. Devant la mort, où aboutissent, d'un même pas les pures et les ferventes, qu'importe la chasteté. Le sol où nous marchons au bras de notre amie est saturé de vertus inutiles où inutilisées. Hélas! ce n'est que spéculativement que le philosophe peut rêver une morale généralisée, enfin définitivement retournée. Il faut être au dernier stade de l'évolution pour comprendre que la vertu, c'est la joie, et que l'égoïsme est la plus belle et la plus difficile de toutes les sagesses.

Les femmes cérébralement délivrées de l'hallucination morale veulent être libres de leur chair, volontairement fertile ou infertile, libres d'accepter ou de rejeter les semences qui sont entrées par surprise dans leur organisme. Elles comprennent que la morale sexuelle, c'est ce qui maintient la race au détriment de l'individu, c'est ce qui empêche l'être de fleurir pour sa joie personnelle.

Ce qui fait le heurt et la diversité des opinions sur ce sujet de la morale sexuelle, c'est leur sincérité même, parce qu'une race, une civilisation contient, à chaque instant du présent, tous les stades de l'évolution physiologique humaine, et les idées morales ou immorales correspondantes. Evolution, échelle

qui donne sur le vide et sur le néant. A mesure que les êtres atteignent le dernier échelon, ils tombent dans la nuit, après une suprême et inutile entre-vision de cette réalité. On trouverait une intuition de ce perpétuel tournoiement des races humaines, dans la philosophie encore religieuse de l'Inde, dans la théorie de Schopenhauer, dans le retour éternel de Nietzsche, qui croyait à la conservation intégrale de l'énergie, et sa confirmation actuelle dans l'idéalisme biologique de Jules de Gaultier. Ce philosophe a compris que la vie n'avait pas de but, en dehors d'elle-même, et que nous ne pouvions chercher la réalité que dans le relativisme constant de nos perceptions. C'est ce relativisme que j'appelle la réalité, mot qui ne saurait avoir de signification purement objective. A cette heure, où la philosophie cherche (en fermant les yeux pour mieux entendre les intuitions secrètes et les divines harmonies de l'âme profonde) — l'introuvable réalité nouménale, il est bien de nous cramponner solidement au mât des contingences. Il nous suffira toujours d'un coup d'épaule, ou d'un coup d'aile, pour regagner la pleine mer de l'idéalisme, jamais perdue de vue.

Il est remarquable que ces tendances actuelles de la philosophie vers un spiritualisme que l'on dit nouveau et qui est toujours le même coïncident avec une aggravation des idées morales. C'est donc là une attitude vivante de la race, c'est la poussée d'une nouvelle sève. Le sceptique ne peut que sourire, et contempler avec curiosité cet élan vers la vie auquel il ne peut participer. Allons, on va ajouter une nouvelle chemise, endentellée de morale, à la Déesse, cacher le rêve de ses seins et la ferveur de son ventre. Déjà, la volupté est stigmatisée comme une infâme débauche; on s'indigne ainsi que Juvénal, ce fils d'esclave et déjà chrétien, qui avait compris que la puissance de Rome était liée à sa moralité, c'est-à-dire à sa jeunesse. Indignation vaine! Et qu'elle devait être belle, cette vie romaine que l'on découvre sous l'indignation du satirique! Ces élus de la fortune pensaient que les bénéfices de la civilisation appartenaient à une élite, ce qui, physiologiquement, est exact. Il y a toujours les Maîtres et les Esclaves, et une démocratie, ce n'est qu'une révolte d'esclaves organisée.

J'appellerai donc aristocrates ceux qui ont atteint le suprême stade du développement humain : c'est un aristocratisme phy-

siologique où nul ne peut s'élever en brusquant les étapes de l'évolution organique. Et il y a une relation physiologique entre l'aristocratisme de la race, l'élaboration et la compréhension de l'art et de la philosophie, interdite à beaucoup d'individus très cultivés. Aucune culture ne peut donner le don et l'intelligence de cet acte terminal, dépouillé de tout moralisme, qui est la dernière expression de l'être humain. On pourrait, d'après cette théorie, tenter une classification des diverses productions littéraires et philosophiques, ainsi que des divers cerveaux qui s'en nourrissent. Il faudrait aussi réintégrer la femme dans l'évolution générale : on n'imagine pas combien il est ridicule de vouloir établir pour elle, comme on l'a fait, une hérédité collatérale, de mère à fille, parallèle à celle de l'homme. Il ne saurait être question, dans ce cas, que de l'évolution artificielle de la culture et de l'éducation.

Les hommes sont enchaînés à l'échelon de l'évolution où la vie les a surpris, tandis que la terre tourne, emportant dans l'espace les hallucinés et les délivrés, de la substance desquels elle refera encore de la vie, de la morale et de l'oxygène. « La moralité, a dit récemment M. Quinton, c'est pour chaque espèce la plus haute consommation d'oxygène. »

C'est par leur dosage chimique que nous pouvons évaluer la qualité morale ou la qualité immorale des êtres, qui se trouvent être, par cela même, irresponsables de leurs impulsions, de leurs pensées, de leurs rêves, de leurs désirs et de leurs gestes.

La civilisation humaine où nous sommes encastrés, — cellules morales et vivantes au milieu des cellules qui s'illuminent d'un éclair de conscience avant de s'éteindre — contient donc dans son organisme comme une constante synthèse de la vie. Tandis que les délivrés s'évadent vers la divine quiétude, les hallucinés entrent dans la danse et tournoient dans le soleil. Tandis qu'au-dessus de la foule prosternée, le prêtre, vêtu de ses magiques dalmatiques, élève l'hostie blanche qui rayonne dans son halo de cuivre doré, le philosophe, à l'écart du cercle magique, étudie, analyse et admire cette merveilleuse sorcellerie. Il ne s'indigne pas : il comprend qu'il serait vain de vouloir détruire l'idée divine et religieuse, qui est une manifestation organique et ethnique : « Nous sommes chrétiens, à mesme tiltre que nous sommes ou perigourdins ou allemans », écrit Montaigne. Il contemple de haut la saine

bêtise humaine, que les inutiles efforts de la pédagogie ont tenté de détruire en confondant l'intelligence et l'instruction, qui vraiment n'ajoute rien à la capacité cérébrale. Enfin, il se juge lui-même, et, se classant au dernier stade du cercle évolutif humain, il écrit sur une pierre fragile ces mots qui ne pourront pas être acceptés de tous : l'homme, animal humain, ne saurait, cérébralement, intellectuellement, dépasser ses limites organiques.

JEAN DE GOURMONT.

AUGUSTE STRINDBERG

Auguste Strindberg n'a survécu que de quelques mois au magnifique hommage que le peuple suédois lui apporta le 28 janvier dernier, à l'occasion de son jubilé littéraire. Un mal qui ne pardonne pas vient d'emporter le grand écrivain au moment même où il allait enfin jouir, dans son pays, d'une gloire incontestée. Pendant quarante ans, il avait cherché sa voie. Il fut tour à tour romancier et dramaturge, savant et polémiste, sans que son génie soit parvenu à trouver une forme définitive. Mais ses derniers gestes, avant que la mort ne vînt arrêter son élan, sont ceux d'un homme qui espère une vieillesse apaisée.

La Suède, dont il avait si souvent parlé avec mépris, l'accueillait comme l'enfant prodigue. Un peu d'harmonie entrait enfin dans son existence tourmentée. Les drames historiques auxquels il consacra les dernières années de sa vie suscitaient les acclamations de la foule, de telle sorte que ce réprouvé, qui s'était mis lui-même au banc de la société, se voyait en passe de devenir un véritable héros national. Après avoir erré dans le monde pendant près de vingt ans il reprenait définitivement racine et s'efforçait de confondre son œuvre avec les aspirations de l'âme populaire dont il était sorti. Mais le miracle ne devait pas s'accomplir jusqu'au bout. Inquiet de connaître, sans cesse aux prises avec des idées nouvelles, avide des problèmes encore mal connus, quand il voulut arrêter l'élan de son cerveau chimérique, la mort qui, à l'heure des pires angoisses, s'était détournée de lui, vint le prendre par la main.

Au moment où la tombe d'Auguste Strindberg est encore ouverte, faut-il se demander ce qui restera de son labeur formidable ? Il laisse quarante-cinq pièces de théâtre, une vingtaine de romans, quelques recueils de nouvelles, cinq volumes d'études scientifiques, des livres de vers et plusieurs milliers d'articles de journaux qui n'ont pas été rassemblés. Y a-t-il

dans tout cela un chef-d'œuvre qui assignera définitivement à son auteur une place dans la littérature européenne? Ce n'est pas certain, mais on n'en conviendra pas moins que Strindberg a joué un rôle dans l'évolution des idées à la fin du dix-neuvième siècle.

C'est du heurt des instincts les plus contradictoires que semble être fait le génie du poète suédois. Chez cet homme singulier tout est discordance. Rappelons-nous son aspect physique. Il y a de Strindberg plusieurs bonnes photographies prises dans les moments où il croyait traverser des crises particulièrement caractéristiques. Deux bustes ont popularisé ses traits. Celui de Max Lévi fut visible tout un été à l'Exposition des Beaux-Arts de Munich, en 1893. Un autre, plus récent, aux lignes encore plus tourmentées, est de son compatriote le statuaire Carl Eldh. L'eau-forte de Johann Lindner, qui nous le montre durant sa pimpante période berlinoise, n'est pas non plus sans intérêt.

Ce qui frappe, à première vue, c'est l'énorme front bosselé, aux arcades sourcilières très marquées, qui paraît appartenir à un autre homme que le reste du visage. Les yeux bleus sont ceux d'un rêveur mystique. Le nez lourd, un « nez de Lapon », est d'aspect vulgaire. Mais l'ovale du menton paraît d'une rare finesse ; la bouche est presque enfantine, avec ses lèvres puériles que voile à peine une moustache ténue. L'abondante chevelure bouclée, la « crinière de lion », dont il se disait si fier, s'était raréfiée avec l'âge et les joues, en s'épaississant, tendaient, sur le tard, à ramener de l'harmonie dans l'ensemble. Tout cela semblait tenir à la fois du chat et du taureau.

Sa haute taille un peu voûtée ne donnait pas l'apparence de la force, malgré sa large encolure. Timide à l'excès, l'œil toujours égaré, il parlait d'une voix sourde, sans timbre. Pour l'avoir rencontré deux ou trois fois, même après quinze ans, on se souvient du moindre de ses gestes, tant l'impression qu'il laissait était particulière.

Tel apparaissait l'homme ; telle devait être l'œuvre. Un compromis entre la force et la faiblesse. L'écrivain puissant disposant des moyens d'expression les plus variés est en conflit perpétuel avec une sensibilité de névrosé. Il n'a jamais su s'abstraire complètement de son sujet et, dans chacun de ses livres, il fait assister le lecteur un peu impatienté à la

lutte héroïque qu'il entreprend pour se rendre maître des terribles hantises dont il peuplait son cerveau. La belle ordonnance de l'œuvre d'art ne l'intéresse que médiocrement. Plus les déchirements intérieurs auxquels il se complaît paraissent apparents, plus son goût naturel des discordances y trouve de la satisfaction.

Quoi d'étonnant si cette cloche, dont la fêlure provenait de la première fonte, n'a jamais su rendre un son parfaitement plein ? Strindberg fut la nature la plus disparate d'une époque pourtant si riche en talents incertains. On a voulu le comparer à Goethe, à cause de ses préoccupations scientifiques, mais il est précisément l'antipode de Goethe, chez qui tout est progression vers un idéal d'harmonie, sacrifice et renoncement au bénéfice d'une œuvre déterminée. Que l' « universalité » de Strindberg est loin de la sagesse concentrée dont le vieux Goethe laissa la magnifique image !

La comparaison avec le personnage de *Faust* est-elle plus exacte ? Des critiques allemands l'ont tentée, non sans donner à leur parallèle une certaine allure de vraisemblance. Les mystères de la nature séduisaient le poète suédois jusqu'à la passion. La recherche de leur multiplicité le plongeait dans une sorte de frénésie ; sa sensualité imaginative trouvait une âpre satisfaction à s'enivrer des synthèses les plus audacieuses. Or, sur l'arbre de la connaissance il eût voulu goûter les fruits de la vie. Et c'est alors qu'impuissant à trouver des formules de bonheur — car le bonheur était toujours sa fin dernière, — il se lançait dans d'absurdes théories qui le firent tour à tour théosophe, alchimiste, occultiste, swedenborgien et peut-être tout cela à la fois.

Eut-il jamais une idylle ? Fut-il jamais capable d'avoir une idylle ? Faust, avant le remords, s'est offert les joies qui sont à la portée de presque tout le monde. Strindberg est incapable de goûter une minute de bonheur. Il demande à la femme de lui donner l'impossible : l'expression de l'intellectualité la plus haute et une sensualité ardente et raffinée. Qu'elle soit à la fois ange et bête, voilà qui seul pourrait le satisfaire. Relisez les quelques volumes qui valurent à Auguste Strindberg une réputation universelle. Ses drames antiféminins furent joués dans les capitales de l'Europe. *Père* (1887), *Mademoiselle Julie* (1888), *Camarades*, *le Lien*, etc., il y en a une dou-

zaine qui tous traitent le même sujet : « la ruse de la femme et la bonté de l'homme ». Strindberg mettait tout son talent d'écrivain dramatique au service de sa thèse. Dans un volume de nouvelles, dont il fit lui-même la traduction française pendant un séjour en Suisse (1884), il développe sous d'innombrables variantes le même problème. *Mariés*, dont la lecture avait ravi Nietzsche « comme s'il se trouvait dans sa propre maison », n'est que l'expression puérile des rancunes d'un homme dont les instincts sont faussés par une civilisation qui n'est pas celle de sa race. Et afin que nul n'en ignore, Strindberg tient à nous raconter par le menu sa propre histoire. Il publie cet extraordinaire *Plaidoyer d'un fou* (1893), mémoire écrit primitivement pour se justifier vis-à-vis des parents de sa première femme, et où il nous initie à tous les mystères de son alcove, sans nous en épargner aucun détail.

La misogynie de Strindberg illustre, mieux que toutes les déductions psychologiques, cette inharmonie qui forme le fond même de sa nature. Dans de nombreuses dissertations il a ergoté sur l'infériorité de la femme, dont il prétend donner la démonstration scientifique. Mais, pour comprendre ses pièces de théâtre, il faudra toujours en revenir au *Plaidoyer*, qui nous en explique les théories.

Il y joue tour à tour l'homme fort qui méprise la femme et le pauvre déshérité qui mendie une caresse. « Quoi, vous pleurez, vous qui êtes un homme de fer? » s'écrie la « baronne » à leur premier rendez-vous clandestin. Les larmes lui sont venues aux yeux « sans qu'il puisse dire pourquoi ». Et il n'a que cette singulière réponse : « Je connais bien l'art de pleurer. » Il pleure à toute occasion, il pratique les larmes comme un sport. L'humiliation est pour lui une véritable jouissance. Il adore et méprise tout à la fois cette femme qui va devenir la sienne. « Dieu était détrôné, écrit-il, à sa place apparaît la femme. » Un chaos de sentiment l'agite. Tour à tour attiré et repoussé par son sphinx féminin, s'accusant de faiblesse quand il cède, pris de remords quand il essaie d'être dur, il finit par ne plus apercevoir qu'une issue, la fuite. Il fuit à tout propos, il fuit six fois dans l'espace de cent pages du volume, pour toujours revenir et s'humilier à nouveau, présentant un des plus curieux « cas » de pathologie sexuelle que la littérature ait jamais montré. « La première étape dans l'abaissement de

l'hommeest atteinte, les autres suivront naturellement, jusqu'à l'abêtissement, jusqu'aux bornes de la folie. »

§

Il serait oiseux d'épiloguer sur les mésaventures dont Strindberg a rempli une notable partie de son œuvre littéraire. Ses trois mariages suivis de trois divorces appartiennent à la chronique scandaleuse des pays du Nord. Il ne faudrait pas cependant s'arrêter trop longtemps à cet « aspect » particulier de l'écrivain. Pour la Suède, Strindberg signifie tout autre chose. Il y a incarné pendant quarante ans la liberté de penser et d'écrire, et cela certes n'est pas négligeable. Notre civilisation occidentale a peine à imaginer ce que peut être une contrée où toute culture intellectuelle est réduite à la lecture de la Bible. Cela n'empêche pas, certes, le progrès d'y faire ses ravages. Depuis cinquante ans, la Suède s'est industrialisée. Les écrits socialistes y ont voisiné avec l'évangile, et il nous semble bien que le royaume scandinave fut le premier à connaître les bienfaits de la grève générale. Mais les trusts y vont de pair avec les traditions. Une justice de caste s'y perpétue et, à la Chambre des représentants, les députés sont aujourd'hui encore groupés par provinces, au lieu d'être divisés en partis politiques.

Ce pays n'eut jamais son Voltaire et ses Encyclopédistes. L'avenir dira si Strindberg représente pour lui ce grand mouvement d'idées qui prépare les temps futurs. La haute littérature, quand il fit ses débuts, était l'apanage d'une classe restreinte. Il se fit journaliste, pamphlétaire, éducateur des foules, et il mettait au service de cette tâche ses qualités de styliste remarquable et d'écrivain de race. Peu importe la vertu des idées qu'il répandit! Il remua de la matière intellectuelle et il donna à une foule humaine le goût de la pensée. C'est cela qu'il faut considérer si l'on veut assigner à Strindberg son véritable rang.

Et puis, ne l'oublions pas, il donna à la Suède son premier roman moderne. Dans un pays où Balzac et Flaubert étaient des inconnus, où Taine et Renan n'avaient pas pénétré, il fut l'initiateur de la littérature réaliste. Sa place est marquée à côté de ses deux grands voisins norvégiens, Ibsen et Bjœrnson, qui le précédèrent dans le « réveil du nord », qui laissèrent

des œuvres plus parfaites, mais qui n'en écrivirent pas de plus significative.

Strindberg avait déjà atteint l'âge de trente ans quand parut en 1879, chez l'éditeur Seligmam, de Stockholm, *la Chambre rouge (Rœda ranmet), description de la vie des Artistes et des Ecrivains*, cet écrit quasiment révolutionnaire qui s'insurgeait contre tous les pouvoirs établis. Tour à tour étudiant et instituteur, comédien et journaliste, il avait déjà publié une série d'essais dramatiques, où il glorifiait l'histoire de son pays. Marié depuis deux ans avec celle qu'il appelle « la baronne » dans *le Plaidoyer d'un fou*, il avait abandonné son poste d'aide-bibliothécaire à la Bibliothèque royale, pour vivre de sa plume. Dans son roman autobiographique *le Fils de la servante* (1886), il nous a conté par le menu ses débuts difficiles, en s'étendant avec complaisance sur les origines de toutes les singulières phobies auxquelles il attribue lui-même le caractère particulier de son talent.

Epinglons-en au hasard quelques phrases :

Le jeune homme était un composé de romantisme et de piétisme, de réalisme et de naturalisme. Il n'était donc pas autre chose qu'un travail de rapiéçage.

« Plante grimpante qui cherche un appui », il se jette tour à tour de la négation la plus hardie à la religiosité la plus morbide. Une lutte constante, irrémissible, entre l'esprit démocratique qu'il tenait de ses origines et ses aspirations aristocratiques devait agiter son esprit. Presque sans transition, il sera artiste raffiné et plat utilitaire, psychologue désintéressé et moraliste social. A chaque page du *Fils de la Servante*, il se plaint de son manque d'équilibre :

Il était fataliste et croyait à la prédestination, il était sanguin et espérait tout... A un âge déjà avancé, il cherchait encore sa voie, ayant toujours besoin d'étonner et continuant à manquer de caractère.

Déjà la manie des comparaisons scientifiques lui fait écrire cette phrase singulière :

Comme type de transition, il y gardait aussi bien le caractère générique du romantique que celui du naturaliste, de même que les pattes du lézard se retrouvent à l'état de rudiments sous la peau de

l'orvet. Cette nature double est la clef de sa personnalité et de son originalité d'écrivain.

§

Doué de la sorte, on n'est pas étonné que Strindberg se soit trouvé à l'étroit dans sa petite patrie. Aussi bien, les calomnies qu'il s'appliquait lui-même à alimenter lui rendaient-elles l'existence de plus en plus difficile, l'empêchant de se créer enfin une situation littéraire.

Il erre à l'étranger, à Paris, en Suisse, en Italie, revient en Suède après son premier divorce, mais risque de mourir de faim, parce qu'aucun théâtre ne consent à accepter l'une des six pièces de théâtre qu'il avait en cartons. Deux fois ses meubles furent saisis. Il fait de la peinture, qu'il vend à des prix dérisoires.

C'est alors (13 septembre 1892) que parut, dans la *Zukunft*, de M. Maximilien Harden, une lettre confidentielle adressée à l'écrivain Ola Hansson, où Strindberg criait sa misère. Des philanthropes spéculateurs entendirent cet appel. Strindberg vint à Berlin. Une matinée fut organisée en son honneur où l'on joua *les Créanciers*. Du coup, il fut une « figure berlinoise ». C'était le moment où l'on croyait sincèrement que l'Allemagne allait enfin se remettre à jouer son rôle dans la littérature européenne. Le succès de Gerhart Hauptmann battait son plein. M. Sudermann passait pour avoir du talent et les journaux remplissaient leurs colonnes d'interminables controverses littéraires.

Tous les soirs on voyait Strindberg installé à ce cabaret du « Petit Cochon noir », non loin des Tilleuls, où se réunissaient en son honneur un groupe de jeunes écrivains avides de propos esthétiques. On y rencontrait Ola Hansson et sa femme, Mme Laura Marholm, le polonais Stanislas Przybyzewski, Gunar Heiberg et Holger Drachmann. Richard Dehmel y venait parfois, et l'on s'attablait à boire des bouteilles de vin jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Mais cette forme de la gloire ne retint pas longtemps Auguste Strindberg. Un second mariage lui promettait un bonheur inespéré et, dès 1898, nous le retrouvons à Paris, où le serpent s'apprêtait, encore une fois, à « changer de peau ». Sa période nietzschéenne, durant laquelle l'aristocrate s'était rendu maître du plébéien et dont *Tchandàla* et *Axel Borg* (*I Hafs-*

bandet) sont les expressions les plus parfaites, touchait à la fin. Un nouveau cycle s'était fermé dans l'évolution du poète.

On a lu l'*Introduction à la chimie unitaire*, qui parut ici même (octobre 1895) et le troisième roman autobiographique *Inferno*. Strindberg ne s'occupait plus que d'alchimie. Très exactement, il cherchait à faire de l'or. Un jour dans son laboratoire, près de la rue Campagne-première, il se brûla horriblement. Il crut que c'était un avertissement que lui envoyait la Providence. Cette fois-ci, son exaltation l'amena jusqu'aux bornes de la folie.

Il ne trouva pas d'or, mais il découvrit un enseignement auquel il se soumit comme un enfant. Le bruit courut alors de sa conversion. Il eut des hallucinations qu'il nota avec précision. Sa destinée, cependant, ne fut pas celle de Huysmans. S'il avait eu la foi, la foi simple, la foi catholique, peut-être nous eût-il surpris par des chefs-d'œuvre. Mais c'était un maniaque de la science. Il étudia « le doigt de Dieu ». Il le voyait partout, dans les événements les plus infimes de sa vie. Toutes les circonstances lui devenaient un prétexte à le découvrir. L'occultisme, qui avait été pour lui un stimulant dans la solitude, se dépouille dès lors de tous ses fastes mystérieux.

La superstition de Strindberg est celle du pauvre homme qui croit au mauvais présage. Une « volonté universelle » dirige l'humanité et c'est à suivre ses traces que le poète emploiera les quinze dernières années de sa vie. Cette période fut extrêmement féconde. De grands drames historiques commencent à rendre populaire le nom de ce « réprouvé ». La guerre de Trente ans, l'histoire de la Suède retiennent son attention. Il les étudie à fond, dans le but unique de trouver dans l'enchaînement des faits la preuve de la « volonté universelle ».

Il faut croire qu'à poursuivre ainsi un but unique, en oubliant ses vieilles chimères, Strindberg conquit le cœur du peuple suédois.

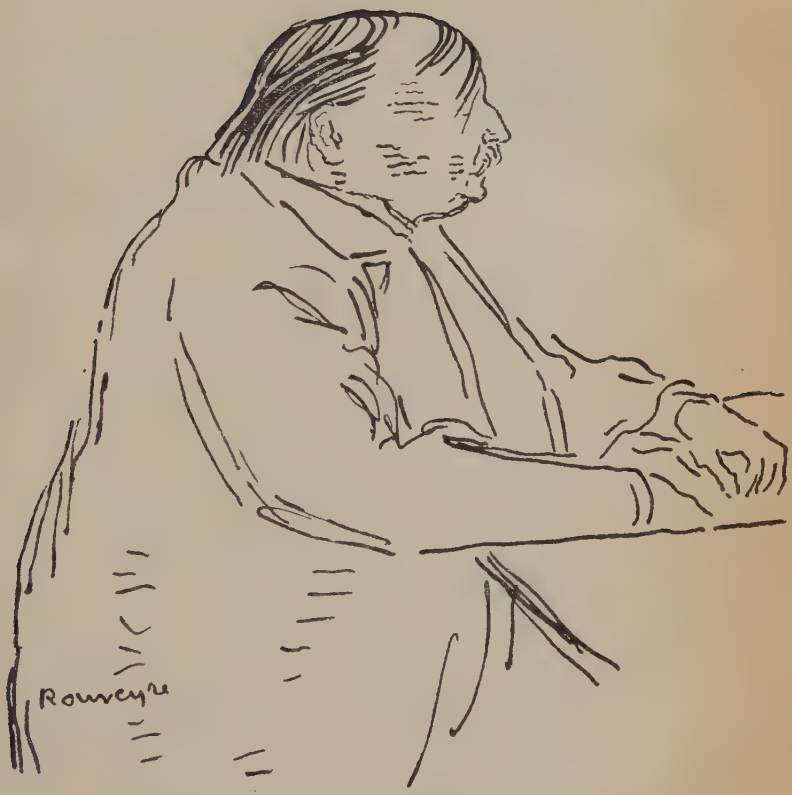
Après la publication de *Gustave Wasa*, il revint pourtant aux errements de sa jeunesse. Il épousa en 1901 l'une de ses interprètes, Harriet Bosse, comédienne célèbre du théâtre de Stockholm. Ce troisième mariage ne fut cependant pas plus heureux que les précédents et trois ans plus tard les journaux de Stockholm enregistrèrent le troisième divorce.

Dans le *Livre bleu* (1906-8), Strindberg donne un exposé de sa philosophie spiritualiste, de son déisme un peu vague. Deux romans : *les Chambres Gothiques* (1904) et *Drapeaux noirs* (1908), servent encore une fois de prétexte à l'écrivain pour affirmer sa haine de la société suédoise. Il préparait, ne l'oublions pas, une carrière de grand tribun populaire.

Mais le voici cloué sur son lit de souffrance. La souscription nationale, recueillie en sa faveur, Strindberg la fait distribuer aux pauvres. Une douloureuse opération qu'il a subie vaillamment, le mois passé, n'est pas parvenue à entraver l'œuvre destructive du cancer : Strindberg se prépare à la mort. De diligents reporters nous ont informés qu'il fut attentif à préciser le sens de ses dernières paroles. « Tout ce qui est personnel est aboli », s'écria le mystique. Puis Strindberg demanda une Bible qu'il serra contre sa poitrine. Geste théâtral qui n'anéantit pas l'admirable psychologie morbide que nous a laissée le poète.

18 mai 1912.

HENRI ALBERT.



COURTELINE

LE VALLON

—

O Beauté nue,
Les oiseaux volent dans le calme
Où la digitale remue,
Où la fougère aux fines palmes
Est encor d'un vert tendre au pied de l'aulne obscur.
Une molle buée enveloppe l'azur,
Allège les lointains, les arbres, les maisons,
Noie à demi la ferme et le dormant gazon
Et fait de la montagne une ombre aux lignes pures.
Pas un soaffle, pas un soupir, pas un murmure,
Tu rêves. Le Vallon s'apaise solitaire
Dans l'ombre et le repos qui caressent la terre;
Tu rêves et la terre est faite de ton rêve
Et ta forme à jamais se répand et s'élève
Et semble s'allonger sur les espaces bleus,
Ton corps limpide et clair flottant au-dessus d'eux,
Avec tes nobles bras entr'ouverts et ta tête
S'appuyant sur les monts indolente et muette.

Les rochers et les bois dorment sous ta grande ombre
D'un sommeil plus divin,
Car pâle elle s'étend, épure et rend moins sombre
Le rêve des lointains.
L'univers à demi dans la brume tranquille
Elève les sommets et les fameuses villes
Où passent les humains,
Et c'est dans une vaste et pensive harmonie
Que répond longuement à ta mélancolie
La courbe des confins.

★

Homme, ne vois-tu pas s'arrondir l'atmosphère
Pâle et rêveusement enveloppant la terre ;
Ne sens-tu pas la marche et la fuite légère
Du monde harmonieux dont les amples rumeurs
Passent en rythmes purs ceux des bouleaux pleureurs?
Ecoute le chant calme et serein de la sphère
Comme une mélodie aux accords plus lointains
Que l'ombre vaporeuse et la paix du matin.

C'est le balancement des brises
Dans la fuite des vapeurs grises,
Des parfums rêveurs et des eaux;
C'est le murmure des rameaux
Sur le long silence des plaines,
C'est le mystère, c'est l'haleine
Des âmes, le soupir des fleurs;
Et l'ample unité de ce chœur
Est comme un cercle de lumière
Calme et pur autour de la terre.

Pourquoi pleurer dans la paix d'un bonheur
Supra-terrestre et que murmure la douleur
Qui ne soit plainte vaine et faiblesse du cœur ?
L'espoir est un vain rêve auprès du long silence
De ce bonheur mélodieux,
Où la terre rythmique et lente se balance.
Jetons sur les confins le clair regard des Dieux,
Que le sens éternel des lignes et des plaines
Elève jusqu'à lui les âmes plus hautaines
Et les égale à la Beauté
Dans l'atmosphère pâle et de douce clarté.

★

L'aurore a blanchi l'herbe et réveillé l'oiseau,
L'enfant nu se suspend et se berce aux rameaux
Retombants du bouleau ;
La fleur jeune et mouillée éclose de la terre
Répand une lueur dans l'ombre ; la fougère
Prend dans son fin réseau la svelte digitale
Et l'abeille sauvage erre sur les pétales.
C'est la voix du ruisseau caché sous la verdure
Qui s'éloigne et prolonge un limpide murmure ;
L'ombre de la clochette et celle de l'ombelle
Mettent sur ta chair blanche une molle dentelle
Qui danse avec la brise et semble respirer
Au mouvement pensif de ton souffle éthéré,
O Beauté.

Voici l'homme chargé
D'un gros livre broché
Plein d'assurance et sage.
Que le monde est divers, mouvant, originel,
Qu'il est atmosphérique en regard de ces pages
Qui prétendent fleurir dans le temps éternel
Et suivront le destin du sable et du nuage.
Plus haut que la raison s'élève le silence
Du Vallon mélodique où l'âme se balance,
Où devant la Beauté nue entre les fougères,
L'humanité défile ainsi qu'une étrangère
Dans le sein de sa propre et divine ambiance.

★

Longue file d'indifférents,
Rudes, bornés, les yeux errant
Sans rien voir et battus des vents.

Deux riches dames chuchotent
Dans leurs capelines hautes ;
L'une arrache d'un doigt pâle
La plus fière digitale.

Un jeune fou qui les suivait,
Frisé, sanglé, étiqueté,
Suave et blond,
Porteur d'une tige d'ajonc,
En a effleuré la Beauté.

★

Souris et danse sans flétrir
Ces fins boutons prêts à fleurir ;
Courbe-toi sous les grêles branches
Et que la rondeur de ta hanche
Soit pure et fraîche comme un vase
Plein de lumière.
Dame pensive dans l'extase,
Enroule la tige légère
Du bouleau autour de ton bras
Et baise-la.

★

O longue, interminable file
Qui chemine et semble immobile
Tant elle est nombreuse. O vivants,
Tristes, bornés, maigres, errant
Par les brumes et par le vent.

Pourquoi des femmes loqueteuses
Et d'autres en robes de soie,
Et ces figures douloureuses
Auprès de ces ombres de joie?
Que veulent ces blêmes fiévreux
Battant les branches autour d'eux;
Humaine et poussiéreuse houle
Qui s'écoule?

☆

Ces deux voluptueux ont attendu la lune.
Epuisés et dolents dans les fougères brunes,
Ils poursuivent encor de longs embrassements.
Le bras noueux se crispe autour du torse blanc
Et dans les cheveux fous des rameaux de cerises
Miroitent d'un feu vert sous la lune. La brise
Sèche à jamais la lèvre entr'ouverte au baiser
Et ne peut rafraîchir ces membres embrasés.

★

Arrivent les danseurs sur la pelouse nette,
Couples tourbillonnant et frôlant les clochettes;
De tendres vers luisants posés dans les cheveux,
Des rires en tournant et de frêles aveux.
Plus pâle de glisser à travers le feuillage,
La lune par instant éclaire les visages,
Une main blanche, un bras se détachant de l'ombre.
Et ces jouets humains articulés et sombres
Qui tournent mollement sous la lune s'en vont
Avec un rire éteint plus loin dans le Vallon.

★

Et toi, fille serrant encor sur ton sein nu
Le petit enfant mort, sournoisement venu
Et dont tes tristes mains ont étouffé la vie ;
Ici couche l'enfant sous les fleurs endormies
Et regarde, songeuse, à mes côtés assise,
Ce défilé poussé dans l'ombre par la brise.

Vois-tu, à ce bouleau un homme s'est pendu ;
Longtemps il s'est bercé dans l'aube et sous la lune ;
Le doux balancement de cette forme brune
Imitait la ramure, et le ruisseau secret
Qui coulait à ses pieds en un murmure frais
S'éloignait comme cette brise et le pendu
Se berçait comme l'herbe et la branche au-dessus.

★

Eternelle, muette et large solitude,
Les ombres ont ici une telle amplitude,
Un tel pouvoir de rêve et de recueillement
Emane de ces bleus et longs vallonnements
Que l'âme extasiée au faîte de l'espace
Elève la pelouse où les bouleaux s'effacent.
Au loin, le monde pâle et ses coteaux dormants
Et son humanité falote en mouvement
Se voile, dessinant sous l'atmosphère humide
La ligne et la douceur de son orbe limpide;
Et c'est durant la nuit de ces espaces calmes
Que la sphère terrestre apporte jusqu'à l'âme
Le chant pur et léger d'un silence lointain
Qui poursuit sa rumeur dans le sommeil divin.

★

Seuls maintenant la vierge avec son fiancé
S'attardent sur la mousse. Elle a les yeux baissés
Et sa main caressant les clochettes sereines
Comme une belle fleur elle-même se traîne.
Le Vallon qui sourit à leur bonheur humain
N'est pour eux dans la plaine avec ses bouleaux fins
Qu'un site langoureux. Ils suivent une allée
Se penchant l'un vers l'autre et la marche ondulée.
L'aube qui monte lente et grise
Souffle sur leurs pas une brise
Et cette brise en agitant l'herbage
A réveillé l'enfant
Qui, rose et nu, poursuit une abeille sauvage
Derrière eux et leur jette en un rire éclatant
L'appel le plus câlin de sa voix de printemps.

★

O Beauté nue à jamais solitaire,
Elève ton corps blanc du milieu des fougères
Et laisse que le souffle ingénu du matin
Caresse ton épaule et le bout de ton sein ;
Laisse sous le jour bleu qui coule des ramures
S'élever noblement parmi ta chevelure
Ta forme svelte et songe au vaporeux murmure
Des feuillages traînants et des bouleaux pleureurs.
Dans une brume douce au loin la ville meurt
Et fume sur les monts où l'église s'envole
De l'essor infini de ses tourelles folles ;
Et le long des coteaux en un tournant chemin
La file nébuleuse et vague des humains
Regagne lentement ses murs pleins de mystère

Il n'est rien de ce monde aux mortelles cités
Que la ligne divine où l'enclot la beauté.

Berce-toi de ton propre rythme, ô calme joie,
Dans le souffle onduleux que la brise t'envoie.
Lorsqu'aux lueurs du soir le chant du rossignol
Conduit en murmurant ta danse, sur le sol
Ton ombre te répond et sa forme alanguie
Imite devant toi ta pensive harmonie :
Elle arrondit les bras et nage fluide et pâle
Sur l'herbe velouteuse entre les bleus pétales ;
Tu te mires en elle et sais dans ton silence
Que la terre est pareille à cette ombre qui danse.

Sur les confins voilés et les souples collines
L'azur enveloppant se pose en lueur fine.

Deux hommes vêtus de buée
Gagnent la plaine hors de l'allée.
Un chien à peine dessiné
Les suit, tête basse, en cadence ;
On ne sait ce que le chien pense
Ni pourquoi ces gens embrumés
S'éloignent dans la somnolence.

La maison grise dans le pré.
Sur le seuil la femme apparaît,
Etend la main vers la prairie
Puis rentre avec mélancolie.

Monde silencieux où ce Vallon rêveur
S'allonge dans une ombre et dans une fraîcheur
De branches. Bleu Vallon aux colonnes feuillues
Où la clochette tremble, où le bouleau remue.

Chemine avec douceur entre les fleurs muettes,
Elève tes bras blancs, incline ton beau corps,
Entre-croise suavement tes jambes sveltes
Pour une danse molle où le geste s'endort.
L'oiseau qui s'était tu chante dans la ramure
Du plus pâle bouleau et l'eau triste murmure.

Passe, Dame sereine, en jetant les longs plis
De tes cheveux autour de tes membres polis
Et parfois apparais nue et belle. Le rêve
Enveloppe tes pas et ta forme et soulève
Ta danse sur les fleurs. Ecoute l'ombre et l'eau,
Le secret mouvement des pins et des bouleaux
Et de ta chevelure
Poursuivre autour de toi leur fuite calme et pure.

CÉCILE SAUVAGE.

LE RÈGNE DES MANDCHOUS

Quand la dynastie mandchoue comprit que le ciel favorisait la République, elle résigna le pouvoir sans vaines récriminations; c'est avec la même sagesse que beaucoup de familles régnantes abandonnèrent autrefois le mandat céleste au révolté qui avait déjà un pied dans la Cité interdite. Le succès justifie l'acte; il ne faut pas aller contre l'arrêt du Ciel. Les dynasties savent que leur temps est marqué, qu'elles ne comptent pas au regard de l'éternité, que leur délégation est essentiellement révocable et qu'elles ne sont que le dehors changeant du souverain principe gouvernemental et social de la Chine immortelle.

Mais, cette fois, l'adversaire fut non un homme, mais une idée. L'empereur ne s'est point laissé déconcerter par cette nouveauté. Il a vu un parti qui, ayant la confiance du peuple, était désigné par le Ciel, et il a parlé le langage traditionnel ; le 28 décembre, il a dit : « Quand le Ciel s'attache à une chose, c'est qu'il aime cette chose », et le 12 février, acceptant définitivement l'inéluctable, il déclara que « la majorité demandant l'établissement d'une république, dans cette préférence il faut reconnaître le désir du Ciel; je décide que la forme du gouvernement chinois sera une république ». Mais, comme il a soin d'ajouter que « le titre d'empereur sera transmis de génération en génération », il n'y a pas de rupture avec le passé. Aussi bien, c'est moins une abdication qu'une suspension du pouvoir impérial.

La dynastie Ta Tsing a disparu après deux cent soixante-huit années de règne; sa domination ne fut jamais bien assise; les Chinois l'ont subie, ils ne l'ont pas acceptée, et plus d'une fois les Mandchous purent croire que leur règne s'achevait, mais ils tinrent toujours tête aux forces ennemies. Ce qui s'opposa aux Mandchous, c'est, comme on le verra dans les pages qui suivent, l'esprit particulariste du pays, puis un nationalisme façonné par l'influence chrétienne et l'enseignement occidental.

LES DÉBUTS DES MANDCHOUS ET LA FIN DES MING

Pendant des siècles, le bassin du fleuve Amour fut le théâtre de luttes acharnées. Des tribus de chasseurs et de pêcheurs de la Sibérie orientale se disputaient le territoire et se heurtaient à la poussée des peuplades turques et mongoles de l'Ouest. Au IVe siècle de notre ère, des hordes de race toungouse, descendues du haut Soungari vers la mer Jaune, parvinrent à établir leur domination aux portes du Céleste Empire. Dans les premières années du XIVe siècle, des familles de semblable origine fondèrent une sorte de gouvernement de clan dans les mêmes contrées; ce fut le début de l'hégémonie mandchoue.

En 1582, le chef de ces tribus barbares, Noorhachou, né en 1559 aux sources du Yalou, en Corée, défait un autre khan qui occupait le Leao-tong. Le vainqueur accrut ainsi sa souveraineté sur les territoires qui avoisinent la Chine du Nord-Est; il porta ensuite ses regards vers l'Occident : en 1608, toute la confédération des Khalkas de la Dzoungarie et de l'Altaï reconnaît la loi du Tartare oriental. Dès lors, la puissance mandchoue couronne la Terre Fleurie. Noorhachou ne commande plus en chef de tribus, mais en roi; il prend le nom de règne de Tsai-tsou et se prépare à la conquête du « mandat céleste ». Mais il ne fit que battre les troupes chinoises de la frontière. L'exploit qu'il rêvait, son fils Tsai-tsoung, qui lui succéda en 1627, osa l'accomplir : il força la grande muraille en trois endroits, ravagea le Nord du Tche-li et se présenta devant Pékin, où l'empereur de la dynastie chinoise des Ming vivait, comme ses prédécesseurs, au milieu d'une tourbe d'eunuques et de lettrés efféminés. Après avoir contemplé les murs de Pékin, le Mandchou retourna dans ses terres; la capitale était à sa merci, il venait de le montrer et, par suite, presque sans combats, il venait d'atteindre mortellement la dynastie régnante : le Fils du Ciel avait « perdu la face ». Partout dans le Nord, des troubles se produisirent, car le peuple méprisa le Ming, abandonné du Ciel.

L'esprit de révolte agita bientôt toutes les provinces. « L'Empire bourdonna, dit un annaliste, comme une ruche qui essaime. » Des factieux terrorisèrent l'Est du Tche-li et le Nord du Chan-tong : battus par les impériaux, ils firent appel

aux Mandchous qui, dès lors, cernèrent Pékin. Les provinces de l'Ouest, le Sseu-tchouan, le Hou-pei, se soulevèrent sous divers chefs locaux. Enfin, dans le Chan-si, des rebelles formèrent, en 1630, la coalition des « Huit-Rois », dont le plus en vue des chefs était connu sous le nom de Li Tseu-tcheng. Ce fut un infatigable « preneur de villes ». Durant dix ans, il harcèle les troupes des Ming, puis, en 1641, il franchit le Fleuve Jaune, jette ses hordes dans les fertiles vallées du Ho-nan — la « Fleur de la Terre centrale » — pourchasse et égorge dans leurs apanages les roitelets princes de sang impérial; il rebrousse chemin, s'empare de Tai-yuan fou, capitale du Chan-si, et se fait proclamer empereur en 1644.

Cette année est également la première de la dynastie mandchoue. Le roi Tchong-to venait de mourir ; la noblesse tartare donna à son fils, qui n'avait que huit ans, le nom de règne de Chouen-tche et attendit une occasion propice pour aller à Pékin. Li Tseu-tcheng devança les Mandchous.

Quand le Fils du Ciel Houai-tsong apprit que les troupes du rebelle, couronné à Tai-yuan fou, arrivaient à marche forcée, que toutes les villes leur ouvraient les portes, il supplia ses courtisans de sauver la dynastie Ming. Depuis son enfance, ce prince était sous la sujétion de chambellans dépravés; dans l'attente anxieuse de l'aventurier qui allait lui ravir la souveraineté, il fit appel aux loyalistes, mais il était lui-même trop méprisé pour que ses paroles désolées pussent provoquer quelque résolution. Après un long silence, un académicien lui conseilla de se retirer dans la capitale du Sud, à Nankin.

— Hélas ! s'écria-t-il, je vois bien que ma dynastie est sur sa fin. Si j'en doutais encore, l'inutilité de vos discours et le peu d'ardeur que je remarque ici pour mon service ne suffiraient que trop pour m'en convaincre. Un empereur doit mourir devant les tertres des Patrons des terres et des moissons.

Il appela les chefs des eunuques et leur confia la défense de la Cité interdite. Mais ces maréchaux improvisés allèrent d'eux-mêmes rendre leurs armes à Li Tseu-tcheng qui, bientôt, étala, devant les murs du palais, l'appareil majestueux d'un Fils du Ciel. Il somma Houai-tsong d'abdiquer ; des mandarins répondirent que leur maître combattrait. On avait mis le prince héritier en sûreté ; l'impératrice s'était pendue à un cordon de soie ; quarante concubines avaient suivi cet

exemple et l'empereur lui-même avait égorgé une princesse de quinze ans. La cloche fut alors sonnée pour rallier les défenseurs. Personne ne répondit. Le malheureux souverain, se voyant délaissé, chercha vainement à fuir ; sans gestes de désespoir, il quitta ses armes, gravit la « montagne de charbon », sur un pan de sa robe il traça ses dernières volontés, puis se pendit. Un eunuque, qui était resté fidèle au dernier des Ming, dépouilla le corps de ses habits royaux et l'ensevelit plus loin. Le Ciel avait favorisé Li Tseu-tcheng ; le « mandat céleste » lui appartenait.

Un général chinois, nommé Wou San-kouei, commandant les troupes de la frontière mongole, ne put souffrir que le trône fût à un homme de basse extraction ; trop faible pour chasser l'usurpateur, il écrivit au régent de l'empereur mandchou, le suppliant de l'aider à rétablir l'ordre. A cette nouvelle, Li Tseu-tcheng marche contre Wou San-kouei, mais une défaite l'oblige à battre en retraite ; il convoque les capitaines mandchous qui l'avaient poursuivi jusque dans Pékin, leur expose ses droits à l'empire à titre de conquête, se fait reconnaître pour successeur légitime des Ming, que le Ciel avait abandonnés. Et, sur les remparts, il cloue les têtes des princes, fils du dernier empereur ; puis, quand il apprit que Wou San-kouei approchait de Pékin, il fit dresser au-dessus de la porte principale le chef sanglant du père de son ennemi. A cette vue le général chinois pousse un grand cri, répété par toute son armée, il se précipite dans la Cité rouge, mais recule devant l'incendie allumé par Li Tseut-tcheng. Protégé par le feu, l'usurpateur peut fuir sur les routes du Chan-si, avec le trésor impérial et un butin immense. Les Mandchous taillent en pièces son arrière-garde et reviennent en hâte à Pékin où, sur le trône vide, ils placent le jeune Chouent-tche. Dans la Cité interdite, les khans, les chefs de Bannière, les dignitaires d'une Cour encore barbare, s'impatronisaient avec arrogance ; Pékin n'était qu'un vaste camp tartare et au delà des murs, des escadrons, qui arrivaient incessamment des frontières mongoles et mandchoues, dressaient leurs tentes. Wou San-kouei s'inquiète ; humblement, en manifestant des sentiments de reconnaissance, il donne congé au régent.

— Vous savez, illustre général, lui répond celui-ci, que l'empire a encore dans son sein bien des rebelles, que notre

retraite précipitée pourrait enhardir jusqu'à leur faire prendre le dessus. En ce cas, de quelle honte ne se couvrirait pas la nation des mandchous pour avoir abandonné la Chine dans le besoin !

L'intrus se posait en protecteur de la Chine. Il mit tout en œuvre pour rendre sensible à Wou le besoin que le Céleste Empire avait d'une royauté amie, tutélaire. Wou se rendit à ces raisons ; il ne protesta plus, et bientôt même il accepta que le roi mandchou devînt empereur de Chine. Une proclamation fut lancée au nom de Chouen-tche, — la première de la dynastie qui vient de s'éteindre.

Moi, Fils du Ciel, de la dynastie Ta Tsing, j'annonce respectueusement à leurs majestés le Ciel et la Terre ce qui suit. Mon grand-père, ayant reçu le mandat du Ciel, fonda dans l'Est un royaume qui devint puissant. Moi, serviteur du Ciel, quoique incapable, j'ai hérité de ses domaines. Les Ming étant devenus caducs, des rebelles surgirent partout et opprimèrent le peuple. La Chine, n'ayant plus de gouvernement, fidele aux traditions de bienfaisance de ma famille, j'ai détruit ses oppresseurs et sauvé le peuple, après quoi, cédant au vœu universel, j'ai fixé le siège de l'Empire à Pékin. Comblé des bienfaits du Ciel, je lui annonce que je suis monté sur le trône, que j'ai nommé ma dynastie Ta Tsing et mon règne Chouen-tche. Je prie avec respect le Ciel et la Terre de m'aider à mettre fin aux malheurs de mon pays.

LES DIFFICULTÉS DE LA CONQUÊTE

Cependant la conquête de l'empire restait à faire. Dans plusieurs provinces, la résistance s'organisait autour des feudataires issus du sang des Ming. Mais c'est à Nankin, première capitale de la dynastie déchue, que les patriotes se rallièrent; un grand nombre de mandarins civils et militaires reconnurent pour Fils du Ciel un collatéral du dernier souverain, le prince Fou Wang. Les Tartares comprirent qu'ils devaient d'abord frapper là. Deux corps d'armée mandchous-mongols, renforcés des troupes de Wou San-kouei, se mirent en marche ; l'un dans le Chan-si enleva les villes encore soumises à Li Tseu-tcheng, puis réprima l'insurrection provinciale du Sseu-tchouan; l'autre envahit le Ho-nan et marcha vers les bouches du Fleuve Bleu et l'extrémité Sud du grand canal, vers le Kiang-ngan, forteresse du nationalisme chinois : à

Nankin, à Yang-tcheou, à Sou-tcheou, villes de haute civilisation, les lettrés, les notables, les commerçants de soieries s'employaient, de tout leur attachement au sol natal, aux traditions, aux libertés publiques, à protéger le souverain de leur race, l'empereur Ming, le prince Fou Wang. Le flot tartare arriva soudainement; toute cette population raffinée, laborieuse, dévouée au bien public, mais de tempérament peu belliqueux, en quelques jours fut décimée. C'est avec un véritable serrement de cœur qu'on lit certaines relations chinoises des massacres de cette époque; le geste de tous ces bourreaux est si affreux qu'on se demande si c'étaient des hommes qu'ils égorgeaient ou des bêtes de boucherie. Il y a notamment dans le « Journal d'un bourgeois de Yang-tcheou », traduit dans une publication spéciale (1), des scènes qui dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer. L'auteur, un notable du nom de Wang Sieou-tch'ou, dit à la fin de son récit : « Ce que j'ai raconté des événements qui ont eu lieu pendant ce temps, je l'ai ou supporté moi-même ou vu de mes propres yeux. Ce ne sont pas là des nouvelles apportées de lointains pays. » Il est bien certain qu'avec des faits connus par ouï-dire l'on ne donnerait pas aussi intensément la sensation de la réalité. Wang n'a d'ailleurs pas voulu faire œuvre littéraire; il s'est contenté de noter minutieusement, à la chinoise, ce qui se passa durant ces dix jours de massacres et de se peindre au naturel, avec une sincérité ingénue. Au vrai, le portrait qu'il trace de lui-même et de ses compatriotes n'est point avantageux : tous ces Chinois devant l'envahisseur paraissent d'une pusillanimité désolante; « combattirent-ils avec lâcheté » ? comme le dit Grimm (2). On serait tenté de le croire, à lire le bourgeois de Yang-tcheou.

La façade postérieure de ma maison, écrit Wang, donnait sur les remparts, et d'une fenêtre je vis que les soldats mandchous s'avançaient en bon ordre, venant du Sud et allant vers l'Ouest. Malgré la pluie, tous paraissaient observer parfaitement la discipline. Cela me

(1) Grimm, *Correspondance*, t. II, p. 192.

(2) Le Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient a donné, dans le tome 3-4 de 1907, la traduction de ce journal par M. Aucourt. Quelques mois plus tôt avait paru un pamphlet des *Ko-ming tang* intitulé : « l'Avant-garde révolutionnaire », où ce document était reproduit textuellement. L'on comprend que les révolutionnaires aient songé à utiliser, pour leur propagande antidynastique, le récit du « bourgeois de Yang-tcheou », où une si large part est faite aux atrocités commises par le vainqueur.

rassura un peu. Soudain j'entendis des voix pressantes qui appelaient à ma porte. C'étaient les voisins qui voulaient s'entendre avec moi sur la manière de recevoir l'armée mandchoue. Tout en dressant des tablettes pour brûler des parfums, ils disaient qu'ils n'osaient résister. Je feignis d'être de l'avis général, malgré l'indignation que je ressentais.

Les colonnes ennemies commençaient à se désorganiser. Les soldats avançaient, puis s'arrêtaient. Je vis qu'ils entraînaient des femmes parmi eux en les embrassant. Ces femmes étaient habillées à la mode de Yang-tcheou. Rempli d'effroi, j'allai trouver ma femme et lui dis : « Les soldats entrent, il faut te suicider si on veut abuser de toi. » Elle y consentit, puis elle me confia tout ce qu'elle possédait pour le cacher et me dit en fondant en larmes : « Nous n'avons plus d'espoir de rester dans ce monde. » Un paysan entra et d'une voix anxieuse, s'écria : « Ils arrivent ! Ils arrivent ! » Je sortis et je vis venir dans la direction du Nord quelques cavaliers ennemis à une allure modérée. Ceux qui les accueillaient inclinaient la tête comme s'ils leur parlaient... Quand ils furent arrivés un peu plus près, je me rendis compte que ces soldats demandaient de l'argent de maison en maison. Ils ne se montraient cependant pas exigeants... Quand ils furent arrivés chez moi, un des cavaliers dit à un de ses suivants en me désignant : « Va me chercher cet habit bleu. » Le deuxième cavalier s'arrêta et descendit de cheval. Comme je m'étais enfui rapidement, il remonta à cheval et s'éloigna. Je me disais en moi-même : comment mon habit, qui est grossier, a-t-il pu exciter la convoitise ?

La nuit arriva peu à peu. On entendait au dehors les cris de ceux qu'on commençait à massacrer. Je montai sur la maison pour m'y cacher. Les cris douloureux de l'extérieur retentissaient cruellement dans mon cœur et dans mon esprit. Des incendies éclataient de tous côtés dans la ville. Tout près, il y en avait plus de dix, au loin on ne pouvait plus les compter. Le ciel brillait comme un coucher de soleil, un soir d'orage. Les crépitements des incendies se faisaient entendre sans interruption. Un air lugubre couvrait la ville... Ma femme partagea en quatre parts l'argent qu'elle m'avait confié et le distribua à mes frères et à moi pour que nous le cachions. On s'en mit dans les cheveux, dans les vêtements, dans les souliers, dans la ceinture, partout. Ma femme nous fit revêtir des habits usés et de vieux souliers, puis nous attendîmes ainsi le lever du soleil. Tout près, dans l'espace, à hauteur d'homme, des oiseaux poussaient des cris plaintifs semblables aux cris des petits enfants ou aux sons de l'orgue chinois. J'appris plus tard que tout le monde les avait entendus.

Le lendemain, caché sur les toits de sa demeure, il se voit sur le point d'être découvert par des soldats mandchous, et, appréhendant les transes et les périls de la solitude, il se joint de lui-même à un cortège de prisonniers.

... On marchait comme un troupeau de bœufs ou de moutons. Les soldats fouettaient ceux qui n'avançaient pas ou les tuaient. Les femmes étaient reliées entre elles par des cordes passées autour du cou. Elles avançaient en trébuchant, couvertes de boue.

Le sol était jonché de petits enfants que foulaient aux pieds chevaux et passants. Les entrailles et les cervelles tachaient le sol. De partout s'élevaient des gémissements et des pleurs. On traversa un fossé rempli de cadavres, pieds et mains enlacés. L'eau était colorée de plusieurs couleurs par le sang. Une mare en était pleine.

Il parvient à fuir, à rejoindre sa femme qui, elle-même, avait su échapper aux massacres. Ils se cachent dans un sépulcre.

... Je m'accroupis dans un tas de paille, sur le cercueil, et me couvris la tête avec une natte.

Ma femme, pliée en deux, était devant moi.

J'étais à découvert si je levais la tête, si j'étendais mes jambes on pouvait voir mes talons.

Je retenais mon souffle et rassemblais pieds et mains. Je commençais à peine à me rassurer que des cris de massacre m'arrivèrent. Là où le bruit des anneaux de sabre se percevait, on entendait des plaintes confuses d'angoisse implorant la vie sauve. Dix, cent Chinois, quel que fût leur nombre, rencontrant un seul soldat mandchou, inclinaient tous la tête, se prosternaient et tendaient le cou pour recevoir les coups de sabre, sans qu'un seul osât s'enfuir. Les femmes et enfants, assemblés pêle-mêle en grand nombre, ébranlaient la terre de leurs gémissements. Dans l'après-midi, les tas de cadavres formaient des montagnes et on tuait encore davantage.

Il se tapit ensuite sous un amoncellement de paille ; des femmes s'y trouvaient déjà.

... Elles s'étaient toutes barbouillées de sang. Elles avaient mis des excréments dans leurs cheveux et de la cendre sur leur visage. On aurait dit des diables fabuleux. Pas une ne disait mot. Je les suppliai de me mettre sous la paille au-dessous d'elle. J'allais étouffer quand ma femme me tendit un bambou que je pris à la bouche par un bout, l'autre extrémité arrivant en haut.

Les jours suivants, il est traqué, relancé dans tous ses

refuges ; sa femme, son fils, ses frères sont couverts de blessures ; il apaise les bourreaux avec ses derniers lingots, se jette dans une fosse à fumier, d'où il voit

passer tout près des soldats qui s'étaient emparés de quatre ou cinq femmes. Deux vieilles se lamentaient, pendant que les jeunes riaient de plaisir à leur aise. Deux autres soldats poursuivaient les premiers pour avoir ces femmes. Ils se battirent. Un d'entre eux leur parla en mandchou et les mit tous d'accord.

Un des soldats enleva alors une jeune femme, la porta sous un arbre et la mit dans une position propice à ses projets. Deux autres femmes furent aussi violées. Celles qui étaient âgées suppliaient pour être épargnées. Les trois jeunes, au contraire, paraissaient joyeuses, n'avaient aucune honte. Plus de dix soldats se livrèrent ainsi au libertinage, puis passèrent ces femmes aux deux qui étaient arrivés en dernier lieu. Une des jeunes femmes ne pouvait plus se relever. Je la reconnus pour la bru de la famille Tsiao. La conduite ordinaire de cette famille méritait ce qui venait d'arriver. Plein d'horreur, je ne pouvais contenir mes soupirs.

Enfin les chefs mandchous firent cesser les massacres.

En parcourant les registres qui énuméraient les cadavres brûlés, dit le bourgeois de Yang-cheou, on a constaté qu'il y en avait eu plus de quatre-vingt mille. Dans ce nombre ne sont pas compris ceux qui se jetèrent dans les puits, dans les canaux, ceux qui furent brûlés dans les maisons, ceux qui se pendirent, ni tous ceux capturés et enlevés.

Que les personnes qui, nées dans une époque de paix et jouissant d'une vie tranquille, dit en terminant le bourgeois de Yang-tcheou, n'auront pas en elles-mêmes assez de sagesse pour se régler, trouvent dans ce récit d'événements barbares une leçon et un avertissement.

Toute la région fut pareillement ensanglantée. Nankin souffrit plus encore que les autres cités de la sauvagerie des envahisseurs ; c'est en fuyant sa capitale dévastée que l'empereur, le prince Fou Wang, périt dans les eaux du Yang-tseu. Après cette mort, le général Che K'o-fa se mit à la tête de la petite armée chinoise et courut défendre Yang-tcheou, où il fut pris et décapité devant le front des troupes mandchoues.

Quand il eut assez détruit, le vainqueur fit distribuer des secours aux survivants et déclara que le Kiang-ngan était « pacifié » ; depuis cette époque, Nankin est nommé par les Mandchous Kiang-ning — « paix rendue au Kiang ».

Les derniers partisans des Ming se réfugièrent dans les provinces côtières du Sud, où vivaient des descendants de la dynastie déchue. Un roitelet fut proclamé empereur au Fou-kien, un autre au Tcho kiang. Mais les conquérants renversent bientôt ces empires fragiles; les deux souverains chinois disparaissent. Cependant, les patriotes « ming » ne cèdent pas à l'infortune; ils vont plus loin vers le Sud, jusqu'à la vallée du Si-kiang, où ils savaient rencontrer un roitelet, parent du dernier Fils du Ciel de Pékin. Ils le font empereur. Un général chinois, au service des Mandchous, le poursuit, le bat, puis abandonne ses maîtres pour défendre la cause de la dynastie nationale. En même temps, sur les bords du Fleuve Jaune, un feudataire de race ming soulève trois provinces: la répression fut longue, difficile. Après la dispersion des dernières bandes, les troupes mandchoues marchent contre les Ming du Sud; en 1650, elles les réduisent sur les rives du Si-kiang. Les Chinois s'engagent sur les routes de l'Ouest, se fortifient dans les parties montagneuses du Kouei-tcheou, du Seu-tchouan, du Yun-nan; ils battent l'armée de Wou San-kouei, et, de nouveau, les Mandchous évacuent toute la vallée du Si-kiang.

Les côtes, depuis les bouches du Yang-tseu jusqu'au Tonkin, étaient sous la domination du pirate Coxinga, dévoué aux Ming. La Chine méridionale semblait échapper aux conquérants tartares. Mais grâce aux rivalités des chefs patriotes, la dynastie étrangère reconquit tout le Sud-Ouest. Ses armées poursuivirent l'empereur chinois jusqu'au delà du Mékong: en 1662, les Birmans le leur livrèrent. Suivant le P. Mailla, le prince vaincu et son fils Constantin furent égorgés, sur l'ordre de Wou San-kouei, dans une geôle de Yunnan-fou, où la femme et la mère, qui étaient chrétiennes, du dernier Ming du Sud restèrent séquestrées jusqu'à leur mort. La même année, Coxinga, persuadé que les Mandchous, occupés au Yun-nan, étaient impuissants à défendre Nankin, essaya d'enlever l'ancienne capitale, mais sa tentative échoua.

Pendant les dix premières années du règne de Kang-hi, de 1662 à 1672, la dynastie ne fut plus inquiétée. L'opposition chinoise semblait à jamais défaite. Tout à coup, six provinces rompirent avec Pékin. Et celui qui donna le branle au nouveau mouvement insurrectionnel était le général Wou San-kouei, à qui les Mandchous devaient leur fortune. Nommé

« Prince pacificateur de l'Ouest », il n'avait pas tardé à considérer comme un apanage les provinces soumises à son autorité ; de même, deux autres généraux chinois, dont les titres à la reconnaissance de la famille impériale égalaient presque ceux de Wou, se donnaient des airs de roitelets dans les provinces du Sud-Est, dont ils étaient aussi les « Pacificateurs ». Tant d'autorité et de jactance porta ombrage à la Cour, qui ordonna aux « pacificateurs » de licencier leurs troupes. Wou San-kouei déclara que l'empire était vacant depuis l'extinction des Ming et proclama l'insurrection du Sud. Trente villes aussitôt lui ouvrirent leurs portes. Pékin était menacé. Mais le rebelle ne fut pas heureux dans ses combats. En 1679, battu sur le littoral, il tente par le Hou-nan de parvenir au Fleuve Bleu. Pour donner confiance à ses partisans il se proclame empereur, puis il va vers les Mandchous qui le poursuivaient. La bataille dura vingt jours. Wou mourut de maladie au plus fort de l'action. Son fils et ses généraux se retirèrent dans le Yun-nan, où ils furent écrasés. Les vainqueurs envoyèrent des ossements du général rebelle dans chaque capitale provinciale pour être suspendus au gibet et outragés par la populace.

L'empereur Chouen-tche alla en personne à Moukden, en 1682, annoncer aux tombeaux de ses ancêtres que la dynastie était sauvée.

LES SOCIETÉS SECRÈTES

L'ère des grandes insurrections était close. Ce n'est que cent onze ans plus tard qu'une partie du pays se souleva de nouveau contre la souveraineté mandchoue. Durant ce long laps de temps, l'antidynastisme ne s'éteignit pas, mais au lieu de provoquer à la révolte des provinces entières, de susciter des mouvements populaires, il se déroba à la vue des autorités hostiles et des indifférents, et, dans le mystère des sociétés secrètes, qui se créèrent ou se reconstituèrent dès cette époque, il se formula en doctrine. De loin en loin, les affiliés à ces associations clandestines machinaient un coup de main, auquel ils prenaient part en petit nombre, sans faire appel à la foule des profanes.

La place me manque pour parler, comme il conviendrait, de ce carbonarisme chinois, si spécial, si complexe, si varié.

Aussi bien, les sinologues ne l'ont peut-être pas encore pénétré à fond. En langue anglaise, l'on a sur la matière l'ouvrage de Pickering « Chinese Secret Societies », celui de Groot « Sectarianism and persecution in China ». Nous n'avons rien de comparable à ces deux importantes études ; à côté de recherches consciencieuses, scientifiques, dont le résultat se trouve dans des pages de nombreuses publications spéciales françaises, il y a des écrits riches en explications fantaisistes. Une œuvre de critique serait à faire, mais point ne serait besoin, suivant l'opinion que j'entendais exprimer récemment, d'aller en Chine recueillir des renseignements de la bouche des derniers sectateurs ; ce serait aller au-devant de grosses déconvenues, l'initié des sociétés secrètes, tel qu'il existait dans les trois derniers siècles, étant devenu rare. En tout cas, je ne crois pas que l'on parviendrait à se renseigner utilement auprès des fondateurs du nouveau régime. Sans doute, en renversant le pouvoir mandchou, ils ont agi en bons disciples du « Nénuphar Blanc », des « Triades », du « Ciel et de la Terre », mais des républicains chinois, et non des moindres, m'ont dit maintes fois que leur parti ne dépendait d'aucune manière des organisations anciennes ; je crois même que ces partisans, aujourd'hui hommes d'Etat, curieux uniquement de ce qui est moderne, ignoraient presque tout de la doctrine et de la discipline des vieilles sectes politico-religieuses.

Et, de fait, il y a deux ans, un membre fort militant de la « Bande de ceux qui déchirent le mandat de l'empereur » (Ko-ming tang) me communiqua une étude publiée en feuilleton dans un journal chinois révolutionnaire de Hong-Kong sous le titre : « Les Sociétés d'autrefois. » Je parcourus ces pages avec une très vive curiosité : je n'y trouvai rien que l'on ne connût déjà. Ce n'est pas encore assez dire : il y avait là des lacunes remarquables. Aussi, soit dit en passant, les écrivains qui ont prétendu que les grandes sociétés secrètes ont inspiré et dirigé le mouvement de ces derniers mois retardent, selon moi, singulièrement.

A propos du « Lotus Blanc », le journaliste chinois de Hong-Kong — M. Tche-Ko — effleurait à peine tout ce qui se rapportait au rituel et à la symbolique ; c'était peut-être voulu, les Jeunes-Chinois, en « esprits forts », n'ayant la plupart que du mépris pour tout ce qui a quelque couleur de religiosité,

mais, d'autre part, le rôle et les desseins politiques de l'association, qui a depuis longtemps disparu, étaient de même à peine indiqués. Il était noté que le « Lotus Blanc » avait été organisé dans les premières années de la dynastie mongole des Yuan — 1280-1368 — et que le fondateur de la dynastie chinoise des Ming était un « affilié subalterne » de la secte (1). En outre, l'on voyait qu'à la chute des Ming le « Lotus Blanc » reprit le caractère politique qu'il avait eu sous les Yuan et qu'à la pagode de Chao-lin sseu (province de Fou-kien) — qui était une école de boxe célèbre — les moines guerriers, sectateurs zélés, livrèrent bataille aux Mandchous qui, peu après, par représailles, détruisirent la communauté bouddhiste, où régnait un esprit d'indépendance préjudiciable à leurs intérêts et un entraînement sportif dangereux pour leurs agents.

C'est vraisemblablement vers cette même époque que fut fondée la société des Triades. On admet généralement que les moines boxeurs de Chao-lin sseu créèrent cette nouvelle secte. Le journaliste républicain semble apporter sur ce point quelque précision.

Dans la deuxième année du règne de Kang-hi, dit-il (1664), Tcheng Tcheng-Koung (le pirate Coxinga) s'entendit, au Fou-kien et au Tcho-kiang, avec les officiers des princes Ming, pour former une association qui prit le nom de *Hou-Men* (*Hou* un des caractères du nom du fondateur des Ming; *men* : porte) ou de *Tien-Ti* (« le ciel et la terre »). Les nouveaux affiliés entrèrent immédiatement en relations avec les bonzes boxeurs qui voulaient aussi «renverser les Tsing et rétablir les Ming». Après la destruction de Chao-lin sseu et la mise à mort de Wou-tsou, supérieur du monastère, considéré comme le grand maître du « Lotus Blanc », les *Hou-Men* auraient quitté le Fou-kien et transporté leurs loges dans l'extrême Sud, au Kouang-si ; là, à leurs groupements, formés de conjurés de diverses origines et venus de différents lieux, ils donnèrent le nom de *San-Tien* (« Trois points ») ou de *San-Ho* (« Trois unions »).

(1) L'origine du « Lotus Blanc » remonte à des temps plus lointains. D'après MM. Groot et Pelliot, la première école du « Lotus Blanc » aurait été fondée au IVe siècle de notre ère par un nommé Houei-Yuan. Cette école a joué un grand rôle dans le Bouddhisme chinois sous le nom de « Doctrine du Lotus » ou sous celui de la « Terre Pure ». Une secte hérétique portant le même nom naquit peu avant 1133.

La lutte du Midi contre le Nord fut menée par ces puissantes organisations occultes, et il semble vraisemblable que c'est à leur instigation que le général Wou San-Kouei résolut de combattre la dynastie qu'il avait servie avec zèle pendant de longues années.

Après l'échec final de l'insurrection — 1682 — les sociétés secrètes renoncèrent à lutter les armes à la main. Ce ne fut qu'en 1793 que de nouveau le « Lotus Blanc » manifesta son existence. Les loges de l'embouchure du fleuve Bleu avaient adopté comme moyen de propagande des pratiques thaumaturgiques qui étaient bien dans la tradition de cette secte. La foule s'ameutait autour des fanatiques; il y eut des désordres, plusieurs sorciers furent exécutés. D'autres groupements de la vallée du même fleuve s'insurgèrent en 1796; les paysans, pressurés par les mandarins, suivirent les révoltés. Dès lors les troubles ne cessèrent plus.

En 1801, le trône décrète que « les vagabonds des sociétés commettant des violences et des pillages seront exécutés ». En 1810, les habitants du Fou-kien sont prévenus que s'ils favorisent une restauration des « Triades », les peines les plus sévères leur seront appliquées. Trois ans après, éclate, dans le Ho-nan et le Tche-li, l'insurrection de la « Raison Céleste », autre appellation de la société du « Lotus Blanc ». plusieurs villes sont prises et tout à coup, en plein jour, une poignée d'affiliés envahit le palais impérial de Pékin; ils étaient coiffés de bonnets blancs et marchaient en bon ordre derrière leur chef Li-tsing. Dès qu'ils aperçurent la garde mandchoue, ils l'attaquèrent avec une énergie farouche; on se battit longtemps corps à corps. A un moment, raconte-t-on, l'empereur se montra, il fut aussitôt entouré de rebelles, et il eût péri sans son fils qui abattit les partisans qui déjà tenaient à la gorge le Fils du Ciel. Enfin des soldats arrivèrent; les antidynastiques furent cernés et jetés au bourreau. Quelques mois plus tard, les villes du Ho-nan aux mains des conjurés se rendirent aux impériaux. Les loges septentrionales du « Lotus Blanc » étaient vaincues; celles du centre continuèrent l'agitation et les « Trois Points » terrorisèrent l'extrême Sud. En 1817, deux mille sectateurs des deux Kouang allèrent au supplice. Durant trente-cinq années la vallée du Si-kiang fut un centre d'intense agitation politique et religieuse.

L'INSURRECTION TAI-PING

Sociétés secrètes, sectes bouddhistes, taoistes, chrétiennes, associations de pirates s'unissaient contre le pouvoir établi. C'est dans ce milieu que naquit, d'une pauvre famille hakka, celui qui devait devenir le chef de la formidable insurrection *Tai-ping*. Un bonze de la secte *Chang-ti* (« Suprême Souverain ») apprit au jeune Hong quelques caractères et beaucoup de sorcellerie, puis son maître l'envoya à Canton pour y passer les premiers examens. Là, le jeune candidat ne fit que fréquenter les maisons protestantes et les pagodes; dans une imprimerie, un typographe chinois, qui avait travaillé à l'édition de la Bible, donna à Hong un traité ayant pour titre « Paroles salutaires pour l'exhortation du siècle », dont il était l'auteur. On y apprenait « à adorer Dieu, à obéir aux dix commandements, à rejeter le culte des démons ». Ayant échoué à ses examens, l'étudiant revint à son village; il ouvrit une école, puis une boutique de devin où il lisait et commentait des tracts protestants et des textes bouddhiques. Un jour Dieu lui apparut sous la figure d'un vieillard : « C'est moi qui donne et conserve la vie, lui dit-il, à tous les êtres animés du monde, tous mangent la nourriture qu'ils tiennent de ma bonté, pas un seul ne me remercie, ne les imite pas. » Et le vieillard, remettant une épée à Hong, lui commanda d'exterminer les démons, d'épargner ses frères et ses sœurs. Les visions durèrent quarante jours. Le malheureux courait autour de sa chambre en criant : « Tuez les démons! Tuez! Tuez! » Vers la fin de sa longue crise, il annonça à son entourage qu'il avait été élu empereur de Chine, et il lut un poème avec des accents de triomphe.

Ma main, à cette heure, est toute puissante, tant dans les Cieux que sur la terre pour punir et pour ôter la vie ;

Pour frapper le vicieux et épargner l'homme droit, pour soulager les misères publiques. Du Nord et du Midi mes yeux embrassent l'espace et s'étendent au delà des rivières et des montagnes ;

Ma voix est entendue de l'Est à l'Ouest jusqu'aux confins du soleil et de la lune ; le dragon étend ses griffes comme si la route tracée dans les nuages était trop étroite pour lui ; et quand il monte pourquoi craindrait-il le cercle de la voie lactée ?

Alors la tempête et la foudre forment sa suite, et les vagues écu-

mantes sont déchaînées ; le dragon volant, que décrit le Yi-King, habite sûrement dans le Ciel, là-haut.

Il revint à Canton pour acquérir « la science nécessaire à l'accomplissement de sa mission » temporelle et spirituelle. Un pasteur, Mr. Roberts, de la Baptist Mission, le prit pour secrétaire. Hong lut la Bible avec passion, médita encore Bouddha, Lao-tseu et Confucius, et aussi Mahomet, croit-on ; avec ce sens syncrétiste qui est caractéristique de la mentalité chinoise, il construisit sa doctrine. Quand il revint au Kouang-si, il annonça sur les marchés qu'il était le fils cadet de Jéhova et que, pareil à son frère Jésus, il avait une mission à remplir ; il était le libérateur, le second Messie. Et en familier de la Bible, il citait des textes ; mieux, il les glosait : là où l'Evangile dit que le soleil sera obscurci, la lune voilée, que les étoiles tomberont du ciel, il faut entendre que Hong et sa femme seront incarnés et que les guerriers tai-p'ing surgiront : là où il est dit que le tabernacle de David sera relevé, c'est de la reprise de Nankin qu'il s'agit ; enfin dans l'Apocalypse, le bouleversement du ciel et de la terre, c'est « l'ancienne Chine qui fait place à l'empire Céleste de la Paix parfaite ». En 1849, Hong forme l'association des « Adorateurs de Dieu », sorte de communauté égalitaire. Les meurt-de-faim, les malandrins viennent à lui ; les chefs des pirates du Kouang-si le prennent pour chef. La guerre est déclarée aux puissants de l'empire, aux favorisés du pouvoir ; c'était implicitement une déclaration de guerre à la dynastie mandchoue. Les autorités firent décapiter plusieurs disciples du Messie ; les « adorateurs de Dieu » prirent aussitôt les armes. Ainsi commença en 1850 « la plus terrible insurrection, suivant un annaliste chinois, qu'ait vue le Céleste Empire ; elle dura quinze ans, piétina seize provinces, détruisit six cents villes ». Si les armes de la France et de l'Angleterre n'avaient pas secouru le gouvernement régulier, les insurgés *tai p'ing*, sans doute, renversaient le trône mandchou. Mais ils ne purent s'étendre beaucoup au-delà de la vallée du Yang-tseu, et le 19 juillet 1864 Nankin capitulait. Le chef extravagant, héroïque, de ce mouvement gigantesque, prévoyant la fin de l'épopée, s'était empoisonné avant la reddition.

Le *tai-pingisme*, agrégat de choses disparates, avait vécu. Beaucoup de Chinois s'en réjouirent : ils avaient toujours

pensé que cette sorte d'insurrection amorphe avait menacé la civilisation Jaune jusqu'en son infrastructure, que pour la race elle recélait de mortels poisons. Aussi le vice-roi Tseng Kouo fan, qui avait eu la responsabilité de la répression, combattait-il moins les ennemis de la dynastie que les perturbateurs de l'ordre antique, et les Mandchous purent proclamer qu'en sauvant leur trône ils avaient sauvé le génie chinois.

Les membres des sociétés secrètes qui avaient grossi les rangs des Tai-p'ing se dispersèrent ; beaucoup émigrèrent en Amérique, en Malaisie, en Australie, en Indochine, où ils trouvèrent des colonies fondées par leurs coreligionnaires à l'époque de la conquête mandchoue. Les militants qui demeurèrent en Chine adoptèrent le nom de *Ko-lao* (« Frères ») et se fixèrent principalement dans la vallée du Fleuve Bleu et dans certaines localités des deux Kouang.

L'ESPRIT RÉFORMISTE

Depuis cette époque l'activité des sociétés secrètes fut intermittente ; et au milieu des manifestations diverses, on ne la distingua pas toujours. En réalité, les loges sont entrées en décadence après l'écrasement des *Tai-p'ing* : à mesure que la Chine s'ouvrait et se transformait économiquement, leur prestige et leur force même déclinaient, et, en face d'un état de choses et d'un état d'esprit nouveaux, dus à l'intervention et à l'influence étrangères, la vieille discipline mystico-guerrière et les exercices de sorcellerie étaient choses surannées et inopérantes. La formule même du « Nénuphar blanc » et des « Triades », « Renverser Tsing, rétablir Ming », paraissait incomplète aux jeunes générations de lettrés. Aux yeux de quelques-uns, « renverser Tsing » signifiait « rompre avec les vieux errements », et « rétablir Ming » voulait dire « travailler au progrès matériel et intellectuel de l'empire, assurer l'indépendance nationale ». Des problèmes en effet se posaient, que l'antiquité avait ignorés ; pour tous les affiliés aux anciennes loges, bonzes, lettrés, petits mandarins, notables, pirates, les éléments nouveaux qui intervenaient dans la vie chinoise demeuraient inintelligibles. Cette masse embrigadée vit l'étranger installé sur le territoire, exigeant des réparations, requérant des gages ; elle ne songea qu'à le repousser. Seuls des jeunes gens,

d'éducation chinoise, mais quelque peu initiés aux choses politiques et sociales de l'Occident, voulurent s'élever jusqu'à la compréhension des lois supérieures, qui déterminent les rapports internationaux; ils exhortèrent le trône à emprunter à l'Europe les procédés qui l'avaient faite victorieuse, à mettre le pays sur un pied d'égalité avec les gouvernements étrangers, en le dotant des grandes institutions des sociétés modernes. Ainsi se créa un parti d'intellectuels dont il serait aisé de suivre l'évolution en ces quarante dernières années. C'est vers 1875 que l'on commença à signaler son existence.

Dix ans plus tard il avait un chef : K'ang Yeou-wei. Ce jeune lettré, né à Canton, sut, en une série d'ouvrages, exprimer les tendances des jeunes lettrés. Ce fut d'abord une étude sur « la Rénovation du Japon » : il ne suffisait pas, disait en substance l'auteur, de faire preuve de loyalisme vis-à-vis du souverain ou d'attachement à la région natale pour que la nation fût moralement forte, mais il fallait aimer le pays dans son ensemble, pour lui-même, pour son histoire, sa civilisation et aussi pour toutes ses possibilités d'avenir. Puis parut une « Histoire de la grandeur et de la décadence de la Turquie », une « Histoire des changements constitutionnels en Angleterre » et une « Vie de Pierre le Grand ».

Ces livres, accueillis avec faveur par la caste des lettrés — car K'ang Yeou-wei sur des pensers nouveaux avait su faire des phrases antiques — franchirent, en 1897, l'enceinte du palais impérial. L'empereur se passionna à cette lecture. Le 16 juin il fit appeler l'écrivain apôtre, surnommé le « Confucius moderne », qui, à son tour, ouvrit la Cité interdite à ses principaux disciples. Tous, durant trois mois, jouèrent un rôle de conseillers occultes : l'Empereur souscrivit à toutes leurs propositions : l'œuvre réformiste, si longtemps méditée, commença à se réaliser. Mais on connaît l'histoire de cette aventure. Les réformistes s'avisèrent trop tard qu'ils devaient s'assurer des concours en dehors de l'empereur; ils s'adressèrent au général Yuan Che-kai. Celui-ci se déroba et, probablement, avertit le parti de l'impératrice. Les réformistes furent arrêtés, jugés sommairement et, le 29 septembre, on leur trancha la tête : seuls K'ang Yeou-wei et son lieutenant Leang Ki-tchao furent assez heureux pour échapper à la mort.

Durant la période de réaction qui suivit, tous les décrets rédigés sous l'inspiration du jeune « parti de l'intelligence » furent rapportés. Mais après l'occupation de Pékin, en 1900, par l'armée internationale, l'impératrice Ts'eu-hi comprit la nécessité de moderniser l'empire. Plus tard, les succès du Japon l'y encouragèrent. En 1905, elle envoie des commissaires impériaux « dans tous les royaumes d'Occident et d'Orient pour y étudier les systèmes d'administration et choisir les meilleurs ». Ce fut le début du mouvement constitutionnel qui créa un état de choses favorable aux entreprises républicaines et qui, par suite, fut la véritable cause du renversement de la dynastie mandchoue.

L'ANTIDYNASTISME ET L'IDÉE RÉPUBLICAINE

Le parti républicain n'a point en effet conquis le pouvoir par ses propres moyens. Ce parti était une organisation inconsistante, composée de quelques comités sans coordination, et sans force réelle. Un révolutionnaire, au début de la dernière insurrection, me disait : « Notre parti ne tire pas sa force de ses groupes, mais des organismes extérieurs : sociétés, corporations, associations de toute nature. Nous lançons des idées, elles tombent où elles peuvent, toujours sur un bon terrain... Chez nous, les révolutions se font avec les forces profondes de la race qui, à un moment donné, que nous ne saurions fixer, se manifestent brusquement. »

Les idées ainsi semées par les révolutionnaires étaient assez mélangées. Parmi les chefs, un petit nombre seulement entendaient tant bien que mal, il n'y a pas six mois, la signification du mot république. Les républicains, c'étaient les amis immédiats d'un homme qui avait vu d'un peu près les conditions de la vie moderne aux Etats-Unis et dans quelques pays d'Europe, du docteur Sun Yat-sen.

Ce personnage avait pris de l'importance en 1895, quand, petit médecin à Macao, il se mit à la tête de quelques réformistes dissidents qui avaient jugé que le loyalisme professé par K'ang Yeou-wei était un obstacle à l'œuvre de régénération politique. La pensée qui guida à cette époque le futur chef révolutionnaire et président de la république chinoise se reflète clairement dans une brochure qu'il fit paraître en 1896

à Londres. Je traduis les lignes caractéristiques suivantes :

Espérant que les autorités de Pékin, par le contact plus étendu qu'elles avaient eu avec les diplomates étrangers, auraient compris les principes des gouvernements constitutionnels et consentiraient à aider le peuple à s'instruire, je m'aventurai avec d'autres à les approcher, les suppliant en toute humilité de s'orienter dans cette direction pour le bien et l'avenir de la Chine. Ces pétitions aboutirent seulement à de nombreux et rigoureux châtiments. Nous avions profité du moment où les Japonais menaçaient Pékin ; l'empereur, craignant qu'une attitude hostile à l'égard des réformistes ne lui aliénât une partie du peuple, ne jeta pas les yeux sur eux. Mais quand la paix avec le Japon fut faite, un édit parut dénonçant les pétitionnaires et ordonnant la cessation immédiate de toutes les suggestions de réformes.

Trouvant la porte fermée aux moyens pacifiques, nous devînmes plus pratiques et graduellement nous en vînmes à penser qu'un certain degré de violence serait nécessaire.

Ce fut le premier pas vers la politique antimandchoue, vers une restauration, si l'on veut, de la doctrine des sociétés secrètes d'autrefois. Sun Yat-sen et ses amis, en 1895, tout en demeurant loyalistes, estimèrent qu'il fallait forcer la main à l'empereur. A cet effet, ils projetèrent en octobre de s'emparer de Canton. Ce plan échoua. Les chefs du mouvement durent chercher leur salut dans la fuite. Sun Yat-sen s'embarqua pour le Japon, puis passa aux îles Hawaï (1), visita les États-Unis et arriva le 1er octobre 1896 à Londres. « Je commençais à peine à distinguer Holborn du Strand quand je fus privé de ma liberté. » Le 11 octobre, en effet, il fut attiré à la légation de Chine et séquestré. Le gouvernement anglais obligea la légation à relâcher le prisonnier.

Dans les années qui survirent, Sun Yat-sen voyagea, entra en rapport avec les hommes et les œuvres. C'est à l'étranger qu'il apprit l'arrivée de son coreligionnaire K'ang Yeou-wei aux affaires ; il prévit sans peine l'échec final, et le succès des conservateurs le confirma dans son opinion qu'il fallait faire la révolution contre la Cour, contre la dynastie, contre l'autocratie.

En 1904, dans sa célèbre « Solution de la Question chi-

(1) On a écrit dans des articles récents que Sun Yat-sen était natif de Honolulu. Il est né en 1865 à Hiang-Chan, province du Kouang-tong. (V. Giles, *Biographical Dictionary*).

noise », il dit clairement : « La vieille monarchie doit se transformer en république. » Il s'aboucha avec les diverses associations du Sud et songea à provoquer un mouvement séparatiste. Deux ans après, en 1906, à Tokyo, il résolut, avec ses lieutenants, de réunir en une même organisation tous les antidynastiques, ceux qui l'étaient par hérédité, par tradition, ou par réflexion et ceux qui l'étaient par ambition ou par instinct de pirates : les *Ko-ming tang* (« Bande de ceux qui déchirent le mandat de l'empereur ») étaient fondés; c'est sans doute la formation de cette coalition d'individus d'éducation et d'origine différentes qui fit croire que Sun Yat-sen, comme on l'a écrit, avait opéré la fusion des « Triades » et des « Frères ». Certes, ceci peut être admis si par là l'on veut dire que l'apôtre républicain a, en quelque sorte, donné un regain de vitalité à la doctrine politique des sociétés secrètes qui, depuis un demi-siècle, n'existent presque plus que de nom, qu'il a créé un seul et même parti avec les éléments qui peuvent se réclamer de la tradition des « Triades », des « Frères » et de bien d'autres sectes régionales. Sun Yat-sen a d'ailleurs repris la la formule d'action des sociétés secrètes : « Renverser Tsing, restaurer Ming », afin, me disait, il y a quelques années, un de ses disciples, de « donner quelque chose de tangible au peuple qui ne comprendrait pas bien l'abstraction ». Et il ajoutait : « Nous, quand nous prononçons ces mots magiques, nous pensons : rendre le peuple chinois maître de ses destinées, établir la république. »

Sun Yat-sen a été seul d'abord à travailler au réveil du sentiment antidynastique, à peu près éteint. Dans sa « Solution de la Question chinoise », il y a de longues pages qui rappellent l'invasion mandchoue, les massacres et toutes les violences des conquérants, qui exposent la politique de caste de la maison régnante, qui marquent les différences ethniques séparant les deux races. Et dans son discours de Tokyo, du 16 janvier 1907, qui fut une copieuse déclaration de principes, il proclame que la « lutte raciale contre les mandchous » est le premier devoir des *Ko-ming ;* et de nouveau il dit pourquoi. « Fermez les yeux, et réfléchissez : ils ont versé des flots de sang; nous ne sommes pas dignes de nos ancêtres, qui ont rempli leur tâche... Nous allons chasser l'odeur de bouc que les mandchous répandent depuis deux cents ans. »

C'était bien là le langage d'un des anciens « Maîtres-guides » du « Lotus Blanc » ou des « Trois Unions ». Et ainsi que l'eussent fait les chefs de ces sectes, tous les pirates furent enrégimentés. Sun Yat-sen rédigea le *Ko-ming fang-lio* (1), sorte de « guide des insurgés ». La guerre au pouvoir mandchou commença. Un coup de main, à proximité de la frontière du Tonkin, fut tenté vers la fin de 1907 ; il échoua. Depuis lors des insurrections éclatèrent sur différents points de l'empire, mais les chefs ne purent jamais suivre strictement, avec leurs troupes de fortune, les prescriptions du *Ko-ming fang-lio*. L'exécutif du parti décida alors de s'adresser surtout à l'élément militaire ; durant ces trois dernières années, une propagande active fut faite dans l'armée ; je fus tenu un peu au courant de ses progrès, et, dans l'été de 1911, l'on me fit prévoir qu'un grand soulèvement aurait lieu au printemps suivant. Il se produisit fortuitement six mois plus tôt sur les bords du Yang-tseu. Le comité révolutionnaire du Hou-pei fut à la hauteur des circonstances, et, en moins de trois jours, grâce à la défection d'une grande partie de l'armée, la province passait aux insurgés ; quinze jours après, tout le bas Yang-tseu échappait aux impériaux, et dès la mi-novembre seize provinces sur vingt-deux déclaraient leur indépendance.

LA FIN DES MANDCHOUS ET DE L'IMPÉRIALISME

Comment clivage aussi rapide put-il se produire? Il ne faut pas s'illusionner. Ce n'est point la population qui, par la voix de représentants ayant un mandat ferme à cet effet, a signifié qu'elle entendait cesser toutes relations avec le pouvoir central, c'est bien plutôt des groupes révolutionnaires qui, après quelques simulacres de combat, annoncèrent que les cités où ils siégeaient ne reconnaissaient plus la loi de Pékin. Le silence de la masse est passé pour un acquiescement. Au

(1) Dans le numéro du 16 avril 1908 du *Mercure de France*, j'ai donné la traduction inédite du discours-programme de Tokyo faite par mon frère, chargé du cours de chinois à l'école française d'Extrême-Orient, et des extraits du « Ko-ming fang lio », d'après le travail manuscrit de MM. Tchang Itchou et Aucourt. Ces deux documents ont pris place, avec la traduction de la « Solution de la Question chinoise », dans mon livre « la Politique chinoise », paru trois mois après l'étude publiée dans cette revue.

A ce moment l'on ignorait l'existence d'un parti républicain chinois que j'avais soin dans mon article de distinguer du groupe réformiste. De même, dans cet article, je donnais, sur la personnalité peu connue de Sun Yat-sen des renseignements biographiques puisés aux meilleures sources.

vrai, devant cette insurrection de comités, les monarchistes constitutionnels étaient en majorité. Jusqu'à ce moment, groupés dans les assemblées représentatives, instituées au cours de ces deux dernières années de réformes gouvernementales, ils s'étaient démenés pour avancer l'heure de la convocation du parlement ; l'insuccès de leurs requêtes au trône, sans cesse renouvelées, leur fit manifester la plus vive impatience du joug autocratique : l'ambition de ces notables, de ces lettrés, de ces marchands, de ces anciens élèves d'universités étrangères, investis de la confiance d'un vague collège électoral, était de prendre part directement au pouvoir législatif. Si l'insurrection n'avait pas été heureuse, ils auraient peut-être encore fait crédit au trône, mais la capitulation des Mandchous hâta l'évolution des constitutionnels vers les théories des *Ko-ming*. En novembre tout ce monde était républicain. Il n'avait certainement pas une notion bien claire de la doctrine dont il se réclamait ; dans le désarroi général, il ne faisait qu'arborer la seule étiquette en circulation. Au reste, pour tous ces convertis, « république » signifiait suppression de l'autorité impériale; ce n'était point un concept difficile à saisir, et comme il semblait qu'une république fédérative, prônée par les hommes de Sun Yat-sen, assurerait le maintien des libertés locales, respecterait le particularisme provincial, on n'hésitait plus à passer de ce côté de la barricade.

Voilà une explication du succès de l'idée républicaine en Chine. Il en est une autre qui complète la précédente. Après le branle donné par les comités insurrectionnels et les régiments révoltés, après l'adhésion des constitutionnels, la révolution prit cent aspects divers. Des éléments variés entrèrent dans les rangs révolutionnaires, et, parmi ceux-ci, il y eut de nombreux réactionnaires : des hommes du peuple hostiles aux réformes dont ils supportaient le coût en impôts écrasants, des petits mandarins, des instituteurs, révoqués pour faire place à un personnel instruit à l'occidentale, des notables frustrés par une politique étatiste des bénéfices de travaux d'utilité publique dont ils avaient pris l'initiative. Fatalement, ces victimes des réformes sont allées vers le parti qui combattait Pékin, d'où venait tout le mal, sans remarquer que ce parti professait une doctrine singulièrement plus avancée que la politique réformatrice du gouvernement mandchou en ces dernières années.

Les républicains ont donc eu partie vaincu avec l'aide des mécontents, des réactionnaires. Ils ont su aussi exploiter habilement les sentiments particularistes, si ardents, si nuancés, laissant les chefs des partis locaux soulever la population au profit d'intérêts distincts de la cause anti-impérialiste. Le mouvement révolutionnaire se manifesta donc différemment suivant les provinces et les districts.

Et aujourd'hui, en dépit d'un mouvement qui a paru avoir un caractère national, unitaire, la société chinoise est aussi morcelée, aussi hétérogène qu'autrefois ; chose remarquable : l'empereur, qui a proclamé la république, reste le grand officiant du culte de l'Etat et, par suite, le chef spirituel de la « famille nationale ». Preuve qu'il n'est point si facile de faire table rase de toutes les traditions du vieux monde céleste.

Néanmoins, si le peuple chinois doit se régénérer, la révolution de 1912 sera, vers sa destinée, une étape importante. C'est en tout cas la première révolution, dans ce pays où il y en eut tant, qui n'ait pas été faite par et pour un « héros » et qui change quelque chose au système politique, vieux de quatre mille ans. Aussi peut-on prévoir de longues et profondes répercussions. Pour les puissances, il n'y eut jamais en Extrême-Orient un moment d'une telle gravité.

ALBERT MAYBON.

COMMENT RETROUVER LA DANSE?

Il n'a jamais été parlé de la danse, depuis Lucien jusqu'à Gœthe et Théophile Gautier, que d'une façon dithyrambique, en des termes aériens et vaguement évocateurs de rêves ailés et surhumains, en lesquels les formes corporelles affranchies des lois de la pesanteur planent et flottent au-dessus des réalités de l'existence. Ce n'est pas en ces termes que je veux parler aujourd'hui de la danse; il s'agit pour moi de préciser en quelles limites l'art de danser peut se rapprocher, de par sa conception même et par des moyens purement humains soumis aux lois physiologiques, de l'art actuellement en plein développement auquel il est étroitement apparenté : la musique.

Il existe et il existera certainement toujours des êtres d'exception qui, naturellement doués et pour la musique et pour la plastique, possédés par la joie de vivre et d'autre part pénétrés de la profonde impression de beauté qui se dégage des émotions humaines, sauront extérioriser les rythmes sonores et vivre plastiquement la musique sans études spéciales et grâce seulement à leur intuition naturelle, à la subordination inconsciente de leurs facultés physiques à leurs facultés imaginatives et émotives. Ceux-là sont des prédestinés et se passent de toute éducation.

Mais nous connaissons de nombreux individus poussés vers l'art chorégraphique par un goût naturel pour la plastique expressive, — et souvent simplement pour le mouvement corporel, — qui se vouent à la danse sans posséder en totalité les nombreuses facultés nécessaires à la pratique de cet art si complet, si profondément humain. Pour ceux-là, l'éducation actuellement donnée aux danseurs est absolument insuffisante. C'est de la possibilité de relever le niveau des études chorégraphiques que je désirerais entretenir plus spécialement mes lecteurs, car c'est du relèvement de ce niveau, et conséquemment de la mentalité des danseurs, que dépend avant tout la renaissance de la danse.

C'est d'une façon technique que je désire m'occuper en cette

étude des conditions d'être et des possibilités de renaissance de l'art chorégraphique et l'on voudra bien ne pas m'en vouloir de délaisser en la circonstance les métaphores et les lyrismes de convention.

§

La danse est l'art d'exprimer les émotions à l'aide de mouvements corporels rythmés. Ce n'est pas le rythme qui rend ces mouvements expressifs, mais en les ordonnant, en les stylisant, c'est-à-dire en en « altérant consciemment les rapports » (1), il les rend artistiques, et dès l'antiquité la plus reculée nous voyons les danses accompagnées par des musiques dont le but est de régler rythmiquement les gestes, les évolutions et les attitudes. Sans doute, cet accompagnement musical n'est-il pas rigoureusement indispensable et je l'indiquerai plus nettement tout à l'heure; mais si nous admettons que l'art de la danse comporte une fusion de la sonorité rythmée et du mouvement, — de même que, dans l'art lyrique, nous voyons s'unifier le verbe et la musique, — il convient de déclarer que l'état de décadence en lequel se trouve la danse de nos jours tient moins encore au développement exagéré de la virtuosité corporelle aux dépens de l'expression qu'à la négation absolue du principe de l'unité de la plastique corporelle et du rythme musical. Il n'est plus nécessaire de nos jours d'entreprendre le procès du ballet de théâtre : ce procès est déjà jugé et perdu. Le public ne s'intéresse plus à la chorégraphie, les artistes ne la considèrent plus comme un art, mais il est à déplorer que ni les artistes ni le public ne connaissent en somme les vraies raisons de leur mépris. On les voit s'extasier encore sur les mérites de quelques danseurs de renom et cela semblerait prouver que c'est surtout dans l'infériorité de la moyenne des danseurs que leur paraît résider la décadence de l'art chorégraphique. Le désaccord qui existe entre la métrique et la rythmique musicales et leurs réalisations corporelles ne frappent que très peu d'artistes. Le mur qui sépare l'orchestre de la scène leur paraît normal. Les remarquables essais de reconstitution de danses grecques par Isadora Duncan leur paraissent suffisants pour réformer l'art du ballet, car ils ne s'aperçoivent pas que ces danses ne sont pas

(1) H. Taine.

inspirées par la musique et qu'au contraire elles lui sont ennemies. D'autres encore — et parmi eux des artistes et critiques notables — conservent, ou affectent de conserver, une confiance inébranlable en des traditions chorégraphiques qui sont en complet désaccord avec leurs principes musicaux, basés sur une recherche sincère d'expression naturelle. En un mot, le public du ballet d'aujourd'hui me paraît, vis-à-vis de la danse, dans la même situation qu'un public d'opéra qui ne s'apercevrait pas: 1° que les rythmes du texte chanté ne correspondent absolument pas aux rythmes musicaux qui sont censés les mettre en valeur, et 2° que les chanteurs chantent dans un autre ton que l'orchestre et dans une mesure différente. Contre le manque d'union existant entre la poésie et la musique, Wagner s'est élevé jadis avec conviction et grâce à ses œuvres une révolution s'est accomplie. Il faut également que les artistes conscients de l'abîme qui s'est creusé sur la scène entre la plastique et la musique, entre le langage corporel et les rythmes sonores, vouent tous leurs efforts à faire remarquer au public la cause réelle de l'infériorité artistique dont il est instinctivement choqué, et à lui prouver que la danse actuelle n'est plus un art, parce que les lois de l'esthétique sonore et plastique n'y sont plus respectées.

Car la musique des sons et celle des mouvements ont, l'une et l'autre, comme but d'exprimer pour les autres les sentiments qui nous possèdent.

La musique qui est en nous et qui est formée par nos rythmes naturels, par les émotions que déterminent en nos âmes les sensations particulières à chaque tempérament, cette musique peut prendre des formes différentes selon les facultés réalisatrices des individus. Dans la danse, il faut qu'elle se transpose à la fois en sons et en mouvements. — La musique sonore règle, ordre, stylise la plastique qui, sans elle, serait livrée à l'anarchie des mouvements. De plus, elle renforce son expression grâce à son pouvoir excitateur. D'autre part, la plastique rend les sons visibles et leur ajoute un élément d'humanité.

Dans le ballet moderne, musique et danse sont séparées, car les études chorégraphiques et musicales se sont spécialisées. Elles le sont même depuis si longtemps qu'il existe très peu de musique de ballet pouvant être dansée et très peu de ryth-

mes corporels usités dans la danse qui puissent inspirer aux compositeurs une musique originale. Les danseurs et les compositeurs de ballet s'ignorent. Il n'existe plus aucun rapport entre les rythmes dans le temps et ceux dans l'espace.

S'il est admis que les mouvements corporels doivent être réglés par des rythmes musicaux, il importe que ces rythmes soient susceptibles d'être réalisés corporellement. Si nous examinons les musiques de ballet actuelles, nous nous rendons compte que les durées musicales y sont généralement beaucoup trop courtes pour que les jambes et les bras puissent les exprimer synchroniquement. D'où la constatation première que nos compositeurs de ballet ne connaissent pas l'instrument pour lequel ils écrivent et qu'ils imaginent pour le corps des musiques quelconques dont la plus grande partie ne peuvent être réalisées. Ils accumulent les procédés techniques musicaux pour dissimuler leur manque de connaissances du corps humain et de ses moyens d'expression.

D'autre part, nous observons sur scène que, lorsque, dans l'œuvre musicale il est des passages susceptibles d'être exprimés par les mouvements du corps, les danseurs ne cherchent même pas à conformer ces mouvements aux rythmes de la musique et se contentent d'y adapter une interprétation conventionnelle. D'où une deuxième constatation, que les interprètes du ballet ne connaissent pas les lois du rythme sonore, en leur connexion avec celles du rythme plastique, et se trouvent, vis-à-vis de la musique, dans la situation de ménétriers de village, capables de répéter par cœur des airs qu'on leur a serinés, mais qui, ignorants des lois du langage musical et placés dans un orchestre, chercheraient à adapter tant bien que mal les airs qu'ils connaissent à la musique qu'ils sont chargés de lire et qu'ils ne connaissent pas. Il ressort nettement de ces deux constatations que, si nous voulons provoquer une résurrection de la danse artistique, il faut qu'une éducation spéciale mette les danseurs à même de comprendre la musique qu'ils ont à réaliser plastiquement et assure aux compositeurs la connaissance des lois de l'équilibre et du mouvement corporels, en toutes leurs nuances. Ce n'est qu'ensuite qu'il pourra être question d'exprimer rythmiquement et plastiquement des émotions, car ce n'est qu'une fois en pleine possession des multiples signes d'un langage que nous pouvons

employer efficacement ces signes à révéler nos sentiments à autrui.

§

L'art du rythme musical consiste à différencier les durées du temps, à les combiner en leur succession, à ménager entre elles des silences et à les accentuer consciemment ou inconsciemment selon des lois physiologiques. L'art du rythme plastique dessine le mouvement dans l'espace, traduit les durées longues par des mouvements lents, les courtes par des rapides, ménage des arrêts dans leurs diverses successions, et exprime les accentuations sonores en leurs multiples nuances par des renforcements ou des allègements de la pesanteur corporelle, au moyen des innervations musculaires.

L'élève danseur devra donc (et par le terme de danseur je désigne tout interprète de la musique à l'aide de mouvements corporels, le chanteur lyrique aussi bien que le chef d'orchestre) l'élève danseur devra subir une double et parallèle éducation grâce à laquelle il apprendra à comprendre la musique, à être ému par elle, à se faire une idée juste des rythmes qui l'inspirent, puis à les traduire plastiquement en respectant leur style, c'est-à-dire les altérations apportées par le compositeur aux rapports des rythmes entre eux. Ce sont en effet ces altérations qui expriment son émotion, et toutes les nuances dynamiques et pathétiques qui créent la vie sentimentale dans la musique doivent être rendues par le danseur à l'aide des modifications apportées par sa sensibilité à la régularité de ses mouvements musculaires. Or, ces modifications ne s'opèrent pas sans des études spéciales et voici les exercices qui me paraissent indispensables pour donner à l'artiste la conscience de ses mouvements et la possibilité de les varier et de les combiner sans efforts et d'une façon artistique.

Et tout d'abord il s'agit de rendre le danseur capable de marcher en mesure dans n'importe quel mouvement, ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire. Les danseurs ne savent pas marcher lentement, ils perdent l'équilibre et toute la virtuosité de leurs jambes ne s'affirme que dans des mouvements très vifs. Si vous avez observé de près Isadora Duncan, qui cependant répudie tout effet de virtuosité ou de pure technique et qui cherche le naturel en art, vous aurez remarqué que, dans les *adagio*, elle marche rarement en

mesure, qu'elle ajoute à chaque instant un ou plusieurs pas involontaires au nombre de pas prescrit par le rythme musical. Cela tient à ce qu'elle ne sait pas régler le transfert du poids du corps d'une jambe à l'autre dans toutes les variétés d'allure. Elle ne soupçonne pas les lois de la pesanteur qui, au point de vue plastique corporel, créent les lois de l'équilibre. Le seul art dans l'espace que nous connaissions, l'architecture, se base sur les lois de la pesanteur et de l'équilibre. Le corps humain doit également s'y prêter et ce sont les diverses innervations musculaires qui sont chargées de les réaliser. Les danseuses de théâtre, elles, ne savent pas marcher lentement ; vous avez tous comme moi dû les voir, après leur variation, rentrer dans la coulisse en se dandinant, telles des canards. C'est que les études chorégraphiques déforment le jeu naturel de leurs articulations. Dans les exercices de marche mesurée qui constituent pour moi l'A B C de l'éducation chorégraphique, il faut que l'élève apprenne à régler l'harmonie des muscles actifs et de leurs antagonistes depuis le largo le plus lent jusqu'à l'allegro vivace, à pratiquer l'accelerando, le ritenuto et le rubato de marche sans jamais perdre l'équilibre. De plus les différentes manières de marcher doivent être directement inspirées par l'allure des phrases musicales et adaptées aux staccato, legato, portando, etc., de la musique. Il existe en ce domaine autant de combinaisons que dans les changements de coups d'archet du violoniste et la même comparaison nous servira à faire comprendre les exercices spéciaux et la pratique particulière que nécessitent les différentes manières de se mettre en marche et de s'arrêter brusquement ou lentement. Attaquer une phrase de violon par une anacrouse de 3 doubles croches nécessite une autre pose d'archet, un autre genre de travail musculaire que l'attaque sur une ronde jouée pianissimo ou sur une noire jouée forte et suivie d'un silence. L'étude des arrêts de marche a d'autant plus d'importance que la cessation de mouvement est dans la danse un saisissant moyen de créer des contrastes, d'introduire la polyphonie dans l'expression des sentiments. Dans beaucoup de cas, la danse doit être comparée à un concerto pour violon et orchestre, en lequel le soliste dialogue avec les autres instruments et où tantôt l'un, tantôt l'autre des deux protagonistes se taît momentanément pour laisser parler l'autre. Seulement dans la danse

le discours se fait en deux langues différentes; à la phrase musicale répond une phrase plastique. L'essentiel est que l'émotion artistique et esthétique soit exprimée; la langue plastique ne le cède du reste pas en ressources variées à la langue musicale.

§

Pour en revenir à nos exercices de marche, il va sans dire qu'ils ne seront pas seulement étudiés sur un plancher plat, mais également sur des surfaces en pente, semées de praticables, sur des escaliers de tous genres et de toutes dimensions. Du moment qu'il s'agit d'employer pour l'expression de sentiments humains le corps de l'homme tout entier, il serait profondément ridicule de le priver des occasions de se manifester librement en ses divers modes d'action. La marche de l'homme varie selon le terrain sur lequel il se meut; il convient donc que, sur le théâtre, on lui offre l'occasion de se mouvoir sur différents genres de terrain. N'avez-vous jamais vu danser des enfants sur des gazons en pente? Connaissez-vous l'impression profonde causée par le spectacle d'une foule d'hommes escaladant péniblement la montagne?

Les exercices préparatoires de marche devront être exécutés sans le secours des bras. Ceux-ci en effet sont réservés pour d'autres fonctions que celles de balanciers, auxquelles les emploient les danseurs d'opéra. Ce sont les bras qui exprimeront les sentiments évoqués par la danse et je vous affirme que le nombre est infini des combinaisons de mouvements auxquels ils peuvent se plier et que les signes qui forment le langage des gestes sont presque aussi nombreux que ceux de la langue des mots articulés. L'étude des gestes, de leurs oppositions et de leurs combinaisons, n'existe pas dans la danse d'opéra où les bras ne servent qu'à maintenir l'équilibre corporel. Les danseurs de l'école Duncan ont des gestes plus variés, plus beaux et plus nombreux, mais ils sont calqués sur l'antique, ils reproduisent des attitudes de statues grecques, ils ne sont pas l'affirmation d'une personnalité, l'expression d'un sentiment spontané et sincère. D'autre part ils remplissent l'espace sans ordre ni logique, ils ne se font jamais attendre, ils sont toujours là, ils ne sont pas la conséquence fatale des nuances de sentiments dictés par la musique.

Puis enfin, ils ne rendent pas la mentalité des hommes d'à présent.

Il importe, dans l'étude de la diction, de mettre l'élève à même de moduler sa voix selon son tempérament, et non à l'imitation des nuances vocales imaginées par d'autres. Il en est de même dans l'étude du geste qui doit dépendre de la forme des membres, de la force et de la souplesse des muscles, des dispositions particulières des articulations. Pour vous donner une idée du nombre infini des combinaisons de gestes, supposez le bras gauche qui se lève et reste tendu au-dessus de la tête, verticalement. Eh bien, ce geste variera de forme et d'expression selon les diverses inclinaisons du torse et de la tête, selon les degrés d'innervation des bras, selon le degré de tension ou de flexion du coude ou du poignet, selon la position des doigts de la main ouverte ou fermée. Puis, pendant que le bras gauche se lève, voici que le bras droit, lui, ou bien reste immobile, ou bien s'abaisse en mouvement contraire ou se dirige à droite, à gauche ou en arrière, en toutes les nuances de tension ou de flexion. Ces diverses combinaisons de bras prennent une signification totalement différente, selon que le regard de l'acteur se fixe sur le bras gauche ou le bras droit, sur le coude, sur le poignet ou sur les doigts. Elles produisent des impressions variées selon le degré de résistance des antagonistes, selon la lenteur ou la rapidité des mouvements (un bras peut se lever lentement, tandis que l'autre gesticule rapidement). Puis encore, pendant le geste unique du bras gauche qui se lève, il peut y avoir plusieurs gestes du bras droit, et chacun de ces gestes est placé sous une lumière différente selon les directions successives du regard. Enfin les diverses positions des jambes modifient, elles aussi, l'allure et la signification esthétique des gestes des bras. Selon que le poids du corps est sur la jambe portée en avant ou sur l'autre, selon son degré d'inclinaison, selon l'état de flexion ou de tension des jambes, voici que l'attitude générale change de portée et de valeur. Or, chacune des modifications de détails de la position d'ensemble pouvant à son tour être combinée avec les autres altérations de l'attitude primitive, vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que le vocabulaire des gestes ne manque pas d'une certaine variété! Mais songez surtout, et c'est ici seulement qu'apparaît le côté artistique de la question,

songez que, selon le sentiment qui provoque le geste, selon l'expression de la physionomie éclairée par l'attitude intérieure, chacune des variétés de gestes mentionnées plus haut revêt à son tour un caractère différent et reflète les multiples nuances des émotions humaines.

§

Car le geste par lui-même n'est rien, sa valeur réside tout entière dans l'expression dont il est l'interprète, et la danse la plus riche en combinaisons techniques d'attitudes corporelles ne sera jamais qu'un divertissement sans portée ni valeur, si son but n'est pas de peindre en mouvements les émotions humaines, en leur plénitude et leur entière vérité. Or, voyez nos ballets de théâtre modernes, considérez les sentiments mis en jeu par l'action et vous constaterez que la dignité humaine s'y trouve singulièrement rabaissée, qu'ils ne mettent en jeu que les émotions les plus mesquines et, surtout, que ces émotions sont toujours transposées du masculin au féminin, que les éléments de force, d'initiative, de courage, de combat, de révolution, y sombrent lamentablement au profit de la grâce sentimentale, mièvre et apprêtée. En effet, dans nos ballets contemporains, l'homme joue un rôle presque nul. Les suggestives oppositions de fermeté et de laisser-aller, de lutte et de consentement, d'amour imposé et de tendresse consentie, les luttes, les initiatives périlleuses, les marches lourdes et pesantes vers l'avenir, avec obstacles, résistances, remords et victoires sur soi-même, sont effacées de l'action et ne peuvent plus être représentées parce que le *travesti* s'est imposé (quel est donc cet art dramatique où Siegfried et Tristan sont représentés par des femmes?), parce que l'homme, conscient de la décadence de l'art chorégraphique n'ose plus danser virilement, n'ose plus affirmer sa beauté brutale ni manifester plastiquement ses qualités esthétiques dominantes, l'instinct de domination et le besoin de lutte. Quel spectacle plus répugnant que celui du danseur imitant les grâces féminines? L'éternel conflit de l'homme et de la femme est la raison d'être de la danse nouvelle et celle-ci ne recouvrera son influence sociale et son caractère de vérité humaine que lorsqu'elle mettra en scène les deux éternels adversaires dont les oppositions et les réconciliations forment la base de tout drame artistique vécu.

Ah! sans doute, une fois l'équilibre rétabli, les diverses

nuances expressives ne se manifesteront-elles que chez des sujets susceptibles de s'émouvoir au contact de l'art et sous l'influence de sensations et de sentiments *sincèrement* éprouvés. Aussi convient-il qu'une part de l'éducation à laquelle nous voulons soumettre le danseur soit réservée au système nerveux ; il faut que des exercices spéciaux enseignent aux nerfs à transmettre rapidement les ordres du cerveau aux membres chargés de réaliser ses volontés, et établissent à l'aide du rythme une circulation vive et ordonnée, — dans toutes les nuances de mouvements, — entre les divers agents de l'organisme. Il faut que se créent de nombreux mouvements automatiques que la volonté intelligente sache utiliser dans un sens artistique, en les combinant, en les opposant et en les superposant. Il faut aussi que les manifestations subconscientes de l'individu puissent s'épanouir sans surcharge nerveuse, sans atteinte portée à l'harmonie plastique. Il faut surtout que l'interprète plastique des émotions musicales soit capable de ressentir profondément ces émotions et qu'il y soit amené par une culture artistique et morale. Car, de la part de celui que la musique ne pénètre pas et auquel elle ne dicte pas impérieusement ses volontés, toute recherche d'expression est un mensonge. Tout cela a l'air bien compliqué, me direz-vous, bien pédant, bien voulu, bien scholastique !... Que non pas : cette éducation, le maître de piano ou de violon l'impose aux mains et aux doigts de ses élèves, sans qu'on la trouve exagérée. L'artiste danseur doit se servir de son corps entier pour exprimer ses sentiments ; il est donc indispensable que tous ses membres soient éduqués en conséquence. Et quant à la partie de l'enseignement qui concerne l'harmonisation du système nerveux, il est bien entendu qu'elle doit être imposée non seulement aux danseurs, mais à tous les artistes qui ont à se servir du rythme, aux musiciens instrumentistes aussi bien qu'aux chanteurs et aux chefs d'orchestre.

Elle aura pour résultat de créer des êtres vibrants et sensibles, capables d'extérioriser des sensations vives et spontanées et de comprendre et d'aimer la musique dont ils sont chargés de traduire les émotions. L'artiste exécutant ne doit pas être un simple instrument, mais un être humain capable de communiquer ses sentiments — ou ceux d'autrui — aux hommes.

Les études actuelles des danseurs sont longues et pénibles. A quoi aboutissent-elles ? A faire exécuter par les jambes une quantité de petits mouvements rapides et laids, sans expression et sans nuance. A faire sauter les danseurs aussi haut que possible comme des grenouilles et à tourner sur place comme des toupies. Quant aux gestes des bras, nous l'avons déjà dit, les danseurs n'en font point ; quant à l'expression de leur regard, elle ne peut exister, puisque les sujets ne sont point élevés dans le culte de l'émotion et de la pensée. Et même les danses acrobatiques, qui sont le triomphe de nos premières ballerines, ne sont-elles pas toujours dansées sur des surfaces planes? La spécialisation des exercices de virtuosité n'a même pas mis les danseurs à même d'évoluer sur des plans inclinés et sur des escaliers, ni de marcher lentement d'une façon gracieuse. Ah ! que nous sommes donc bêtes, nous artistes, et nous public, de ne pas nous révolter contre les spectacles anti-esthétiques qui nous sont offerts sur nos premières scènes lyriques ! Que nos compositeurs et nos chefs d'orchestre sont donc timides ou insouciants, de ne pas exiger des maîtres de ballet qu'ils apprennent la musique et l'enseignent à leurs danseuses !

Le fait est patent : les chorégraphes chargés d'interpréter la musique ne connaissent généralement pas les notes et, s'il en est qui les connaissent, j'affirme en tout cas qu'ils ne savent, ni ne comprennent, ni ne vivent l'art musical dont ils ignorent totalement les rapports spéciaux avec l'art plastique.

Il n'existe pas sur nos scènes de ballet de polyrythmie plastique. L'art des oppositions de mouvements ou d'attitudes y est encore à l'état embryonnaire. La simultanéité de mouvements lents et des mêmes mouvements en double, triple ou quadruple vitesse n'y est jamais pratiquée. Les nuances résultant de la réunion d'un grand nombre de personnalités s'unissant pour l'expression d'un sentiment unique y ressortent imparfaitement, car les personnalités y sont incomplètement développées et bien souvent inexpressives.

Les corps eux-mêmes des danseurs les mieux doués et les plus parfaitement éduqués ne peuvent acquérir une puissance complète d'expression, car ils se meuvent dans une lumière factice, sans nuances ni vérité. Il est en effet impossible qu'ils ressortent plastiquement sans le secours d'une lumière qui les

révèle, qui les anime et qui crée dans l'espace une atmosphère comme les sons créent l'ambiance musicale dans le temps.

Aucun jeu d'ombres naturel. Aucune opposition de mouvements flous et d'attitudes durement silhouettées, aucun crescendo expressif d'obscurité et de lumière directement inspiré par la musique. Aucun rapport entre l'espace où se meuvent les danseurs et les rythmes qu'ils ont à y réaliser, entre l'émotion du lieu et celle de l'action.

Car ce n'est pas seulement la mélodie que les mouvements corporels sont aptes à traduire en plastique. C'est l'harmonie aussi et c'est la couleur orchestrale. La danse est à réformer entièrement, et dans ce domaine comme dans tant d'autres, il me paraît complètement inutile de chercher à améliorer ce qui existe. Il faut détruire de fond en comble l'art tombé et en réédifier un nouveau bâti sur des principes de beauté, de pureté, de sincérité et d'harmonie. Il faut que le danseur et le public soient élevés dans le respect des formes corporelles : il faut que la courageuse et noble tentative d'Isadora Duncan et de ses disciples de recouvrer la pureté plastique en idéalisant la quasi-nudité des formes corporelles ne soit pas battue en brèche par les protestations de bourgeois hypocrites ou inintelligents. Il faut encore que les corps éduqués à la réalisation stylisée des sensations rythmées apprennent à communier avec la pensée et se laissent imprégner par la musique, qui représente en la danse l'élément psychologique et idéalisateur. Ah, sans doute, sera-t-il possible un jour, quand la musique sera entrée profondément dans le corps de l'homme et ne fera plus qu'un avec lui, quand l'organisme humain sera entièrement imprégné des rythmes multiples des émotions de l'âme et n'aura plus qu'à réagir naturellement pour les affirmer plastiquement en une transposition qui n'en altère que les apparences, — ah, sans doute, sera-t-il possible alors de danser des danses sans les faire accompagner par des sonorités. Le corps se suffira à lui-même pour exprimer les joies et les douleurs de l'humanité, il n'aura plus besoin du secours des instruments pour lui dicter leurs rythmes, car tous les rythmes seront en *lui* et s'exprimeront tout naturellement en mouvements et en attitudes. Mais d'ici là, que le corps accepte la collaboration intime de la musique, ou bien mieux qu'il consente à se *soumettre* sans restriction à la discipline des sons en toutes leurs

accentuations métriques et pathétiques, qu'il adapte ses rythmes aux siens ou encore qu'aux rythmes sonores il cherche à opposer des rythmes plastiques, en un contrepoint fleuri jamais tenté encore et qui établira définitivement l'alliance du geste et de la symphonie. Et que la danse de demain soit une danse d'expression et de poésie, une manifestation d'art, d'émotion et de vérité.

E. JAQUÉS-DALCROZE.

LA NOTION DE VERTU
DANS LE
PREMIER DISCOURS DE J.-J. ROUSSEAU

—

La critique de Rousseau est faite de clichés — romantisme, nature, liberté politique, bonté originelle de l'homme, vertu, bonheur, loi morale, etc., etc.,— qui sont devenus, par leur caractère imprécis, des entraves intolérables. Une analyse serrée de sa pensée, et telle que l'exigerait la science moderne, est devenue quasi-impossible. Chacune de ces expressions signifie à la fois tant de choses qu'elle ne signifie plus rien du tout. Nous osons dire que les plus grands, les plus érudits, les plus pénétrants même, ne se sont pas affranchis de cette servitude, dont ils sont du reste en même temps les victimes. En effet, si jongler avec ces termes permet à des critiques superficiels de se donner l'air de dire quelque chose, faire usage de ces termes même le mieux du monde empêche les hommes sérieux de se faire entendre — puisque ces termes appellent à l'esprit du lecteur les idées les plus vagues ou les plus contradictoires.

Les remèdes à cette situation sont tout indiqués : éviter ces mots-clichés et s'astreindre à n'employer autant que possible que des termes simples, des périphrases définissant le sens exact du mot cliché dont on serait tenté de se servir ; ou, au contraire, prendre les uns après les autres ces mots clichés et déterminer d'après les contextes leur sens exact chez Rousseau (car Rousseau est le premier coupable d'un emploi très lâche du vocabulaire philosophique) ou qu'il convient de leur donner quand on parle de l'œuvre de Rousseau.

L'érudition pure — ce pseudo *Sésame ouvre-toi* de la science moderne — est impuissante à porter remède au désordre dont nous parlons, soulignons ceci bien nettement. Il faut, pour pénétrer derrière les mots et les phrases, une analyse philosophique ou psychologique ; c'est celle-ci dont nous vou-

drions essayer de faire sentir la valeur. Reprendre ainsi toute l'œuvre de Rousseau nous paraît le seul moyen de sortir d'une ornière fatale, et de renouveler la critique si longtemps immobilisée. Il est impossible de faire ici tout ce travail — Rousseau est un monde, comme Chateaubriand, ou Platon, ou Goethe, — mais nous pouvons montrer ce que nous entendons en prenant dans une partie de l'œuvre de Rousseau un concept spécial. Nous choisissons le concept de *Vertu* (l'un des plus en évidence dans l'œuvre entière), dans *le premier Discours*, c'est-à-dire à un moment où le problème est encore relativement simple (1).

Quelques mots d'introduction d'abord sur les circonstances qui ont préludé à la rédaction du *Discours sur les sciences et les Arts*.

Rousseau est né malade ; on le soigne, on le dorlotte ; il est élevé par des femmes qui jouent le rôle de mères sans l'être, et qui, par crainte de ne l'être pas assez, le sont trop, si nous osons nous exprimer ainsi, c'est-à-dire gâtent l'enfant ; en même temps un père d'une tournure d'esprit romanesque, en exaltant l'imagination de l'enfant, développe sa sentimentalité ; de toutes manières on lui apprend à s'écouter, bref, on favorise l'éclosion de ce que nous appellerons le Rousseau romantique. Cependant Rousseau est né à Genève ; et bien que, et dans la maison paternelle, il vive, en quelque sorte, en dehors, il entre en contact constamment avec l'esprit de discipline calviniste, il peut observer tout autour de lui les effets de ce régime sur les autres ; inconscient peut-être de tout ce qui s'impose à son esprit, il est impressionné, et ces souvenirs resteront toujours à son service ; bref, à côté du Rousseau romantique, il y aura virtuellement un autre Rousseau que nous appellerons le calviniste, ou le « Romain », comme il se plaisait à le nommer lui-même.

Puis le père Rousseau quitte Genève, et après le court séjour à Bossey, chez le pasteur Lambercier, Jean-Jacques est mis en apprentissage. L'enfant choyé est à la fois effaré et révolté devant cette discipline, — il se débat contre les autres, contre

(1) Il y a les éléments d'un travail semblable au nôtre sur la notion de nature dans le volume de D. Mornet, *le Sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre* (Hachette, 1907).

lui-même, et s'enfuit. Pendant les années de vagabondage, en Italie, en Savoie, en Suisse, en France, les occasions sont rares pour le garçon de cultiver la « vertu romaine » ou calviniste; ou, du moins, il ne les aperçoit pas; c'est l'abandon à sa destinée, la non-résistance, la vie selon la nature, c'est-à-dire ses goûts, ses passions, ses caprices. Quant à la morale de contrôle de soi-même, et à la vertu austère, elle se présente souvent à son esprit (nous en avons de nombreux témoignages dans les écrits de sa jeunesse), mais elle ne le séduit pas.

Pourtant un dégoût envahit peu à peu son âme: la vie de la nature, des passions, de laisser-aller, il l'a vécue encore à Paris et en contact à la fois avec toutes les classes de cette société que chacun considère comme la « société civilisée » par excellence : elle lui paraît de plus en plus décevante à mesure qu'il la pénètre mieux ; la réaction se prépare graduellement et sûrement (1). Confusément tout cela s'agite en lui. Un jour, tout à coup, il voit une lumière : il a son inspiration sur la route de Vincennes, en allant visiter Diderot prisonnier. A-t-il vu clairement déjà ? Non. Il a été ébloui plus qu'éclairé. Cependant une chose est certaine : à 39 ans il y a dans son esprit un grand bouleversement, un grand mouvement de réaction contre le romantisme, c'est-à-dire contre la soif de jouissance, l'ambition personnelle. C'est le tour de la vertu de triompher.

§

Le *Premier Discours* en effet est tout entier un hymne à la vertu.

Rousseau adresse son discours aux membres de l'Académie de Dijon : « C'est la *vertu* que je défends devant des hommes *vertueux* » (2) ! Et en quoi va consister ce qu'on a appelé le paradoxe de Rousseau? C'est que les « peuples policés», ceux qui ont « cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent... le commerce si liant et si facile, ont les apparences de toutes les *vertus*, sans en avoir aucune (p.3) ». La « décence » n'est point nécessairement la *vertu*, et une « grande pompe » n'accompagne guère la *vertu*, et la « parure » est étrangère à la *vertu* (4). « A mesure que leur lumière

(1) Ducros l'a relevé dans son *J.-J. Rousseau de Genève à l'Hermitage*, Fontemoing, 1908, p. 157, et ailleurs dans le chapitre VII.

(2) Nous citons d'après l'édition Hachette des *Œuvres de Rousseau*. Sauf indication contraire, il s'agit du volume I; le chiffre indiqué est celui de la page.

[des sciences et des arts] s'élevait à l'horizon », on a vu « la *vertu* s'enfuir » ; et cela est ainsi « dans tous les temps et tous les lieux (5) ». Ce qu'il faut conquérir, c'est les *vertus* d'un « petit nombre de peuples... préservés de cette contagion des vaines connaissances » (6). « Rome, [qui fut] jadis le temple de la *vertu*, devient le théâtre du crime » (6). Qu'est-ce qui fait qu'on peut appeler Sparte une « république de demi-dieux » ? C'est que les *vertus* de ses citoyens « semblaient supérieures à l'humanité » (7) ; « là, disaient les autres peuples, les hommes naissent *vertueux* et l'air même du pays semble inspirer la *vertu* » (7-8). Socrate à Athènes et Caton à Rome déchaînaient leur éloquence contre les « artificieux et subtils qui séduisaient la *vertu* », et ils nous ont laissé à tous « l'exemple et la mémoire de leur *vertu* » (8). Que regrette « la grande âme » de Fabricius ? « Les toits de chaume de ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la *vertu* » (8), et il termine son apostrophe : « Le seul talent digne de Rome est celui de conquérir et d'y faire régner la *vertu*. Quand Cinéas prit notre sénat pour une assemblée de rois... que vit-il donc de si majestueux ? O citoyens ! Il vit un plus beau spectacle que ne donneront jamais vos richesses, ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel : l'assemblée de deux cents hommes *vertueux*, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre » (9). Bref, que prouve l'exemple de Rome ? que la science et la *vertu* seraient incompatibles ».

Et pourquoi, se demande Rousseau dans la 2e partie, les sciences et les arts sont-ils si vains ? C'est qu'ils doivent leur naissance à nos vices : « Nous serions moins en doute sur leurs avantages s'ils la devaient à nos *vertus* » (10). Les « funestes paradoxes » de « vains et futiles déclamateurs » « sapent les fondements de la foi et anéantissent la *vertu* » (11). On parle de luxe et de confort : question bien secondaire, car que deviendra la *vertu* quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit (12) ? » La réelle question pour les empires est de savoir s'il importe plus « d'être brillants et momentanés, ou *vertueux* et durables » (12-13). Pourquoi se plaît-on « à se rappeler l'image et la simplicité des premiers temps » ? C'est que les hommes étaient « innocents et *vertueux* » (14). En quoi les « commodités de la vie » sont-elles funestes aux états ?

c'est que « le vrai courage s'énerve et les *vertus* militaires s'évanouissent » (14). Les Romains l'avouent, les Spartiates avaient prévenu ce malheur par les institutions ; le fait qu'on s'arrête à « la distinction des talents » aboutit « à l'avilissement des *vertus* » (16). « Les récompenses sont prodiguées au bel esprit et la *vertu* reste sans honneurs (16) ; et le sage court après la gloire alors que la *vertu* n'a plus pour lui aucun avantage : sur quoi, arrivent les philosophes qui « prétendent (que) tout est en représentations... qu'il n'y a ni *vertus*, ni vices » (18). Et le discours finit sur cette invocation : « O *vertu*, science sublime des âmes simples... Voilà la véritable philosophie, sachons nous en contenter ; et sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquait jadis entre deux grands peuples ; que l'un savait bien dire, et l'autre bien faire » (20).

Si quelqu'un se plaisait, même après cela, à mal comprendre Rousseau, celui-ci s'expliquait encore dans les discussions qui suivirent la publication du *Discours*. On lui objecte qu'on enseigne aux jeunes gens beaucoup de choses qui leur servent à goûter la vie plus tard ; il répond : « Je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens dont il faut commencer par les instruire » (25). Il veut bien reconnaître qu'on a fait « un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes et aux commodités de la vie » ; mais « considérons ... toutes ces connaissances par rapport aux mœurs » (48). Ou plus loin : « Si quelque chose peut compenser la ruine des mœurs, je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien que de mal » (52). Ou encore : « Je vois qu'on me parle toujours de fortune et de grandeur. Je parlais, moi, de mœurs et de *vertu* » (52) (1). « Que ne donneraient-ils point [mes adversaires] pour que cette malheureuse Sparte n'eût jamais existé !... C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce qui ne devait, dit-on, sa *vertu* qu'à la philosophie, l'Etat où la *vertu* a été la plus pure et a duré le plus

(1) C'est vrai qu'on déplaçait ainsi la question. Par exemple Bordes : « Je suppose que tous les Etats dont la Grèce était composée eussent suivi les mêmes lois que Sparte, que nous resterait-il de cette contrée si célèbre? » (56)

longtemps ait été précisément celui où il n'y avait point de philosophes ! » (56).

§

Mais que faut-il entendre par *vertu* ? Aucun des passages cités ne nous le laisse certainement deviner, et Rousseau, s'autorisant sans doute de ce que « les principes de la vertu sont gravés dans tous les cœurs » (20), croit pouvoir s'abstenir de toute explication. Cette attitude peut être possible pour certains écrits de morale courante où le mot serait assez explicite par le contexte ; mais quand il s'agit d'une œuvre philosophique où le terme *vertu* revient une dizaine de fois à chaque page, c'est illégitime. Que ce soit du reste gravé au cœur de chacun, ou que ce ne le soit pas, est indifférent ; car, de deux choses l'une : ou bien la notion de vertu est réellement indéfinissable, n'est pas intellectuellement saisissable, est arationnelle, et alors que faire de cet x dans une discussion philosophique qui est rationnelle, ou qui n'est pas ? ou bien elle est définissable, et rationnelle et acceptable dans la discussion, et alors il est indispensable que la signification exacte soit indiquée.

Le mot vertu a acquis au cours de l'histoire de la pensée trois sens fort distincts, fort différents, incompatibles même.

Il y a d'abord la conception grecque ou classique : La vertu est un moyen de bonheur, celui que Socrate et Platon, et tous les philosophes antiques après eux, prêchaient; la vertu, c'est la sagesse morale. Il ne faut pas renoncer aux passions, à un raffinement de la vie parce que le plaisir, ou le luxe en soi sont des maux, mais parce que ceux-ci pourraient, si nous y cédons trop, procurer plus de maux que de jouissance par les conséquences qui y sont attachées ; nous ne devons y renoncer que lorsque, en ce faisant, nous sommes certains d'augmenter la somme totale du bonheur. On faisait la théorie de cette vertu-là, du point de vue positif, c'est-à-dire en parlant davantage de goûter autant de joie que possible (morale épicurienne), ou du point de vue négatif, c'est-à-dire en parlant davantage de supporter la privation autant que possible (la morale stoïcienne) : le but proposé était, en somme, le même. Cette ordonnance sage de la vie n'était certes pas apportée au monde en naissant; au contraire; comme

disait Montaigne : « Il n'est science si ardue que savoir vivre cette vie » ; en effet, il fallait connaître bien des choses, et même posséder des connaissances physiologiques n'était pas inutile ; cette vertu *s'apprenait :* et une fois qu'on savait comment être heureux, et à l'heure au moins où l'esprit était parfaitement clair, on pratiquait naturellement la vertu, puisque personne ne choisit d'être malheureux ; le vice, c'est de l'ignorance; la faute, c'est une erreur au fond ; et c'est en partant de là que Socrate formulait son : « Personne n'est méchant volontairement ». « Il s'était formé une sorte de code moral théorique : depuis Platon on distinguait toujours plus ou moins les mêmes quatre vertus fondamentales, sagesse intelligence), courage, tempérance, et justice (qu'il faut se garder d'interpréter dans le sens chrétien . Pratiquer ces vertus, c'est pratiquer le bonheur.

Il faut ajouter ici cette remarque : nous venons de définir la vertu pure du philosophe ; mais il y a, à côté de cela, la vertu du citoyen ordinaire. La vertu politique (au sens aristotélien de sociale) repose sur cette fiction que le citoyen est là pour l'Etat — non le contraire. Comme il n'est réservé qu'à un petit nombre de comprendre et d'apprendre la science ou philosophie de la vertu, la masse de la communauté sociale reçoit du législateur et du philosophe une morale d'autorité qu'il n'y a qu'à pratiquer. Grâce à la sagesse et à l'astuce des philosophes, les citoyens, croyant à ce devoir de se sacrifier pour l'Etat, s'exaltant pour celui-ci, on sait comment en Grèce et à Rome, travaillent réellement à leur propre bonheur. Si on n'avait pas recours à ce stratagème,et qu'on leur permît de savoir qu'on n'avait en vue que leur propre avantage, chacun penserait qu'il peut bien le poursuivre à sa façon, et ce serait le règne de l'anarchie (1).

§

Il y a ensuite la conception chrétienne de la vertu. Ici le bonheur naturel (ou terrestre) ne compte pas ; il n'est plus

(1) Les philosophes eux-mêmes, surtout les Romains, moins pénétrants que les Grecs, ont souvent perdu de vue la vraie base de leur vertu, et ont pris le moyen (lutte contre les appétits dangereux et contre la fortune) pour le but. Ainsi Sénèque, dans la fameuse apostrophe finale de son *De Providentiâ* à ceux qui se plaignent du tribut que l'homme doit payer au renoncement et à la souffrance : la fortune a essayé en vain le feu contre Mucius, la pauvreté contre Fabricius, l'exil contre Rutilius, la torture contre Regulus, le poison contre Socrate, la mort contre Caton...

question d'une sage administration de nos facultés de jouissance, c'est-à-dire qu'il ne faut pas renoncer seulement à certaines jouissances naturelles pour en gagner un plus grand nombre d'autres par ailleurs, ou pour éviter la douleur conséquente ; les jouissances naturelles (ou terrestres) sont déclarées mauvaises par elles-mêmes et la vertu consiste à y renoncer : bref, il faut les supprimer, non les ordonner.

Sans doute la vertu chrétienne, le renoncement terrestre, est peut-être récompensé après cette vie, mais l'essentiel pour notre morale ici-bas reste ceci : les jouissances naturelles sont mauvaises, la jouissance naturelle c'est le péché ; et comme l'homme suivrait spontanément la voix de la nature, le péché est inné, « originel », et la vertu c'est la négation de la nature, ou du *moi*. « La vraie et unique vertu est de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence », comme dit Pascal *Pensées*, *XXIV*, 39 *bis*), et : « Les passions dominées sont des vertus » (*ibid.*, *XXV*, 104).

La vertu ainsi comprise ne demande pas une sagesse particulière, ni à être apprise comme chez les Grecs ; il n'est au contraire nullement besoin d'être grand clerc pour être bon ; il suffit de savoir qu'on cesse d'être bon dès qu'on jouit ; il est facile dès lors de parler de conscience morale innée.

Tel est le christianisme conséquent. Aujourd'hui, il est vrai, la vertu chrétienne pure n'est plus guère enseignée, ni exigée. Au fond, cela n'est pas notre affaire ; toutefois, il ne sera pas inutile, à cause de la confusion énorme des idées en ces matières, d'en dire encore quelque chose : Très tôt on mêla des éléments hédonistiques à la théorie du péché et du renoncement. Déjà la morale paulinienne est quelque peu hétérodoxe dans la façon dont on l'interprète généralement. C'est à Paul, en effet, qu'on a emprunté le système des trois vertus *théologales*, Foi, Espérance et Charité. Il faut *croire* à un Dieu qui veut la vertu ; sans cela qui se priverait de jouissances naturelles ? Il faut *espérer* en un Dieu bon et en une compensation finale pour ceux qui auront réalisé la volonté divine en contraignant leur nature. Quant à la *charité*, elle devait consister à aimer son semblable assez pour l'arracher aux jouissances mondaines malgré son désir d'aimer la vie ; c'était la charité logique du tout premier christianisme, où tout visait à l'idée du retour prochain du Christ et du royaume de Dieu au ciel.

Cependant, déjà dans les écrits du Nouveau Testament, on trouve des passages voyant dans la « charité » un moyen de rendre la vie terrestre heureuse au prochain : c'était le germe de toute l'inconséquence morale du christianisme postérieur ; en effet, si on considère que le renoncement à la jouissance dans ce monde et la contrainte des passions est la garantie pour une récompense céleste, c'était un mauvais service à rendre à ceux qu'on aimait de les faire jouir par charité, puisqu'on leur enlevait autant de chances d'aller au ciel. La scolastique alors avait un système de vertus chrétiennes où chacun peut voir aisément cet alliage du païen et du chrétien ; à côté des vertus théologales interprétées de plus en plus en termes hédonistiques, il y avait les vertus *intellectuelles* (c'est-à-dire la sagesse du philosophe) : Sagesse, Science, Prudence, Art, et les vertus *morales* ou *cardinales* (c'est-à-dire les règles de discipline de la volonté pour dompter la nature et éviter les conséquences funestes de la passion pour un bonheur durable et solide) : Prudence, Force, Tempérance et Justice.

§

Enfin il y a une troisième conception de vertu où celle-ci et assimilée à l'innocence. La vertu est un moyen de bonheur comme dans la première espèce considérée ; mais il ne s'agit ni de nier la nature, comme dans la vertu chrétienne, ni de la développer avec sagesse, comme dans la vertu grecque ; il s'agit de s'en tenir à la seule jouissance résultant de la satisfaction des désirs de la nature — de la nature telle qu'elle est chez l'être primitif ou chez l'enfant, avant qu'elle se soit compliquée des éléments que l'intelligence, ou disons la civilisation, a pu suggérer d'y ajouter ; tout développement de cette sorte est considéré comme funeste ou dangereux au bonheur.

La vertu-innocence est réinventée à toutes les époques de civilisation avancée ; les philosophes arrivent toujours à la proposer après que l'on a laissé libre cours à la nature, c'est-à-dire aux passions, et après que le dégoût ou la déception ont succédé à la satisfaction des plus subtiles aspirations de bonheur. C'est un fait que l'habitude tue la jouissance ; et quand un peuple s'est jeté dans la voie des plaisirs raffinés, en suite de puissance économique ou matérielle, le résultat est presque inévitable que pour obtenir de nouvelles jouissances, il faut recu-

ler les limites de la nature jusqu'au dernier point ; alors, la faculté des plaisirs étant épuisée, on ne voit plus de jouissance possible que pour ceux qui n'ont pas été rassasiés : la conclusion s'impose, il faut empêcher les simples de se « civiliser », et engager ceux qui le sont à agir comme s'ils ne l'étaient pas. On conçoit donc cette station à la nature primitive, ou ce retour à la nature primitive, comme la vertu — vertu entendu dans le sens de moyen du bonheur terrestre, comme dans la vertu-sagesse des Grecs, sans compter la légende du paradis chez les peuples de la bible. On connaît les rêves d'âges d'or en Grèce et à Rome nés dans les temps des plus furieux déchaînements d'appétits et des plus raffinés désirs; vertu-innocence est, en un sens, une application extrême de la vertu grecque : la suprême sagesse, c'est de ne jamais céder à la passion, car l'homme est trop faible pour être mesuré. Mais cette différence de quantité est en même temps une différence de qualité : comme la vertu grecque consiste à cultiver la sagesse dans la passion, et que la vertu-innocence (prévenant ce développement de la passion jusqu'au degré où la sagesse doit intervenir) consiste à cultiver la bêtise, il ne saurait y avoir confusion des deux.

On voit l'incompatibilité de ces trois notions de vertu : vertu-sagesse, vertu-renoncement et vertu-innocence. Si on propose la vertu du renoncement au bonheur terrestre, on exclut vertu-sagesse et vertu-innocence, qui toutes les deux visent à ce bonheur précisément. Et vertu-sagesse et vertu-innocence s'excluent à leur tour réciproquement, puisque la première suppose l'ordonnance de la nature humaine dans l'état de civilisation, et que la seconde défend même de développer la nature primitive pour n'avoir pas la tâche impossible de l'ordonner. Donc, tout philosophe doit choisir l'une d'entre elles à l'exclusion des autres.

§

Or, toutes ces trois conceptions se trouvent à la fois recommandées dans le *Premier Discours* de Rousseau, il n'y a pas de doute.

C'est la vertu-sagesse, quand, à des adversaires qui lui reprocheraient, en condamnant les sciences et les arts, de provoquer cette oisiveté qu'il déclare lui-même si fatale, Rousseau

répond : « Je sais qu'il faut occuper les enfants et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question. Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes, et non ce qu'ils doivent oublier » (15). C'est la sagesse de la vie des philosophes grecs, puisque, si, comme il est dit ailleurs, les principes de la vertu étaient « gravés dans tous les cœurs » (20), il ne serait pas besoin de les « apprendre ». Ou c'est encore la vertu sagesse, à la fin du Discours, quand Rousseau semble si fort se contredire en déclarant qu'il ne faut pas bannir cette science si néfaste, et que les rois s'honoreront en l'honorant et qu'il écrit : « Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières et la sagesse seules d'un autre, les savants penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux » (19). C'est elle encore quand, dans le *Discours sur la vertu la plus nécessaire aux héros*, de 1751, où il a cherché à se mettre au clair avec lui, sans du reste y réussir — il appelle plus tard ce discours un « torchecul » — il dit par exemple : « L'âme la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, si l'esprit et la raison ne la guident » (163).

C'est la vertu-innocence, quand Rousseau parle de la civilisation qui a fait « fuir la vertu » (5-6), et des peuples « préservés de cette contagion vaine des connaissances qui favorisent l'hypocrisie de la vertu » (6). L'erreur, dit-il ailleurs, a été de sortir « de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés » (9) ; le temps des hommes « innocents et vertueux » n'est plus (14) ; il n'y a plus de vertueux citoyens, sauf peut-être quelques-uns « dispersés dans nos campagnes abandonnées » (17). Les hommes sages lèveront les mains au ciel et diront : « Dieu tout puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des lumières et des funestes arts de nos pères et rends-nous l'ignorance et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur et qui sont précieux devant toi » (18).

Enfin, c'est la vertu-renoncement, c'est-à-dire la vertu ayant son but en soi en ce qui concerne cette vie et indifférente aux avantages de celui qui la réalise, lorsque, par exemple, opposant les « commodités de la vie » et les « arts » d'une part, au « vrai

courage » et aux « vertus militaires » de l'autre (14), Rousseau blâme les premiers, agréables dans leurs effets, et exalte les seconds, où l'on se prive sans compensation. Ou lorsque, sans vouloir même prendre en considération la question de savoir si on est plus heureux dans la civilisation quand on « s'amuse à des occupations oisives et sédentaires », il ne regrette que ceci : qu'on « amollit » et « efféminе les courages » (14) — comme si le courage n'était pas seulement un moyen, mais un but. C'est la vertu encore quand, dans sa réponse à Bordes, lequel avait attaqué le *Discours*, il écrit sans hésiter : « Tout est source de mal au delà du nécessaire physique » (65) ; ainsi le bien, c'est se priver de tout ce qui est plus qu'exister, de tout ce qui pourrait être bon. C'est la vertu-renoncement toujours dans des affirmations comme celle-ci, qu'il importe plus aux peuples d'être « vertueux et durables » que « brillants et momentanés » (12-13) : « vertueux » opposé à « brillant » peut signifier seulement renoncement opposé à jouissance ; donc, entre ces deux alternatives, être heureux momentanément et n'être pas heureux du tout, c'est la seconde qu'il faut choisir ; à un plaisir même court la vertu oppose comme supérieur un long ennui. Un homme plaidait auprès de Richelieu en disant : « Il faut bien vivre, monseigneur ! » et le cardinal avait répondu : « Je n'en vois pas la nécessité. » Rousseau, contemplant la vie du point de vue de la vertu, ne voit pas la nécessité de jouir — car on ne saurait pourtant admettre que l'existence par elle-même soit une jouissance.

§

De ces trois conceptions de la vertu, laquelle Rousseau entend-il vraiment ?

A juger selon la lettre, il semblerait que Rousseau entend le plus souvent défendre la vertu comme moyen de bonheur, soit la vertu-sagesse, soit la vertu-innocence, tandis que les passages où il défend la vertu-renoncement sont moins exploités, sinon plus rares. D'autre part, on n'a pas le droit de conclure que, parce que l'auteur n'a pas su dégager la vertu-renoncement aussi nettement que peut-être les deux autres, elle n'en soit pas, après tout, la plus importante dans sa pensée. Puisqu'il n'a pas atteint la clarté, dans le raisonnement qu'il s'efforçait de produire, et que les trois notions incompa-

tibles de vertu se battent pour ainsi dire dans son cerveau, il faut bien tout peser avant de décider laquelle serait, au fond, dans l'esprit de la philosophie générale du *Discours*. C'est évidemment la vertu-renoncement.

Remarquons d'abord que ce peut être justement parce que c'est la plus naturelle à la pensée, que l'auteur semble moins soucieux de définir la vertu-renoncement ; elle est celle qu'il est le moins nécessaire d'expliquer, car elle est la notion courante de vertu dans la civilisation où vit Rousseau ; la première idée associée à ce mot par chacun est celle de privation, de condamnation de la jouissance. L'abbé Morelly, dans son fameux *Code de la nature* (1755), base sa théorie de la nécessité d'une réforme sociale sur ceci que les penseurs ont jusqu'alors erré, parce qu'ils partaient de ce principe faux : « L'homme naît vicieux et méchant » (cf. Lichtenberger, *Socialisme au XVIII^e siècle* p. 114) ; c'est-à-dire que tous les penseurs partent de ceci, pour ainsi dire *a priori*, qu'en suivant sa nature l'homme pèche et qu'il est vertueux en renonçant au péché, c'est-à-dire à ses désirs naturels ; c'est la morale de tout le monde au XVIII^e siècle ; c'est la théorie chrétienne de la vertu. Cette vertu, nous l'avons vu, on l'a assimilée à la vertu romaine ; on ne s'est d'ailleurs pas attardé à distinguer que la vertu romaine était la vertu politique, c'est-à-dire celle où le citoyen auquel on demande certaines privations au nom de son pays gagne lui-même à ce sacrifice, puisqu'il assure l'ordre social dont il est le premier à profiter, tandis que la vertu chrétienne signifiait bien réellement renoncement à toute jouissance terrestre : le fait qu'il y a renoncement dans les deux cas suffit, chez des esprits peu soucieux de précision, pour les confondre. Si, cette confusion, les chrétiens comme Fénelon et Bossuet la faisaient, associant dans une commune louange les deux vertus, celle qui est véritablement renoncement et celle où le renoncement n'est qu'un moyen de bonheur, on ne saurait trop reprocher aux auteurs profanes, Gassendi, Bernier, Saint-Evremont — pour ne pas dire Bayle — de les avoir confondues dans une commune réprobation (1). A leurs yeux, cette vertu romaine ou lacédémonienne n'était

(1) On consultera avec grand profit sur ce sujet Morize, *l'Apologie du luxe au XVIII^e siècle et le « Mondain » de Voltaire*, Paris, Didier 1909, — surtout chap. II.

point admirable, car ces peuples d'abord étaient pauvres et « il faudrait être bien bon si on leur faisait un mérite de leur frugalité » (Bayle, *Rép. aux questions d'un provincial*, ch. XI) ; et, plus tard, souvent la frugalité des Romains était fort intéressée : la république l'avait recommandée par prudence politique, et dès lors les ambitieux affichaient la pauvreté pour mériter les fonctions publiques. (Cf. Saint-Evremont. *Réflexions sur les différents génies du peuple romain* I, p. 157.) Naturellement, l'homme recherche toujours son avantage terrestre ; on ne conçoit pas autre chose ; c'était la façon de voir, cela va de soi, de ces « libertins » dont les théories commencèrent à s'affirmer au XVIe siècle, et que Saint-Evremont a si bien résumées dans ce mot : « Trouvez bon que les délicats nomment plaisir ce que les gens rudes et grossiers ont nommé vices, et ne composez pas votre vertu des vieux sentiments qu'un naturel sauvage avait inspirés aux premiers hommes (1). » Pour ces gens-là, selon le mot de l'abbé Bernier, « l'abstinence des plaisirs est un grand péché ». C'était l'attitude que le parti des philosophes — fort positiviste dans sa conception de la vie — cherchait à répandre.

Or c'est là justement l'esprit que Rousseau attaque. Eux s'élèvent contre la vertu, renoncement. Rousseau qui la combat se fera donc le champion de la vertu traditionnelle ; il flétrit les « commodités de la vie », les « arts », le « luxe », la « gloire ». — « images de tous les égarements du cœur et de la raison » (16).

§

Cependant — et qu'on nous pardonne toutes ces nuances, il dépend bien de nous de rendre les choses plus claires, mais point de les rendre simples — il faut nous rappeler une fois encore que la conception chrétienne de la vertu n'était pas demeurée de tous points conséquente ; l'idéal ascétique avait été mitigé ; on rachetait par telles pratiques purement formelles (jeûne, prières, retraites, dons en argent) un peu de droit à des jouissances terrestres : c'était entré de plus en plus dans les mœurs. Les prélats chrétiens les plus austères éprouvaient une certaine pudeur à insister sur la théorie du péché originel,

(1) Ce n'était pas le « naturel sauvage » qui avait inspiré ces idées de la supériorité de la privation, mais le christianisme ; cette théorie de Saint-Evremont et autres, montre combien déjà était effacé, même chez des intelligences cultivées, le sens réel de la civilisation chrétienne du Moyen-âge.

c'est-à-dire sur l'affirmation de la nature absolument mauvaise de l'homme, et sur la condamnation du plaisir; ils voyaient le grand risque de détourner d'eux les fils d'un siècle manifestant de fortes tendances d'affranchissement; ils étaient donc disposés à pactiser, cherchant seulement le moyen de pouvoir continuer à prêcher une discipline morale; ils crurent l'avoir trouvé en donnant à entendre que, même pour ici-bas, il y avait tout avantage pour les hommes à pratiquer la vertu-renoncement. Malheureusement — et ceci allait rendre la situation encore plus difficile pour eux — les théories « libertines » ou « philosophiques » s'étaient enrichies récemment de nouveaux arguments; on ne se contentait plus de dire : la soi-disant vertu romaine n'est que de « l'indigence déguisée et la consolation intéressée des richesses absentes »: on disait : la vertu-renoncement est funeste pour le bonheur général et particulier, pour les pauvres et pour les riches, il faut donc l'abandonner. A l'argument que la jouissance développe l'amour du superflu, et que celui-ci favorise la chasse à la richesse qui signifie écrasement des petits et misère sans fin dans le monde, l'école nouvelle des économistes osait répondre : ce n'est qu'apparence; car si vous bannissez les arts, les plaisirs, les richesses, vous verrez la société s'écrouler; la soif de jouissance des riches procure du travail, donc de l'argent, donc de la nourriture aux pauvres. C'est en Angleterre d'abord qu'on eut, comme si souvent, le courage d'être très explicite. Le titre même du célèbre opuscule de Mandeville, 2e éd., 1714, est déjà très clair : *La fable des abeilles, ou les vices privés font la prospérité publique* (*The fable of the bees or private vices public benefits*) : les considérations économiques sont les seules réellement essentielles; de leur juste appréciation dépendent la vie et la force des états. Les abeilles — à la manière des hommes — se préoccupent beaucoup de vertu; elles attaquent avec zèle les vices les unes des autres, et demandent à Jupiter de leur envoyer la vertu. Jupiter les entend et les rend vertueuses et frugales; aussitôt toute industrie cesse, la ruche devient pauvre, sans moyen de défense, et finalement se disperse. Conclusion : rien de plus néfaste pour une société — telle qu'on l'entendait encore, que la vertu-renoncement. Melon, dans ses *Essais politiques sur le commerce* (1734), développa en France ces idées, et Voltaire, par le charmant badinage du

Mondain (1736), donna à cette façon de voir toute sa séduction (1). Il n'était guère possible, on le pense bien, aux représentants de la morale traditionnelle de répondre à des arguments d'autant plus persuasifs qu'ils paraissaient si désirables autrement que par de nouvelles concessions à l'esprit d'affranchissement du siècle.

Maintenant revenons à Rousseau. Il était, au fond, de disposition romantique, et fort peu romaine; il résiste mal lui-même à la tentation de glisser de la notion rigide de vertu-renoncement, à l'une des deux notions de vertu où le bonheur terrestre est le but; le sentiment l'emporte sur la logique, et il compose : s'il blâme le développement des «talents agréables » (17), il ne peut s'empêcher de louer celui des « talents utiles » — *utiles* non pas simplement pour être « bons» dans le monde, mais pour y être « heureux ». Ainsi, tout en partant en guerre avec fracas contre les nouveaux hédonistes, les « philosophes », Rousseau se rend assez à leurs sollicitations. Il fera des concessions sur le but (bonheur), tout en dirigeant ses attaques sur le moyen proposé. La discussion s'était concentrée sur la question du luxe : « Les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu, les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent » (12), et le paradoxe digne d'être né de nos jours » (12), c'est que *le luxe rend heureux* ; lorsque Rousseau dit : « tout est source du mal au delà du nécessaire physique » (I, 65), il est absolument d'accord avec Mandeville en ce qui concerne la définition du luxe : « tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour la subsistance de l'homme » (*Fable des Abeilles*, Rem. L.); seulement, tandis que Mandeville déclare que le luxe conduit au bonheur, Rousseau déclare que c'est le renoncement au luxe qui conduit au bonheur (2).

Mais ce qu'il importe surtout de remarquer ici, c'est que si l'on voulait maintenant tout à coup tenir compte de la vertu hédoniste, il faudrait alors abandonner la conception romaine si nettement indiquée dans les parties essentielles du *Discours*.

(1) Voir aussi Montesquieu, *Lettres Persanes*, 106. En Angleterre, l'Essai de Hume sur le luxe, où l'auteur cherche à établir qu'il n'y a pas de lien *nécessaire* entre corruption des mœurs et luxe. Cette thèse, Formey la développa contre le 1er Discours de Rousseau. Cf. Baudouin, *J.-J. Rousseau*, vol. I, p. 247.

(2) Rousseau a encore adopté cette définition plus tard, voir note K du 2e *Discours* : le luxe est ce qui vient après « le seul nécessaire physique que la nature même demande » (I, 144).

Là, en effet, l'idée de vertu comportait bien plus que simple renoncement au luxe; Rousseau ayant demandé que toute considération de jouissance — « commodités de la vie », « arts », « luxe », « agrément » — fût écartée, elle comportait renoncement tout court; dès que la vertu conduit au bonheur, ce n'est plus de la vertu-renoncement. C'est donc bien la vertu hédoniste qui est l'intruse, et non la vertu romaine, on ne saurait en douter. Rousseau s'est leurré lui-même quand il a cru pouvoir tout simplement et impunément introduire la notion de bonheur à côté de la vertu-renoncement. Notons du reste qu'il a déclaré lui-même que la Prosopopée — vertueuse — de Fabricius était le morceau central de son *Discours*, le seul qui appartînt à l'inspiration originale, et qui était resté intact (8, 3o1-2) ; or, où est le mérite de Fabricius, si, connaissant les passions, le luxe, les sciences, les arts, comme des sources de maux terribles, il les a repoussés? En quoi consiste sa « grande âme » si sa rusticité, sa frugalité, sa modération, son toit de chaume le rendaient parfaitement heureux? Il est évident que Fabricius n'est méritant et vertueux que si ces objets de jouissance sont bons et agréables, et s'il s'en prive parce que la vertu consiste justement dans cette privation. Ailleurs, d'autre part, Rousseau déclare que son *Discours* ne l'avait plus satisfait après quelque temps ; il lui avait fait subir quelques modifications ; puis, s'étant ravisé cependant sur ces corrections, il avait à peu près rétabli le texte primitif, y laissant seulement « quelques notes » et « deux additions faciles à reconnaître » (2). Il ne nous paraît pas douteux que ces passages « faciles à reconnaître » sont ceux où il contredit (lui pensait peut-être qu'il ne faisait qu'atténuer) la « vertu romaine » de la prosopopée ; tel est particulièrement le passage sur les hommes « innocents et vertueux » qui commence ainsi : « On ne peut réfléchir sur les mœurs qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps »... (pp. 13-14). Rousseau, en effet, après avoir écrit d'inspiration — combien confuse ! — son premier discours s'était vu transporté dans un monde d'idées tout nouveau ; il continua à creuser le problème moral ; nous verrons l'idée de l'innocence heureuse jouer un rôle de plus en plus prépondérant jusqu'à ce qu'il écrive, trois ans plus tard, son 2e *Discours;* c'est donc déjà le nouvel esprit « facile à reconnaître » que l'on voit poindre dans

les notes et passages ajoutés, et qu'il veut substituer à la notion de la « vertu romaine » — mais celle-ci reste la conception originale du 1er *Discours*.

§

Ceci nous montre déjà que les idées morales de Rousseau subiront d'importantes fluctuations, et nous remarquons qu'en 1749 et 50 elles sont à l'antipode de celles qu'on lui prête généralement, même dans ce 1er *Discours*.

D'abord on voit bien, d'après ce que nous avons dit, que Rousseau, au moment où il commence à écrire, est loin de susciter de l'intérêt parce qu'il serait un révolutionnaire qui voudrait tout bouleverser; il est juste le contraire. Au point de vue philosophique et social, les vrais révolutionnaires c'étaient les partisans des sciences et des arts, les adversaires de la morale chrétienne du renoncement, c'étaient les « libertins », les « philosophes », « les économistes; » chez eux, on faisait du « paradoxe »; tandis que Rousseau en attaquant les sciences et les arts, en opposant aux progressistes les vieilles vertus chrétiennes ou romaines, catholiques ou protestantes, n'était qu'un continuateur de la tradition, qu'un véritable réactionnaire. En vérité, c'est là un point tellement évident que, dès qu'on le formule, il s'impose à chacun. La chose à expliquer c'est pourquoi on a toujours appelé « révolutionnaire » cette prose si « réactionnaire » de Rousseau; la raison est double. D'abord, dès que l'on propose quelque chose d'autre que ce qui est établi on est considéré comme révolutionnaire dans le sens d'avancé; dans le cas particulier, les chrétiens eux-mêmes s'étaient habitués à la civilisation dans le sens du progrès des sciences et des arts, et, grâce à l'habitude, ne voyaient même plus l'incompatibilité avec une morale conséquente du renoncement chrétien; de sorte que quand Rousseau leur ramène la morale chrétienne originale et conséquente avec leurs idées, ils ne la reconnaissent plus et voient en lui un écrivain qui veut bouleverser la tradition. Ensuite, tout simplement parce que, songeant au Rousseau révolutionnaire et politique et social que la postérité a (quelquefois à tort, quelquefois avec raison) invoqué dès la Révolution, on a cherché d'avance dans le 1er *Discours* certaines idées qui ne devaient se trouver que dans les écrits postérieurs; c'était d'autant plus

facile que Rousseau lui-même manifestait déjà des tendances vagues dans cette direction, et qu'il introduit même après coup des passages dans ce nouvel esprit.

Autre malentendu : on fait intervenir avant l'heure les discussions sur l'état de nature, et on veut que Rousseau ait prêché dans le 1er *Discours* une morale selon la nature, — tandis qu'il fait le contraire. Si Rousseau est peu précis, par les termes qu'il emploie, sur ce qu'il entend positivement par vertu, d'autre part il est très facile de comprendre ce qu'il reproche à ceux qui ne sont *pas* vertueux. Ses anathèmes vont à tous ces peuples qui ont obéi à la voix de la nature, ce qui est bien dire que la vertu consiste à ne pas suivre la voix de la nature. Quand il reproche, en effet, à Rome sa débauche et son obscénité (6), qu'est-ce, sinon blâmer les Romains d'avoir cédé à la nature, au lieu de lui résister, comme elle l'avait fait quelque temps sous l'empire de lois sévères condamnant les penchants personnels au nom d'un état impersonnel? Quand il reproche à Athènes ce luxe et ces arts qui l'ont finalement rendue esclave de Rome, qu'est-ce sinon blâmer les Athéniens d'avoir cédé au besoin naturel de jouissance, et même d'avoir élargi ces moyens de jouissances et reculé les limites de la nature? Quand il reproche à Constantinople à la fois le luxe et la débauche, et tous les crimes, vol, assassinat, fornication, qu'est-ce encore que la nature? Voler ce dont on a besoin ou seulement envie, tuer celui qui occupe une position que vous ambitionnez, cultiver le plaisir sous toutes ses formes, c'est la nature toujours. Et même dissimuler sous des apparences trompeuses la poursuite du plaisir et de la joie lorsque la société et le prochain vous empêcheront d'y parvenir, « cultiver les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune », comme s'exprime Rousseau, c'est la nature encore. *Vice versa*, ceux que Rousseau oppose, comme exemples de vertus, aux peuples « corrompus » que nous venons de rappeler, ces admirables Perses, ces Scythes, ces Spartiates, ces premiers Romains, ce sont les peuples qui n'ont point développé en eux les penchants naturels, ou ceux qui ont refréné victorieusement la nature quand celle-ci essayait de suivre librement son cours. La morale chrétienne pour laquelle, sous le nom de morale romaine, Rousseau emploie son éloquence, c'est la morale *anti-naturelle :* cela saute aux yeux dès qu'on cesse de penser

en concepts artificiels, retors et absurdes. Sans doute, chercher le bonheur est naturel; mais c'est de tout autre chose qu'il s'agit ici, à savoir : *comment* le chercher. Or, il est évident que la loi naturelle, c'est de développer la nature, la vertu c'est de la nier.

Nous ne pouvons expliquer ici en détail comment on a pu arriver à dire que la morale anti-naturelle était la morale naturelle; qu'il suffise de rappeler maintenant ceci: on sait déjà que, dans son 2e *Discours*, Rousseau recommandera la façon de vivre des primitifs ou sauvages, qu'on a appelée, en donnant à ce terme une extension gratuite, la façon de vivre *naturelle*: sans doute, la façon de vivre des primitifs est naturelle, mais elle l'est plus encore celle qui consiste à développer les virtualités contenues en germe seulement dans la nature humaine primitive.

Comme dans le cas précédent, il ne faut pas rendre les commentateurs seuls responsables de la confusion; Rousseau le premier l'a plus ou moins suggérée, car, ne tenant pas à relever la divergence entre son 1er et son 2e *Discours*, il a profité de la littérature des bons sauvages qu'on discutait tout autour de lui, et a laissé identifier *leur* bonté avec *sa* vertu.

Enfin, en rapport avec le point précédent, nous relevons une troisième grande erreur d'interprétation. On pense que Rousseau croit à la bonté naturelle de l'homme. C'est encore une anticipation. On sait que Rousseau y est venu plus tard (et encore faudra-t-il expliquer comment il l'entend), mais, en 1749, il n'en était pas là, il ne pouvait être question chez lui d'une thèse pareille. Son idée de la vertu étant que l'homme doit vaincre sa nature, il admettait par conséquent que cette nature est mauvaise. Et cette manière de voir est nettement la sienne en effet; il ne le signifie pas seulement implicitement, il l'exprime en termes précis; seul un préjugé opiniâtre a rendu aveugle à ce fait la critique moderne. Rousseau avait si bien adopté la manière de voir des philosophes traditionnels dont parle l'abbé Morelly : — « l'homme naît vicieux et méchant » — que quand il compare l'homme moderne avec celui d'avant la civilisation, il se défend plutôt de la théorie de la bonté naturelle; il eût été cependant assez logique que celui qui disait: « l'homme civilisé est mauvais », fût amené à dire ensuite : « l'homme non-civilisé doit être bon »; eh bien! non : « La

nature humaine au fond n'était pas meilleure », dit-il, seulement « les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices » (4), et plus bas (10) ce terme très fort : « Les hommes sont pervers, ils seraient pires encore s'ils avaient eu le malheur de naître savants » (10) ; c'est-à-dire : ce n'est pas la civilisation qui les a corrompus, ils sont mauvais de nature, la civilisation leur donne seulement un moyen d'exercer avec plus de succès cette perversité originelle. Dans la réponse à Grimm, à propos du 1er *Discours*, Rousseau ne parle pas moins clairement : « M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savants, et je m'étais déjà bien douté que les Calmoucks, les Bédouins, les Cafres n'étaient pas des prodiges de vertu et d'érudition... » (24). Et citons encore ces quelques mots de la *Préface à Narcisse*, qui est de 1752 : « Quand j'ai dit que nos mœurs s'étaient corrompues, je n'ai pas prétendu que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étaient encore pires... » (V, 103)(1). Ces citations confirment encore notre opinion que le passage pp 13-14 indiqué plus haut est une addition postérieure au 1er *Discours*, car comment concilier les mots disant que les hommes sont devenus méchants avec ceux selon lesquels ils sont nés pervers ?

Tout cela, c'est la Doctrine chrétienne de l'homme mauvais, proie du péché originel ; l'homme naturel doit être vaincu par la vertu ; c'est la doctrine commune aux catholiques austères (saint Augustin et les Jansénistes) et aux protestants (Luthériens et Calvinistes), cette doctrine reprise encore au commencement du XIXe siècle avec une si audacieuse logique par Joseph de Maistre : « Le péché originel [défini « la capacité de commettre tous les crimes »] qui explique tout et sans lequel on n'explique rien » (*Soirées de Saint-Pétersbourg. 2e entretien*) ; la preuve scientifique que nous en sommes tous atteints

(1) On verrait dans des écrits antérieurs au 1er *Discours* même que Rousseau ne songeait point d'abord à ce que nous avons appelé vertu-innocence. En lisant attentivement, par exemple, sa tragédie *la Découverte du Nouveau Monde* (V, 187), on verra qu'il y adopta bien jusqu'à un certain point l'idée courante déjà de la bonté des sauvages, mais *il ne l'oppose nullement à la perversité des civilisés ;* c'est-à-dire qu'il y a autant de perversité chez les sauvages que chez les civilisés, et autant de bonté chez les civilisés que chez les sauvages. Si on voulait établir une différence, on verrait les sauvages plus braves, mais non meilleurs.

est « que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui » ; la seule atténuation à sa sévérité consiste en ceci : « il faut bien observer qu'il y a entre l'homme infirme et l'homme malade la même différence qui a lieu entre l'homme vicieux et l'homme coupable (1). »

C'est cette doctrine que Rousseau sent se réveiller en lui, le jour où il se met à comparer du point de vue pratique les résultats de la théorie de la nature chez les philosophes et contemporains des grandes villes, avec la théorie sociale que Genève lui avait fait connaître autrefois : l'homme naturel, non réfréné par la religion et la conscience, est méchant, hypocrite, pervers, et l'une des grandes fautes de la civilisation des sciences et des arts est qu'elle « sape les fondements de la foi et anéantit la vertu » (11). C'est ce que nous avons nommé la *tendance romaine*, qui s'affirme en face de la *tendance romantique*, laquelle avait eu si longtemps le champ libre dans l'esprit de Rousseau. Et plus Rousseau s'était abandonné au romantisme dans sa vie, plus, par réaction à moitié inconsciente, il se jetait farouche dans les tirades romaines. Il fallait pour rétablir l'équilibre, après avoir vécu selon le principe : tout dans la vie doit être puissance, s'enflammer pour celui-ci : tout ce qui est jouissance est mauvais.

§

Si l'on voulait soutenir cependant que Rousseau se propose au fond, et peut-être s'imagine prêcher le bonheur terrestre dans le 1^er^ *Discours*, nous n'y contredirions pas absolument. Nous avons vu qu'il n'avait pas distingué entre vertu-renoncement et vertu-moyen de bonheur, et même qu'il sait si peu la limite qui les sépare que tôt après avoir fait une première rédaction, il introduit dans son discours romain des passages romantiques. Tout ceci est vrai, mais il faut l'expliquer, et ne pas se borner à le constater ou ignorer les contradictions en n'ayant d'yeux que pour les passages sporadiques de vertu-innocence sous prétexte qu'ils sont plutôt que les autres en accord avec les écrits postérieurs. Or, la raison pour laquelle

(1) De Maistre a seulement tort quand il croit que Rousseau a *toujours* été l'adversaire de cette doctrine du péché avec ses « sauvages », « qui ont fait dire tant d'extravagances et qui ont servi surtout de texte éternel à J.-J. Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité, et surtout de profondeur ; avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots ».

Rousseau hésite et évite d'aller jusqu'au bout de sa pensée de vertu-renoncement nous pouvons la deviner.

Rousseau avait vaguement la sensation que la vertu-renoncement en soi, le renoncement pour le renoncement, le renoncement sans raison suffisante, était au fond absurde. Mais alors comment était-il arrivé à la proposer ? Voici : la vertu-renoncement était une doctrine chrétienne, elle signifiait renoncement aux jouissances terrestres, mais comptait sur la vie future. Maintenant Rousseau vient et veut être philosophe sans être théologien ; c'est-à-dire qu'il conserve la notion théologique de vertu d'un Bossuet et d'un Calvin, et s'en sert dans un système moral où aucune place n'est faite à des notions métaphysiques, un système positiviste ; en d'autres termes, il garde une notion de vertu qui n'a plus de sens dès qu'on abandonne la théologie chrétienne ; il a enlevé à la vertu, ou renoncement aux jouissances terrestres, sa raison suffisante. Et pire que cela, il glisse aux Romains sa vertu chrétienne, faisant d'eux des gens qui sans doute sont admirables dans la façon dont ils savent contrôler un *moi* ayant soif de joies naturelles, mais des gens qui sont sots de se contrôler ainsi puisqu'ils ne font que se priver de jouissances sans compensation aucune. Pour les Romains, en effet, les vrais Romains, pas ceux de Rousseau et des chrétiens qui les voyaient comme lui, c'était la vertu-sagesse, ou mieux cette variété de vertu-sagesse que nous avons définie comme vertu politique, qu'ils pratiquent ou qu'on leur faisait pratiquer : ils gagnaient à cette discipline de leurs appétits ; les privations d'un côté se retrouvaient en gains plus grands de l'autre ; et ils ne devaient renoncer, s'ils étaient conséquents, qu'autant que cela leur profitait. Le Fabricius et le Caton de Rousseau, au contraire, s'abstenant *pour rien*, on ne comprend plus tout à fait ; ce sont des âmes fortes encore, mais ce ne sont pas des âmes sages, et une âme forte et non sage, est-elle réellement une « grande âme » ?

En résumé, Rousseau en supprimant la raison suffisante de la vertu-renoncement, ou vertu chrétienne qui est en réalité tout autre chose que la vertu politique des Romains, en a fait une notion inacceptable à une humanité intelligente. C'est dire que, graduellement, il va abandonner lui-même la vertu chrétienne, non plus seulement à demi, mais complètement. Ou mieux, tandis que dans le 1er *Discours* la vertu-renonce-

ment est la conception centrale, et que la poursuite du bonheur (terrestre) y est accolée au détriment de la logique, Rousseau va insensiblement intervertir les rôles, et, dès le 2e *Discours*, il fera de la vertu moyen de bonheur la conception centrale, ne retenant maintenant que comme auxiliaire la vertu-renoncement — et celle-ci serait mieux nommée dorénavant vertu-discipline (1).

§

Il serait fort intéressant de continuer cet examen, de voir comment la transition s'est opérée, de suivre les nombreuses hésitations au travers de l'œuvre, de se rendre compte où exactement Rousseau a abouti. Nous ne pouvons songer à le faire ici; mais tout lecteur attentif peut se livrer lui-même à ce travail. Nous avons borné notre tâche à livrer, pour ainsi dire, la clef de la pensée de Rousseau en ce qui concerne du moins le gros chapitre de la morale.

A. SCHINZ.

(1) Nous rappelons qu'il y a toute une série d'écrits — de polémique ou originaux — entre ce qu'on est convenu d'appeler les 1er et 2e *Discours*.

L'ENFANT CHARGÉ DE CHAINES

—

PREMIÈRE PARTIE

—

I

Jean-Paul a loué, rue de Bellechasse, un petit appartement au cinquième. Les fenêtres s'ouvrent sur un paysage de toits. Son père lui a envoyé les vieux meubles qu'on avait abandonnés dans des greniers, à la campagne; ils ont vu l'étroite existence des grands-parents, et, vieux serviteurs retrouvés, connaissent bien ce jeune homme qui heurtait jadis contre leurs angles son front d'enfant. Voici une pendule dont le timbre, la nuit, éveillait Jean-Paul, dans le sommeil de la chambre, et dans le silence terrible de la campagne...

Jean-Paul s'occupe humblement des menus travaux que lui imposent les cours de Sorbonne, et publie dans d'obscures revues des vers dont il ne sait trop que penser.

Il y a sur son bureau une photographie où sourit, d'un sourire las et déjà souffrant, la mère qu'il n'a pas connue. Son père, Bertrand Johanet, habite en Guyenne une métairie entourée de landes. Il est l'homme de ce pays qui tue le plus de bécasses dans les mois d'hiver, et qui en août, quand des forêts de pins flambent sous le soleil, fait signe aux paysans d'allumer le contre-feu.

Il ne connaît pas son fils — et Jean-Paul ne connaît pas cet homme hâlé, hirsute, mal tenu, qui est son père et il se demande parfois : « Comment suis-je sorti de lui ? A mon âge, il n'avait d'autre joie que de partir dès l'aube, en char-à-banc, avec les amis joyeux, et les chiens en boule, au fond de la voiture... J'ai vingt ans et le plaisir qui m'aide à vivre est de confronter mon âme et celle que révèlent mes livres les plus aimés. J'ai besoin souvent qu'une musique exprime la sentimentalité banale de ma jeunesse — et ma joie est aussi de voleter autour de la première âme venue — comme les

papillons de nuit autour de la lampe, quand, aux soirs d'été, la salle à manger s'ouvre sur le jardin... »

II

Ce jour-là, Jean-Paul regarda sa chambre, et connut qu'elle était laide. Dans le clair après-midi, les reproductions des tableaux de Carrière et de Maurice Denis luisaient comme des chromos. La statuette de Tanagra, simili-terre-cuite, s'écaillait aux angles. Parmi ces vulgarités, Jean-Paul sentit monter en lui, comme un flot d'eau trouble, un écœurement infini; cherchant les causes d'une telle détresse, il songea que sa médiocrité s'était révélée dans une conversation avec un ami plus instruit, et qu'un universitaire, en l'interrogeant, l'avait humilié devant six tables de cuistres.

Il n'avait donc pas cette consolation de donner à sa mélancolie une raison supérieure : elle résultait de causes infimes — alors il composa un sonnet que d'abord il jugea louable, mais dont la banalité le stupéfia, quand il le relut.

Cinq heures sonnèrent à Saint-François-Xavier. Il décida d'errer au hasard dans les rues. En descendant l'escalier, il murmurait : « Je ne fais rien... je vais échouer à la licence... pourtant si demain je me traçais un plan d'études... » Il avait constaté maintes fois que ce projet de plan d'études infailliblement le tranquillisait... Jean-Paul suivit la rue de Rennes, dont il haïssait les petits magasins aux étalages débordant sur le trottoir, et les tailleurs pour ecclésiastiques. Les vitraux du café Lavenue flambaient. Jean-Paul résolut de se réfugier là, et de s'abêtir sur des journaux illustrés. Comme il s'installait devant une demi-tasse de chocolat, on l'interpella :

— Bonjour, mon vieux...

Il se retourna. Louis Fauveau, un petit être nul qu'il connaissait, lui tendait sa main molle et toujours humide.

Jean-Paul se réjouit dans son cœur de ce qu'il allait pouvoir discourir avec « Lulu », comme on appelait au collège le petit être nul, et l'écouta quelques instants : « — Je suis vanné, mon cher... Des soirées et encore des soirées... et puis une petite amie que j'ai... »

Il fit de cette petite amie une description minutieuse et choquante.

Jean-Paul s'étonna de considérer ce garçon avec une sourde

colère et un peu d'envie. « Il ne souffre jamais, se disait-il ; le monde, l'amour, les courses, le tennis, le golf, les cartes, chacun de ces jeux lui est une raison suffisante de vivre. Il n'en use pas d'ailleurs pour « se divertir », comme l'imaginait Pascal. Il n'a pas à se divertir d'une inquiétude qui jamais ne l'effleura.

Jean-Paul contemplait ce visage plombé, que l'usage du monocle figeait dans une sotte grimace, son air de lassitude satisfaite. Il songea qu'un exercice apaisant serait de le casser à coups de poings. Mais il ne pouvait qu'être insolent avec discrétion et n'y manqua pas.

— Je m'étonne, dit-il, que tu ne te lasses pas d'un plaisir si médiocre...

— Médiocre ? Ah ! Mon vieux, que ne connais-tu Liane !

— Si je « faisais la fête », comme vous dites, je m'efforcerais d'atteindre au prodige, et ce serait mon excuse ; je réaliserais « les somptuosités persanes et papales », dont parle Verlaine. Je serais l'un des satans adolescents qu'il évoque dans un palais soie et or, à Ecbatane,.... et je révélerais au monde ébloui des voluptés inconnues.

— Tu te moques de moi, dit Lulu.

Dès le collège, Jean-Paul le déroutait. Avec ce camarade trop subtil, un problème toujours l'obsédait : « Dois-je faire semblant de comprendre ou, à tout hasard, d'être vexé ? » Ce jour-là, il se souvint à propos d'un rendez-vous, serra la main de Jean-Paul et quitta la place.

III

Jean-Paul, seul de nouveau, goûta la joie de n'être plus énervé. Les trottoirs luisaient. Une paix triste flottait sur la chaussée ; la mélancolie de Jean-Paul s'épura. Il en oublia les causes infimes. Il sentit douloureusement l'inutilité de sa vie. Il avait quelquefois ébauché le geste de Rastignac, et jeté vers la grande ville son « à nous deux ». Mais les petits échecs, les lassitudes, les dégoûts l'avaient rejeté dans la chambre, où dès lors il se tapit loin de la rue, avec des livres.

— « A ces livres, se disait Jean-Paul, je dois peut-être mes tristesses. Il ne faut pas entrevoir les paradis lointains qu'on est trop médiocre pour atteindre... Pourtant, que devenir, si je ne lis pas... ? »

Chaque année, quand Juillet pesait lourdement sur la ville, et qu'aux bancs des jardins publics, le soir, des faces luisantes somnolaient, Jean-Paul, à qui son père avait abandonné la fortune maternelle — quinze mille francs de rentes — voyageait à grands frais.

Mais les paysages nouveaux qu'il traversa ne lui furent pas une consolation.

— « Le petit monde que je porte en moi demeure partout le même, se disait-il ; d'ailleurs toutes les villes se ressemblent : des trams électriques entre des vitrines de magasins. — On a beaucoup trop parlé de celles qui ont, comme Venise, la prétention d'échapper au type commun... J'y recueille des impressions qui sont des réminiscences de d'Annunzio, de Barrès, d'Henri de Régnier... »

Jean-Paul avait toujours mieux aimé se terrer, dans l'automne pluvieux, au fond des landes qui avaient servi de cadre à ses jeux d'enfant. Son père n'osait boire devant lui que deux verres d'armagnac, et lui parlait du cours de la résine — où s'embarquait dans des récits de chasse, au long desquels Jean-Paul avait des loisirs pour penser à autre chose. Et les cabanes perdues, où, en octobre, on guette les palombes afin de les prendre dans des filets, étaient pour le jeune homme de mélancoliques retraites.

IV

« Faut-il rentrer ? se demanda Jean-Paul, ou chercher des camarades ? »

Il fut au moment d'aller rue du Luxembourg, dans un cercle d'étudiants où il avait en réserve quelques amis sachant écouter, sourire, et se laisser convaincre. Jean-Paul aime les regarder vivre. Il donne des conseils. Il dirige. Il les détourne de la tentation en leur racontant ses propres luttes intérieures — et comment, parfois, il succomba. Et comme Jean-Paul ne pense pas que son histoire authentique offre quelque agrément, il la recompose avec beaucoup d'art à l'usage de ses petits amis... Et cependant qu'au café voisin un violoniste fait vibrer ces jeunes âmes pensives, Jean-Paul leur parle à mots couverts des fêtes qu'il fréquentait avant sa conversion — et, pour les décrire, il se rappelle les fantaisies de des Esseintes. Il leur dit enfin cette conversion — utilisant

pour son récit, une certaine *Nuit de Pascal* qu'il composa jadis, et que ses maîtres louèrent fort.

Dans ce milieu de jeunes catholiques, Jean-Paul est devenu théologien. Il pimente ses discours d'un grain de modernisme, s'exalte sur l'immanence et la révélation intérieure — absorbe, vingt minutes avant le dîner, un court résumé de la philosophie kantienne — ce qui lui permet de démontrer au dessert que saint Thomas ne suffit plus. Il parle avec ironie de l'encyclique *Pascendi*, des jésuites, du cardinal Secrétaire d'Etat — déclare qu'il est l'heure de revenir à la grande tradition mystique, s'attendrit sur saint François d'Assise — puis, suivi d'une petite cohorte d'admirateurs, va excursionner sur la rive droite — et échouer dans les promenoirs du Moulin-Rouge.

Mais ce petit jeu n'amuse plus Jean-Paul. A la société de ces âmes puériles et douces, il préfère aujourd'hui l'isolement.

V

Jean-Paul se retrouva dans sa chambre, avec le crépuscule. Une cendre fine s'épandait sur les toits. Il demeura près du feu, sans lampe, cherchant au lointain de son passé une vague histoire d'amour, ou quelque amitié, afin que, de ce souvenir, il adoucît un tel isolement. Pourquoi revit-il alors ses quatorze ans, la classe de troisième, sa dernière année d'enfant ? Chaque dimanche, Jean-Paul faisait sortir un petit pensionnaire dont le cœur abandonné ne vivait que de lui — et le soir on le ramenait en voiture, au collège.

Jean-Paul se souvient de ces fins de dimanche, à Bordeaux, de la poussière dorée dans le soleil couchant, de la foule se traînant sur les trottoirs....

— Est-ce là toute ma vie sentimentale ? se demanda le jeune homme.

Il alluma la lampe, regarda dans la glace son long corps d'adolescent grandi trop vite, ses yeux bruns et tristes, et sourit, et à mi-voix dit le nom de celle qu'il n'aimait pas, mais dont l'amour l'enveloppait : Marthe...

Cette jeune cousine, Marthe Balzon, habite rue Garancière, avec son père, Jules Balzon, professeur de rhétorique au Lycée Montaigne. Malgré sa fortune, qui est considérable, M. Balzon demeure attaché à l'Université, car il a le goût

d'instruire la jeunesse et il lui importe peu de n'avancer pas. En Gironde, la propriété des Balzon,Castelnau,est voisine de Johanet. Marthe et Jean-Paul s'y retrouvent chaque année.

Leurs mères furent élevées ensemble, au Sacré-Cœur de Bordeaux. Le mariage ne diminua pas la tendre amitié qui sous les platanes du couvent, faisait se promener les deux jeunes filles un peu à l'écart de leurs compagnes... Dans l'ennui des grandes vacances, elles abandonnaient leurs enfants à la même bonne anglaise, et,réfugiées dans l'ombre fraîche d'un vieux salon campagnard, se lisaient à tour de rôle *Indiana*. En 1893, l'été fut accablant sur ces landes de Guyenne,où les eaux sont dangereuses. Le même mois, une épidémie de fièvres emporta les deux amies....

Jean-Paul considéra un instant la photographie de sa mère, ce sourire triste,flottant sur des traits adorés, — et songeant qu'il irait voir Marthe après dîner, goûta, par avance, la joie d'effleurer avec ses lèvres un fin visage devenu tout pâle...

VI

Marthe s'avança, portant haut la lampe....

— C'est toi, Jean-Paul ? monsieur mon cousin, vos visites se font rares....

Elle lui prit la main, et ils entrèrent dans l'étroite chambre que Jean-Paul connaissait bien.

Le lit de cuivre occupait un angle, sous une housse de vieux camaïeu. Il y avait au mur le crucifix et de petites statues soigneusement peinturlurées : saint Joseph, chauve, avec un toupet de cheveux marron, la Vierge, le Sacré-Cœur bien peigné, en tunique nougat-rose. Sur les planches d'une étagère, étaient rangées les reliures bleu tendre et rouge sombre des *imitations*, des *manuels du chrétien*, des *paillettes d'or* et autres éditions pieuses dont la première feuille porte cette inscription : *en souvenir d'un beau jour;* sur la cheminée, des petits enfants nus, des jeunes filles souriaient, comme on sourit au photographe.

— Le jeu de massacre est encore là ? dit Jean-Paul en montrant les statues de la petite chapelle, qui toujours l'avaient exaspéré.

— Mais, Jean-Paul, ce sont des souvenirs...

— Ils ridiculisent la religion. Rappelle-toi ce que dit Huysmans....

— Je ne sais pas... Je n'ai pas lu...

— Tu n'as rien lu ! murmura Jean-Paul, dédaigneux...

— Et toi, tu as trop lu...

Elle avait repris sa broderie anglaise. La lampe allumait sur le dé d'or une petite flamme. Elle leva vers Jean-Paul ses yeux clairs, et, craignant de l'avoir vexé, lui sourit. Jean-Paul considéra la bouche lasse, aux coins un peu tombants, les trop minces épaules, les cheveux fauves et lourds — et le désir lui vint de poser son front, comme il l'avait fait un soir, sur cette robe sombre...

— Pourquoi ai-je trop lu, Marthe ?

— Parce que cela te rend malheureux, mon petit cousin... toutes tes mélancolies, tes complications, à quoi je ne comprends rien, je sais où tu les prends, va...

— N'essaie pas de comprendre...

— Oh ! je sais bien que tu es plus instruit que moi, plus intelligent. Il me semble pourtant que tu es dupe de tes lectures — tu crois trop que c'est arrivé...

— Tu es sotte...

— Je ne suis pas une intellectuelle, c'est sûr... cela m'amuse de lire, cependant... Mais lorsque c'est fini, je n'y pense plus. Je ne mêle pas cela à ma vie. — Zette, une petite cousine qui a douze ans, me demande toujours des livres de Zénaïde Fleuriot, des livres qui font pleurer, « parce que j'aime pleurer », me dit-elle. Seulement après, elle essuie ses yeux et joue à la poupée. C'est ce qu'il faut faire...

Jean-Paul se leva excédé....

— Tu ne me comprendras jamais, murmura-t-il.

Elle le regarda, les yeux brouillés, les deux mains croisées sur la robe sombre, et ils parlèrent de choses indifférentes : son père était sorti, elle devait aller en matinée, à la Comédie-Française....

VII

Jean-Paul entra dans la chapelle des Carmes. La messe de huit heures était dite, et les personnes qui avaient communi demeuraient prosternées dans l'ombre. Jean-Paul savait que

Marthe venait souvent à cette messe — et il ne s'avoua pas que c'était elle qu'il y venait chercher.

Mais ne la voyant pas d'abord, il se sentit triste... — et, agenouillé, le front dans les mains, il murmurait :

— Mon Dieu, vous savez bien que je ne l'aime pas... Jamais le désir ne m'a effleuré de vivre avec elle toujours ; jamais je n'ai été ému de poser sur son front mes lèvres.

A ce moment, il la vit qui s'avançait, grave, un peu pâle, le regard encore lointain, à peine réveillée de l'extase. Il la rejoignit à la porte.

— Papa m'a donné rendez-vous au Luxembourg, lui dit-elle, viens avec moi.

Ils entrèrent dans le jardin déjà feuillu, où des oiseaux et des enfants poussaient des cris. Des cerceaux s'égarèrent dans leurs jambes. Ils se taisaient, elle grave toujours, lui ému un peu et curieux de son émotion. Il regarda Marthe encore : elle n'éveillait en lui aucun désir. Le simple chapeau de paille faisait sur son visage une ombre mouvante. Elle acheta le petit pain habituel à une vieille marchande qui l'entretint un instant de ses rhumatismes.

— Tiens mon missel, dit-elle à Jean-Paul — et lentement se mit à manger, par menus morceaux.

— Pourquoi me regardes-tu, Jean-Paul ?

— Je ne sais... J'aime cette robe simple — j'aime « ton air d'être ailleurs » de jeune fille qui va aux messes matinales et que le jeûne pâlit...

— Casse-cou ! Littérature ! Mon petit cousin...

— C'est vrai, Marthe, il n'y a en moi que de la littérature...

Et Jean-Paul ajouta, à mi-voix, pour lui-même : « Qui m'en délivrera ? »

Alors il sourit, ayant conscience d'être ridicule et d'un romantisme désuet. Un vers de Jammes vint à ses lèvres :

Le jeune homme des temps anciens que je suis...

— Voilà papa, dit Marthe.

M. Jules Balzon s'avançait, traînant les pieds, menu dans sa lourde pelisse, soigneusement boutonnée, malgré la tiédeur de ce nouveau printemps. Il souriait eux deux jeunes gens — et mille plis fripaient sa figure couperosée.

— Mes petits enfants, vous m'accompagnez jusqu'à la maison?

— Tu ne veux pas te promener, père?

— Non, j'ai des copies à corriger. Jean-Paul, sais-tu qu'un de mes élèves, dans toutes ses dissertations, et quel que soit le sujet, s'amuse à citer de ton Barrès? Il a quinze ans! Comme c'est humiliant pour moi, qui n'y ai jamais rien compris!

— Oh! mon oncle, vous voulez rire...

— Non, non. J'ai lu *le Jardin de Bérénice* : l'auteur explique ce qu'il veut dire dans des avant-propos, des notes et des préfaces, mais je ne comprends pas quand même...

Jean-Paul se garda bien de défendre le maître qu'il aimait. Son vieux cousin n'avait jamais eu de goût que pour les ouvrages d'un renanisme facile. Il lui importait peu que la substance en fût médiocre : l'œuvre d'Anatole France le contentait parfaitement. Et Jean-Paul s'exaspéra souvent de l'entendre disserter à la manière de l'insupportable Bergeret.

Pour changer de conversation, le jeune homme questionna M. Balzon sur Lucile de Chateaubriand. Depuis des années, le professeur s'occupait amoureusement d'un travail où revivait la mystérieuse et triste jeune fille.

Mais Marthe, dont l'esprit était ailleurs, demanda soudain :

— Jean-Paul, iras-tu demain goûter chez Mme des Onges?

Il sentit dans la voix un peu basse et voilée de Marthe une anxiété qui l'amusa.

— Je ne sais, j'y meurs d'ennui...

Elle insista :

— Il faut venir, mon petit cousin, on m'a présenté hier, chez les Burand-Martin, un garçon bizarre, mal habillé, que sa mère oblige à traîner dans les salons. Il t'a connu au collège et s'appelle, je crois, Vincent Hiéron... C'est une occasion de le revoir... T'en souviens-tu?

— Je me souviens... murmura Jean-Paul.

Il allait revoir Vincent. Il y eut dans son cœur un tumulte de joie.

A cet ami, sous les platanes du collège, il avait confié ses premières mélancolies. Jean-Paul évoqua, dans un visage creusé, des yeux d'ardeur et de passion. Quelle âme fiévreuse habitait ce corps trop frêle! Plus tard, Vincent avait semblé

fuir Jean-Paul, dont le dilettantisme l'exaspérait. Lui serait mort de ne pas croire. Un frénétique besoin d'affirmer le possédait.

Jean-Paul le savait engagé dans une entreprise de démocratie chrétienne dont il ne connaissait presque rien. Le dimanche, sur le péristyle de Saint-François-Xavier, il avait remarqué cependant des jeunes gens pâles et doux, cravatés d'une lavallière noire, de classe indécise, et qui offraient poliment une feuille hebdomadaire : *Amour et foi*.

« Il veut me revoir ! » — pensa le jeune homme. Et soudain, il sentit en lui la joie de sa vingtième année.

Il s'arrêta devant le vieil hôtel que les Balzon habitaient rue Garancière.

— Jean-Paul, dit le professeur, n'oublie pas que nous comptons sur toi pour les vacances de Pâques.

Et comme il prenait congé, la jeune fille répéta :

— Nous comptons sur toi.....

VIII

Jean-Paul traversa la place Saint-Sulpice, où jouaient les enfants du catéchisme. Un corbillard de pauvre, contre le trottoir, attendait. Des écoliers riaient et se bousculaient autour du kiosque à journaux. Jean-Paul songeait à ce vieux domaine de Castelnau, dans la lande, qu'une lieue séparait de celui de son père et où il fut un petit garçon trop nerveux. Marthe se cachait derrière les arbres, s'amusait à lui faire peur, puis l'embrassait avec emportement...

Il revit l'obscure maison de campagne, aux murs énormes, si fraîche dans les lourds étés — il évoqua le fruitier, sa bonne odeur de placard et de coing où il goûtait avec Marthe à quatre heures — et essuyait à son tablier des doigts gluants de confiture, — le grand salon, dont une poutre transversale soutenait le plafond, la Cérès de la pendule, les petits « poufs » second empire, recouverts de soie noire et piqués de boutons jaunes, l'album à photographies, où des messieurs et des dames souriaient qu'on ne connaissait plus — les hautes lampes à huile.... Et il évoqua aussi le parc, l'allée herbeuse où, enfants, ils s'arrêtaient « pour écouter le silence », disait Marthe... Alors le vent faisait un bruit monotone et doux dans les pins ondulants...

— « O mon enfance, se disait Jean-Paul, c'est vers vous toujours que je reviens — c'est vous que je veux retrouver dans la maison de campagne trop grande. Il y avait des chambres qu'on n'ouvrait jamais et, sur les cheminées, des coquillages rapportés de voyage par des personnes mortes. Je me souviens que Marthe les appuyait contre mon oreille et me disait : entends le bruit de la mer... »

L'ascenseur s'arrêta à son étage.

Il travailla jusqu'à l'heure où, devant sa fenêtre ouverte au tiède crépuscule, il regarda le jour mourir et les souvenirs s'éveiller. — Il songeait : que m'est-il arrivé d'heureux aujourd'hui ? Alors il sourit, à cause de Vincent Hiéron qu'il devait voir le lendemain — et évoqua la cour du collège où son ami était déjà un enfant pâle et tourmenté qu'on punissait parce qu'il ne jouait pas.

IX

Des messieurs en redingote, mornes et résignés, encombraient les passages, et vainement la maîtresse de maison les suppliait de s'asseoir : héroïquement, ils voulaient rester debout, cependant que, devant la cheminée, des poètes se succédaient. Il y en avait de très vieux, qui, malgré la couperose de leurs joues et leur ventre ridicule, clamaient passionnément des vers d'amour. — Et Jean-Paul éprouvait à leur endroit quelque pitié. Mais les jeunes, avec leurs faces amères et défiantes, l'exaspéraient — ceux surtout qui portaient des cheveux longs et des cravates à triple tour, ceux qui écrivaient eux-mêmes leurs noms sur les carnets des journalistes... De toute cette littérature, une impression de médiocrité, de pauvreté se dégageait, dont chacun, semblait-il, avait conscience : quand le poète regagnait sa place, serrant des mains, opposant un sourire d'ineffable satisfaction aux « *très bien* » « *très bien* » des confrères — un silence terrible s'établissait... on parlait bas... ; les plus bornés éprouvaient un malaise qu'ils ne s'expliquaient pas — les gens ironiques entourés de poètes, ou de parents et d'amis de poètes, ne savaient que faire de leur ironie — les violents se mouraient d'indignation rentrée — et les dilettantes, pour qui la bêtise humaine constitue un spectacle plaisant, demeuraient, eux aussi, atterrés devant cet excès de ridicule.

Dans la cohue, Jean-Paul essayait vainement de reconnaître Vincent Hiéron. — Excédé, il se réfugia au petit salon, jusqu'où n'arrivaient pas les clameurs des poètes...

Une seule lampe y mettait son âme recueillie. On sentait que les maîtres de maison devaient passer là leur soirée : les fauteuils étaient affaissés, une boîte à ouvrage accrochait de la lumière... Jean-Paul, un peu gêné de violer cette intimité, fut sensible à tant de bonne paix et de recueillement. Il demanda pardon à ces choses qui lui étaient étrangères, mais qui avaient l'air si doux, et s'assit. On n'avait pas fermé les contrevents de la porte-fenêtre. L'arbre du jardin se détachait sur un morceau de ciel encore pâle.

Un couple entra. Jean-Paul, dont la vue était basse, devina seulement la présence de Marthe. Il ne voyait que sa silhouette, ses cheveux fauves et lumineux, sa poitrine irréelle... et comme toujours, il la jugea peu désirable. Elle se retourna :

— Jean-Paul, tu es là ?... Faut-il, Monsieur — dit-elle en souriant au jeune homme qui l'accompagnait — que je vous présente un ancien ami ?

Le jeune homme entra dans le rayonnement de la lampe. Et Jean-Paul murmura le nom de son ami d'enfance :

— Vincent...

X

Comme il avait peu changé ! Jean-Paul reconnut l'orgueil douloureux de ce visage — et tout ce corps chétif secoué par une âme violente, insatisfaite... Il se rappela les prétentions exaspérées du collégien, ses mépris sifflants. — Le regard seul était plus calme ; on y voyait la paix de ceux qui vivent face à face avec leur Dieu.

Jean-Paul répétait :

— Te voilà... c'est toi...

— Je t'avais reconnu déjà en entrant dans le salon, Jean-Paul. Et d'abord, sois assuré que je ne suis au milieu de ces imbéciles que pour obéir à ma mère. Mais j'aurai vingt-et-un ans dans un mois. Je serai délivré !

— Pourquoi, Vincent, n'es-tu pas venu vers moi, puisque tu m'as reconnu ?

... A ce moment, Jean-Paul regarda Marthe. Elle comprit et s'éloigna, triste — se sentant si peu de chose aux yeux

du bien-aimé, dès qu'un ami ou même un simple camarade était là.

— Je me suis au contraire dissimulé, pour te mieux observer, disait Vincent.

Il considéra un instant Jean-Paul, et ajouta :

— Ah ! oui, tu es resté le même... ; il m'a suffi de te voir aller et venir dans ce salon, de groupe en groupe, comme jadis en récréation... il m'a suffi de voir ta démarche hésitante et ta solitude, et quand on lisait certaines inepties, j'ai bien reconnu la façon dont s'abaissent les coins de ta bouche...

Ils revinrent ensemble. Jean-Paul parlait, parlait, cédant au besoin de livrer son âme à l'ami retrouvé. Il disait sa tristesse incurable, sa débile volonté, combien la vie lui apparaissait médiocre...

— Tu me disais les mêmes choses au collège, Jean-Paul, et tu me les rediras jusqu'à l'heure où tu sauras ce que veut dire *se renoncer*.

— Je ne le puis. Je ne m'appartiens plus... déjà au collège, tu me jugeais « livresque », je me souviens.

— L'amour des livres, Jean-Paul, c'est encore l'amour de toi-même, car tu ne lis que ceux où tu te retrouves. Mais l'homme n'est à lui-même qu'un bien petit dieu. Tu ne vis pas, parce que tu es ton prisonnier. Il faut se renoncer pour vivre...

Il avait ce ton de prédicant qu'affectent les jeunes hommes inquiets de problèmes sociaux et religieux.

— Je ne peux pas... je ne peux pas...

— J'ai prié pour toi, Jean-Paul, même quand tu me croyais loin... Je prierai jusqu'à l'heure où tu seras enfin délivré de toi-même... — où tu te seras donné à Dieu — et à Dieu dans les hommes.

Jean-Paul ne sourit pas d'une telle éloquence, car il avait, au collège, entendu cette même voix. Le désir lui vint d'être seul pour pleurer.

Ils se turent, séparés à chaque instant par l'ignoble cohue du boulevard Saint-Michel. — Ah ! comme Jean-Paul les exécrait ces faces d'étudiants exténués, couvertes souvent de boutons — fendues par des rires.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent devant la maison où Vincent habitait, rue des Ecoles.

— Connais-tu l'union *Amour et foi*, Jean-Paul? — demanda brusquement Vincent.

— Oui, de nom. J'ai vu souvent des affiches rouges... et j'ai même assisté à une conférence de Jérôme Servet — qui la dirige, n'est-ce pas ?

— C'est cela. D'ailleurs nous en causerons.

Ils fixèrent un rendez-vous pour le lendemain.

Les enfants quittaient le Luxembourg où des couples s'attardaient encore. Jean-Paul demeura seul dans le jour mourant. Comme l'âme de son ami était loin de la sienne !

— « Il ne revient vers moi que pour me sauver, se dit-il. Ah ! que m'importe d'être sauvé par lui, si j'en veux être aimé... ? Et puis mon cœur est las de ces conversions que suit l'inévitable reniement. Après une crise religieuse, j'eus le sentiment toujours que dans ces colloques passionnés de mon âme avec Dieu, relus aux heures de dégoût, je fis moi-même tous les frais : les demandes et les réponses n'y sont que de moi. — Mais trop faible est ma pauvre voix pour tenir longtemps les deux rôles...

Jean-Paul songea qu'il s'était livré sans arrière-pensée à l'ami presque toujours silencieux...

— Comme il m'observait ! se dit-il.

Un autobus monstrueux remplit en ce moment la rue des Saint-Pères d'un fracas de ferrailles. Jean-Paul ferma les yeux.

DEUXIÈME PARTIE

I

Vincent Hiéron, le regard perdu, suivait la rue Barbet-de-Jouy. Des serviteurs, graves et bien nourris, s'employaient à faire luire le cuivre des sonnettes. Deux dames vêtues de noir, un lourd missel dans la main, avaient encore, sur leur visage poli et blanc un reflet de joie et d'extase mystique — et souriaient, songeant peut-être au chocolat et au pain grillé qu'on mange plus tard, avec plus d'appétit, les matins de communion... Un coupé profond et bas attendait devant une porte cochère — et le jeune valet de pied, encore congestionné par le sommeil, les lèvres luisantes d'un déjeuner à la fourchette,

eut un regard de mépris pour Vincent, dont le pardessus fatigué et la cravate lavallière, sans doute, ne lui agréaient point...

Mais Vincent était insensible à cette atmosphère de luxe paisible, catholique et fermé. Rue de Babylone, il franchit le seuil d'une maison neuve, surchargée de motifs ornementaux selon le goût des entrepreneurs modernes. Sur le balcon, au premier, on lisait en lettres énormes : *Amour et foi*. Des jeunes gens entraient et sortaient avec des airs affairés de fourmis. Vincent Hiéron traversa le vestibule tapissé d'affiches rouges et de proclamations. Des adolescents lui prirent la main au passage. Quelques-uns l'appelèrent par son petit nom. Ils mirent dans ce « Vincent » une tendresse à la fois respectueuse et familière.

Mais lui les salua d'un geste bref et s'engagea dans l'escalier. Sur le premier palier, il souleva une portière. La pièce était basse et sans fenêtre. Un poing de bronze, qui semblait jaillir du mur, tenait un flambeau d'où tombait la lumière électrique. Contre la tapisserie de soie feuille-morte, le masque de Pascal se détachait au-dessous d'un étroit Christ janséniste. Vincent souleva encore une portière et pénétra dans le bureau où Jérôme l'attendait.

I

Il était seul, debout, le front collé contre la vitre, les poings enfoncés dans les poches d'un veston déformé et taché. Ceux qui l'aimaient ne voyaient pas sa cravate mal nouée, ses cheveux en désordre, cette bouche commune dans la face lourde, le cou énorme, les joues flasques et toujours mal rasées — ils ne voyaient que ses yeux admirables, un regard perdu, un regard qui atteignait les âmes — et de belles mains longues et fines qui, dans un geste habituel, allaient sans cesse vers les mains de l'homme à conquérir, et, crispées, les retenaient d'une étreinte impérieuse... Il se retourna et sourit.

— Tu viens, mon Vincent, au moment où je suis triste, où je désirais ta présence.

Vincent rougit de plaisir... il était de ceux que cette voix émouvait chaque jour comme une joie nouvelle...

— Vraiment, je ne te gêne pas ? Tu ne travaillais pas?

— Non, mon petit, je suis las... Si tu savais...

Il s'assit devant son bureau, les bras pendants...

— Mauvaises nouvelles de Rome ?

— Plutôt... une lettre ambiguë, comme ils savent les écrire là-bas, des louanges mesurées, des réticences, des menaces déguisées sous une bénédiction. Mais je sais que Monseigneur Bonaud, qui interdit à ses séminaristes et à ses prêtres de suivre nos congrès et de lire nos journaux, a été approuvé. Son exemple sera suivi. Plusieurs élèves du grand séminaire m'ont écrit des lettres désespérées...

— C'est là ta revanche, Jérôme. L'évêque leur impose une discipline extérieure, mais qu'importe, si leurs âmes lui échappent, si elles te sont à jamais passionnément soumises ?

Jérôme sourit.

— Tu dis là des choses terribles, mon petit Vincent.

— Ah! Jérôme, oublions toutes ces politiques, toutes ces odieuses roueries. C'était si beau autrefois, quand le monde nous ignorait, cette vie d'enthousiasme et de ferveur. On allait, tu te souviens, dans des banlieues... On entrait chez des marchands de vin. Il y avait une conférence dans l'arrière-boutique. Tu parlais, on t'interrompait d'abord avec des farces ignobles, de gros rires. Peu à peu ces pauvres âmes s'éveillaient ; une gravité inconnue apparaissait au fond des regards — et tu pouvais alors parler du Christ.

Jérôme souriait, le regard perdu.

— Je me souviens... je me souviens.

— Ah, Jérôme, ces retours dans la nuit, l'hiver, un masque de pluie sur la figure — ou dans les tièdes printemps, les yeux au ciel qui charriait des astres entre les bords rapprochés des toits...

— Je me souviens, Vincent.

— Et Montmartre, Montmartre... tu te le rappelles ? Les montées silencieuses vers la basilique, le soir? Des femmes et de jeunes hommes passaient en chantant des refrains. Les vitres des cabarets s'embrasaient. Les ailes illuminées du Moulin Rouge tournoyaient au-dessus de toutes ces ignominies... Nous entrions dans la basilique. Et la veillée commençait, exténuante et délicieuse. D'heure en heure, nous allions à la Sacristie nous reposer. Tu nous lisais le *Mystère de Jésus*... Quelle foi nous avions dans notre cause! Comme notre âme était ardente en nous ! Je croyais bien, à cette heure-là, que nous allions rendre la France à Jésus-Christ...

Jérôme d'un geste protesta.

— Mais mon petit, rien n'est changé, rien...

— Tout est changé, Jérôme; nous sommes une puissance, nous avons des journaux au service d'un programme politique. Nos chefs spirituels nous suspectent. Nos amis de la première heure nous abandonnent...

— Ils nous trahissent.

— Ils ne nous comprennent plus. Nous ne leur parlons plus la même langue.

Vincent s'interrompit, stupéfait de son audace.

— Ah, assez, mon petit, — cria le maître impérieux et cassant — ou je croirais que tu veux les rejoindre.

— Moi, t'abandonner, Jérôme, y penses-tu? Ne sais-tu pas que je suis à toi et à jamais ?

Le maître lui prit les mains et le regarda fixement.

— Oui, je sais que tu es un fidèle et que je peux m'appuyer sur toi...

Brusquement il changea de conversation :

— Et ce Jean-Paul Johanet, cet ami qu'on pourrait utiliser au journal, tu l'as vu ?

— Oui, il sera d'une conquête facile ; saturé de littérature, il analyse solitairement, au long des après-midi, sa petite âme vaine et compliquée.

— C'est l'heure où il faut prendre les âmes, observa Jérôme. Elles ne résistent plus, on les tient.

— Mais il faudra agir avec prudence, dit Vincent. Jean-Paul résistera, ayant quelque personnalité.

Le maître parut soucieux.

— Tant pis : je veux autour de moi des tempéraments qui me servent, non des personnalités qui me résistent... A bientôt, mon vieux. Si tu vois quelqu'un à ma porte, dis-lui que je ne reçois plus.

Vincent prit congé. Sous le masque de Pascal, un adolescent attendait.

— Jérôme est fatigué et ne peut recevoir, dit Vincent, très doucement.

Une douleur passa dans les yeux meurtris du jeune homme. Il avait goûté la joie d'être pendant quelques jours le disciple préféré... Il s'effaça devant Vincent, le front dur, sans même saluer.

— Ah, pauvre petit ! songeait Vincent, dans l'escalier, pourquoi m'en vouloir ? Ne serai-je pas un jour comme toi ?... Mais il y a quelqu'un qui est plus grand que cet homme, et pour qui je me suis moins sacrifié — et Celui-là m'aimera éternellement.

Et Vincent, élevant son esprit vers le seul maître qui ne déçoive pas, dans la rue bruyante et claire, au milieu de la cohue, murmurait : « Il pensait à moi dans son agonie ; Il a versé telle goutte de sang, pour moi... »

III

Et Jérôme pourtant, quand il fut seul, baissa les stores, se mit à genoux sur le tapis et, la tête dans ses mains, pria. Les souvenirs s'éveillaient en lui, évoqués par Vincent. Il eut peur : comme les temps lui semblaient loin, où il allait, suivi de quelques adolescents, à la recherche du Royaume de Dieu et de sa justice !...

Aujourd'hui, de tous côtés, il subit des attaques. Et les pires injures, les plus basses calomnies lui viennent des chrétiens baptisés comme lui et professant la même foi ; les hommes l'ont abandonné. Ils le laissent seul en face de son idéal — entouré seulement d'une jeunesse trop passionnée, de qui les adorations lui sont des causes d'orgueil...

Il se mit donc à genoux, et pria. Dès le collège, Jérôme s'était dégagé de toutes les formules. Il parlait à Dieu comme un ami parle à son ami. Mais il avait trop de lecture et offrait souvent au Père Céleste, en guise d'oraison, des réminiscences d'Ibsen et de Tolstoï. Souvent même, au milieu d'une prière, il se sentait bouleversé par un cri qui lui montait aux lèvres ; il le notait alors, et ce cri répété à la fin d'une conférence, avec le frémissement de voix voulu, touchait une âme...

— Est-il vrai, Père, que je ne cherche plus votre Royaume ? Est-ce uniquement pour ma gloire que je fais rêver, s'exalter, souffrir tant de jeunes cœurs ?

Le mépris qu'il sentit en lui à l'endroit des honneurs humains le rassura.

— Comme au premier jour, Seigneur, murmura-t-il, votre présence en moi me remplit d'un amour assez grand pour

transformer le monde, susciter *dès ici-bas* le Royaume de justice, afin que votre volonté soit faite *sur la terre*, comme au cie .

C'est la bonne nouvelle que je veux annoncer à cette foule, dont Vous eûtes pitié — et à qui des méchants ont fait croire que votre évangile — votre Eglise condamnent leurs espoirs d'une cité plus juste et plus fraternelle...

Travailler pour moi? Père, vous savez qu je n'ai rien désiré au monde que l'amour. Mais depuis longtemps je me résigne à être de ceux que Vous avez exilés de l'amour humain. — Ces pauvres petits qui m'aiment ne me sont rien, rien que des âmes à jeter dans le courant qui mène à Vous.

Il se releva, considéra les photographies qui couvraient les murs et reconnut quelques-uns de ces regards, de ces sourires. Tel jeune homme l'avait accompagné un soir, sur la route baignée de lune, après une conférence dans cette petite ville dont Jérôme a oublié le nom. Ils revinrent lentement, à pied, vers la maison de campagne où on lui avait préparé une chambre.

Le jeune homme — de qui l'adolescence avait été solitaire. dans l'étroite sous-préfecture — tremblait de joie en présence de cette grande âme venue de si loin, pour lui porter les paroles qui font vivre. Jérôme se souvient de la conférence : une bataille où il avait dompté, rendu silencieuse la foule grondante... Mais pourquoi se rappelle-t-il le retour dans la campagne endormie ? Une lumière surnaturelle élargissait les labours, à l'infini. Une métairie, où le chien de garde aboya, semblait dormir au ras de terre, serrant autour d'elle les étables et le jardin...

Jérôme s'appuyait sur ce petit inconnu que l'émotion d'une telle « marche à l'étoile » élevait au-dessus de lui-même. Sa présence alors suffisait à remplir le cœur du Maître... Que ne peut-on voir, à certaines heures, dans le plus humble regard ? Tel être stupide et morne fut sublime une fois dans sa vie : le soir où Jérôme lui parla...

Beaucoup d'autres avaient écrit sur leur photographie : *A Jérôme — à mon unique ami — à celui qui m'a révélé la vérité.* — Pauvres visages dont le sourire n'éveillait aucun souvenir dans son cœur !

Jérôme Servet sentit en lui cette exaltation d'où peut naître

un chef-d'œuvre. Il sonna. Le secrétaire parut. Jérôme commença de dicter.

IV

Dans les allées du Luxembourg, les bonnes réunissent pour le départ les pelles, les seaux, les cordes à sauter. Autour du bassin, sur les terrasses, des petits garçons et des petites filles se poursuivent encore avec des cris d'oiseaux.

Jean-Paul va doucement, cherchant les allées solitaires. Il se forge un idéal de vie grave et sérieuse — une vie toute pleine de religion et d'inquiétudes d'ordre social. Une chanson accompagne, en sourdine, sa rêverie; — quoiqu'elle chante dans son cœur, il l'entend distincte et comme éparse dans l'air. C'est la chanson du pauvre Verlaine assagi :

Elle dit la voix reconnue
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.....

Il hâte un peu le pas... L'heure est proche, où Vincent viendra — comme chaque soir — lui parler de la Cause. Aux brusques menaces, aux supplications de son ami, il trouve une volupté singulière. Déjà un espoir se lève et rayonne sur son cœur dévasté : abandonner tous les orgueils, toutes les inquiétudes, toutes les complications de la vie — être fervent aux messes du matin, sur semaine — communier passionnément au milieu des plus humbles femmes — puis se joindre à d'autres jeunes gens austères et purs, vivre dans leur atmosphère de piété, d'amitié grave, d'apostolat discret... tels sont les vœux que Jean-Paul découvre en lui...

Une prière s'exhale de son âme pacifiée. Il quitte le jardin et, dans la douceur de la nuit commençante, entre à Saint-Sulpice. La chapelle de la Vierge est presque déserte ; à peine quelques ombres qui sont des tristesses, des pauvretés, d'humbles misères agenouillées. Jean-Paul unit tendrement sa peine à toutes ces peines inconnues. Il dit :

— Mon Dieu qui m'avez donné la grâce de comprendre vos soirs et de pleurer devant leur mystère, vous savez de quels rêves je les ai peuplés. Vous Vous êtes plu, malgré cela, à ne jamais troubler ma vie. Vous m'avez ménagé, dans une chambre paisible, en la compagnie des livres, une calme existence.

Mon Seigneur et mon Dieu, que puis-je dire pour ma défense... ? Je trouve cela qu'il me sera beaucoup pardonné à cause que je n'ai pas beaucoup aimé : il y a entre votre Justice et moi toutes les larmes de mon adolescence.

Dans les pires égarements, quelque chose en moi a toujours crié vers Vous. O mon Dieu, que ces heures me soient comptées où je Vous ai aimé à l'ombre des chapelles...

Dans la rue, parmi la foule qui allait, lasse et joyeuse, à cause de la nuit proche où l'on peut aimer et dormir, l'exaltation de Jean-Paul s'apaisa. Il songea à ce congrès d'*Amour et foi* qui avait lieu à Bordeaux. Il pourrait s'y arrêter quelques semaines avant d'aller finir à Johanet les vacances de Pâques. Conversant avec lui-même, Jean-Paul murmurait:

— Je sais que Jérôme Servet est un ingénieux capteur d'âmes... ah! qu'il prenne la mienne avec ses lassitudes et ses dégoûts ; qu'il les tue dans l'enthousiasme et dans l'amour de l'Idéal inconnu... Comme joyeusement je sacrifierais cette liberté qui ne m'a valu encore que des larmes!

Ne vaut-il pas mieux devenir l'esclave d'un Dieu, d'un maître, d'une doctrine — que demeurer l'enfant libre, mais solitaire et las, et qui, à certaines heures, voudrait bien mourir...? Vincent me dit qu'à l'union *Amour et foi* je trouverais des frères humbles et bons. Ils sauraient me faire partager les espoirs dont ils vivent.

Ainsi docilement, le jeune homme baisse la tête pour recevoir le joug. Mais l'idéal vers quoi il marche lui demeure inconnu ; il va en quelque sorte à reculons — les yeux levés sur les vieux dégoûts, sur les écœurements quotidiens. Il court à ce qui est peut-être la vérité — non parce que c'est la Vérité — mais pour se libérer des mornes tristesses qui le tuent...

V

Quelques heures plus tard, Jean-Paul s'habille pour le bal. Vincent, dans un fauteuil, le supplie d'assister au congrès d'*Amour et foi*. Mais Jean-Paul, décidé à se laisser convaincre, s'amuse d'abord à dire non...

— J'ai si peu de foi, Vincent, et je n'ai pas d'amour. Je ne crois guère qu'à la vanité de l'effort — et de ce que tu appelles l'action sociale...

Vincent se lève, exaspéré.

— Nous ne sommes pas des isolés, mon pauvre ami. La plus humble de nos actions ne saurait être indifférente au tout...

— Mais la plus importante ne se répercute que si près de nous! — répond Jean-Paul. Dieu lui-même, — s'il est vrai qu'il se fit homme, — n'a pu révéler sa vérité qu'à quelques milliers d'âmes — et la foule immense des vivants ne l'a pas connu...

— Il s'est révélé dans tous les cœurs; à la Révélation intérieure aucun homme n'a échappé...

— Avec cette belle discussion, mon cher, je vais arriver chez les des Onge au moment du cotillon.

— On s'en va. Mais je compte sur toi Dimanche, à la Réunion publique du congrès de Bordeaux... puisque tu dois traverser cette ville pour aller à Johanet. Pars trois semaines plus tôt, c'est très simple.

— Et mon travail ?

— Emporte des livres.

— Je réfléchirai.

Jean-Paul, maintenant, est seul — et se préoccupe de sa toilette. La chambre est très éclairée. Au pied du lit, les escarpins mettent deux étincelles. La chemise au plastron glacé est luisante sur le lit.

Dans la voiture, Jean-Paul, gêné par ses gants blancs, songe avec terreur qu'il n'a pas préparé la monnaie pour le cocher. Il fouille sa bourse sous le regard inquiet de l'homme. — Une pièce de 0,50, peut-être de 10 fr., roule dans le ruisseau...

VI

Le dos appuyé contre une porte, Jean-Paul regarde tournoyer les petits nuages de tulle sur quoi se penchent solennelles et bêtes les figures, toutes figées dans le même sourire.

— Tu ne danses pas, Jean-Paul ?

Marthe est devant lui, souriante et frêle. Un mince tissu bleu pastel la moule et se rétrécit dans le bas — au point qu'on se demande comment elle va danser. Elle semble à Jean-Paul une très fine petite fille en chemise de nuit. Et cependant qu'ils échangent des mots insignifiants, le jeune homme songe qu'il n'aurait qu'à vouloir pour posséder légitimement dans un

grand lit ces formes ébauchées. Ils causent. Un peu de valenciennes paraît dans l'entrebâillement du corsage. Mais ce qui séduit Jean-Paul c'est, derrière l'oreille, l'arc délicieux que dessinent les cheveux.

— Marthe, je vais te quitter...

— Tu pars ?

Le visage de la jeune fille s'empourpra.

— Je vais à Bordeaux avec Vincent. De là, je te rejoindrai dans un mois à la campagne.

— Je vois, dit Marthe rassurée, que M. Hiéron te fait du bien...

Jean-Paul protesta :

— Je ne suis pas encore de l'Union *Amour et foi*...

— Oh ! l'amour et toi... — et elle eut un pauvre sourire.

— Que veux-tu dire, Marthe ? — interrogea-t-il, l'air crispé.

Mais soudain les yeux pâles de Marthe se troublèrent ; elle regarda le lustre, pour empêcher ses larmes de couler. Elle passa et repassa sur son visage une touffe de roses.

Jean-Paul se sentit triste infiniment, au bord de cette petite âme douce qui l'aimait — et comme un boston préludait, il saisit la taille de la jeune fille et tourbillonna sans penser à rien....

VII

Huit jours après, dans une chambre de l'hôtel de France, à Bordeaux, Jean-Paul, à la fenêtre, évoque ces heures de délicieux énervement. Il s'est livré lui-même à la folle émotion des réunions publiques, il a crié, il a tressailli quand les sauvages couplets de l'*Internationale* ont fait, comme un vent de tempête, se baisser les têtes craintives et s'arrondir les douillettes ecclésiastiques. Il a voulu pleurer, quand, à cette foule silencieuse enfin, et conquise, Jérôme Servet jeta les mots de Miséricorde et d'Amour...

Jean-Paul s'abandonna à la volupté d'être une petite âme déraisonnable et fanatisée — cependant que Jérôme disait la force mystérieuse que le fidèle puise dans l'Eucharistie — et qui rend possibles tous les héroïsmes et tous les martyres.....

Jean-Paul évoque surtout cette réunion intime, à six heures, le soir où, d'une voix brisée de lassitude et d'émotion — d'une voix spiritualisée — Jérôme leur parla.

C'était dans une classe d'école libre. Tout le crépuscule tiède entrait par la fenêtre avec le chant des oiseaux. Jérôme leur parla.... que disait-il ? Jean-Paul ne sait plus. Une émotion extraordinaire le bouleversait. Ce fut l'éblouissement de la Vérité découverte : « joie... joie... pleurs de joie... » — Il se souvient qu'il a pleuré silencieusement dans un coin de la salle et que Jérôme répétait la parole de Pascal dans son *Mystère de Jésus*. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde — il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... » Il se rappelle avoir tressailli quand Jérôme les a suppliés d'élargir leur pauvre vie — de la rendre infinie, en la rattachant à une cause infinie....

Puis les camarades, un à un, s'en allèrent. Il ne resta plus dans la petite cour de récréation, où le jour mourait, où l'unique platane bruissait de cris d'oiseaux, que Jérôme, Vincent et Jean-Paul....

Jérôme a mis ses deux mains sur les épaules du jeune homme et il l'a regardé dans les yeux, avec une douceur et une force infinies, et lui a demandé d'une tremblante voix :

— Tu donnes tout à la cause — tout ?

Alors Jean-Paul a répété, des lèvres et du cœur, ce dernier cri du *Mystère de Jésus*

— Mon Dieu, je vous donne tout.

Et Jérôme l'a serré contre sa poitrine en disant :

— Tu t'es donné, Jean-Paul, tu ne t'appartiens plus. Vis pour les âmes désormais.

« Vivre pour les âmes, se donner aux âmes » : telle est la vie nouvelle qui s'offre à lui — route si simple et si claire dans un matin d'été, où s'avance en chantant le chœur des pèlerins ! « Vivre pour les âmes ! se donner aux âmes ! » Jean-Paul redit encore ces mots libérateurs...

« Je suis délivré, songe-t-il, et c'est vraiment *ma nuit* » ; toute la volonté qu'il croyait morte fermente en lui et son âme est à la fois paisible et passionnée, comme le soir de sa première communion.

VIII

On frappe à la porte. Jean-Paul s'effare de voir entrer M. Balzon et Marthe, en tenue de voyage.

— Il paraît que tu n'as pas arrêté nos chambres ?

Jean-Paul regarde les yeux ronds du vieux monsieur, son crâne luisant piqué de mille gouttelettes...

Jean-Paul a oublié. Il oublie toutes les commissions... on lui avait pourtant recommandé vingt fois... M. Balzon, qui hait l'insécurité et les surprises de la vie, ne cache pas son dépit.

— L'hôtel est plein et nous ne partons pour la campagne que dans deux jours... Sais-tu comment j'appelle ton étourderie, Jean-Paul ? De l'égoïsme, tout simplement.

Le vieux monsieur s'en va à la recherche de ses bagages et de deux chambres. On entend dans les couloirs sa voix suraiguë.

— J'avais d'autres soucis que ceux-là — dit Jean-Paul à Marthe, quand ils furent seuls. J'ai vécu deux jours d'enthousiasme et de joie...

Marthe le loue de devenir un « homme d'action ».

— Tu me raconteras tes impressions après-demain, à Castelnau.

— Il n'est plus question de cela, Marthe. Je n'irai vous y rejoindre que dans trois semaines. Il faut que je reste à Bordeaux avec Vincent Hiéron. Nous allons organiser un groupe *Amour et foi*.

— Tant pis... tant pis...

La jeune fille ne peut que répéter ces mots machinalement.

Mais M. Balzon revient, frais, souriant : il a trouvé deux chambres, on y a installé les bagages... Il faut le mettre au courant. Le vieux monsieur se désole pour la forme et se réjouit, au fond, d'avoir sa fille à lui seul...

— Tu ne t'ennuieras pas à Bordeaux, Jean-Paul. J'y ai vécu dix ans : c'est une aimable ville. Les plus grandes curiosités de l'endroit sont les marchands de vin. Cette profession confère ici une façon de noblesse. On les voit de cinq à sept, sur le Cours de l'Intendance et les Allées de Tourny, se lancer des regards de côté — et faire semblant de ne pas se voir. Ils ont de larges costumes anglais, s'intéressent au foot-ball ; ils ne lisent jamais et n'ont vu d'autres peintures que celles de leurs étonnants barbouilleurs locaux. Ils ne voyagent pas, ayant tous leur propriété à Pessac. Beaucoup cependant vont jusqu'à Arcachon, c'est pour eux le bout du monde...

Marthe, avant de se déshabiller, s'accoude à la fenêtre. Des flonflons d'orchestre montent d'un café voisin. C'est une tiède

nuit, et si claire que la jeune fille voit, à l'extrémité de la rue Esprit-des-Lois, les vergues noires des navires... Elle pense au cœur inaccessible du bien-aimé... Hélas ! Elle avait espéré s'en approcher un peu au long de ces vacances... Il faut renoncer à tout espoir. Son rêve est humble cependant. Elle ne veut que se dévouer, se donner tout entière, servir sans d'autre salaire que pouvoir servir encore... Elle ne demande pas d'être aimée : ce serait trop de joie — un excès de joie qui la tuerait, songe-t-elle...

Marthe sent qu'elle va pleurer. Sa gorge se serre... et soudain les larmes et les sanglots éclatent comme une pluie d'orage.

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

X^e^ Lettre à l'Amazone.

Connaissez-vous la sympathie? C'est un sentiment que vous éprouvez certainement, Amazone, plus que toute autre heureusement née, je l'ai lu dans vos yeux, mais que vous n'éprouvez pas avec la profondeur désespérée de qui n'en attend plus d'autre et qui le boit comme un rafraîchissement d'été.

Celui même qui ne désire plus rien, dont l'âme s'est repliée comme des antennes fatiguées d'avoir senti et palpé le monde, celui-là désire encore la sympathie. Ainsi que l'amour dont elle est peut-être un des masques, ou l'une des formes, car tous les sentiments actifs se ramènent à l'amour ou à sa négation, la sympathie tombe où elle peut. On la voit installée entre des personnes en apparence fort éloignées l'une de l'autre, rapprocher des caractères faits pour se combattre, des esprits d'essence différente et des cœurs aux aspirations divergentes, on le croyait et ils le croyaient eux-mêmes. La sympathie se prononce à l'improviste et s'affirme aussitôt avec une certaine indiscrétion. Elle connaît la jalousie, les désespoirs et les aveux timides et indirects, cherche à se manifester par de petits dévouements absurdes qui lui semblent autant d'actions d'éclat, et se montre fort dépitée quand elle se voit méconnue. Mais la sympathie ne se décourage pas. Elle invente sans cesse et n'est contente que dans l'activité, car,

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Or, la sympathie vit dans la foi, comme elle vit dans l'amour. Elle en arrive à considérer l'être auquel elle s'est vouée comme un dieu à l'ombre duquel elle vit et loin duquel elle ne saurait vivre. A force d'aimer et de veiller, elle finit par se croire je ne sais quels droits de réciprocité et elle les implore avec une douceur sévère.

(Vous entendez bien qu'il s'agit de la sympathie profonde, qui n'a aucun rapport que de nom avec la sympathie distinguée qui figure lâchement au bas des lettres mensongères. Pour la préciser et me conformer à un langage plus philosophique, je l'appellerai maintenant amour de sympathie. Aussi bien je ne la veux examiner que dans ses rapports entre des êtres où elle peut devenir de l'amour, ce qui arrive très bien.)

La sympathie, donc, est une variété de l'amour et qui s'oppose assez bien à l'amour de passion qui a, malgré l'étymologie, des caractères tout différents. Tel qui ne compte plus, s'il y a jamais compté, sur l'amour frénétique, ne désespère pas encore de l'amour de sympathie. C'est lui qui régit les sociétés et qui en permet la vie sentimentale, passé l'âge de la fougue et de l'audace, car l'amour-passion est insociable et sans l'amour de sympathie, aux innombrables nuances, elles ne seraient pas ou ne seraient qu'une bacchanale triste. C'est par lui et pour lui qu'ont été inventés tous les jeux de la vie, les réunions, les spectacles, les parures, les fleurs et les sourires. C'est lui qui a donné un sens à la nature, à la démarche des femmes, aux gestes des hommes, à la pluie, au soleil, à la musique et à tous les arts qui le courtisent et lui tissent les étoffes où il brode. L'amour frénétique ne désire que lui-même, l'amour de sympathie désire le monde entier et ne se désire pas toujours lui-même. Il joue avec les parures de la vie dont il a besoin pour appuyer son désir et le justifier.

Mais souvent il n'a pas d'autres désirs que le désir.

La sympathie, par une de ses antennes, touche à l'amitié violente, par l'autre, à l'amour. Elle oscille, prête à toutes les transformations, elle est apte à devenir la matière de tout sentiment tendre, de toutes les complaisances essentielles. Mais souvent elle reste ce qu'elle est, car, malgré son instabilité, elle existe par elle-même. Elle n'est pas l'amitié, n'étant pas spécialement spirituelle. Elle aime tout de ce qu'elle aime, car elle pardonnerait tout, jusqu'à la trahison, jusqu'à l'indifférence.

A quoi bon chercher pour un sentiment, hybride comme les plus belles fleurs, un nom exact ? La pensée qui ne peut s'exercer clairement dans la parole, intérieure ou extérieure, reçoit cependant des mots qu'elle emploie une précision apparente qui la dépasse. Au fond, sur presque tous les sujets, nous pensons confusément et notre effort pour mettre de la clarté dans ces ténèbres heureuses n'aboutit souvent qu'à une confusion d'un autre genre. Quand nous avons nommé toutes les nuances de la mosaïque, il nous vient une surprise, c'est que nous en sentons moins bien la valeur que lorsque nous les confondions sous des termes généraux. Les analyses les plus strictes ne peuvent faire qu'il n'y ait pas de couleurs fondamentales, où les nuances se fondent et viennent mourir. Une trace de jaune va au jaune ; une trace de rouge va au rouge, et ne va que là. La répartition vaut peut-être mieux que l'analyse. Les obscures puissances du langage en ont jugé ainsi qui ont mis sous un nom tous les sentiments positifs, et sous un autre nom tous les sentiments négatifs. C'est la physique des sentiments, entrevue par Spinoza avant même qu'il y ait une physique. Loin de compliquer, comme la psychologie, qui

tend à s'y détruire elle-même, elle simplifie. Elle met dans le premier groupe, sous le nom d'amour, tous les sentiments favorables, bienveillants, tendant à la joie et à la conservation de l'individu et de l'espèce ; et dans l'autre, sous le nom de haine, tous les sentiments séparatistes qui tendent à détruire le lien que le premier groupe s'efforce sans cesse de nouer entre les êtres. Et cela n'est pas si simpliste que cela en a l'air, car il est évident que tous les sentiments de l'un ou l'autre, groupe peuvent se transformer les uns dans les autres, au moindre choc nerveux, tandis que la transformation d'un groupe à l'autre est excessivement rare et peut être considérée comme une sorte de catastrophisme moral.

Il y a cependant parmi la classification vulgaire née des habitudes du langage de singulières confusions, mais c'est la communauté d'origine de tous les sentiments qui en est la cause et le fait qu'ils n'existent pas en eux-mêmes, mais relativement à l'être qui les éprouve, et qui lui-même est complexe et contradictoire. Le langage s'est tiré d'affaire en suivant les apparences. Ainsi veux-je faire ici. Aussi bien, nous vivons sur les apparences. Nul être ne peut savoir ce qui se passe dans le cœur de l'être qui se serre contre sa poitrine. Les sentiments sincères vivent dans l'inquiétude. Peut-être que la planche sur laquelle ils s'engagent va céder et choir dans l'abîme. On est quelquefois sûr de soi, et encore ! On ne l'est jamais de l'être qui s'est accroché à votre cou, peut-être dans le seul but ironique de se faire passer de l'autre côté du fleuve. De là, le tragique de toute expérience sentimentale. Mais cela ne touche pas aux lois de la physique, en lesquelles nous devons avoir confiance, ce sont des lois.

Et puis, mon amie, quand j'admets que l'amour-passion, c'est à cela que je songeais, contient de la haine, en quoi il peut se métamorphoser, je ne parle pas d'après ma courte expérience, mais d'après « ce que l'on dit ». Je n'ai jamais vu, encore moins éprouvé, une telle métamorphose, et je ne crois pas volontiers qu'elle soit soudaine. Il y a un intermédiaire, la jalousie, qui est une maladie de l'amour (la jalousie, c'est de l'amour malade), et les maladies troublent l'évolution physiologique. Puis c'est une exception et on ne fait pas de classifications avec les cas particuliers.

Revenons maintenant à la sympathie que nous appelons maintemant l'amour, parce que c'est plus vrai, plus simple et plus commode. Mais il y a trop de choses dans ce mot

Né pour d'éternels parchemins.

Il contient trop de rêves. Nous sommes trop habitués à y enclore des joies trop précises et trop exaltées, d'un éclat trop intense, trop bref aussi, comme ces fleurs qui ont concentré toute une vie dans les éma-

nations d'une journée d'été. Choisissez-le vous-même, le mot qu'il faut, Penthésilée, en songeant, non à vos conquêtes, mais à vos alliances, et aux moments mélancoliques qui suivent la victoire aussi bien que la défaite. Songez aux cœurs dont vous ne voudriez pas être séparée ni un moment ni à l'autre, ni dans cet état de royale nonchalance, où l'on médite sa vie.

Moi, je raconte les actions des hommes et des femmes et je les analyse vainement. La sympathie, ou l'amour, dont je suis encore capable, n'a que des occasions rares de s'exercer et je ne les recherche plus. On m'a fait lire l'autre jour une tragédie d'un poète grec moderne construite sur les amours de l'ombre d'Achille. Il aima Polyxène, il aima Médée, il aima Hélène ; elles le sentirent pénétrer en lui comme un songe et lui sentait qu'il n'était qu'une ombre et sentait l'horreur de son état. Je n'avais pas compris tout d'abord la rénovation de cette légende post-hermétique, mais un matin j'en ai senti l'amertume et la beauté triste. Cette vie d'ombre, les hommes ne la mènent plus après, mais avant leur mort, dans la période crépusculaire où ils sont suspendus entre l'être et le néant,

Entre l'horreur de vivre et l'horreur de mourir,

et où ils tentent encore, poussés je ne sais par quelle inutile revivescence, de pénétrer comme des songes aux cœurs qui ne les songent plus. C'est peut-être pour ceux-là que des dieux ont créé la sympathie. Amazone, qu'en pensez-vous ?

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Louis Le Cardonnel : *Carmina sacra*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Henry Thédenat : *Quelques vers*, éditions de la Revue des Poètes, 2 fr. — Achille Paysant : *Vers Dieu*, éditions de la Revue des Poètes, 3 fr. 50. — Memento.

Il existe un jeu de société trop peu connu, mais qui mériterait un meilleur sort eu égard à sa valeur hautement édifiante, aux qualités qu'il exige et développe et aux arguments qu'il procure.

Si vous avez l'agrément d'une bibliothèque copieusement garnie, il ne tient qu'à vous de rassembler sur un tel divertissement l'attention d'une assemblée sensible aux choses de la poésie.

Choisissez secrètement un livre entre les ouvrages d'un poète, et, dans ce livre, une page qui ait quelque chance de n'être pas spécialement présente à la mémoire des assistants. Lisez et demandez à la ronde le nom de l'écrivain. L'épreuve est plaisante et décisive. Peu de médiocres poètes y résistent. Mais pour les autres, ils savent se faire reconnaître : un mot, un rythme, une image et leur nom monte spontanément aux lèvres de toute l'assistance.

Or il y a précisément entre mes mains un livre nouveau dont je

viens d'achever la lecture et dont je vais extraire quelques strophes, à mon sens des plus caractéristiques :

Ceux qui, n'étalant pas la rouge passion,
Ainsi qu'un vin brutal qu'on verse dans un verre
Grossier, ont enfermé leur pure émotion
Dans le contour serré d'une forme sévère ;

Et dont l'art délicat, sans jamais offenser
Dans notre âme le sens sacré de l'harmonie,
Avec enchantement fait rêver et penser :
Ceux-là furent doués d'un bienfaisant génie.

Je m'arrête et prends une autre page :

Hier, en parcourant les cités populeuses,
Le voyageur pieux trouvait presque toujours
Quelque chapelle étroite, où brûlaient des veilleuses,
Près d'un couvent, aux murs silencieux et sourds.

En entrant il craignait d'éveiller trop les dalles :
Et, dans l'obscurité, vers le Saint-Sacrement,
Voici qu'il entendait le chœur des voix claustrales
Sur un rythme alangui soupirer tendrement.

Il est temps de dire que ces vers sont de M. Louis Le Cardonnel et qu'ils sont tirés du nouveau livre **Carmina sacra**, que publie ce poète.

M. Louis Le Cardonnel jouit, dans le monde des lettres, d'une sorte de petite gloire paisible. La considération des lettrés lui est acquise. Quelques jeunes gens voient en lui un maître. En dehors de leur valeur absolue, ses œuvres prennent, entre les mains de ses admirateurs, comme une valeur démonstrative. Mais je me garderai bien de les réfuter comme des preuves ou des arguments.

Si j'avais treize ans et si je ne connaissais que M. Le Cardonnel, j'aurais cent raisons de voir en lui l'héritier de Lamartine, par exemple, de l'estimer comme le pur gardien de la poésie française et de l'admirer sans réserve. Mais nous n'en sommes plus là...

Certes des raisons demeurent de respecter l'œuvre de M. Louis Le Cardonnel. Quant à la nécessité, quant à l'opportunité de cette œuvre, je ne peux pas ne pas les mettre en doute. Nécessité ! opportunité ! voilà des mots bien pesants, bien pénibles ! Mais quel poète accepterait qu'on ne les prononçât point au sujet d'une œuvre *publiée*, et comment saurai-je honorer mieux un poète qu'en cherchant dans quelle mesure son ouvrage est nécessaire et opportun ?

En lisant et en relisant les vers corrects, scrupuleux et monotones qui composent ces *Carmina Sacra*, je me suis posé, non sans inquiétude, une question fort grave : Toutes les tentatives *modernes* vers ce qu'on est convenu d'appeler « la perfection classi-

que » ne supposent-elles pas l'effacement complet de ce qu'il pourrait y avoir de personnel dans un auteur ? — Je ne parle ici que de poésie. — Lorsqu'on feuillette les plus récents des ouvrages qui se recommandent de la « pureté classique », on est effaré par une sorte de fade et uniforme neutralité. Est-ce donc pour honorer les merveilleux écrivains de notre dix-septième siècle que les modernes « classiques » s'appliquent à rechercher des accents qui furent le propre d'un seul génie, à reprendre un vocabulaire imité jusque dans ses faiblesses, à copier des images désormais « historiques » ? Est-ce respecter cette perfection d'autrefois, est-ce retrouver cette mesure, que s'en tenir au choix des mots sans couleur, des épithètes pauvres ou plates ? Je lis un court poème de M. Le Cardonnel, *A l'enfant Simplicius :* il y est parlé de soucis, de Vierges, d'Anges, de sommeil. Or, les soucis sont *cuisants*, les Vierges *pures*, les Anges *charmants*, le sommeil *doux*. Irai-je ailleurs ? J'y trouverai la poésie *ailée* et l'immensité *pure*, j'y rencontrerai à toutes les pages un vocabulaire philosophique fort usagé et alourdi de majuscules : Essence, Cause, Verbe, Règle, Au-Delà, Paix, et toutes expressions empruntées aux modèles les plus connus de l'éloquence, de la pompeuse et vêtuste éloquence.

Mais le poète ne sait-il pas lui-même le défaut de cette écriture et comme elle est irrémédiablement déchue ? Je serais tenté de le croire, puisque je lis :

> O jeunes gens, espoir de l'antique Ausonie,
> — Si vous me pardonnez ce langage un peu vieux —

Mais nous n'en devons pas moins souffrir le déroulement ininterrompu et prolongé des métaphores « tombées dans le domaine public ». Nous n'en devons pas moins connaître, une fois de plus, l'ennui mécanique des strophes que l'érudition garnit à souhait de ces noms propres *qui font bien dans les vers*.

De temps en temps, un enjambement imprévu et inexplicable semble une allusion à certaines vicissitudes de la poésie... Ailleurs, un mot insolite atteste de l'indépendance :

> Ce jour a des tiédeurs qu'on dirait *aprilines*.

Mais le flux monotone reprend son cours et submerge tout, même les idées heureuses, rarement apparues et dont l'esprit pourrait chercher à se satisfaire.

Qu'on ne me reproche pas de discuter à la surface et de méconnaître la profondeur et la gravité de certains sentiments. Les sentiments se font connaître par le langage et force nous est de les mesurer à la valeur de celui-ci. M. Louis le Cardonnel vient vers nous

les mains ouvertes pour donner... je ne suis pas préparé pour lui faire crédit.

J'attendais beaucoup de ce livre, je l'avoue sincèrement, mais je n'avais toutefois pas assez d'illusion pour devoir, après coup, me méfier de l'injustice.

§

Les **Quelques vers** dont M. Henry Thédenat (de l'Institut) publie une seconde édition ne sont point pour me reposer de la lecture des *Carmina sacra*.

Une petite préface commence par ces mots : « J'ai lu les charmants vers que vous avez composés comme un délassement de vos savants travaux. » C'est ainsi que la finesse débonnaire de François Coppée me rappelle à point qu'il s'agit là de *délassement*.

On oublie trop facilement la modestie dont les poètes se font un bouclier, mais la faute n'en revient-elle pas aux poètes trop prompts à déposer cette armure ?

Je vais maintenant citer une strophe :

L'homme est un voyageur en un lieu de passage,
Ici-bas tout finit :
Adieu, sommets aimés, adieu, rocher sauvage
Où l'aigle fait son nid.

Cette strophe n'est pas de Hugo, elle n'est pas de Lamartine. Cette strophe est un *délassement* de M. Henry Thédenat, qui a des loisirs et du savoir.

§

M. Achille Paysant a peut-être plus de loisirs et plus de patience que M. Thédenat, car son livre intitulé **Vers Dieu** est beaucoup plus volumineux que celui de M. Thédenat. *Un sonnet liminaire*, qui est comme une profession de foi, nous donne d'essentielles indications :

L'art veut être vécu. Laisse au genre ennuyeux,
Laisse la rhétorique et la littérature :
Il faut sans interprète écouter la nature
Et que le Dieu caché soit visible à tes yeux.

Avant d'écrire, aimer est bien ; souffrir est mieux.
L'esprit apprend du cœur à faire œuvre qui dure ;
Le poète s'inspire aux maux que l'homme endure
Et, vienne à lui manquer la terre, ose les Cieux.

Que dire du livre de M. Achille Paysant, qui ne soit à dire du livre de M. Thédenat, ou que je n'aie dit de celui de M. Le Cardonnel ? Ces messieurs ont tous du talent et font tous également sentir l'inanité de l'écriture. Il est réservé au seul critique de les connaître tous en-

semble, d'en être accablé et d'en acquérir par la suite réputation de brutalité.

Memento. — *Les Impalpables* de M. René d'Avril attestent une sensibilité un peu maigre, mais réelle, et le désir de connaître le monde par soi-même. — En écrivant *Au cœur de l'Idée*, M René Jacquet a trop souvent trahi les plus nobles ambitions. — *Les Chants* de M. Claude Odilé font entendre une voix tremblante, mais sympathique. — M. Charles-Julien Melaye, dans son petit recueil intitulé *Tendres plaintes*, étouffe quelques trouvailles sous des vulgarités que j'aurai peut-être un jour l'occasion de lui signaler précisément. — M. Albert Letombe dédie à Mistral *la Prière au Soleil*, livre plus sonore que substantiel. — *Le Mystère des mois*, de M. Fernand Hauser est un divertissement rimé sur le thème éternel du calendrier. — *A l'ombre du chemin* est un recueil de sages poèmes que M. Julien Reyne publie sous l'égide de M. Henri de Régnier. — *Le Jardin, mystique* de M. Maurice Largeris, semble un petit ouvrage d'érudition spéciale, rédigé sur le mode romantique. — M. Charles Troufleau intitule *Entre les murs* une sorte de roman social entièrement écrit en vers alexandrins. — Autre poème social que cet *Homme qui devient Dieu*, de M. Marcello Fabri (à signaler une imprévue préface en vers de M. P. Vigné d'Octon). — M. Albert Hennequin parle de la *Terre Poitevine* avec cette conviction qui est le meilleur mérite des poètes dits « de terroir ». — Poésie satirique, bucolique, mystique.... il y a de tout dans *les Sauvageons*, sonnets de M. Victor Ménagé. — *Le Livre de l'absence*, de M. Jean Azaïs, est un recueil de vingt poèmes d'amour, avec portrait de l'auteur. — *Sous la bannière aux trois Lions*, M. Gaston le Révérend réunit des poèmes normands rehaussés d'illustrations non moins normandes.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Camille Mallarmé : *Le Ressac*, B. Grasset, 3.5o. — Henriette de Visme : *Les Petites âmes*, Plon, 3 5o. — Gilbert de Voisins : *L'Enfant qui prit peur*, Ollendorff, 3.5o. — Pierre Hamp : *Le Rail*, « Nouvelle Revue française », 3.5o. — Henri Bidou : *Marie de Sainte-Heureuse*, Calmann-Lévy, 3.5o. — René Le Cœur : *Lili*, Librairie Universelle, 3.5o. — Louis Capillery : *Mais l'amour passa...* B. Grasset, 3.5o. — Léon Barry : *Au-delà du bonheur*, Alp. Lemerre, 3.5o. — Joseph Schewoebel : *A la cinquième prière*, Sansot, 3.5o. — Paul Labat : *Six Poppy Girls*, Sansot, 3.5o. — André Pavie : *Madame Bouverot, préfète*, Plon, 3.5o. — Henri Robas : *La loi qui tue*, Edition française, 3.5o. — Gilbert Stenger : *L'Imperturbable silence*, Perrin, 3.5o. — Jean Lœw : *La Passion*, « Le Temps présent », 3.5o.

Le Ressac, par Camille Mallarmé. Il est un usage fort en honneur chez les critiques : celui qui consiste à louer les défauts et à blâmer les qualités du premier livre d'un auteur. On risque souvent de lui faire perdre la tête et aussi le goût d'en publier un second, mais, vraiment, lui dire la vérité avec simplicité c'est trop simple; un critique se respectant doit toujours dogmatiser, créer des précédents, s'appuyer sur les exemples et promettre pour l'avenir, au nom du patient (je veux dire de l'auteur), des tas de choses qu'il est d'ailleurs incapable de tenir lui-même. Voici une jeune fille qui

débute dans les lettres par un livre de psychologie passionnée dont quelques pages seulement suffiraient à illustrer beaucoup de vieux Messieurs de lettres de ma connaissance et déjà j'entrevois les critiques des dits vieux Messieurs : « trop touffu », « trop fouillé », « trop buriné », « obscur », « pas assez humain », « pas assez naïf », « pas assez jeune fille », etc..., etc... Que si, par hasard, la jeune personne en question s'était permis le moindre enfantillage ou la plus petite coquetterie, Dieu sait ce qu'on lui aurait reproché. On l'aurait traitée de gamine, à moins qu'on ne lui ait imposé le silence... par le silence ! Il faudrait nous persuader, auteurs et critiques, patients et chirurgiens, que le bon livre vient au monde tout seul. Le génie littéraire est semblable au son du gong, il passe, il frappe et selon la force du coup le son est sourd ou vibrant et selon la qualité du métal les vibrations se prolongent en dedans ou en dehors. Je crois qu'il y a des livres qui sont dans l'air comme la peste ou le parfum des roses. Selon le vent ils s'abattent sur une génération de gens émus (il y a aussi ceux qui ne sentent rien. On n'a pas besoin de travailler pour ceux-là !) et les gens émus en sont tout heureux ou tout affligés. Mais qu'importe l'auteur ! Qu'importe le jeune homme, la jeune femme?

Le Ressac est une œuvre où toute la vie est contenue, sa force d'expansion et ses faiblesses d'expressions, ses emballements et ses désespoirs. Elle n'est guère plus invraisemblable que la vie réelle, seulement elle paraît factice parce qu'on y vit en beauté, pour le décor et pour le geste. Cela déçoit un peu ceux qui prétendent que la vie est laide. La vie n'est laide que pour ceux qui ne pensent pas. Quand on a fait le tour d'une chose, d'une action, d'un individu, c'est-à-dire qu'on a réfléchi, il est presque impossible de ne pas découvrir une beauté cachée — fût-elle atroce — à mettre en lumière. L'eau de ce *Ressac* est pure, profonde, apportant la grande intensité d'un élément dans ce récit puéril d'un divorce d'âme. C'est l'histoire de tous les êtres qui n'osent pas s'expliquer par pudeur, se défendre étant, pour certains esprits, une lâcheté peut-être inutile. Une jeune fille librement élevée, voyageuse, habituée aux migrations comme les oiseaux chercheurs de soleil, mais, comme eux, fidèle aux nids choisis par la volonté du cœur encore plus que par la coutume des sens, se trouve abandonnée au moment du mariage, le fiancé, né jaloux, sinon malin, reculant devant un caractère noblement aventureux. Alors elle se sauve jusqu'à Sienne, terre sainte de la pénitence amoureuse. Là elle s'attache aux pauvres des ruelles, aux richesses des églises et elle a des compagnons de voyage qui lui servent de jalons pour reconnaître le chemin parcouru. Elle pourrait aimer encore et être mieux aimée. Son amour ancien la reprend et la submerge à chaque rocher gravi sur ce calvaire du renoncement au possible. Il frappe à

la fois les sens, le cœur, l'imagination, montant toujours plus haut qu'elle-même. Elle ne peut écouter ni l'homme mûr, un peu ridicule, ni le jeune étranger, trop prudent qui lui tend la main trop tard. Ce qui la console encore le mieux de l'ancien chagrin, c'est le chagrin nouveau. Elle soigne Monica-Pia comme elle aurait soigné le petit animal savant qu'on lui aurait confié pour la défendre la nuit, contre les visites importunes. Les abandonnés de l'humanité ont toujours eu près d'eux un être, ou inconscient ou surhumain, qui les protégeait contre les pièges grossiers de l'existence. Et il est heureux que Monica-Pia soit morte, car le fiancé repentant revenu, la pauvrette n'avait plus de place auprès de la fiancée désormais comblée. Nous pouvons donc lire ce livre sans penser à un début de jeune fille. On ne ferait pas mieux à cinquante ans et si on émondait l'arbre il perdrait certainement son pittoresque, l'inégalité de ses meilleures branches. Le seul reproche que je ferais volontiers à l'auteur, c'est d'avoir gardé son vrai nom. Il est très lourd de s'appeler Mallarmé. Maintenant il est peut-être plus fier d'oser en convenir.

Les Petites âmes, par Henriette de Vismes. On étudie beaucoup les enfants de nos jours. Cela donne un frais verni, un renouveau à la littérature qui tournait, comme un cheval de Noria, dans le cercle vicieux des adultères. On voit moins les bêtises des parents à travers la tendre ingénuité des enfants qui les observent. Je ne crois pas du tout à la possibilité de toutes les jolies réflexions de cette petite Brigitte qui finit par tomber du haut de ses songes et aussi d'une fenêtre, mais cela me fait plaisir de voir éclore dans une âme de femme (qui est aussi une petite fille) l'âme d'une enfant sage, trop sage, conçue par elle. Brigitte indique les bons livres à lire à ses compagnes. Elle leur enseigne Bossuet comme une distraction et fait des réflexions philosophiques sur les directeurs de *la conscience humaine*. A 11 ans, c'est un peu précoce, mais les exceptions confirment la règle, ce qui n'est d'ailleurs pas très rassurant. « Ne riez point! » dit l'auteur en avant-propos. Nous n'avons pas envie de rire. Brigitte doit être ou l'enfant ou l'enfance de celle qui la raconte. Alors, dans les deux cas, le rire serait impie.

L'Enfant qui prit peur, par Gilbert de Voisins. Ceci est le récit d'une faute, de plusieurs fautes maternelles et paternelles vues au travers d'un tempérament d'enfant. Ce petit garçon très au courant de la vie est pourtant un naïf et il lui est bien difficile d'échapper à la contagion de la désespérance. Où trouver pour lui une affection pure dans ces humanités tellement imparfaites qu'elles ne peuvent même pas taire leurs désaccords devant l'âme qu'ils ont mission de former? Et puis il y a la vie, ce mensonge ou cette vérité quotidienne qu'on ne peut plus cacher aux jeunes gens, aux regards neufs qui en sont frappés jusqu'à en reproduire les effets néfastes

comme de simples appareils photographiques. Il y a les domestiques, ce refuge naturel des jeunes êtres laissés à l'aventure, et les domestiques leur apprennent toute la vilenie des dessous de l'existence. Cependant il faut remarquer ou faire remarquer aux amateurs de psychologies enfantines que les parents coupables ont presque toujours des enfants exceptionnels sous le rapport de l'intelligence, et les parents pleins de sollicitude pour leurs descendants produisent généralement des crétins. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je découvre cela. Que conclure ? Sinon que la loi du contraste est une loi fatale dont on est obligé, bon gré, mal gré, de subir les fluctuations.

Le Rail, par Pierre Hamp. Ce livre est tout noir, comme embué de fumée, de suie, et il n'est pas écrit pour les petites maîtresses qui voilent de rose leur lampe de chevet. Mais il est très intéressant et les derniers événements, grève ou accident de chemin de fer, le rendent fort utile pour notre instruction, sinon notre documentation. Nous assistons au rude travail des gares dites de triage où les rames de wagons doivent se débrouiller comme autant de fils d'un écheveau durant que l'éclair du train express les sillonne et quelquefois les culbute dans un grand coup de tonnerre. L'auteur emploie à dessein tout un lot de mots techniques vraiment curieux, du plus sincère pittoresque et de locutions singulières qui aident à la pénétration dans un monde fermé aux littérateurs gantés de blancs. Je n'aime pas les théories servant d'excuses aux grévistes, cependant je reconnais que les accusations portées contre les ministres capables de favoriser la grève par des phrases incendiaires quand ils sont députés et coupables de ne plus les admettre quand ils ont le portefeuille sont fort justes. Je propose même l'auteur pour la décoration, car il est d'usage, dans le gouvernement, de porter pour la croix ceux dont on a peur... ainsi faisaient les Juifs de jadis !... Pierre Hamp m'a l'air d'un Monsieur très dangereux. A bon entendeur, salut !

Marie de Sainte-Heureuse, par Henri Bidou. Ce sont deux charmants amoureux, du meilleur monde, ils visitent ensemble les musées, les expositions, les thés, littéraires ou non, et ils se tiennent au courant des bonnes œuvres (où l'on dit tant de mal du prochain). Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils lisent le *Mercure de France*, aussi leurs amours en sont un peu assombries (on le serait à moins !) et ils ne savent plus sur quel pied aimer ! Après avoir dit et écrit des choses très circonstanciées, d'une exquise élégance, ils s'aperçoivent enfin qu'ils ne s'aiment plus et, du coup, en tombent dans les bras l'un de l'autre pour se consoler. Ce n'est pas là une histoire banale, convenez-en, et c'est pourtant l'histoire de tous les amants qui cessent peut-être de s'aimer au moment où ils se le prouvent.

Lili, par René le Cœur. La triste vie du Monsieur trop bien né pour pouvoir travailler comme tout le monde et qui se précipite dans

le mariage d'argent. La vieille dame qui l'entretient légitimement est une bourgeoise ne donnant pas ses écus facilement et il faut les gagner, hélas! à la sueur de ses bras. Le pauvre Lionel de Clères commence à comprendre la bêtise de ses théories alors qu'il n'est plus temps de remonter le fleuve du Tendre et il demeure le vieux beau sans beauté, sans fortune, ayant tout vendu de lui-même pour ne pas déroger, jusqu'à son titre qu'un mauvais garçon compromet dans une affaire de cambriolage.

Mais l'Amour passa... par Louis Capillery. La femme abandonnée, parce qu'on a fini de l'aimer, la croyant coupable, peut prouver son innocence ; l'amour est parti, il a passé et son naturel capricieux ne revient pas sur le caprice. Présentée comme l'est cette héroïne, dont la tête s'auréole d'une sorte de légende, elle fait douter aussi le lecteur de sa bonne foi et on se demande si on ne dupe pas tout le monde dans cette histoire malgré son tragique dénouement.

Au-delà du bonheur, par Léon Barry. Une vocation religieuse qui commence par aveugler un jeune homme au point de le faire douter de la réalité de l'amour. Il ne voit pas le désespoir de sa mère, de celle qui veut être sa femme, et il entre dans un couvent lointain où il est tellement malheureux qu'il est obligé d'en sortir. Ayant renié l'amour et la religion, il court après la chimère de l'art et je pense que cet homme fera un raté dans toute la beauté du terme, en dépit de ses résignations philosophiques de la fin.

A la cinquième prière, par Joseph Schewoebel. De braves petits provinciaux qui s'en vont en Tunisie pour y transporter leurs habitudes et leurs paisibles mœurs de gens ordinaires ; mais le soleil les surprend, brûle en eux toutes les vieilles idées reçues, particulièrement celle de la pudeur. La femme, Mme Mireille Caponel, s'éprend d'un bel indigène et, après avoir vu avaler des sabres et mâcher des scorpions, elle se blase sur beaucoup de choses. Ses préjugés bourgeois tombent peu à peu avec ses vêtements et elle lâche son mari, un brave homme qui en mourra de chagrin. Dans cette œuvre, c'est l'indigène qui absorbe le conquérant et, après tout, c'est une justice assez normale.

Six Poppy Girls, par Paul Labat. Sous la conduite d'une sage duègne, intéressée à leur sort parce qu'elle est de moitié dans les bénéfices, les six petites Anglaises viennent à Paris pour y montrer chastement leur jambe et leur talent chorégraphique. Elles font leur métier consciencieusement et elles ont des amoureux à peu près platoniques. Ces aimables jeunes filles, prêtes à tous les combats pour défendre leur petit capital, sont aussi dangereuses que certaines maladies : quand on les croit à fleur de peau, elles ont déjà envahi tout l'intérieur. La façon polie et réservée dont l'auteur parle de leurs dessous

et de leurs amours ne permet pas de critiquer plus avant, mais, pour mon humble part, je préfère la fille du trottoir avec ou sans chahut. Ces demi-courtisanes ont donné aux hommes de Paris le goût de la chair fraîche... et le Français a bien assez de ses vices sans aller les faire... blanchir en Angleterre.

Mme Bouverot, préfète, par André Pavie. Bouverot est nommé préfet dans la grande province et il est aux prises avec les.. victimes des fameux inventaires. Récits très documentés de la misère politique, la pire de toute. Il y a bien un ministre qui serait tendre pas pour le bon motif et une idylle entre jeunes gens bien pensants, mais tout le reste est dissous par les manœuvres électorales. Vers la fin, une épidémie peut être enrayée par un sérum que détiennent les religieuses de la contrée, et leur dévouement ne désarme cependant pas les partis. La pauvre préfète n'a plus qu'une ressource, c'est d'être en froid avec ceux qui ne pensent pas comme son mari et cela devient tout un programme. Roman paisible, un peu grave de ton, probablement copié sur nature, car la politique, d'un parti ou d'un autre, n'est jamais bien gaie.

La Loi qui tue, par Henri Robas. Une erreur judiciaire. Un condamné aux travaux forcés pour avoir tué son fils et qui se trouve victime d'un traître, garde-chasse, d'un mauvais juge et de plusieurs faux témoins. Il finit par tuer réellement un de ses geôliers au moment où on prépare sa grâce. *La loi qui tue* est sans doute celle de la police actuelle et nous pensons que ce livre est destiné à sa plus grande édification. Non! il ne faut pas tuer les criminels et encore moins les innocents. Il faut seulement découvrir une loi qui permette aux honnêtes gens de vivre... s'il en reste !

L'Imperturbable silence, par Gilbert Stenger. Je crois que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un ami des lettres, c'est de ne pas entendre les sots... Or, on a toujours la possibilité de lire les gens d'esprit. Cet infirme me fait surtout de la peine, parce qu'il ne comprend pas sa félicité intérieure ou qu'il la goûte un peu trop tard.

La Passion, par Jean Loew. Chemin de croix ou la contemplation littéraire d'une très belle légende, qui a peut-être gagné à sortir des bornes catholiques. Je souhaite à l'auteur la grâce de n'être lu que par des infidèles. Les vrais croyants ne lui pardonneraient point certaines fantaisies où le poète domine la situation religieuse.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Leo Claretie : *Histoire de la littérature française (900 1910). Tome V : les Contemporains*. 1 vol. in-8, 7.50, Ollendorff. — *Le Dialecte de Saint Etienne au XVIIe siècle*, par Eugène Vey. 1 vol. in-8, 15 fr., Champion.— *Le Ballet Forè-*

sien (1608) en dialecte de Saint-Etienne, suivi d'extraits en prose de la Gazette française, publié par Eugène Vey., 1. vol. in 8, 4 fr., Champion. — Edmond Thiaudière : *L'Ecole du Bonisme, Notes d'un Pessimiste*, 1 vol. pel. in-12, 2 fr. 50, Fischbacher. — Ernest Raynaud : *L'Assomption de Paul Verlaine, scène pastorale, précédée de Considérations sur Paul Verlaine*. in-18, 1 fr., « Mercure de France ».

M. Léo Claretie a entrepris une **Histoire de la littérature française**, de 900 à 1910, dont voici le cinquième tome : *les Contemporains*. Ce qui caractérise ce dernier volume, où le mouvement théâtral, romanesque, poétique et philosophique est exposé, c'est qu'il n'est pas un livre de critique. M. Claretie n'a voulu sans doute que réunir des noms et des œuvres, les cataloguant selon la classification la plus facile et la plus facilement acceptée du public. Les grands maîtres du roman seront les Bazin, les Bordeaux et les Rod. Toutes les œuvres de M. Bazin « témoignent, dit-il, d'une foi profonde et d'une confiance sereine dans le triomphe final du bien ». Ecrite par un Rivarol, quelle belle ironie, mais le contexte ne permet pas d'interpréter ainsi ce compliment. M. Bordeaux « est le romancier de la famille... on le voit, c'est toute une philosophie de la vie ». Avec le point d'ironie, cela serait très bien aussi. E. Rod, « penseur tourmenté par les problèmes sociaux contemporains », a enfin trouvé le repos, en attendant l'oubli qu'il mérite. Ce n'est pas M. Claretie qui écrit cela. Mais ce qui est plus grave, c'est la confusion des temps et des œuvres où se perd l'auteur, qui nous parle au présent des morts et des vivants. Voici Hello à côté d'Edmond Jaloux, que suit M. Joliclerc. L'auteur s'ingénie à caractériser en une ligne le talent ou le génie d'un romancier et on devine qu'il n'est tout à fait renseigné que sur ceux que l'opinion a déjà jugés et classés, de travers en général. Voici un paragraphe consacré à Georges Ohnet et à M. Peladan ; je ne comprends pas ce mariage. Marcel Prevost! ça, c'est un grand écrivain classé : aussi M. Claretie lui consacre-t-il quinze pages où il étudie l'évolution de son génie, etc. Et ce livre de M. Claretie est très bien ainsi : la postérité saura par lui quelle importance nous donnions à des médiocrités. Pour les poètes, l'auteur s'est contenté de quatre compartiments où il rangera, en se trompant souvent de case, les parnassiens, les symbolistes, les chansonniers, et les poètes de terroir. Hélas! depuis Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme, « la poésie en deuil peut compter ses gloires : elle n'a plus de très grands noms, ni de ces œuvres définitives dont la structure et l'aspect offre l'impression du marbre qui dure et le caractère de l'éternité ». Cette métaphore marmoréenne s'applique assez mal à la poésie sans consistance de l'auteur du *Vase brisé*. Parmi les parnassiens de 1900 à 1910, le plus grand est certes Armand Silvestre... riche rimeur de pauvres choses que M. Claretie cite avec admiration : « Voilà de vraiment beaux vers », et on lit :

Sois dans mon ciel pensif l'étoile qui se lève
Et sur un rayon d'or m'emporte où tu voudras.

L'auteur fait ensuite le tri des néo-parnassiens et des symbolistes verlibristes, et c'est moins la confusion des espèces que je lui reproche que l'absence totale de critique, c'est-à-dire la mise en valeur des noms qui marqueront la poésie de leur empreinte. M. Léo Claretie a voulu contenter tout le monde, il a accumulé les noms et les louanges, et son livre, qui pourrait être un memento pratique de l'histoire littéraire contemporaine, ne doit être consulté qu'avec beaucoup de prudence, parce que les jugements s'y adaptent mal à la valeur des écrivains signalés.

§

M. Eugène Vey nous donne un très savant essai sur **le Dialecte de Saint-Etienne au XVII^e siècle**, où il étudie les caractéristiques de ce dialecte, et d'abord son origine, et son évolution. L'auteur nous fournit la grammaire et le lexique nécessaires pour comprendre les nuances de cette langue, dont on ne connaît pas de textes écrits antérieurs au XVII^e siècle. Le dialecte de Saint-Etienne est un dialecte franco-provençal : le français lui a fourni beaucoup de mots. Et voici l'explication de cette influence française :

Le dialecte de Saint-Etienne, écrit M. Vey, est venu tardivement à cette notion qu'il pouvait servir à l'expression littéraire des idées ; d'après ce qu'on sait aujourd'hui de son histoire, cet éveil ne fut pas spontané, pas plus sans doute qu'aucune naissance ou renaissance littéraires ; il fut l'effet du prodigieux mouvement d'idées qu'on appelle de ces divers noms, la Reforme, la Renaissance : le premier de nos auteurs dialectaux fit son éducation littéraire dans les livres français du XVI^e siècle ; quoi d'étonnant que, dès l'origine, l'influence du français ait marqué son empreinte sur le dialecte obscur que le français avait tiré de son long sommeil ? Manié par des mains point trop malhabiles, il put ainsi produire des œuvres d'un intérêt tout local, mais sans cesser de recevoir les leçons et les exemples de son illustre initiateur, le français.

C'est au français que le vocabulaire de Saint-Etienne emprunta les mots qui lui manquaient ; « il y avait tant d'idées, les plus élevées et les plus abstraites », qui n'avaient pas de désignation dans le parler populaire. Si bien que, peu à peu, les auteurs semblent traduire les œuvres françaises ou les interpréter dans leur dialecte populaire. Comme tous les patois, le dialecte de Saint-Etienne devait se fondre dans le français, et M. Vey se demande combien de temps encore durera ce dialecte, que nous avons vu naître à la vie littéraire au début du XVII^e siècle.

Encore représenté aujourd'hui par un écrivain qui se « dérobe sous le pseudonyme de Jean Parot, le dialecte de Saint-Etienne a produit

peu d'œuvres remarquables au XIXe siècle; au XVIIIe, des noëls, les poésies de maître Boyron, et un poème sur la révolution de Thermidor; au XVIIe la première œuvre en littérature patoise fut le *Ballet forésien*, que suivirent *l'Entrat*, et *le Jeu de Lar*. Les deux noms d'auteurs à retenir sont Marcellin Alard, le poète du Ballet forésien, et les Chapelon, Jacques Antoine et Jean, les classiques de cette littérature locale. C'est en étudiant leurs œuvres que M. Vey a pu établir si doctement une phonétique, une morphologie, une syntaxe et un lexique du dialecte de Saint-Etienne au XVIIe siècle.

Mais voici, texte patois et traduction française, le **Ballet Forésien**, de 1605, qui est une sorte d'amusement rabelaisien. On goûtera toute la saveur de ces vers, qui font songer à nos satiriques du XVIe siècle.

Bidault, l'asile de mon âme,
Ma retraite dans mes alarmes,
Mon espérance, mon refuge,
Mes poumons, mes boyaux, mon foie,
Mon petit ventre, mon nombril,
Et le levain de mon gâteau,
Mon *tourtelion*, mon craquelin,
Mon bagage, mon doux fardeau,
Et mon échine, et mon gosier,
Et le régal de mon cochon,
Gentil Bidault, Bidault galant,
Bidault preste à s'évertuer,
Qui se romprait plutôt les veines
Que de ne faire droit aux femmes,
Le coq de toute la paroisse,
Le battant de la grosse cloche,
De ma garenne le furet,
Et la bonde de mon tuyau,
Bidault, je te jure ma vie
Que je suis plus tienne que mienne.
. . . . . .
Me voici toute pour toi seul.

Ce fragment nous permettra de rapprocher de la manière de Rabelais ce procédé de l'énumération cher à l'auteur qui s'amuse à ces images naïves et gauloises.

§

A la suite des religions qui ont jusqu'ici fourni à l'homme des attitudes pour mourir plutôt que pour vivre, M. Edmond Thiaudière voudrait ajouter son **Ecole du Bonisme**. Parce que la bonté « est ce qui donne le plus de valeur à l'âme humaine » et que c'est ce qui peut le mieux « lui assurer un destin terrestre, pour le cas hypothétique où elle devrait survivre au corps qu'elle anime ».

M. Thiaudière, qui n'est pas bien sûr de cette survie, veut cependant que nous vivions comme si elle était une certitude. C'est plus prudent. Et puis, il ne trouve pas de mobiles terrestres assez sérieux pour donner une raison d'être à l'existence, qui est mauvaise en soi. On a vite fait, dit-il, de se désintéresser de la Terre, qui est une si minime partie de l'Univers, et « les gens avisés ne désirent avoir qu'un but, dans cette vie qui leur paraît un peu dérisoire, celui de se faire une âme capable d'émigrer au delà ». Cela, M. Thiaudière le répète sans se lasser et c'est le leit-motif de sa philosophie. C'est une sorte de bovarysme cosmique qu'ont créé les vulgarisateurs de l'astronomie. Ils ont donné un peu de précision au vieux rêve humain de s'évader de la terre. On sait à peu près aujourd'hui le degré d'habitabilité des planètes, et on se choisit son paradis. Cela détruit l'idée, consolante ou affreuse, de la mort.

Ce pessimiste, car M. Thiaudière tient beaucoup à ce titre, est au fond d'un optimisme décourageant, lorsqu'il veut imposer la bonté aux hommes. Diffusion de l'humaine bonté! mais cette haute bonté, dont parle l'auteur n'y est qu'une sorte de stoïcisme un peu chrétien, qui ne saurait être que l'apanage de quelques saints. M. Thiaudière, qui rêve au règne de la bonté, constate cependant à chaque ligne de son livre la méchanceté innée de l'homme, sa duplicité, son égoïsme. Mais l'homme arrivera à se dégager de son animalité, et même de son humanité : « La mort a cela de bon qu'elle débarrasse les âmes un peu nobles du contact oppressif et salissant de l'Humanité ambiante. » Et il ajoute : « Il arrive aux âmes, sinon les plus pures, du moins les plus avides de purification, d'être diaboliquement traversées par de sales images. » Cette philosophie, malgré son air de douceur et de bonté, pourrait être néfaste, si on la prenait trop au sérieux. Pourquoi dégoûter ainsi les gens de la vie, qui n'est décevante que pour ceux qui lui demandent de réaliser des songes. Il ne faut pas fixer ainsi la mort, s'halluciner sur une éternité négative et dire avec M. Thiaudière (cet aphorisme résume l'incertitude de sa philosophie) : « S'il y a une autre vie, c'est peu de chose que celle-ci ; s'il n'y en a pas, c'est tout, mais ce tout vaut moins que rien. »

§

M. Ernest Raynaud publie aujourd'hui **l'Assomption de Paul Verlaine**, cette scène pastorale qui fut représentée à l'Odéon le jour de l'inauguration de la statue du poète au jardin du Luxembourg. On relira avec joie ces vers verlainiens que M. Raynaud tressa en guirlandes harmonieuses en l'honneur de Verlaine. Ecoutons ce berger, qui chante sur le pipeau ému du pauvre Lélian :

Du bruit de vos vers
Déjà l'Univers

Résonne ;
De contentement
L'herbe doucement
Frissonne ;
La fleur s'ouvre aux prés,
Les champs sont dorés,
L'eau chante ;
Mêlons aux boutons
De rose, en festons
L'acanthe ;
Et tirant de nos
Flûtes de roseaux
L'haleine,
Unis en ce lieu
Célébrons le dieu
Verlaine !

En une étude préliminaire, qu'il intitule *Considérationssur Paul Verlaine*, M. Raynaud a tenté de situer l'auteur de *Sagesse* à la place qu'il devra conserver dans notre littérature. Verlaine, dit-il, est la voix de sa génération, de cette génération « d'esprit charnel et de chair triste » dont il résume « la nostalgie accablée ». Mais, par son génie, il s'élève au-dessus même de cette époque qu'il synthétise, et représente l'émotion la plus intime de notre éternelle sensibilité humaine.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gabriel Monod. — Martin Hume : *La Cour de Philippe IV et la Décadence de l'Espagne* (1621-1665). Traduit de l'anglais par J. Condamin et P. Bonnet. Perrin, 7 50, illust. — Charles Bratli : *Philippe II, roi d'Espagne.* Etude sur sa vie et son caractère. Préface de M. Baguenault de Puchesse. Champion, s. p.illust. — Albert de Berzewiczy : *Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie* (1457-1508), tome I, Champion, 4 fr.

M. Gabriel Monod est mort le 10 avril dernier, à 68 ans. Comme la plupart des maîtres du haut enseignement historique en France, il fut un historiographe plus qu'un historien ; et ce titre a, sans doute, sa signification et sa valeur en une période où la science historique a progressé autant par l'historiographie que par les œuvres d'ensemble personnelles, lesquelles (pour des motifs probablement en partie artificiels) deviennent d'une exécution de plus en plus difficile. A l'Ecole des Hautes Etudes où il étudia les époques mérovingienne et carolingienne, et à l'Ecole Normale, où il s'occupa surtout des institutions françaises à toutes les époques, il a multiplié les recherches de sources et les aperçus de critique historique. Il a publié de plus une série d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : la *Bibliographie de l'Histoire de France* (en collaboration avec ses

élèves de l'Ecole des Hautes Etudes), une traduction de l'*Histoire du peuple anglais* de J. R. Green, en tête de laquelle il a placé un essai sur les institutions anglaises et les institutions françaises comparées ; puis un travail critique sur *les Maîtres de l'Histoire : Renan, Taine, Michelet*, avec d'autres pages sur ce dernier, des papiers duquel il avait hérité ; *Jules Michelet : Etude sur sa vie et ses œuvres ;* puis encore la traduction du livre de Bœhmer sur les *Jésuites*, avec une *Introduction* étendue : enfin une étude sur la méthode historique, etc.

Mais son œuvre la plus importante, après ses Cours de l'Ecole des Hautes Etudes et de l'Ecole normale, est certainement la *Revue historique*. Fondée il y a trente-cinq ans, à une époque où l'on ne comptait en France que deux ou trois Revues d'histoire (la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, l'ultramontaine *Revue des Questions historiques* et la peu volumineuse *Revue des Etudes historiques*), la Revue de M. Monod est un recueil sans l'aide duquel on ne saurait parler du mouvement historique en France et en Europe depuis près de quarante ans. L'éloge n'est pas mince, et il est tout simple de le faire, car il est pleinement mérité. Mais certaines critiques aussi le seraient. Taine, saluant en 1875 l'apparition du nouvel organe, notait l'esprit « tout scientifique » de ses fondateurs, promesse d'une entreprise impartiale. Or, il est bien difficile d'être impartial, d'échapper à certaines exclusives tendances d'opinion, de groupe. C'est sans doute pour cela que, suivant régulièrement cette publication, il m'est arrivé d'y voir des livres de valeur, mais d'opinion opposée (surtout relatifs aux hommes de la Réforme), expédiés en quelques lignes négligentes ou mécontentes. J'ajoute, d'ailleurs, que jamais, à ma connaissance, M. Monod n'a personnellement donné l'exemple de cette partialité : et l'on ne saurait, après lui, trop s'inspirer de son souci d'objectivité, si vif chez lui qu'il poussait parfois M. Monod à aller plus loin qu'il n'était nécessaire dans le sens opposé à ses propres sentiments. On a eu un curieux exemple de ceci dans un de ses derniers ouvrages, son livre sur les Jésuites (avec Bœhmer). Protestant, mais sans aucune attache confessionnelle, sceptique en fait de théologie et de philosophie, il pouvait toutefois être délicat pour lui d'écrire sur les Jésuites, et c'est pourquoi il a tenu à leur accorder plus qu'il ne leur était dû, et cela en somme ne témoignait pas d'une grande liberté d'esprit dans un tel sujet : mais c'est là une contrainte des plus honorables qu'on souhaiterait voir à tous les publicistes placés dans les conditions de M. Monod.

Dans un sens plus général, l'objectivité dont je viens de parler a pu, de maints côtés, lui être reprochée parce qu'elle le dégageait, en Histoire, des préoccupations nationalistes. Là-dessus l'on a fait entrer

en ligne de compte sa qualité de protestant, en même temps que ses emprunts à l'Allemagne pour ce qui est de la méthode. Franchement sous ce dernier rapport, je n'arrive pas à voir le mauvais service qu'on veut qu'ait rendu M. Monod. L'érudition? mais elle fut allemande au XIXe siècle! La mettre à profit en France, comme cela fut fait non seulement par M. Monod, mais par Renan, Taine, Fustel de Coulanges, était tout naturel. Que M. Monod, appelé par Duruy à l'Ecole des Hautes-Etudes que celui-ci venait de créer (1868), s'y soit grandement souvenu des fameuses leçons reçues de G. Waitz à Gœttingue, je ne discerne pas quel désastre ce put être pour la science française, par là munie d'un nouvel apport. D'autre part, c'est Fustel de Coulanges qui appela M. Monod à l'Ecole Normale en 1880 : ce fait est assez difficilement conciliable avec ce que l'on a voulu dire de telles préventions de Fustel contre l'enseignement de G. Monod. D'ailleurs, cette « influence allemande » a été bien exagérée. N'oublions pas l'influence de notre Ecole des Chartes à nous, influence qui ne date pas d'hier, ni même d'avant-hier, et qui justement a été si sensible (récemment encore, nous avions à l'enregistrer en parlant de la carrière d'un historien comme Achille Luchaire), qu'on en est venu à vouloir la restreindre en proposant de recruter les archivistes ailleurs que dans l'Ecole des Chartes. J'ignore ce qu'est devenu ce projet, mais il faut remarquer, précisément, qu'un des plus catégoriques détracteurs de celui-ci, à l'époque, fut Monod (1).

Je sais qu'on peut regarder comme une conséquence des habitudes allemandes la manie de micrographie documentaire, l'abus des monographies, des petits sujets spéciaux et perdus, qui menace non pas de tout éclaircir, mais de tout brouiller. A maintes reprises, ici même, je me suis élevé contre cet abus de la paperasserie atomistique. Il se peut que M. Monod ait là-dedans sa part de responsabilité. Encore est-il que c'est là présentement un état d'esprit très général en Europe, donc peu imputable à un seul homme. Nous vivons dans une époque d'analyse. Les synthèses semblent pour le moment impraticables. Sans doute, tout grand pays a d'autant plus le devoir, dans de telles conditions, de maintenir ou de retrouver l'unité de sa culture ; et l'on m'assure, d'un certain côté, que M. Monod ne serait pas le « mainteneur » ou le « retrouveur » rêvé et qu'en ce cas son érudition à l'allemande serait un vrai présent d'Artaxercès. On répugne à entrer dans ces considérations. Il y a trop de passion là-dedans. A qui fera-t-on croire que les acquisitions nouvelles de la science historique en France doivent seulement faire le jeu de tel ou tel parti, de telle ou telle façon d'entendre les intérêts du pays? En histoire comme ailleurs, je vois bien des « Philistins de la culture », propres uniquement à dessécher sous leurs mains cette culture.

(1) Voir la *Revue historique* de juillet-août 1906.

Mais j'y vois aussi, ou j'y peux voir, des hommes non abstraits, des hommes ayant un cœur battant dans la poitrine. L'avenir montrera la position de ces hommes-là relativement à l'œuvre scientifique de M. Monod. Cette relation est actuellement l'objet de bien des controverses : mais je pense qu'il ne faut pas se trop hâter de tirer de l'incertitude provisoire du débat un argument contre elle.

Aux historiens que le point de vue de la Sorbonne actuelle n'hypnotise pas, Gabriel Monod se recommandait par sa *date*, par sa manière d'être placé dans le mouvement des études historiques, position qui le rendit le contemporain compréhensif d'hommes de génie comme Michelet et Taine. Gabriel Monod ne fut nullement ici le continuateur d'une méthode. Mais ses relations passées avec Michelet et Taine étaient à nos yeux un titre intellectuel en un temps, le nôtre, où l'esprit historique s'est singulièrement modifié. Dans la dernière période de sa carrière, M. Monod s'est montré quelque peu complaisant aux idées de MM. Seignobos, Langlois et Aulard. Nous ne pensons pas que cela ait eu autrement d'importance pour lui.

J'étais (comme maints autres publicistes : M. Monod ne dédaignait pas leur commerce) entré en relations épistolaires avec Gabriel Monod, il y a quelques années, un peu après la mort de son fils Bernard, à propos d'un article de moi sur un livre posthume de celui-ci, *le Moine Guibert de Nogent*. Je n'avais pas fait sa connaissance personnelle. Je l'aurais faite probablement, car je comptais achever de me renseigner, dans sa conversation, si je l'avais pu, sur l'organisation et les conditions de l'enseignement historique en France, depuis Duruy jusqu'à ce jour. D'ailleurs, sa carrière est là pour nous répondre à cet égard. Ses biographes ne devront pas négliger ce point de vue.

§

L'histoire de **Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie**, se rattache aux études de M. Albert de Berzeviczy sur la Renaissance. Sérieusement documentée, composée avec clarté, écrite non sans agrément, cette histoire, qui nous fait connaître la civilisation du sud de l'Italie à l'époque de la Renaissance et le monde hongrois sous le règne de Mathias Corvin, apparaît comme un des heureux résultats de ces études.

Béatrice d'Aragon était fille de Ferdinand Ier, roi de Naples (1458-1494). Mariée à Mathias Corvin, qui était en même temps qu'un rude batailleur une intelligence curieuse, la princesse italienne introduisit en Hongrie, ou plutôt à la Cour hongroise, la culture de la Renaissance. Tout comme les cours de la Péninsule, la cour de Mathias eut bientôt des artistes, des savants, des humanistes. Manuscrits, médailles, bronzes, marbres, reliquaires, tapisseries, ins-

truments de musique s'accumulèrent dans le palais jusqu'alors assez nu du vainqueur des Turcs.

Politiquement, toutes ces élégances n'eurent pas un résultat très heureux, et ce ne sont pas elles non plus qui probablement étaient le plus nécessaires au grand Mathias Corvin. La nation hongroise, sauf peut-être pour la musique, semble ne les avoir pas extrêmement goûtées, puisque Béatrice demeura toujours en étrangère dans son nouveau royaume. M. de Berceviczy, qui s'est passionné pour l'histoire, toute en contrastes durs et en vicissitudes violentes, de son héroïne, a voulu disculper en ceci la femme du roi Mathias, disant que toute autre princesse italienne eût été aussi mal comprise en pays madgyar. Ce tome Ier, en ses dernières pages, nous fait déjà comprendre que la civilisation implantée de Naples va être bien passagère. Le tome II nous donnera sans doute les raisons de ce malentendu en nous faisant assister à la fin du règne de Mathias et aux efforts, pour se maintenir, de sa veuve, qui dut retourner en fugitive dans son ancienne patrie, où elle ne trouva qu'un second exil.

§

La décadence de la maison espagnole d'Autriche coïncide avec celle de la maison de Valois. Comme les petits-fils de François Ier, ce sont des « fin de race », que les petits-fils et arrière-petits-fils de Charles-Quint, Philippe III, Philippe IV et Charles II. Mais violent et précipité chez les Valois, le déclin, chez les descendants de l'Empereur, eut la lenteur d'une momification. Il ne trouva son terme qu'en 1700, par le suicide dynastique de Charles II en son testament, alors que depuis plus d'un siècle le dernier Valois était tombé sous le couteau de Jacques Clément, qui devança seulement l'œuvre de la paralysie générale. C'est que si la dégénérescence des Valois était personnelle et simplement celle de deux ou trois individus, celle de la branche espagnole de la maison d'Autriche fut en même temps la ruine de tout un ordre politique et social ; et elle eut ainsi la dimension séculaire. Après François Ier, nous voyons une France tourmentée, mais vigoureuse et bien distincte des langueurs dynastiques. Après Charles-Quint et Philippe II, nous voyons la puissance espagnole s'en aller au « Pourrissoir » du même pas que les pâles fantômes royaux évoqués par Velasquez. Toute la mélancolie des destinées est ici. Elle est surtout dans la vie du quatrième Philippe espagnol, et c'est ce qu'on se dit en lisant l'ouvrage de M. Martin Hume sur **La Cour de Philippe IV et la Décadence de l'Espagne.**

L'auteur anglais a voulu montrer comment Philippe IV fut, dès sa naissance, voué à la tyrannie d'une tradition intraitable d'hégémonie religieuse, qui tendait, pour des tâches chimériques, les ressorts usés

d'un Etat à bout déjà sous Philippe II. « Cette tâche, elle avait dépassé les forces de l'empereur et de son fils ; elle avait absorbé, jusqu'à l'épuiser, la richesse des Indes et transformé le Castille en désert. A la poursuivre, on devait aller plus avant encore ; on devait mener l'empire espagnol à sa ruine et aboutir à sa dissolution ».

Sans doute, l'auteur est anglais, et son livre, sous certains rapports, pourrait être comme un chapitre d'une histoire qui montrerait le Protestantisme et l'influence des peuples du Nord et de l'Angleterre en particulier s'affermissant sur les ruines de la grande monarchie catholique du Midi ; et c'est un peu sous cet angle qu'il a exposé les rapports de l'Espagne et de l'Angleterre. Mais cette thèse politique s'esquisse seulement, et, en fait, l'histoire générale est remplacée, agréablement remplacée, sans visées tendancieuses (quelque similitude que présente le jugement où l'on aboutit de cette manière), par une chronique psychologique tirée des documents ; par une série de tableaux de la vie et de l'entourage du « Roi-Planète », de Philippe IV, le monarque au « long visage étrange et tragique » ; enfin par des observations qui, pour faire comprendre le sens de cette période, portent sur « la manière de vivre du Roi, sa mentalité et celle de sa Cour, à une époque où, dans leurs personnes, ils représentèrent la décadence d'une grande Nation, décadence dont Madrid était, en quelque sorte, le foyer phosphorescent ». Ces remarques suffisent pour indiquer l' « éclairage » de ce tableau très nouveau du règne de Philippe IV.

Il n'y a pas d'inconvénient, malgré la chronologie, à parler de Philippe II après Philippe IV, car ce sera passer de l'effet à la cause. La « tradition intraitable » d'hégémonie religieuse et politique, au service de laquelle s'épuisèrent les ressources de l'Espagne, c'est Philippe II qui en fut le véritable fondateur. Non point fondateur orgueilleux, tyrannique et sombre, suivant le portrait d'ennemis classiques, auquel M. Charles Bratli, dans cet ouvrage sur la vie et le caractère de **Philippe II, roi d'Espagne**, nous conseille d'apporter de fortes retouches ; mais, fondateur consciencieux, appliqué, laborieux, tout pénétré de ce qu'il jugeait être un devoir ; et d'ailleurs homme point méchant, plutôt modeste ; froid, mais par raison d'Etat. J'indique les traits du portrait comme ils me sont indiqués à moi-même. Le trait dominant, selon M. Bratli, c'est le sacrifice absolu de l'homme, corps et âme, à la fonction royale, dont l'immensité et l'intransigeance s'expliquent, non par un sentiment d'ambition, mais par le sentiment du devoir poussé jusqu'au mysticisme. De là le caractère terrible de l'autorité chez Philippe II, caractère qui tenait, non pas à l'homme, mais à la situation et aux obligations du monarque. Tout fut subordonné à ces devoirs, vastes comme cet empire, « où le soleil ne se couchait pas ». L'infortuné Don Carlos n'en fut que la

victime tragique. Et aussi Philippe II. Il fallut la tyrannie d'un tel idéal sur l'homme même pour lui tirer la continuité d'efforts qui, quarante ans durant, entreprit sur la chose formidable que devint l'Europe du Nord au XVIe siècle ; qui, sans cesse et jusqu'à épuisement complet, poussa Flottes, Armées, Diplomates, Proconsuls, Inquisiteurs, contre l'Angleterre, contre les Flandres, contre la France, sans parler de l'Espagne, où l'unité se fit, terriblement, par les auto-da-fé et par l'expulsion commencée des Maures.

Pas une de ces tentatives qui n'ait été une cause de ruine pour l'Espagne. C'est que, sans doute, le dessein de Philippe II, en ce qui concernait l'Europe, était *impérial*, et exigeait la grande serre impériale de Charles-Quint. Mais Philippe II n'était plus que le roi. La grandeur espagnole ne pouvait plus prendre le Protestantisme à revers par le Danube et par le Rhin (sur lequel avait d'ailleurs échoué déjà Charles-Quint). L'Espagne, quelle que fût encore l'immensité de sa situation dans le monde, ne pouvait suffire seule à une telle tâche,— dont la prétention et l'orgueil demeurèrent néanmoins fixés en son cœur obstiné, comme un poison qui le glaça après l'avoir brûlé. Ah ! cette froideur morbide des derniers successeurs de Charles-Quint...

M. Ch. Bratli n'a pas développé ces considérations de politique générale. Il les a remplacées, d'une façon qui les aurait bien values sans doute si elle avait été plus appuyée, par une étude, faite sur nouveaux frais documentaires, du caractère et de la vie de Philippe II. Malheureusement, disons-nous, cette étude elle-même n'est qu'une partie de l'ouvrage, consacré surtout à la question documentaire. Sous ce rapport, le livre contient un long exposé de la littérature historique relative à Philippe II et un considérable appendice (la moitié de ce volume de 300 pages 8°) où s'accumulent et se classent notes, matériaux et sources. Les recherches de M. Ch. Bratli, — un Scandinave qui a vécu et travaillé en Espagne, — sont importantes, originales, et il semble qu'il eût pu en tirer d'autres résultats que deux simples chapitres biographiques sur Philippe II. C'est là une esquisse très significative, sans doute, mais seulement, une esquisse. Souhaitons donc que l'auteur poursuive sa tâche. Après Prescott, grand travailleur, mais qui n'était pas allé en Espagne, M. Ch. Bratli paraît qualifié pour donner une histoire complète de ce Philippe II qui paraît se présenter à lui avec des airs de « Salomon », plutôt que de « Démon du Midi ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'Œil et la vision ; les Idées finalistes. — E. Yung : *la Cécité de l'Escargot*, Archives de Psychologie, tome XI. — L. Joubin : *la Vie dans les Océans*, Biblio-

thèque de Philosophie scientifique, Flammarion, 1912, 3 fr. 50.— J. Loeb : *Mechanismus des Sehens*, Zentralblatt für Physiologie, vol. XXV.

J'ai souvent combattu ici **les idées finalistes**. Dans les divers domaines de la biologie, celles-ci sont maintenant en baisse. Voici un exemple : tandis que les anciens naturalistes, avec Darwin, Wallace et Poulton, pensaient que les colorations des animaux se sont développées par le fait même qu'elles leur étaient utiles, les biologistes de la nouvelle école considèrent, avec Giard, les matières colorantes qui s'accumulent dans les téguments des animaux, comme le résultat de leur activité chimique, comme des produits d'excrétion.

Or, la question de **l'Œil et la vision** se rattache à celle de la coloration des animaux. On croit en général que l'œil a été fabriqué dans le but de voir ; il semble qu'il y aurait avantage à abandonner cette manière de considérer les choses. La formation de l'œil est sous la dépendance de la nutrition, de l'activité générale ; dans certains cas, l'animal l'a utilisé pour voir ; bien souvent, il fonctionne d'une façon tout à fait imparfaite, et il lui arrive même de ne pas servir à la vision.

A cet égard, les recherches récentes du professeur Yung, de Genève, sur **la Cécité de l'Escargot**, sont très suggestives.

A l'extrémité de leurs grands tentacules céphaliques les Escargots présentent des organes qui ont tout à fait l'aspect d'yeux normaux, et où l'on a décrit une rétine, un corps vitré, un cristallin, une cornée, un nerf optique. En présence d'une structure aussi complexe, on n'a pas mis en doute que l'animal ne possède la faculté de voir. Or, Yung vient de prouver, par de nombreuses expériences, que ce Mollusque ne voit pas du tout. Dans un espace saturé d'humidité, les Escargots des vignes ne se dirigent ni vers l'ombre, ni vers la lumière ; si, dans la nature, ils préfèrent l'ombre à la lumière, c'est que les lieux ombragés sont en même temps les plus humides ; or, d'une façon générale, les Mollusques sont fort sensibles à l'humidité. Les Escargots ne réagissent pas vis-à-vis d'une lumière très vive, ou vis à-vis de brusques variations de l'intensité lumineuse. Les individus privés d'yeux trouvent leurs habitats et la nourriture aussi rapidement que les individus normaux.

On voit d'après cela combien les études anatomiques nous renseignent insuffisamment sur les fonctions des organes.

Les yeux des animaux des grands fonds de la mer ont donné lieu à des travaux extrêmement intéressants, — en particulier ceux du biologiste allemand Doflein, — qui sont longuement exposés dans un livre d'une lecture captivante : **la Vie dans les Océans**, du Professeur Joubin.

Dans les profondeurs de l'Océan, la lumière solaire ne pénètre pas, mais tantôt les yeux sont atrophiés, tantôt, au contraire, ils sont hypertrophiés.

Or, les Crustacés de grand fond peuvent se diviser en *sédentaires*, qui vivent dans la vase sans beaucoup se déplacer, et en *agiles* qui circulent fréquemment. Les sédentaires ont de gros œufs, peu nombreux, qui se développent lentement, attachés à l'abdomen de la femelle ; les embryons qui en sortent sont déjà semblables à leurs parents et ne passent pas par des phases larvaires libres ; aussitôt éclos, ils rampent sur le sol et mènent de suite la vie sédentaire ; leurs yeux sont atrophiés ou peu développés. Les agiles ont des œufs très nombreux, très petits, qui donnent vite naissance à des larves nageuses, destinées à subir des métamorphoses avant de prendre dans les eaux profondes leur forme définitive. Ces larves pélagiques ont de gros yeux ; elles chassent, nagent et mènent une vie active ; elles viennent à la surface et ne descendent au fond qu'au moment de subir leur ultime transformation.

Le rapport entre l'activité de l'animal et le développement des yeux apparaît ici nettement. L'activité dans bien des cas favorise la pigmentation de l'animal ; il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle favorise également le développement de l'œil. Et je serais bien tenté de dire qu'avant d'avoir été un organe de la vision l'œil a été parfois un organe d'excrétion ; mais je craindrais qu'on exagère ma pensée. Bien des animaux, au moment de la reproduction, période d'activité chimique intense, prennent des couleurs plus vives, et en même temps les yeux deviennent plus gros. Ainsi se comportent des Annélides sédentaires qui se transforment en pélagiques. Bien curieux est le cas de l'Anguille qui descend les fleuves pour aller pondre en mer à des profondeurs d'environ mille mètres et qui acquittent alors, en même temps qu'une pigmentation intense, des yeux énormes. Ici, le déterminisme du phénomène est sans doute assez complexe. Toutefois, il est certain que l'œil, comme le pigment, est en relation avec le chimisme général de l'organisme, chimisme qui dépend lui-même des conditions de milieu. Expliquer le développement de l'œil par son simple fonctionnement, à la façon des lamarckiens, est évidemment trop simpliste.

Le livre de M. Joubin, qui reproduit en partie les leçons faites par l'éminent professeur à l'Institut océanographique, offre précisément le grand intérêt de montrer combien les êtres qui vivent dans les océans sont fonction des multiples conditions extérieures. Après l'étude chimique, physique et mécanique des milieux marins, après l'examen des divers fonds, l'auteur décrit les faunes et flores côtières, les faunes abyssales, le plancton, les récifs de coraux ; la lumière animale et l'alimentation des animaux océaniques font l'objet de chapitres spéciaux ; le livre se termine par des considérations importantes sur la bipolarité des faunes ; cette question touche à l'origine même de la vie dans les mers et de la distribution océanique des faunes et des flores actuelles ; elle est encore d'ailleurs très controversée.

§

Je quitte à regret le livre du Professeur Joubin, — auquel je compte d'ailleurs revenir,— pour poursuivre l'examen de faits nouveaux relatifs à la vision.

Chez les Vertébrés, celle-ci prend une grande importance, par suite du développement du cerveau. Il serait intéressant de connaître le mécanisme de la formation des sensations visuelles dans le cerveau ; malheureusement, nous ne savons pour ainsi dire rien de ce qui se passe au sein de la matière nerveuse cérébrale, car nous ne pouvons pas regarder dans un cerveau en action.

Il a été établi cependant que les images des objets extérieurs se forment, non seulement au fond de l'œil, sur la rétine, mais encore sur une partie de la surface du cerveau, sur l'*area striata*. A chaque point de la rétine correspondrait un point de l'*area striata*. Si une région de l'*area striata* est détruite (lésion pathologique), les images qui se forment dans la région correspondante de la rétine nous apparaîtront incomplètes.

Mais les choses ne se limitent pas à cela. De même qu'il y a transport des images rétiniennes sur le cerveau, de même, du moins chez les Poissons, il y aurait transport des images visuelles cérébrales sur la peau. Récemment, un auteur américain, Sumner, a obtenu la reproduction sur la peau de certains Poissons, les Turbots entre autres, de dessins assez compliqués tracés sur le fond de l'aquarium.

Un cas très remarquable est celui où le fond est un damier noir et blanc. On voit se dessiner le damier sur la peau du Turbot. A vrai dire, les taches que présente l'animal ne correspondent pas tout à fait exactement à celles du fond, et ne sont pas des carrés de forme absolument géométrique; mais quand le damier est composé de petits carrés noirs et blancs de deux millimètres, les taches de la peau sont beaucoup plus fines que lorsque les carrés ont un centimètre.

Une multitude de dessins différents peuvent être ainsi reproduits par le Poisson : taches circulaires, lignes noires et blanches parallèles ou entre-croisées. Il n'en est pas de même de toutes les couleurs. On peut obtenir le blanc, le noir, le brun et divers tons de gris, mais jamais, par exemple, le rouge ou le jaune.

Le phénomène étudié varie d'ailleurs avec les individus observés : certains prennent l'aspect du fond au bout d'une minute ; pour d'autres, il faut plusieurs heures. Notons que, lorsque l'on donne au Poisson la possibilité de choisir entre deux fonds, dont l'un s'harmonise très bien avec la coloration qu'il présente déjà et l'autre pas, il n'accuse aucune préférence.

Pourtant il s'agit là d'un phénomène qui a son point de départ dans la vision ; dès qu'on aveugle l'animal, il cesse de se produire.

Sumner l'a étudié systématiquement, mais il y a déjà longtemps que Pouchet avait signalé que les Poissons plats prennent plus ou moins l'aspect du fond sur lequel ils se trouvent. Il voyait là une « adaptation » aux divers fonds de sable et de gravier, adaptation parfois si parfaite qu'il devient difficile de distinguer le Poisson lorsqu'il est immobile; c'est un exemple bien connu du « mimétisme », dont font si grand cas les finalistes.

Tout récemment, J. Loeb, à propos des faits précédents, s'est livré à des considérations très importantes sur le mécanisme de la vision, **Mechanismus des Sehens**; il laisse de côté le point de vue de l'adaptation et son rôle dans la conservation des espèces, pour ne s'occuper que des mécanismes en jeu. Il admet le transport de l'image rétinienne d'abord sur le cerveau et de là sur la peau. Il indique le chemin par lequel se fait ce double transport, car d'une part la section des fibres optiques qui relient la rétine au cerveau, d'autre part celle des fibres sympathiques qui vont du cerveau à la peau et à ses cellules pigmentaires, entraînent la disparition du phénomène; le cerveau ne serait qu'une étape entre l'œil et la peau. Chaque point de l'image rétinienne serait un point irritatif qui déterminerait un point de l'image cérébrale, et chaque point de cette dernière image serait également un point irritatif, qui agirait sur une cellule pigmentaire de la peau dans un sens déterminé. Il y aurait là une sorte de *telepkotographie*, aussi bien pour certaines couleurs que pour les formes.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Tlemcen. — Sidi-Bou Médine et le Rabb. — La Question indigène.

Tlemcen. Voici les moissonneurs qui commencent à passer par bandes, se rendant en Algérie: Berbères du Rif, Berbères de l'Atlas marocain, gens du Tafilelt, du Sous. Ils arrivent par groupes de six, de dix, de vingt hommes, bronzés par le dur soleil. Leurs haïks pendent effilochés, jaunes comme le jaune des terres parcourues pendant des centaines de kilomètres. Cette année, c'est dans les fondouqs et sur les petites places, dans les cafés maures et à tous les carrefours un échange de discours plus âpres, auxquels se mêlent même les Tlemcéniens, d'ordinaire si calmes au milieu de leurs murailles ceintes de jardins. On discute la question marocaine et les moissonneurs sont pris entre ces contradictoires : conserver à leur pays son indépendance politique, rester au village pour lutter dans les harkas et défendre les villages, puis, comme résultat grave, se voir fermer l'Algérie, leur grenier à douros — ou bien admettre la conquête en venant tout de même moissonner cette année, puis, les années qui

viendront, aux moissons algériennes voir s'ajouter les moissons marocaines qui enfin mûriront et s'ensileront paisiblement.

J'ai traîné des heures, dans les boutiques, à étudier les techniques et sur les places à scruter les types. Partout se sent cette année une nervosité latente. Tlemcen est une ville de vieille civilisation ; on y vit heureux ; de l'eau, des légumes, de la viande en abondance et à bon marché ; les fermes d'alentour apportent du beurre et des œufs ; l'élevage s'est développé et l'on a d'excellent leben (petit lait), dans les outres de cuir. Les tisserands font leurs haïks et leurs burnous, les brodeurs brodent les cuirs jaunes et rouges et toutes sortes de petits métiers, pour lesquels on loue une cellule à trois ou à quatre, font vivre des milliers d'artisans. Comme industries, Tlemcen est du moyen âge vivant ; comme costumes, c'est de l'antiquité ; comme rites et croyances, on en est au préhistorique.

Mais pour la ruse commerciale et pour la création de lointains marchés d'écoulement, les Tlemcéniens sont modernes parmi les modernes; car Juifs, Koulouglis et Hadris exportent à Alger, au Caire et au Maroc. Notre protectorat leur assurera la sécurité sur les marchés de Taourirt, Taza, Fez et ailleurs. Les Musulmans déplorent ce nouvel échec de l'Islam ; mais comme commerçants ils y trouvent compensation. Les Juifs... ils sont partout identiques. La « paix française » est donc le grand argument, qui agit même sur les Marocains. Ceux-ci ne sont pas si peu au courant des choses de ce monde qu'on l'imagine. Les relations séculaires entre Casablanca, Mequinez, Fez et Tlemcen ont persisté jusqu'à ces temps derniers, à ma grande surprise d'ailleurs. Chez tel marchand de Tlemcen j'ai trouvé tout un déballage de cuirs ornés, de poteries, etc., du Maroc qu'il venait de rapporter de Fez ; tel autre arrivait de Casablanca ; tel autre encore venait de passer six semaines à Tanger.

D'autre part, dans les fondouqs, on rencontre à certains jours des cavaranes de Beni Snassen venant vendre leurs nattes, ou bien un groupe de Djebala d'au delà Melilla, ou encore un gros commerçant de Fez qui raconte qu'il a dû veiller toutes les nuits pistolet au poing, après avoir arrangé ses ballots en mur, et ce jusqu'à Taourirt. Mais à partir de là, par la seule force de faibles détachements français disséminés dans la région, il a pu laisser la nuit ses marchandises en pagaye et dormir sur ses tapis, sans crainte aucune.

Ce récit donne la note : tous les producteurs, tant agricoles qu'industriels et tous les commerçants désirent que l'occupation du Maroc soit rapide, et mette à la raison les pillards de toute sorte qui dévastent les récoltes, volent les bestiaux, détruisent les magasins et tuent au petit bonheur.

§

Sidi Bou Médine et le Rabb. Tlemcen joue, à quelque de-

gré, un rôle régulateur parce qu'il y a, aux portes de la ville, deux grands centres de pèlerinage, l'un musulman, celui de Sidi Bou Medine, au village d'El Eubbad, et l'autre, le Rabb, dans le cimetière juif. Le premier est célèbre dans tout l'Islam depuis des siècles ; on y vient du fond du Maroc comme d'Egypte et même de Perse ; on ne loge pas à El Eubbad, mais à Tlemcen ; des amitiés se nouent et ainsi les fondouqs et les familles de la ville reçoivent de loin et envoient au loin les nouvelles. Notre domination, par la sécurité qu'elle assure aux transactions, a trop développé la ville pour qu'il n'y ait pas là un moyen de propagande effectif. Le gardien du tombeau du saint est un ancien élève de la Médersa qui parle bien le français et qui peut agir; on ne manque pas de faire remarquer aux visiteurs que si l'admirable mosquée d'El Eubbad est si bien entretenue, comme le sont aussi les monuments de Tlemcen, c'est au gouvernement français que les musulmans le doivent (service des monuments historiques).

Le musulman, auquel en somme on a pris son pays, accepte peut-être cela comme dû ; il n'empêche qu'au fond de lui-même il admet que si les Français avaient voulu laisser tomber en ruines — non pas détruire, cela eût amené une révolte — ces témoins d'un passé glorieux, eux musulmans n'auraient pu rien faire.

De même le grand pèlerinage du Rabb, savant juif venu d'Espagne vers la fin du XIVe siècle et sur la tombe duquel on accomplit des rites primitifs, attire chaque année deux à cinq mille juifs d'Algérie, du Maroc, d'Espagne, dont la plupart logent chez leurs frères de Tlemcen. Ainsi s'établissent des courants d'opinion. Comme le juif possède en Algérie les mêmes droits politiques que le Français au point qu'il se considère, l'un d'eux me le disait, « son sang kif-kif, sang français », ce n'est pas de ce côté qu'on se plaint de notre domination : au contraire.

§

La Question indigène. Mais cette année l'agitation latente a eu d'autres causes encore que la question marocaine. Je n'ai pas la prétention de résoudre la question indigène ; mais j'ai la prétention de voir bien des choses mieux que d'autres.

Par définition, l'ethnographie et le folklore mettent en contact direct avec toutes les classes de la population et pour assurer ce contact d'une manière utile aux enquêtes poursuivies, il n'y a qu'une méthode, applicable également en tous pays et du matin au soir. Il suffit d'être introduit par des individus possédant la confiance des gens du pays, de se plier aux règles traditionnelles de politesse, de perdre la notion du temps, d'éviter tout mouvement d'impatience, de ne pas poser de questions directes, mais de procéder par approximations.

Or, du côté des Musulmans, la récrimination est générale ; possesseurs du sol, ils ont été dépossédés de telle sorte qu'ils ne partici-

pent pas au gouvernement de leur pays, mais sont gouvernés par des corps composés d'étrangers : colons français, juifs, espagnols, naturalisés de toute sorte. Le Musulman n'a pas le droit de vote ; pour l'avoir, il doit être naturalisé français, c'est-à-dire avoir perdu sa qualité de musulman. Notre code et notre statut personnel sont incompatibles avec le code de l'Islam et le statut personnel conforme au Coran. Depuis un demi-siècle que les musulmans peuvent se faire naturaliser, on compte à peine un millier de naturalisations : cette porte ouverte, les musulmans ne veulent pas la franchir, car ce serait abdiquer complètement leur personnalité traditionnelle. La famille, la tribu, la religion sont autrement organisées; la naturalisation entraîne un bouleversement radical de toutes les bases sociales dont vit la société musulmane.

Ce choc de deux conceptions se produit en bien d'autres régions qu'en Algérie : les Hollandais aux Indes, les Anglais dans l'Inde et ailleurs, les Allemands à Zanzibar ont déjà trouvé des modus vivendi plus ou moins viables. En Algérie, la solution serait en somme plus facile qu'ailleurs, en tout cas depuis quelque temps.

On sait que le décret Millerand organise le recrutement indigène. Je me suis trouvé à Nedroma au moment des opérations et à Tlemcen c'était le grand thème des discussions et des colères. Le gouvernement exige trois ans de service; à quoi les Indigènes répondent qu'ils ont droit à ne faire, comme les Européens et les Juifs d'Algérie, que deux ans; il offre une prime de 150 francs; les Indigènes répondent qu'ils ne veulent pas constituer une armée de mercenaires. Enfin ils disent : puisqu'on nous demande l'impôt du sang pour défendre un pays qui était à nous et que nous n'administrons même pas, aux finances duquel nous contribuons sans avoir le droit d'en contrôler effectivement l'emploi, puisque les députés Algériens ne sont les élus que des colons français et des naturalisés, qu'on nous donne en échange de notre sang une participation réelle aux affaires publiques tout en nous laissant notre statut musulman.

En droit, les thèses indigènes sont parfaites. En fait, on tient à maintenir l'élément indigène dans un état de dépendance. Reste à savoir, toujours en fait, ce que l'Algérie y gagnera. Admettons que ce mécontentement profond sera passager, parce qu'on en atténuera l'effet par toutes sortes de dispenses. Il reste toujours le fait essentiel que, grâce à l'enseignement primaire indigène, grâce aux écoles indigènes supérieures, aux médersas, d'Alger, Constantine et Tlemcen, grâce aux voyages en Europe et en Amérique des Kabyles et autres Berbères, grâce au mouvement des voyageurs et à celui du commerce des objets indigènes, il existe déjà en Algérie plusieurs milliers de musulmans sachant très bien le français, dont plusieurs dizaines d'individus de premier ordre, tels certains kaïds kabyles ou

encore Ben Rahal de Nedroma. Ces gens-là se voient supérieurs à tel colon français, espagnol ou italien, à tel artisan juif qui pourtant possèdent le droit de vote, et cette disproportion les aigrit à juste titre. Jamais il n'y aura assimilation, soit : mais il peut, et il doit y avoir coopération amicale. Voilà des gens entraînés dans le grand mouvement de notre civilisation européenne, qui répondent exactement au but que, dans les discours, on attribue à nos conquêtes coloniales, et on les laisse dans le degré le plus abject de subordination! Oh la splendide contradiction ! de quelles terreurs intimes serait-elle peut-être le symptôme?

Comme ethnographe, je vois là un crime de lèse-humanité et de lèse-civilisation. Si les bases fondamentales sont uniformes, la variété des formes doit cependant être le plus nombreuse possible. Nous autres, Européens, avons fait de grandes choses ; en pays musulmans aussi on a fait de grandes et de belles choses. Et d'une alliance de deux formes de civilisation dissemblables pourra dans l'avenir surgir des efflorescences magnifiques, car l'enrichissement de la civilisation générale se fait toujours par adaptations et fusions d'éléments ethniques et culturels jusque-là distincts.

Je prévois pour la terre d'Afrique un essor autonome, j'y prévois la création d'une forme de civilisation particulière avec des défauts, certes, mais aussi des beautés neuves — sous cette condition que, laissant aux musulmans leur statut coranique, on les entraîne, par l'octroi progressif des droits politiques, dans notre mouvement culturel : ils y apporteront alors leur originalité et leur personnalité, et collaboreront à l'œuvre humaine commune — au lieu qu'aujourd'hui ce sont des parias, des chiens, par rapport aux colons français, certes, mais même par rapport aux Juifs et aux Espagnols !

Et le résultat le plus admirable de cet ostracisme, c'est que déjà s'implante et progresse en Oranie la mentalité espagnole. L'immigration est continue ; les Français s'y trouvent noyés — et aussi la mentalité française. Rien n'y fait : ni les écoles, ni les conférences, ni l'âpre lutte économique. Automatiquement l'Espagnol acquiert la naturalisation et par suite élit, légifère, gouverne. Les luttes électorales récentes m'en ont appris de belles ! Le curé espagnol s'en mêle, et les femmes espagnoles. Eh bien ! non, il est inadmissible que notre rationalisme scientifique, conquis par tant de douleurs et de sang, et que le rationalisme juridico-religieux — c'est ainsi, parfaitement — de l'Islam tombent en proie au catholicisme dégénéré qu'importent ici les Espagnols, en l'exacerbant encore. Ce n'est ni comme théoricien seulement, ni comme ethnographe seulement que je proteste, mais comme un Européen central qui estime que nous sommes tous responsables de l'œuvre des générations antérieures et que nous avons le devoir de conserver les libertés qu'elles nous ont conquises.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Le Correspondant : une forêt d'Afrique vue par M. le colonel Baratier. — *Les quatre Dauphins :* pour sauver les Saintes-Maries-de-la-Mer d'une destruction par engloutissement. — *Les Marches de l'Est :* une défense de Chateaubriand. — *L'Olivier :* poème de M. Louis Le Cardonnel. — *La Vie Française* : M. Aimé Graffigne et la sincérité. — Memento.

M. le colonel Baratier — qui est l'auteur de ce beau livre : *A travers l'Afrique*, et dont on sait les magnifiques explorations ou les valeureuses campagnes, — publie, dans **Le Correspondant** (25 avril), ses souvenirs d'officier *A la poursuite de Samory*.

Cet homme d'action est un écrivain. Il a la netteté, la couleur, qui projettent le tableau des faits ou des paysages, en pleine vie. Ses pages suent le réel. L'auteur s'effacerait, si sa magnifique énergie ne trahissait sa présence là, surtout, où il voudrait que l'on prît garde aux camarades ou aux aides qui l'entouraient.

« A Thiassalé », voici ce qu'a vu M. le colonel Baratier :

Je l'ai traversée cette forêt ; dans sa partie la plus étroite, heureusement ! Si, avant d'y entrer, j'avais eu l'idée que j'aimerais sous son ombre, à prolonger ma promenade, dès la première étape, j'ai trouvé la route interminable. Pour circuler sur ces chemins à peine frayés, il faut être un acrobate de profession. A chaque pas surgit un obstacle : tantôt ce sont des arbres abattus par la vieillesse ou étouffés par l'excès de vie qui les entoure, tantôt des lianes semblables à des bras tendus en travers du sentier, tantôt des fondrières aux abords de ruisseaux invisibles dont on entend le murmure derrière la muraille de verdure qui vous enserre de tous côtés. On escalade les troncs les plus petits ; sous les plus gros (ils ont parfois 3 ou 4 mètres de diamètre), on se glisse, on rampe, le dos râclant l'écorce, les mains plongeant dans une pourriture de feuilles, de débris végétaux, d'où sortent des myriades d'êtres grouillants, fourmis noires, rouges ou blanches, scopolendres, araignées, vermines de toutes nuances et de toutes dimensions. Quand l'arbre tombé ne laisse pas entre la terre et lui un espace suffisant, on le contourne, et si nul n'est encore passé depuis sa chute, il faut creuser une trouée dans le fourré ; heureusement, l'écroulement du géant a disloqué en partie cette jungle impénétrable qu'on ne pourrait forcer sans le secours de la hache. Et le sentier circule, serpente, choisissant le passage le plus facile, sans jamais suivre un élément de ligne droite. Ma boussole me semble affolée, l'aiguille va du Nord au Sud, retourne au Nord, se jette à l'Ouest. Trouver la résultante de toutes ces directions, calculer la distance parcourue sur la vitesse de marche sont choses impossibles.

Je suis obligé d'inscrire chacun de ces angles, de compter chacun de mes pas ; mais comment marcher avec régularité au milieu des contorsions que m'impose à chaque instant la gymnastique ? C'est une dépense d'énergie et de rage ! Sans la topographie, je ne m'apercevrais pas de ces tours et de ces détours, j'ignorerais que ma route revient constamment sur elle-même, que sur trois pas en avant j'en fais deux en arrière. A considérer les angles portés sur mon carnet, je crois être dans un labyrinthe. Mon carnet ! les branches le froissent, les épines le déchirent, et ce qu'il en

reste se détrempe dans l'éternelle humidité de la forêt. J'inscris un chiffre, sur lui une goutte d'eau tombe, une feuille l'effleure et l'efface, comme ferait le doigt d'un dieu malicieux, gardien de ce dédale dont nul mortel ne doit pénétrer le secret.

- Il semble qu'on n'en sortira jamais.

Cette forêt, où la vie est répandue à profusion, donne l'impression de la mort. Elle n'est pas une prison, elle est un tombeau. Un tombeau royal, immense, une colonnade d'acajous de 60 mètres de haut, mais cette colonnade porte une voûte de feuillage de 60 mètres d'épaisseur, et l'homme, écrasé sous ce poids, ne pouvant même pas se redresser, étouffe, aspire à l'air libre. Il le retrouve dans les villages. Au milieu des clairières, où s'élèvent les huttes d'une population parfois importante, il revoit le soleil. Mais c'est seulement la pierre du tombeau qui s'est soulevée, il reste emmuré ; le demi-jour dans lequel il vivait s'est éclairci, il n'a pas la joie de l'air libre, la joie d'apercevoir un horizon, de voir les herbes onduler dans la plaine, de distinguer dans le lointain la ligne bleue d'une montagne.

Les villages sont rares ; exceptionnellement, j'en rencontre un dans le courant de la marche. Si, dans l'espace découpé sur le ciel par le sommet des arbres, le soleil est encore visible, je n'ai pas le temps de m'arrêter pour le contempler ; tout de suite, il faut me replonger dans la forêt, de nouveau courber le dos, me couler dans la trouée, rentrer dans l'ombre. Le soir, quand j'arrive à l'étape, le soleil a disparu ; il éclaire encore, mais sa lumière, près de s'éteindre, ne réussit pas à dissiper le malaise, à soulever le poids que la journée a fait peser sur moi. Rapidement, le ciel pâlit, l'enceinte de feuillage prend une teinte ardoisée, la nuit, qui guette et rampe sous les arbres, sort de son repaire, se répand, victorieuse. J'ai de cette nuit dans la tête ; cette nuit accrue du silence, de l'immobilité qui m'environnent. Les indigènes curieux ont beau tourner autour de moi, mes porteurs s'agiter, mes tirailleurs parler et chanter, tous les bruits sont dominés, écrasés par le silence, l'immobilité, la mort de la forêt.

§

La revue **les Quatre Dauphins** insère en tête de son fascicule du 20 avril l'appel ci-après :

POUR LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

L'admirable petite ville provençale des Saintes-Marie-de-la-Mer est sur le point de disparaître, envahie par les eaux.

La plage où accostèrent les saintes Maries, les petites maisons qui virent passer l'Empereur d'Arles, les Sarrazins, le Roi René, la Cathédrale romane où reviennent chaque année les hordes de bohémiens, fidèles de Sarah la servante, et les foules de pèlerins provençaux, la terrasse où mourut *Mireio*, le poste régional de T. S. F., les *sansouiro* où bondissent les taureaux camarguais et les blanches cavales, seront irrémédiablement engloutis si l'on ne fait les travaux de défense nécessaires.

Déjà une somme de 36.000 fr. va être employée à renforcer la digue qui ploie ; mais de nouvelles sommes d'argent sont indispensables pour la construction d'une autre digue et de deux épis.

La voix des 554 habitants des Saintes étant un peu faible pour

se faire entendre, *les Quatre Dauphins* font appel à tous les écrivains, à tous les artistes provençaux ou amis de la Provence, pour qu'ils se joignent à eux, demandant aux pouvoirs publics la conservation de ce foyer de la Terre provençale, de ce morceau de Terre française.

De la capitale provençale, *les Quatre Dauphins* lancent ce cri de détresse pour le salut des Saintes. Que tous les Provençaux, que tous les amis de la Provence, s'unissent à eux et aux « santein » pour que

Vivent les Saintes-Maries-de-la-Mer!

Aix-en-Provence, avril 1912.

LES QUATRE DAUPHINS

Adresser les adhésions au Comité-Directeur des Quatre Dauphins, *20, rue Manuel, Aix-en-Provence.*

§

Les Marches de l'Est (25 avril). A partir de ce numéro, la revue devient bi-mensuelle.

Dans un très curieux article, M. Jacques Reboul traite de *Chateaubriand.*

« Jules Lemaître contre Chateaubriand ! » ont écrit à l'envi les journaux en rendant compte des conférences consacrées par l'auteur d'*Hellé* au poète de l'*Itinéraire*. C'est fort regrettable. Les intentions du conférencier ont été évidemment surprises. Certains n'en regretteront pas moins que des idées des ironies dangereuses aient pu être mises en circulation, tomber, à l'abri d'une pareille autorité, dans ce « plasma » malléable que forme l'intelligence du grand public et y germer, champignons tôt multipliés de l'envie, sur une grande gloire.

Car Chateaubriand est déjà, au delà de son œuvre, un *nom* du patrimoine intellectuel français. A supposer fondées les critiques qu'on lui adresse, il y a aussi peu d'à-propos à toucher sans respect à la conception que, depuis un siècle, nous nous faisons de l'homme, qu'il n'est permis aujourd'hui de divulguer avec trop d'insistance l'ennui que distillent certaines tragédies raciniennes. La France doit lutter en ce moment pour maintenir dans le monde des idées, la suprématie qu'elle a momentanément abdiquée dans le domaine des faits politiques. Il n'est pas permis à un *national*, élément de la patrie française, de ramener notre héritage de gloire à la mesure de son goût personnel. Aussi vrai que ce sont des superstitions qui créent la vie, des préjugés sont nécessaires à l'existence morale des peuples. Il est certain que le « culte des héros », ainsi que l'a magnifiquement démontré Carlyle, est l'un des aspects les plus nécessaires à l'existence des nations modernes. M. Jules Lemaître ne me démentira pas. Du dehors, on nous regarde avec curiosité, prêt à profiter de toutes nos sottises pour nous diminuer. Faute de savoir nous taire à temps, il ne nous est plus permis de nous promener au delà de nos frontières sans entendre discuter *les meilleurs* d'entre nous. L'admiration pour Shakespeare et pour Beethoven n'est-elle pas au contraire universelle et unanime ? Quelle leçon !

L'œuvre de Chateaubriand est-elle donc aussi ennuyeuse qu'on voudrait le faire croire ? « J'ai lu Chateaubriand il y a quarante-quatre ans », déclare M. Jules Lemaître, à propos du *Génie du christiansme*. Est-il bien

certain d'avoir *relu*, comme il le dit, les livres du grand Séducteur ? Si oui, que peut-on regretter davantage, la négligence renanienne — si l'on peut dire — ou le parti pris avec lesquels M. Lemaître a parcouru ces volumes ?

Il serait trop facile en effet de montrer que Chateaubriand est un grand écrivain moderne, le plus fécond véritablement de tous ceux qu'il est convenu d'appeler les romantiques, car *il crée une manière*. Ses prédécesseurs directs sont Rousseau, Buffon et Ramond — ce dernier son contemporain. Ses successeurs ? Vous les trouverez parmi les plus considérables de nos écrivains.

Par des citations heureusement choisies, M. J. Reboul montre comme Chateaubriand a contribué à la formation d'écrivains tels que MM. Pierre Loti et Maurice Barrès. Un d'Annunzio, qui s'est enrichi dans les cent meilleurs écrivains français, n'a pas oublié d'emprunter à la plus belle prose du XIX^e^ siècle.

Débutant par une « parole terrible » de Chateaubriand, la conclusion de M. Jacques Reboul est la suivante :

« *Les invasions d'idées ont succédé aux invasions de barbares.* »

Rendons-lui, à Chateaubriand, du moins cette justice qu'il n'a point abusé de la force verbale que la nature avait mise en lui. Ce qu'il dit est solide et, n'en déplaise aux esprits chagrins, toujours sincère. On ne joue pas la comédie lorsqu'on écrit une œuvre comme la sienne. Ses adversaires l'ont accusé de « préjugé gothique », lorsqu'il publia *le Génie*. Ce mot paraît aujourd'hui bien ridicule. Craignons que les petites restrictions dont nous voulons atténuer sa gloire ne soient pas fondées davantage. Des opinions rapides sont bien peu, à côté de toute l'existence d'un homme supérieur non dépourvu certes de la fonction de penser...

Chateaubriand, qui connaissait bien son cœur et qui avait sur certains l'avantage de lui accorder beaucoup d'importance, a écrit ailleurs :

« *Ce que nous gagnons en connaissances, nous le perdons en sentiments. Les vérités géométriques ont tué certaines vérités de l'imagination...* »

Je livre cette parole profonde aux auditeurs de M. Jules Lemaître qui n'auraient pas, malgré tout, cru devoir conserver leurs illusions. Ils s'apercevront sans doute que beaucoup rêver n'est pas antinomique de beaucoup penser. Et pour nous qui, sur les marches de notre nationalité, défendons l'intégrité du patrimoine intellectuel et moral qui est notre raison d'être, il ne nous déplaît pas d'être aveugles, si, grâce à cette faiblesse apparente, nous pouvons agir encore. Créer sans amour ne vaut.

§

De **L'Olivier** (avril), ce beau poème de M. Louis Le Cardonnel :

MATIN D'OCTOBRE

Dans sa limpidité, la lumière d'octobre,
S'épandant de l'azur, emplit l'air allégé :
Elle baigne d'un or harmonieux et sobre
Les champs où l'on a vendangé.

Hier on entendait des voix de contadines,
Qui s'unissaient au vol des derniers papillons :
Seules vont maintenant, çà et là, les gallines
Ivres des lents rayons.

Parfois, de l'horizon où quelque clocher pointe,
A travers le feuillage aux lueurs de satin,
Arrive une rumeur de char éloigné, jointe
Au chant perdu d'un coq lointain.

Je regarde, charmé, ces glèbes qui s'étendent,
Ces arbres, par endroits à peine encor rouillés.
De mûriers en mûriers, partout les pampres pendent,
De raisins dépouillés.

Nul vent ne souffle, pas une feuille ne tombe :
L'abeille qui s'endort ne vient plus me frôler ;
Tout songe : et, sur un toit, une belle palombe
Semble craindre de s'envoler.

Et dans cet air où rien ne bouge et ne respire,
Dans ce calme, si pur qu'il vous fait presque mal,
Je crois sentir vibrer, comme une grande lyre,
L'automne de cristal.

§

La Vie Française (avril) publie un généreux et sage article de M. Aimé Graffigne: « De la sincérité ».

Comme tout le monde, je suis las des vers sans étincelle et des proses sans muscles, je suis écœuré des livres médiocres dont les féconds auteurs ont si loin poussé la perfection qu'il n'est même plus permis de dire qu'ils sont mauvais, nourriture sans saveur et sans profit, pâture des petites âmes incapables de douleur et des petits corps dénués de moelle. Tout cela donne la nausée. Et je ne suis pas l'ennemi des constructeurs de cités et des inventeurs de songes ; je ne suis pas l'ennemi de ceux qui cherchent, de ceux qui trouvent, de ceux qui s'affirment : au contraire. Mais il est des mots sur le sens desquels il est bon de ne pas se méprendre. Il faudrait ne pas confondre *originalité* avec *monstruosité*, ni *désintéressement* avec *réclame*. C'est à dessein que j'ai inscrit le mot de sincérité en tête de cet article. Sous prétexte de produire une personnalité exceptionnelle, beaucoup de gens avides de bruit vont partout agiter leurs grelots. Alcibiade coupait la queue de son chien et les Athéniens applaudissaient : sans doute : Alcibiade était beau, riche, vaillant soldat, éloquent orateur, Alcibiade était neveu de Périclès et disciple de Socrate. Que d'autres, parmi nous, n'ayant aucune de ces qualités, coupent la queue de toute une meute !

M. Aimé Graffigne termine par ces lignes opportunes où l'on verra qu'il en appelle à l'un des plus beaux poètes et des hommes les plus dignes que la Gloire ait surpris en les couronnant :

Pour nous, cherchons à produire des œuvres au lieu de nous singulari-

ser et soyons plus soucieux encore de notre mérite que de notre réputation. Ne rien renier de la saine raison et de la sagesse acquise par les aînés n'est pas nécessairement se crétiniser. Je n'ai jamais entendu dire que les grands artistes de la belle époque italienne aient eu, au point où l'ont nos contemporains, le soin de leur originalité ; ils travaillaient d'après leurs maîtres, s'efforçaient d'abord de les égaler, ensuite de les surpasser, et s'ils avaient du tempérament, leur art en portait l'empreinte ; l'honnêteté a suffi à les sauver de l'oubli. Mais aujourd'hui, il faut bien le dire, on est avide de bruit et d'argent : la couronne d'or que ses admirateurs ont offerte à M. Henri Matisse a fait rêver bien des badigeonneurs. Je ne sache pas non plus que nos meilleurs écrivains de la grande génération aient cherché des succès de douteux aloi ; ils ne se piquaient point de faire hurler leur entourage ; aussi n'écrivaient-ils d'ordinaire que lorsqu'ils avaient quelque chose à exprimer et ne tentaient-ils pas le métier de bateleur pour retirer un misérable profit en vantant sans pudeur une marchandise immonde.

Imitons-les en quelque chose ; avec eux, apprenons à voir, à sentir, à penser avant que d'entr'ouvrir la bouche ; comme eux, soyons modestes, indulgents, consciencieux ; n'oublions pas que la précision et la clarté qu'ils ont prêchées et à quoi ils se sont efforcés d'atteindre, c'est le meilleur du patrimoine intellectuel de notre race. Et si nous ne voulons pas aller si loin chercher nos modèles, songeons quelquefois au bel exemple de dignité que nous donna le probe et le grand Flaubert.

Oui, un peu de beauté vaut mieux qu'une fausse gloire. Ecoutons ce qu'au *Jardin de l'Infante* chanta, pour chacun d'entre nous, une voix pure et mélodieuse :

> Va, ne t'attarde plus aux parades étranges ;
> Si la vie a rentré quelque blé dans tes granges,
> Fais ton pain simplement dans la paix du Seigneur.

Simplement, entends-tu, simplement !

§

Memento. — *La Vie* (11 mai) : — M. Ch. Géniaux : « Le général Lyautey. » — « Rétrospection sur Agadir, » par MM. Marius-Ary Leblond. — M. René Ghil : « Valéri Brussov. »

L'Action nationale (10 mai) : — M. J. Ajalbert : « Bagetti, peintre de victoires. » — M. H.-G. Wells : « Considérations sur le socialisme : le grand Etat. » — XXX : « La Banque des Banques. »

Le Feu (mai) consacre son numéro au « salon de mai ». Le poète Joachim Gasquet y étudie les peintres dans leurs œuvres et leurs tendances, avec une autorité sereine qui est un exemple.

La Revue (1er mai) : — « Les dernières années de Gustave Flaubert », documents inédits. — M. A. Chuquet : « Les Aventures d'un payeur en 1812. » — « La Connaissance de l'avenir », par M. C. Flammarion.

La Phalange (20 avril) : — M. Ch. Oulmont : « La philosophie d'un roman d'amour au Moyen-Age. » — Poèmes de MM. J.-A. Nau, Ch. Groz, J. de Bosschère. — « Le Calvaire de Schopenhauer », par M. Camille Pitollet.

Revue bleue (11 mai) : — M. Henri de Régnier : « Laclos. » — « L'Art et le métier », par M. Paul Flat. — « La Science de la Police judiciaire », par M. Paul Matter.

L'Amitié de France (mai à juillet) : — M. Georges Dumesnil : « Une réception académique. » — M. E. Terchet : « Le Comte A. de Mun » — Vers de MM. R. Fernandet, P. Fons, E. Rouvray. — Une « Lettre à M. Jules Lemaître », adressée « du séjour des Ombres heureuses où il n'y a plus d'années », par Lucile de Caud, née de Chateaubriand.

L'Occident (avril) : — Un beau poème de M. H. Dérieux : « Retour. » — « Le Sourcier », conte de M. T. de Visan.

Les Soirées de Paris (avril) : — M. A. Tadesq : « L'Ermitage », poème. — M. J. Dyssord : « Le Plus gros péché de M. Jules Lemaître. »

Revue du temps présent (2 mai) : — MM. J. et J. Tharaud : « Les Châteaux de la Vierge. » — Un poème de M. Paul Fort : « Pour vivre en dieu. » — M. A. Lanne : « Le Cachet de Louis XVI » (documents sur la question Louis XVII). — « Le Pâtre », un acte, de M. P. de la Batut.

Le Parthénon (5 mai) : — « Le Miroir », poème de M. Louis Payen. — Mme Aurel : « Ciolkowski ». — « Le Bon juge », par M. A. du Fresnois. — « Avril », poème de M. Nicolas Beauduin.

Les Rubriques nouvelles (1er mai) : — M. G.-M. Rodrigue, sur le poète « Grégoire Le Roy ». — « Pourquoi nous aimons Henri de Régnier », par M. H. Dérieux. — Une scène de la « Diane de Poitiers » de M. de Faramond.

Les Bandeaux d'or (mai) : — Poèmes de MM. P.-J. Jouve, R. Allard, P. Castiaux, M. Dewailly, A. Gaspard-Michel.

Miscellanées (mai) : — Poèmes de MM. H. Chassin, Simart, M. Jay, H. Bordry, M. E. Naegelen, J. Thibault, G. Pusset, et de Mlle Suzanne Bloch.

La Revue hebdomadaire (14 mai) : — Suite de l'enquête sur la jeunesse : « Les Médecins », par M le Dr Grunberg et M. Lucien Gérard, interne des hôpitaux. — La première partie d'un roman de M. Pierre Lasserre : « Le Crime de Biodos ».

La Nouvelle Revue française (1er mai) : — M. R. Gilliouin : « Jean Moréas poète tragique. » — « L'Aventure éternelle », par M. Paul Fort. C'est un fragment d'une nouvelle série de « Ballades Françaises » où le lyrisme ingénu et l'art savant du poète affirment une maîtrise dès longtemps admirée de ses aînés et de ses cadets. — « D'Addis-Abeba à Djibouti », par M. A. Ruijters. — Le début d'un roman de M. H. Bachelin : « Juliette la joli. » — La « Chronique de Caërdel », par M. André Suarès.

L'Essor (mai) est une nouvelle publication. Elle se recommande de MM. Jean Aicard, Maurice Donnay, Emile Faguet, Edouard Schuré, E. Verhaeren, E. Haraucourt, J. Normand, de M. le pasteur Ch. Wagner. C'est une revue très éclectique.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Supplément à la Correspondance de Gérard de Nerval (*La Dépêche*, 4 mai). — M. James Carleton Young, roi du livre (*L'Opinion*, 11 mai).

On lit dans **la Dépêche**, sous la signature d'Emile Bergerat :

La publication récente de la correspondance du poète m'a remis en mémoire celle que j'avais retrouvée dans des papiers de famille et dont j'avais offert l'autographe au vicomte Spoelberch de Lovenjoul pour sa collection de romantiques. Cet autographe doit être aujourd'hui à Chantilly, dans le fonds qui porte le nom du célèbre bibliophile et dont l'Académie française a hérité. J'en avais préalablement pris copie, de telle sorte que je puis encore l'éditer et éviter ainsi aux admirateurs du bon Gérard le voyage et la recherche.

La lettre ne porte pas de date, mais elle se fixe d'elle-même par sa teneur à 1849, et de mai à juin de cette année de choléra. Elle est adressée à Théophile Gautier, son ami de collège au lycée Charlemagne, et son frère d'armes de toute la vie. Comment elle se conserva jusqu'en 1872, c'est-à-dire pendant vingt-trois ans, à travers les déplacements constants et multiples d'Albertus, c'est ce que seul pourrait dire celui qui préside au sort des choses. Toujours est-il que la voici. Elle a surtout intérêt de relique à une époque où l'on recueille assez passionnément les éléments du martyrologe artistique.

Lettre de Gérard de Nerval
à Théophile Gautier.

« Mon cher Théo,

« L'honneur du papier blanc » me faisait hésiter à t'écrire cette lettre, qui ne te rencontrera peut-être pas. Si cela arrive, je l'adresse à l'honorable inconnu qu'on a l'usage de symboliser par X... Il sait sans doute, ainsi que toi, ce qui vient de se passer à Paris, une révolution manquée, une journée absurde. Enfin, tout est fini et pour longtemps selon les apparences.

« Je suis allé le jour même à *la Presse*, où Neftzer n'était pas très rassuré. Cependant, il paraît sûr qu'on n'entravera pas le journal, lequel, du reste, n'est pas du tout dans la même situation qu'à l'époque de Cavaignac.

« On n'a pas ouvert le musée aujourd'hui 15. J'y suis allé pour t'écrire ce qu'il en était. La cour était pleine de chevaux et de cavaliers. Il est même probable que ce n'est pas prochain (?).

« Le choléra a diminué de moitié. La pauvre Héloïse a été un jour malade, mais cela va mieux. E .. est mieux portante que jamais. Nous avons été dîner chez Mme Heine, qui s'est trouvée prise pendant le repas, mais qui va bien. La présidente a aussi eu une attaque avant-hier. Le « turgue » (Turgan) aussi, mais tout cela est léger et tient à des imprudences, d'artichauts chez Mme Heine, de homard chez la présidente, et de je ne sais quoi chez le « turgue ». Quant à la pauvre Héloïse, je crois que c'est faute, elle... d'imprudence. Moi-même !!!, chose étonnante, je me suis réveillé deux jours de suite avec la langue jaune au milieu et blanche à l'entour. Quelques excès m'ont rendu à la santé.

« Tout cela est le produit de la préoccupation. Les gens se mettent au lit pour la moindre indisposition, qu'ils n'auraient point remarquée en d'autres temps. Avant-hier, je vais voir un ami qu'on disait malade. J'arrive et je le trouve buvant de la tisane mêlée de rhum, par l'ordre du médecin. Il me dit : « Voyez comme j'ai la fièvre ». Son œil brillait. Il me lit des vers,

ne voulant pas, s'il meurt, que le chant du cygne reste inouï. Le médecin arrive, le malade lui dit : « — Je ne sens pas mon cœur battre, je vais mou- « rir ! » — « Non, dit le médecin, vous avez bu trop de tisane au rhum ! » Le fait était vrai. Ennuyé de rester au lit, ce garçon s'est habillé, est allé se promener et s'est aperçu qu'il était bien portant.

« Comment va notre société ? Vous êtes-vous amusés en Hollande ? Et votre charmante et excellente compagnonne, et nos amis Lhomme et Landelle, vais-je les revoir bientôt ? Si vous ne vous amusez pas beaucoup en Belgique, vous pouvez bien revenir. Il me semble qu'il y a bien longtemps que je vous ai quittés. Je vous embrasse.

« GÉRARD. »

M. Bergerat profite de l'occasion pour discuter à nouveau la question du suicide de Gérard de Nerval. Comme les amis du poète, comme beaucoup de contemporains, il n'y croit pas. C'est une opinion respectable. Mais l'opinion contraire ne l'est pas moins. De plus elle paraît très vraisemblable, étant donné le déséquilibre d'esprit de Gérard. On sait d'ailleurs qu'il pensait au suicide et qu'il en parla plusieurs fois. Enfin, n'est-ce pas un fait qu'on le trouva pendu ? Et n'est-ce pas un fait aussi que les malendrins auxquels il arrive d'occire un passant songent plutôt à déguerpir qu'à simuler une mise en scène. Puis, une querelle ? C'était peu dans la nature de Gérard de participer à une querelle. Le vol ? Il était connu des escarpes et, en tout cas, promettait une bien maigre proie. Tout est possible, du reste, mais le suicide est beaucoup plus probable que le reste. Quel a été l'avis de la police ? A-t-on eu l'idée de rechercher le rapport auquel donna lieu cette triste aventure ?

§

M. James Carleton Young a entrepris de réformer la bibliophilie. Il a entrepris de se former une bibliothèque dans le goût de *Ce qu'il faut lire dans sa vie*, de M. Henri Mazel, c'est-à-dire composée de livres de valeur et de livres instructifs. Plus de ces babioles rares et curieuses auxquelles les maniaques du livre attachent tant de prix. Plus de ces frivoles reliures sans intérêt pour un bon esprit. Du reste, voici la psychologie du personnage par M. Alexandre Mavroudis, d'après **L'Opinion** :

J'ai eu le plaisir de rencontrer ces derniers jours M. James Carleton Young, américain richissime et roi du livre. De taille moyenne, le visage boucané, les yeux intenses, Sa Majesté porte en guise de pourpre royale un costume de voyage au veston brun vert, fermé jusqu'au col. Il parle en égrenant ses paroles et, chose étrange, il connaît à merveille les affaires de son royaume. Mais en quoi consiste ce royaume du livre, quelle en est l'étendue et quels en sont les confins ?

Il y a quelque trente ans déjà, M. James Carleton Young alors en pèlerinage à Athènes, assis sur une marche roussie par le soleil en admirant la

beauté pure du Parthénon, fit un raisonnement simple et original : « En peinture et en sculpture on essaie de conserver les chefs-d'œuvre des maîtres. Pourquoi les grandes bibliothèques se sentent-elles obligées d'abriter tout ce qui est imprimé, sans considérer la qualité intrinsèque des livres ? Et ne pourrait-on pas réunir en un rayon éclectique tout ce qu'il y a de plus beau en littérature ? »

A cette époque, M. James Carleton Young possédait une fortune médiocre. De retour à son pays il déploya toute son énergie en d'importantes entreprises, acheta des terrains fertiles dont la valeur s'accrût rapidement et enfin, devenu roi des métairies, il abdiqua volontiers pour se magnifier d'une couronne plus noble, celle du roi du livre. Depuis 1891, M. James Carleton Young consacre son temps et sa fortune à la réalisation de son projet de bibliothèque idéale, entreprenant dans ce but de longs voyages, dénichant des auteurs, courant après les premières éditions, passant au crible la surabondante production de nos temps, avec une méthode plus que plausible.

— « Ce n'est pas le succès, me dit-il, qui me guide dans le choix des livres ; c'est plutôt l'opinion de l'élite. Si un écrivain jouit d'une haute estime auprès des littérateurs de son pays, toutes ses œuvres ont droit d'entrer dans ma bibliothèque. Si parmi les ouvrages d'un écrivain il n'y en a qu'un qui ait des chances d'immortalité, alors on reçoit celui-là en excluant tous les autres. Mais je veux aussi que les œuvres des contemporains portent des inscriptions autographes de leurs auteurs. Chaque exemplaire renfermera ainsi quelque chose de la personnalité intime de l'écrivain. »

Bien qu'original M. James Carleton Young n'a tout de même pas le tempérament d'un futuriste. Il n'abolit rien, mais il cherche à préserver de la destruction certaines œuvres qui semblent être la fleur de la création intellectuelle. Pour être plus exact, si M. Carleton Young abolit quelque chose, c'est un préjugé, celui qui nous fait trop souvent conserver avec une pieuse naïveté tous les bouquins bons, mauvais ou même absurdes, pourvu qu'ils soient imprimés.

Nos grandes bibliothèques d'aujourd'hui sont des cimetières, M. James Carleton Young rêve de les rendre à la vie, en expulsant de là tout ce qui sent le moisi. Pas de respect pour la poussière des vieilles pages, point d'indulgence pour tout ce papier vainement noirci que d'énormes édifices contiennent à peine, aucun amour du livre pour le livre. Dans le jardin de la pensée humaine, ce souverain inflexible et logique veut trier, labourer, faucher, il a grande envie d'en écarter les arbres desséchés pour laisser plus de place, plus d'air, plus de lumière à ceux qui débordent de sève. Non point de crainte que ceux-ci ne meurent avant l'heure, mais pour que nous autres flâneurs puissions sentir plus aisément les saines odeurs qui en émanent.

Ces louables sentiments n'ont aucun rapport avec ceux d'un vrai bibliophile, qui ne voudrait pas avoir chez lui la plupart des livres vantés par cet homme naïf qui a mis son idéal dans Sully-Prudhomme et Paul Bourget.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Don Juan*. — Gaieté Lyrique : *Naïl*, poème de M. Jules Bois, musique de M. Isidore de Lara.

Il vient de se passer un événement significatif à toutes sortes d'égards. Nul n'ignore la reconnaissance que notre école française doit à M. Albert Carré. Si on a évidemment le droit de regretter que l'eclectisme indifférent, qui est pour lui presque un devoir, l'entraîne à une indulgence excessive envers le verisme italique, on ne peut discuter les mérites de celui qui, en des temps où ce fut intrépide, osa monter *Fervaal*, *Louise* et fit de *Pelléas* un succès. La tendresse de M. Carré pour M. Puccini demeurait assurément un mystère, mais elle apparaissait compensée par les soins qu'il apportait à la restitution d'*Alceste*, d'*Iphigénie* ou d'*Orphée*. Après de tels hommages au Chevalier Gluck, après l'effort, en somme, heureux quoique moins réussi peut-être de la *Flûte enchantée*, quelles espérances n'était-il pas permis de fonder sur la reprise de **Don Juan** au même endroit et sous d'identiques auspices ? Hélas ! on ne s'attendait guère à ce qu'il fallut constater. La représentation de *Don Juan* à l'Opéra-Comique a été plus qu'une désillusion : ce fut, pour l'auditeur, une stupeur ; pour le chef-d'œuvre, une « exécution » sans remède, un massacre. On eut rarement, on n'eut peut-être jamais le spectacle d'une aussi totale incompréhension de l'œuvre d'art interprétée. A tous points de vue, et sans en excepter un seul, on y prit l'opposite exact de ce qu'elle exigeait, et cela, avec une sollicitude si obstinée, assidue, méticuleuse, qu'oncques on n'eut l'impression de contempler quelqu'un forcer si déplorablement son talent avec les conséquences qui s'ensuivent. Avant tout notre Opéra-Comique méconnut le caractère même de l'ouvrage. Ce n'est que depuis Wagner que l'*opéra* se transmua en *drame lyrique* où, non seulement la psychologie des personnages est dénudée, fouillée jusqu'en ses plus secrets replis par la polyphonie sonore, mais où l'action tout entière, l'intrigue en ses moindres détails, s'énonce en discours ou colloques impliquant dans le jeu des acteurs un adéquat réalisme. M. Albert Carré s'est distingué plus que quiconque dans cette évocation de la vie réelle au théâtre, que semble impérieusement requérir notre art lyrique actuel, et que l'exemple de *Pelléas* a merveilleusement démontré compatible voire avec quelque romantisme verbal. Mais *Don Juan*, — ou mieux *Il Don Giovanni*, car c'est son vrai nom, — n'est et ne pouvait être un *drame lyrique*. Mozart l'intitula *opera buffa*, et il est tout simplement un « opéra » selon la formule conforme à la sensibilité d'alors. Ni son livret ni sa musique ne se prêtent à une adaptation wagnéro-réaliste à la moderne. Il se compose de morceaux détachés, — airs ou ensembles, — séparés nettement, presque bruta-

lement par des récitatifs simplistes, exposant le strict nécessaire à l'intelligence du sujet prétexte à musique. Ces morceaux, et en particulier les airs, expriment des sentiments généraux, communs à toute créature anonyme en situation pareille ; car, dramatiquement même comme musicalement, les personnages de *Don Juan* sont moins des individus que des types. Aussi ces airs sont-ils essentiellement destinés à être chantés quasiment devant le trou du souffleur, avec le minimum de gestes indispensable à éviter le ridicule, — lequel ici est précisément obtenu par le souci contraire, par la prétention d'imposer à l'art sonore un encombrant secours étranger, la préoccupation têtue de vouloir seconder dramatiquement l'effet purement musical, la bévue de traiter, dans l'occurrence, musique et livret en égaux. Car ici tout le drame est contenu dans la musique de Mozart. Par un miracle du génie, c'est dans la musique pure de ces airs, propices à l'italianisant *bel canto*, que gît l'humanité innombrable et profonde qui nous point comme avec un sourire, en son imbroglio de passion, d'ironie, d'élégance, de grâce et de quelque cynisme. Il n'y a *rien* à ajouter à cette musique complète en soi, intangible, qui est *Don Juan* tout entier. Tout ce qui en détourne l'attention fait tort au drame autant qu'à elle.

C'est ce dont se chargea, avec une implacable cruauté, une mise en scène empressée d'intentions, d'insistance et de fignolage, aux aguets de cheveux à couper en quatre et même en seize. Rien de plus fastidieux, bientôt de plus pénible que de voir travestir en « conversations », véristement assaisonnées de mimique corrélative, le lyrisme de ces airs exprimant, selon la mode ancienne de l'opéra, surtout des « états d'âme ». Le comble de l'irrêvable maladresse à cet égard fut atteint avec le fameux air de Dona Anna : *Or sai chi l'onore*, cet admirable cri d'horreur et de haine. C'est assise sur un banc ombragé, s'adressant à Don Ottavio poliment incliné devant elle, que la désespérée adjura son fiancé de venger son déshonneur et le meurtre d'un père adoré. On n'imaginait guère un contresens de cet acabit de la part de M. Carré. Dans l'ensemble, d'ailleurs, par aventure extraordinaire en la maison, cette mise en scène apparut d'un bout à l'autre comme empêtrée, gauche, parfois tout à fait ratée. La disparition finale du Commandeur et de Don Juan, dans une trappe d'où sort une bouffée de fumée, fut d'une puérilité à laquelle on ne s'attendait pas ici. L'œuvre musicale était exagérément morcelée par un dépeçage en neuf tableaux, dont on eût pu réduire le nombre sans inconvénient ; car tout cet appareil ne parvint pas à dissimuler l'arbitraire éventuel des sorties ou rencontres dans le décousu d'une pièce ostensiblement insoucieuse d'un logique enchaînement des scènes, et où tout ce soin ne servait qu'à augmenter l'embarras des interprètes en le soulignant fâcheusement. S'il y eut

certains beaux décors et d'autres moins heureux, la majorité péchait par une recherche trop visible de pittoresque ou de couleur locale mâtinée d'authenticité chronologique, aboutissant à une sorte de clinquant le plus désastreux, qui s'étendait jusqu'aux costumes — trop neufs, trop « gravure de mode » anticipée, quelquefois d'une excentricité malencontreuse. Vraiment, lorsque Don Ottavio arrive un peu tard, après la mort du Commandeur, pour secourir et consoler son amante éplorée, on ne se le figurait guère accoutré comme un muscadin d'une espèce de petit pet-en-l'air sous quoi, du milieu du dos jusqu'aux reins, bouffe et plisse l'éblouissante blancheur d'une fine chemise de batiste. M. Carré pourrait objecter que sans doute il venait faire sa cour, mais, outre qu'il peut être dangereux d'abuser ainsi à la fois de l'archéologie somptuaire et de la vraisemblance, celle-ci eût commandé que, sortant de chez soi dans la nuit, le jeune et élégant seigneur ait pris son couvre-chef et son manteau. Et quand, au dernier tableau, on voit la suppliante et prêcheuse Elvire apparaître inopinément attifée d'un costume de bains de mer ou de mascarade, on songe irrésistiblement aux plus toulousaines trouvailles dont notre Opéra national nous procura les joies naguère. Bref, au lieu de ce tact extrême dont on a l'habitude en l'endroit, et qu'exigeait plus que jamais la circonstance délicate, un excès de zèle incongru semblait s'évertuer à tout gâter. L'attention, sans cesse et par tous moyens, était sollicitée, détournée de son objet véritable, aussi dispersée que déçue, alors que, pour rendre d'emblée l'intégrale beauté du chef-d'œuvre, il aurait suffi de chanter la musique de Mozart. Seulement, il aurait fallu la pouvoir *chanter*, et la déception sur ce point n'a pas été la moins profonde. On ne saurait sans injustice en faire un trop cuisant grief aux excellents artistes de la salle Favart ; ils se sont comportés de leur mieux, comme à l'ordinaire, et certains même ont déployé des prodiges d'habileté pour remédier aux défauts naturels de leur organe. Mais il appert de cette représentation de *Don Juan* que les plus ou moins brillants lauréats du Conservatoire enrôlés par notre seconde scène lyrique ignorent les moindres éléments de l'art du chant classique cultivé au XVIII^e^ siècle, c'est-à-dire, en réalité, de *l'art du chant* sans épithète, dont la tradition ne semble s'être conservée qu'en Italie. C'est là qu'ils auraient tous besoin d'aller trouver un vieux professeur bien routinier, et de rester un an ou deux à faire des vocalises dans le médium de leur voix sans dépasser l'étendue d'une octave. Ils acquerraient ainsi sans s'en douter, avec une parfaite égalité de volume, une souplesse et une sécurité d'émission dont ils n'ont manifestement qu'un soupçon fort vague, et au retour ils seraient peut-être surpris de n'avoir plus à s'égosiller pour atteindre sans effort aux limites suprêmes de l'aigu dont ils disposent. L'épreuve de *Don Juan* fut

cruelle à leurs bonnes volontés évidentes. Par surcroît, les rôles à eux répartis ne semblaient pas mieux assortis à leurs figures qu'au caractère de leurs talents respectifs. On eût, certes, à priori, plus volontiers vu Mlle Vix en Anna qu'en Elvire, et *vice versa* pour Mlle Lespinasse. L'espiègle et futée Mlle Mathieu-Lutz donnait un faux air de soubrette à la paysanne Zerline. M. Francell essayait vainement d'adapter son galbe d'éphèbe à la tragique gravité d'un fiancé d'ailleurs assommant. Les deux plus admirables comédiens de la troupe apparaissaient eux-mêmes comme désemparés. M. Jean Périer, — sosie craché du maître décorateur Jusseaume, ce qui ne laissait pas que d'être assez gênant pour ceux connaissant le modèle, — composa un Don Juan inégal, un peu brusque et incohérent, que les qualités mêmes de l'artiste accentuaient à l'excès et jusqu'à quelque dureté. M. Vieuille en Leporello fut lugubre — à la stupéfaction de tous. Cependant il ne manquerait pas de valables raisons pour son excuse. Ce n'est assurément pas plus sa faute que celle de ses camarades si l'interprétation de *Don Juan* s'attesta dépourvue de franchise, d'entrain, d'élan, de naturel. Elle devait fatalement pâtir des manigances imposées par une mise en scène artificielle et alambiquée, lapidant le chef-d'œuvre avec les inconscients pavés des meilleures intentions du monde.

Mais, dans ce petit jeu de massacre, où on eût dit que tous rivalisaient, M. Reynaldo Hahn s'arrangea pour avoir la palme et le pompon en se dédiant à la musique. On fut d'abord un peu interloqué en apercevant M. Hahn au pupitre. Notre Opéra-Comique ne posséderait-il donc pas plus de chefs d'orchestre capables de diriger *Don Juan* que de voix pour le chanter? Non; ce serait aller trop loin dans la noirceur des pronostics. Seulement, pour d'assez inscrutables causes, M. Reynaldo Hahn s'est acquis la réputation d'une compétence spéciale en la matière, et M. Carré en voulut modestement faire profiter lui-même et ses collaborateurs. Spéciale, certes; on s'en convainquit bien vite. « Le génie a des ailes légères », opinait l'olympien Gœthe, et Mozart est sans doute le plus immédiat exemple évoqué par l'observation. Qui croirait que cette musique ailée, lumineuse, fluide, palpitante de vie ardente et ingénue, pût paraître pesante et terne? C'est ainsi pourtant que, sous le bâton de M. Hahn, elle s'étira morne, sèche, décolorée, empâtée de préciosité flasque, languissante ou lourdement convulsée de boursouflure. A l'instar de son ancêtre *in artibus* Offenbach, M. Reynaldo Hahn affiche pour Mozart une ferveur dévote, et sa sincérité est bien probablement incontestable. Mais cette sincérité fut justement le pis de l'aventure. Au lieu du *Don Juan* de Mozart, on entendit celui de M. Reynaldo Hahn. Ce compositeur de salon, Benjamin de l'amateurisme, ne pouvait comprendre *Don Juan* qu'à sa manière. Lui aussi,

il voulut ajouter quelque chose de son cru à la musique de Mozart, souligner par des simagrées ses intentions plausibles, traduire à sa façon ce que cette musique exprimait radieusement en sa spontanéité toute nue, et il pollua le chef-d'œuvre de fausse emphase et de stagnant fignolage. La plus insupportable souffrance fut peut-être d'ouïr ainsi galvauder le même air : *Or sai chi l'onore*, dont le superbe emportement, déchiqueté de rallentendos arbitraires, avortait en grandiloquence poncive. Mais, autant que les transports passionnés, la désinvolture, l'esprit, le charme, la candeur, le comique, l'humanité protée enclose en ce joyau sonore, tout sombrait dans les limbes d'une impitoyable torpeur. L'impression dans la salle était navrante. On se regardait, interdits. Dans les couloirs, certains se demandaient si *Don Juan* se relèverait jamais d'un pareil coup. La leçon est dure, mais méritée. Souhaitons qu'elle ne soit pas perdue pour celui qu'elle frappe aujourd'hui ; que M. Carré y discerne le danger de chercher midi à quatorze heures ; qu'il s'en persuade que la beauté d'un chef-d'œuvre est en lui, et que sa manifestation accomplie implique de la part des interprètes de tout genre un effacement plein d'amour et de respect, qui peut même fort bien suppléer à une comprehension plus profonde. C'est ainsi que le vieil Habeneck enthousiasma jadis Wagner avec *la Neuvième*, en en exécutant tout bonnement la musique « exactement comme elle est écrite ». La musique de Mozart n'a pas besoin de fards ni de postiches. Il suffit de quatre portants pour jouer *Don Juan* dans sa splendeur géniale et, malgré les défaillances vocales et sa mise en scène indiscrète, M. Carré eût sans doute approché quelque peu de ce résultat, s'il avait bien voulu laisser le consciencieux M. Ruhlmann en battre simplement la mesure strictement telle que le prescrivent les indications de l'auteur. Car ces succinctes prescriptions correspondent à la technique du temps où l'œuvre fut conçue ; notre rubato moderne était inaccessible aux orchestres pour qui Mozart composait sa musique, et on dénature celle-ci par l'intervention d'un élément étranger à la pensée de son créateur ; on affadit sa verdeur expressive ; on en détruit l'harmonieux équilibre ; on l'atteint dans son essence même. A l'Opéra-Comique, ce tarabiscotage s'alliait assez étrangement à des velléités d'érudition superficielle, inspirées vraisemblablement par M. Hahn, et parfois en complet désaccord avec les tendances réalistes de la mise en scène. Il eût certes été préférable à tous égards d'accompagner les récitatifs de *Don Juan* (1787) par le quatuor, plutôt que par un piano forte d'Ignace Pleyel fabriqué vers les débuts du XIX^e^ siècle. La restitution du sextuor final, que depuis longtemps on supprime un peu partout, apparut du même ordre d'idées, et plus fidèle à la lettre qu'à l'esprit du chef-d'œuvre avec lequel on avait pris tant d'autres libertés. Pour

nous comme, en réalité, à toute époque, le drame se termine à la mort de Don Juan, et ce morceau, qui affaiblit l'effet du dénouement tragique, ne visait, même à l'origine, qu'au but de couronner l'opéra par un ensemble traditionnel, offrant ici la virtuosité des chanteurs aux applaudissements de l'auditoire. On s'en serait assurément passé sans le moindre regret. Par contre, on fut privé, sans qu'on sache pourquoi, d'une des perles de la partition, l'air de Don Ottavio : *Della sua pace*, sacrifié peut-être à la durée de multiples entractes exigés par l'exiguïté d'une scène, où un ingénieux architecte semble avoir réuni toutes les conditions d'une incommodité exceptionnelle. En somme, on ne saurait féliciter notre Opéra-Comique que de l'excellente intention qu'il eut de nous rendre *Don Juan*, en déplorant qu'il se soit aussi grossièrement fourvoyé dans sa tentative. Heureusement qu'une fois n'est pas coutume ici ; mais il est tout de même dommage que ce soit tombé sur Mozart.

§

Il ne me reste plus de place pour parler longuement de **Naïl**, mais ce n'est pas bien nécessaire. Les directeurs de la Gaîté-Lyrique possèdent en M. Labis un metteur en scène dont les efforts méritent les compliments les plus sincères, encore que les ouvrages où il doit exercer ses talents constituent à la longue un assez singulier répertoire. Une fois de plus, ce n'est guère qu'à lui qu'on puisse adresser quelques éloges. Le livret versifié par M. Jules Bois égrène avec un pertinent chiqué la gamme des banalités propres au genre. Quant à la musique de *Naïl*, il n'y a vraiment rien à en dire. Le néant ne se discute pas plus qu'il ne s'analyse.

JEAN MARNOLD.

ART

L'Exposition Jules Chéret (Arts décoratifs). — Exposition Renoir (Durand-Ruel). — Exposition Biegas (atelier de l'Artiste). — Exposition Manzana-Pissarro (Hébrard). — Exposition des Humoristes (Palais de Glace).

Une excellente préparation à la visite de l'exposition **Jules Chéret**, ce serait une brève promenade au Grand Palais, dans la salle du rez-de-Chaussée, où l'on peut voir de récents travaux de la Manufacture des Gobelins. Là, sur les parois tristes, sont pendues des tapisseries d'après M. Cormon et d'après M. Maignan. Elles sont dures de dessin, rugueuses de couleur, solennelles et ennuyeuses. De là si vous vous rendez au Pavillon de Marsan, vous êtes accueillis par une éclatante fanfare de tons, par des flexions de lignes harmonieuses, par les plus savoureux bouquets de la couleur. Les tapisseries de Jules Chéret vous apparaissent conçues dans le style le plus pur et le plus propre à la tapisserie. Si les tapisseries du Salon

ne vous rappellent nullement le vieux style un peu raide des tapisseries médiévales ni la pompe décorative d'un Lebrun ni la verve d'un Coypel, si elles ne vous évoquent, en somme, vraiment rien, vous trouverez au contraire aux tapisseries de Chéret l'allégresse reconquise de la tapisserie du XVIII^e^ siècle, avec, en plus, tout un sentiment éclatant et profond de la vie moderne, avec une vibration lumineuse que les maîtres du XVIII^e^ n'ont pas connue. Vous vous étonnerez que si longtemps les Gobelins aient négligé leur destination véritable qui est d'exécuter des cartons d'artistes réels et non de mauvais devoirs d'école. Car, notez-le bien, la participation de l'artisan est la même aux œuvres de M. Cormon ou de M. Maignan et à celles de Jules Chéret. L'artisan est ici un implacable miroir ; il traduit très fidèlement. On lui donne à transposer une platitude, il la donne telle quelle ; on lui donne un chef-d'œuvre, il le traduit tel quel ; on peut donc calculer par cette double visite ce que l'art académique, l'habitude des commandes aux artistes médaillés et sans valeur a fait perdre de temps à la Manufacture des Gobelins et à l'art national, et de quelles belles œuvres on eût pu, par un plus judicieux système, depuis longtemps embellir les Palais Nationaux. Avec Chéret, avec Raffaëlli, avec Willette, la Manufacture entre dans une voie depuis longtemps abandonnée ; elle sort du plus gris et du plus lourd des mauvais rêves pour rentrer dans l'art.

Et encore la Manufacture aura à apprendre dans la présentation de ses tapisseries. Le Salon Chéret des Gobelins est aussi beau que le Salon de tapisserie exécuté pour M. Fenaille, sur cartons de Chéret, par les soins de M. Gauzy, qui d'ailleurs est un des artistes des Gobelins, qui a sans doute travaillé au Chéret des Gobelins (qui d'ailleurs a travaillé aussi aux Maignan du Salon). La présentation du salon Fenaille est supérieure de goût à celle du salon des Gobelins. C'est donc encore un demeurant des anciennes traditions qui gêne le bel élan donné par Gustave Geffroy, et ce demeurant de présentation classique devra céder la place au goût plus affiné des nouveaux artistes.

Les cartons de ces tapisseries sont d'admirables tableaux. *La Danse*, *le Déjeuner sur l'herbe* compteront parmi les sourires les plus exquis de l'art contemporain. Au moment où les Impressionnistes découvraient les réalités de la lumière, la vie confuse de la nature, les réels aspects du paysage précisaient la silhouette moderne de l'homme. Chéret parallèlement retrouvait la féerie picturale. Il y fut amené, comme on sait, par l'affiche, dont le devoir est d'être claire, alliciante, de parer de beauté l'objet dont elle s'occupe, d'être un appel joyeux et irrésistible. Mais l'art actuel de Chéret est bien loin de son art de l'affiche et le dépasse singulièrement. La conception même du bouquet de couleur s'est enrichie ; ce ne sont plus ces tons alternés et chantants de bleuets, de coquelicots, de gerbes de blés qui faisaient

le fond des affiches, mais des harmonies beaucoup plus somptueuses, avec des poudroiements d'or, des diaprures d'ailes de papillon, mises au service de cet art de la silhouette, de l'élan, de l'arabesque qui jette les figures en plein ciel, en plein Olympe féerique et les y pose d'aplomb, qui jette au ras de terre dans des parcs de printemps des chaînes envolées de danseuses, de cet art qui aboutissait, il y a quelques années, à ce merveilleux rideau du Théâtre-Grévin, qui maintenant s'affirme parmi les dernières productions de Chéret, en cette *Colombine* agile, dressée dans un étonnant poudroiement de toutes les couleurs claires de la palette, pur émerveillement esthétique.

Les très grands progrès réalisés par Chéret, ce perfectionnement incessant d'un art qui, décorativement, se suffisait à lui-même ne surprennent point quand on a regardé, aux parois du Pavillon de Marsan, tout l'ensemble de préparations qui précède, chez Jules Chéret, la création des grandes pages décoratives. Des sanguines, des dessins exécutés pour noter un mouvement, pour saisir une attitude, pour la fixer dans sa vérité ou la saisir dans le probable, précèdent des pastels où le rythme trouve sa réalité dans la couleur. On peut voir au Pavillon de Marsan presque tout l'ensemble de préparations des peintures murales de la salle de la quatrième commission à l'Hôtel de Ville. Cette commission, qui s'occupe, je pense, de voirie, possède à ses murs la décoration d'un extraordinaire foyer de théâtre idéal, Comédie-française ou Opéra Comique bien décorés. Jamais personnages Molièresques, Scapins rayés, Dorines rieuses, Matassins fous, Clitandres amoureux ne furent aussi bien campés. Ce fait bien établi que Chéret serait l'artiste le plus qualifié pour embellir les plafonds et les foyers de nos grands théâtres, explique bien pourquoi aucune des grandes décorations qu'on y fit ne lui fut confiée. C'est en France une vieille habitude, solide et consacrée, d'écarter les plus puissants artistes de la peinture décorative, et encore Chéret fut plus heureux que Fantin ou Renoir à qui on ne demanda jamais rien. Toutes ces préparations successives témoignent de la volonté robuste de Chéret à acquérir le modelé de sa décoration, sa vérité féerique et sa justesse plastique. On remarquera parmi cette exposition où abondent les plus gracieux rêves, où foisonnent les songes d'un jour de printemps, ou d'un jour d'été, une série de dessins très stricts, études pour des portraits, physionomies féminines, études de paysans bretons, tout un groupe d'études d'après le mime Wague. Ces pages strictes et serrées ne sont pas les moindres ornements de cette réunion d'œuvres, et après avoir vu les grands ensembles, on les reverra mieux, on les pénétrera davantage, lorsqu'on aura regardé ce que Chéret sait tirer de la réalité quotidienne et de l'étude simple de la vie.

§

Chez Durand-Ruel un très bel ensemble de **Renoir**. Ce sont des toiles un peu de toute époque, il y a d'admirables paysages, il y a de précieuses natures mortes, des pages décoratives infiniment séduisantes comme *la Pêcheuse* ou *la Marchande d'oranges*, des portraits fort intéressants, des ensembles comme cette *Famille de l'artiste* datée de 1896, qui semble un des tableaux les plus complets de Renoir ; la plupart de ces toiles sont de ce qu'on a appelé la seconde manière de Renoir, alors qu'aux vérités de l'impressionnisme il voulut ajouter des qualités de primitif, des solidités et des cohésions plus grandes. L'éclat et la fraîcheur de ces peintures sont incomparables. Il est certain que celles qu'on a pu voir il y a quelques années et qu'on retrouve ici ont gagné en coloris et que l'action du temps leur est favorable : Cette valeur technique de la page peinte augmentera encore la place très importante qu'occupe Renoir, non seulement dans l'Impressionnisme, mais dans l'art français. Personne n'a plus d'élégance vraie et n'a su donner à la vie des choses plus d'éclat radieux.

§

M. Biegas est un des plus intéressants parmi les sculpteurs contemporains. Son ambition très haute est de rendre la chimère ou l'idée pure par la plastique, parfois picturalement, mais surtout par la sculpture. Il rencontre là une difficulté presque insurmontable, car il ne se contenterait pas d'une allégorie de style classique ou de formule connue. Son symbolisme rejette tout le langage conventionnel de la sculpture ordinaire ; il veut modeler la matière d'après son rêve et que chaque ligne de son bloc sculpté lui serve à traduire son sujet. Odilon Redon fut le seul (sauf les Flamands qui faisaient des diables grotesques) à s'écarter aussi largement des réalités ; mais le songe et le cauchemar sont moins difficiles à rendre par le crayon ou le pinceau que par l'ébauchoir. Le dessin procède allusivement, la sculpture présente un contact et fait surgir une apparence complète.

En dehors de ses évocations, M. Biegas est l'auteur de quelques bustes, parmi lesquels ceux d'Emile Verhaeren et d'André Fontainas, qui sont des morceaux très vigoureux, très expressifs, d'un très beau modèle. Des bustes de femmes aussi contribuèrent à affirmer la haute valeur de M. Biegas, à la prouver sur un terrain connu. C'est donc après avoir établi très intelligiblement son grand talent que M. Biegas aborde sa sculpture essentielle, son mélange de plastique et de graphisme.

On ne s'étonnera point que par ses nouveautés linéaires, par son aspect douloureux, par la nouveauté de ses arabesques, cet art ne sur-

prenne beaucoup de gens. Il est impossible pourtant de n'y point trouver une saveur puissante. Certaines œuvres claires, comme un Berlioz, sont d'une netteté et d'une franchise qui s'imposent. A Chopin aussi, M. Biegas dédie un excellent monument. Les proportions de ses figures sont presque toujours très harmonieuses et bien venues dans leur nouveauté. La ligne architecturale des œuvres de M. Biegas est toujours pure, et leur caractère exceptionnel n'est point pour en diminuer la haute importance.

Les tableaux de M. Biegas, où les recherches de colorations sont moindres que les recherches de dessin, sont toujours très personnels et très intéressants.

§

Chez Hébrard, une série décorative de **Manzana-Pissarro**, les éléments d'une illustration de conte oriental charmant, avec des petites schéhérazades curieuses, des étangs de cygnes, des coffrets très ingénieusement décorés, avec des éléments un peu féeriques, d'une grande richesse de ton, d'un parfait usage de la matière employée ; un paravent éclatant d'or et de pourpre scintille et sait plaire. Dans ses recherches décoratives, M. Manzana-Pissarro est attiré dans un rêve de somptuosité féerique, que les plus solides qualités de réaliste l'aident à formuler complètement.

§

Le Salon des Humoristes. — Des Abel Faivre, pastels avec des recherches de grâce, des caricatures bourgeoises, des Gerbault amusants, des Brunelleschi, scènes jolies, d'une rare finesse de ton, illustration séduisante d'une essentielle comédie italienne, et une très bonne page décorative, avec un nu très étudié, *la Femme au loup*. L'influence de Brunelleschi sur bon nombre d'artistes des Humoristes qui le suivent dans ses recherches d'agrément de couleurs claires et de mise en page harmonieuse est évidente et très saisissable chez MM. Ray et Bureau, pour ne citer que les plus doués. On retrouve ici les pages alertes de Cardona, au bon dessin et à l'ingénieux coloris, les fantaisies de Goussé un peu guignolesques, l'art agréable de Guillaume, Guydo, Fabiano, les charges violentes d'Hémard, les amusements de Métivet et de Guillaume, les dessins de Georges Meunier qui sont de petits tableaux de genre et de bons essais de décoration, la série des Parisiens célèbres à déformation animale (bouffonneries parisiennes) de Sem, des gaietés de Burret, de bonnes planches de Taquoy (vie sportive), l'esprit vigoureux de Barrère, les finesses de Delaw, des pages artistes de Radiguet, des femmes de Grüm et à la sculpture Joe Descomps très XVIIIe siècle, des Gairaud verveux et les amusantes silhouettes d'acteurs et d'actrices en bois découpé de Grandval.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un Festival Wagner. — La manifestation Maeterlinck. — La manifestation Pirenne. — Les Liens de M. G. Van Zype — L'Exposition de la Miniature.

L'événement de cette fin de saison aura été le festival Wagner au théâtre de la Monnaie. Nous avons eu deux représentations de *Tristan et Isolde*, peut-être la plus belle et assurément la plus intense des œuvres de Wagner, avec le ténor Henri Knote et Mme Fassbender-Mottl, l'un et l'autre admirables de voix, de diction, de gestes, d'attitudes, l'un et l'autre possédant aussi la beauté et la jeunesse exigées par leurs rôles. Jamais l'impression produite par ces pages brûlantes et troublantes, éperdues d'amour, ne fut aussi considérable. L'orchestre, conduit par Otto Lohse, contribua pour beaucoup à la splendeur de ces soirées d'art.

La tétralogie de *l'Anneau du Niebelung* déroula ensuite ses péripéties majestueuses, fantastiques, candides, passionnées et sublimes, devant des chambrées non moins attentives et enthousiastes que celles remuées jusqu'aux moëlles par l'aventure de Tristan et d'Isolde. On revit et on réentendit avec plaisir Mme Edith Walker, MM. Van Dyck, Carl Braun, Kuhn, le meilleur Mime qui soit ; on fit fête à Mme Petzl, tour à tour une gracieuse Freya et une exquise Sieglinde, mais le plus remarquable de tous ces artistes fut incontestablement le ténor Jacques Urlus. Celui-ci est le Siegfried le plus complet et le plus convaincu que nous ayons entendu à Bruxelles. D'origine hollandaise comme Van Rooy, le Wotan et le Sachs si chers aux pèlerins de Bayreuth, il fut engagé il y a huit ans au Théâtre de Leipzig, et depuis il triompha sur les premières scènes lyriques de l'Allemagne. Il nous fit encore plus grande impression que le ténor Hensel, qui nous était apparu à la fin de la saison dernière dans le même rôle. Il joue son personnage avec une turbulence, une candeur, une fougue, un caprice tout juvéniles. Et il le chanta merveilleusement aussi d'une voix superbe possédant toutes les notes et excellant autant dans les passages de bravoure épique que dans les pages rêveuses et attendries. Son interprétation de l'acte de la Forge emballa littéralement le public. Il ne rendit pas moins magistralement les demi-teintes du deuxième acte, ses rêveries bercées par les « murmures de la forêt », sa conversation avec l'oiseau ; et il redevint héroïque dans le combat contre le Dragon, dans sa course vers la Walkyrie, dans sa rencontre impatiente avec Wotan ; enfin, il mit dans le formidable duo du réveil de la Walkyrie, une flamme, une passion, une fraîcheur, un essor lyrique irrésistibles.

Au lendemain de ce triomphe wagnérien on « manifesta » dans cette même salle de la Monnaie en l'honneur de M. Maurice Maeterlink, l'heureux gagnant du prix Nobel. L'auteur de *la Vie des*

Abeilles assistait à cette soirée dans une loge d'avant-scène, à côté de M. Max, bourgmestre de Bruxelles. Le Roi et la Reine, non seulement très attentifs au renom, mais, ce qui vaut mieux encore, aux œuvres de nos poètes, avaient pris place dans la loge opposée et tenant même à s'effacer au profit du héros de la fête, accordant, en quelque sorte, la préséance au poète, le roi avait demandé à n'être point salué comme d'ordinaire par les accords de la *Brabançonne*. Mme Bartet, de la Comédie Française, lut des vers de M. Gérard Harry à la louange de l'écrivain et récita ensuite le « Vol Nuptial », un passage classique de l'ouvrage le plus populaire du poète et naturaliste gantois.

On joua *Pelléas et Mélisande*, la pièce de Maeterlinck, que la partition si troublante de Claude Debussy aura surtout contribué à populariser. Mais cette fois on représenta la pièce sans le concours de cette musique enchanteresse, en se bornant à faire entendre le prélude et les entr'actes symphoniques composés antérieurement au chef-d'œuvre de Debussy par M. Gabriel Fauré. La pièce eut pour interprètes Mme Georgette Leblanc et quelques-uns des meilleurs artistes de Paris : M. Rolland, charmant Pelléas, véritable héros légendaire, un modèle pour Burne-Jones ou Walter Crane ; Mmes Bouchetal et Marie Froment, MM. Alexandre et Ravet.

Ce qui caractérisa cette fête de la littérature d'ici glorifiée en la personne de son poète le plus connu sinon le plus méritant, fut l'absence complète de nos écrivains. N'assistaient à cette soirée que ceux des nôtres qui y avaient été appelés par leur devoir de critique ou de courriériste. En somme les banquiers et les négociants du cercle artistique de Bruxelles célébrèrent les 200.000 francs de M. Maeterlinck plutôt que son talent d'écrivain.

Une manifestation plus réussie fut celle en l'honneur de M. Henri Pirenne, l'éminent historien. Du moins celui-là était-il entouré de ses pairs et de ses élèves. Ils s'étaient groupés autour de lui pour célébrer le 25e anniversaire de son entrée à l'Université de Gand.

On doit à Pirenne une conception générale de l'évolution historique de la Belgique d'après laquelle notre patrie ne serait pas une œuvre récente de la diplomatie européenne, mais bien un Etat parfaitement autonome remontant aux ducs de Bourgogne. Ces souverains nous dotèrent d'une patrie commune et donnèrent à la Belgique les institutions centrales conservées par elle jusqu'au XVIIIe siècle. « Mais, — constate M. Léon Leclère dans un article de *la Vie Intellectuelle*, où il résume excellemment l'œuvre de Pirenne, — les ducs de Bourgogne eux-mêmes n'ont été que les continuateurs des combattants de Courtrai, ils ont unifié un pays que la victoire de 1302 avait arraché à la France. Leur œuvre fut la conséquence nécessaire de notre histoire médiévale. Si, avant eux, il n'y avait pas eu d'Etat belge, du

moins nos provinces étaient-elles peuplées par un ensemble d'individus qui, en dépit du bilinguisme et du morcellement politique, dépendants de la France ou orientés vers l'Allemagne, avaient une culture intellectuelle, des tendances juridiques et politiques, une activité économique communes. Notre histoire ne commence donc ni en 1830, ni même en 1430, elle commence en plein IXe siècle ; et si l'on veut absolument la faire s'ouvrir par un acte diplomatique, ce n'est pas la conférence de Londres de 1830 qu'il faut donner comme point de départ à la vie de ce pays *d'entre deux*, c'est le traité de Verdun de 843.»

Je vous ai déjà fait l'éloge des *Liens*, la comédie de M. Gustave Van Zype, jouée récemment au Théâtre du Parc. Cette belle œuvre ne perd rien à la lecture. Voici, à titre d'échantillon de la langue élégante et de la haute pensée de la pièce, le passage où René Grandal célèbre la découverte à la fois scientifique et philanthropique que vient de faire son père. Grâce à cette découverte, le blé lèvera deux fois par saison, il y aura deux moissons, donc le double de pain. « Alors c'est lui, mon père, dit le jeune homme, qui, deux fois l'an, d'un geste sûr ensemencera la terre ! Alors on ne pourra voir lever le blé, on ne pourra contempler les moissons, on ne pourra manger le pain sans murmurer son nom avec ferveur, sans qu'il ne soit vivant ! C'est vrai, il ne mourra pas ! Sa volonté sera dans chaque graine éclose, dans la fermentation de la terre ! Quand on a tant semé, on ne meurt qu'avec l'humanité, avec la Terre, avec le dernier homme et le dernier épi ! » Mais un autre personnage ajoute cette pensée mélancolique à cette constatation enthousiaste : « Oui, mais pour une belle destinée, pour une belle action, peut-être faut-il réunir en soi, avec toutes les puissances, toutes les faiblesses, toutes les douleurs humaines ? »

Durant plusieurs mois l'Exposition des Miniatures, une exposition certes intéressante et originale, qui aurait été plus instructive encore si elle avait été présentée avec plus d'ordre et de méthode, — a fait affluer les visiteurs. C'est même la première fois, croyons-nous, qu'on aura tenté pareille entreprise. Les trésors, les pièces de choix n'ont pas manqué. Les collectionneurs de tous les pays ont consenti à ouvrir aux organisateurs des écrins jalousement et pieusement conservés, dérobés en faveur des seuls initiés à la curiosité du public. On a pu suivre la miniature depuis ses commencements jusqu'à nos jours. Il y avait des Holbein, des Cranach, des Franz Hals, des Moro, des Vélasquez, des Van Dyck, etc., etc. Le principal attrait était fourni par les miniaturistes anglais, véritables spécialistes, du temps de la reine Elisabeth et aussi de la Restauration. Les délicats chefs-d'œuvre de la lignée artistique des Oliver, notamment, et aussi les miniatures des Cooper, des Hotkins, des Platman, des Smart et des

Conway, auront été une révélation pour la plupart des critiques. Le XVIIIe siècle français était largement représenté aussi. Parmi les modernes ou contemporains, MM. Moreels, Buelens, Edmond, Baily, Chardon et Renders étaient représentés tout à leur avantage.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Georg Hermann : *Die Nacht des Doctor Herzfeld;* Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 4. — Georg Freiherr von Ompteda : *Der Venusberg ;* Berlin, ibid., M. 3.50. — Fritz Müller : *O Frieda!* Berlin, ibid., M. 3. — E. Heinemnan-Grautoff : *Moeglichkeiten der Liebe ;* Berlin, Carl Curtius, M. 3. — Max Buchler : *Der Kongostaat Léopolds II;* Zurich, Rascher, fr. 4. — Memento.

Die Nacht des Dr Herzfeld. — Le noctambulisme du Berlin actuel est le thème du nouveau roman de M. G. Hermann. L'atmosphère particulière à la capitale allemande demeure peu connue des Allemands eux-mêmes. On la juge par le dehors. Son activité prend des aspects américains et sa vie de plaisir est taxée de parisienne. Quand on veut saisir l'âme de la cité, il n'y a pas de littérature qui en donne véritablement l'expression.

Le vieux Berlin, celui qui se glorifiait d'avoir existé avant les Hohenzollern, avait trouvé son poète en Théodore Fontane. Les romanciers mondains d'aujourd'hui qui nous ont conduits dans les théâtres, les salons et les restaurants à la mode ont prêté à leurs décors un aspect conventionnel qu'ils avaient trouvé dans des livres français.

Berlin est laid, chaotique et sans style, mais quand on l'aura beaucoup chanté peut-être finira-t-on par lui trouver une sorte de beauté. M. Arthur Eloesser en a fait l'autre jour la remarque : « Pour qu'une femme soit belle, il faut qu'elle ait sa légende et ses amants. »

L'auteur de *Jettchen Gebert,* qui aime son Berlin, le vieux aussi bien que le nouveau, comme un amant chérit une maîtresse, en s'attachant à ses défauts plus encore qu'à ses qualités, s'est appliqué à la tâche de relater les faits et gestes d'un bourgeois berlinois entre deux âges, depuis le crépuscule jusqu'aux premières heures du matin. Le sujet est assez mince, mais c'est la façon dont il est traité qui lui donne toute son ampleur.

Le docteur Herzfeld est le héros de cette veillée nocturne, où il ne se passe à peu près rien, et le récit de son équipée s'épigraphie de ce quatrain de Verlaine :

Qui m'ont conduit et t'ont conduite
Mélancoliques pèlerins,
Jusqu'à cette heure, dont la fuite
Tournoie au son des tambourins.

Ayant perdu sa femme et son enfant, le docteur Herzfeld traîne

une existence assez mélancolique, entouré de ses bibelots et de ses livres. Il goûte délicatement les joies un peu courtes de l'amateur et du délicat lettré. Nous avons vu qu'il connaît Verlaine. Tout à l'heure il citera Laforgue, rappelant avec émotion que le poète des *Moralités légendaires* fut pendant quelques années l'hôte du palais impérial. Que Guillaume II habite ce logis, cela importe peu, mais que Laforgue l'ait peuplé de ses rêves, voilà qui prend pour le civilisé d'outre-Rhin la signification d'un événement historique.

Son interlocuteur sera le brave Hermann Gutzeit, martyr du journalisme littéraire, qui laissera au domicile conjugal sa blonde épouse, dont il sait du reste qu'elle le trompe, pour aller noctambuler comme au temps de sa jeunesse. Entre ces deux êtres, aussi désabusés l'un que l'autre, qui tous deux n'attendent plus grand'chose de la vie, la conversation sera interminable, mais charmante. De café en café, ils iront deviser d'esthétique et de morale, en rattachant chaque fois à leur entourage les propos que suscitera le milieu. D'autres convives sont là, garnissant d'autres tables, et chaque groupe constitue un univers à lui qui, pour le virtuose qu'est M. Georges Hermann, donne lieu, tour à tour, au déploiement des plus délicieuses fantaisies sociales.

Peu importe ensuite ce que deviendront les deux amis. Gutzeit, au matin, accompagnera Herzfeld chez lui, où sa femme viendra la relancer pour le ramener au domicile conjugal, qu'il espérait fuir définitivement. Herzfeld, en errant dans la rue, retrouvera une ancienne maîtresse, Lene Held, amourette d'antan qui a donné à ses grâces déjà un peu fanées le nom d'Amélie de Beautemps. L'idée d'aller se suicider chez elle le hante un moment, rien que pour s'imaginer l'effet que fera dans les gazettes le récit de ce singulier fait-divers. Mais n'est-il pas parvenu à un âge où l'on ne doit plus se livrer qu'à des actes raisonnables? Il ira donc retrouver ses bibelots et ses livres et reprendra son existence monotone, à seule fin que tout rentre dans l'ordre naturel des choses.

Lisez ce petit chef-d'œuvre, qui n'a pas trois cents pages. Vous y éprouverez le plaisir exquis que M. Georges Hermann a certainement pris à l'écrire.

§

Der Venusberg. — Le traducteur de Maupassant publie, après une série de romans contemporains, un recueil de contes où il s'est efforcé d'atteindre à la maîtrise de son grand modèle. Le talent du baron d'Ompteda reste cependant très germanique. Les histoires d'amour qu'il ciselle d'une touche si délicate ont toutes un fonds de sentimentalité qui n'est pas du tout celle de notre grand Normand. Son humour a quelque chose de bon enfant, un je ne sais quoi de

« laché », où nous retrouvons les mœurs placides du pays de la *Gemütlichkeit*. Lisez l'histoire de ce veuf qui vient d'enterrer sa femme et qui, après une nuit d'ivresse, trouve le lendemain matin, dans son lit, une fille ramassée dans la rue et dont il ne se souvient plus d'avoir accepté les caresses. C'est bien dans la note un peu brutale qu'affectionnait l'auteur de *Mademoiselle Fifi*. Mais le détail, l'atmosphère appartiennent à une nation dont les mœurs nous sont étrangères. La description du monstrueux « beuglant » qui s'étiquette « *Venusberg* », où toutes les passions trouvent à s'assouvir et qui clot la série de ces nouvelles, a quelque chose de sauvage et de moralisateur tout à la fois qui est bien d'un pays qui n'a pas encore eu son XVII^e^ siècle. Les anecdotes sur les rapins munichois, dont le volume est agréablement émaillé, ont pourtant une fraîcheur et un entrain qui font presque tout le talent de cet écrivain fécond.

O Frieda ! — M. Fritz Müller est un auteur gai. Ses petits morceaux de prose lui ont valu un succès retentissant dans la bourgeoisie allemande. Il déborde de « Witz », ce qui est la forme germanique de l'esprit. Ses farces eussent fait la joie du Montmartre d'il y a trente ans. Ecoutez comment il nous raconte ses débuts dans la profession d'humoriste. Un jour il eut la fantaisie d'assister à une exécution capitale. C'était dans une ville de l'Allemagne du Nord, par un de ces matins blafards où le froid pénètre partout. Le condamné à mort, en gravissant les marches de l'échafaud, perdit une de ses galoches. Placidement il redescendit pour chausser à nouveau son pied du caoutchouc protecteur. Puis, dans une parfaite tranquillité d'âme, il livra sa tête au bourreau... Ce sont ces galoches du condamné que M. Fritz Muller acquit pour un morceau de pain de l'administration des prisons. Avec elles il a parcouru le monde, pour recueillir des histoires qui sont toutes du même goût.

Mœglichkeiten der Liebe. — Poétesse délicate, M^me^ Erna Heinemann-Grautoff s'est essayée à une série de considérations qui ont parfois l'accent des pages déjà classiques d'Emerson ou de Maeterlinck. Les « possibilités de l'amour », pour une jeune fille allemande, honnête et bien élevée, sont assez restreintes. Mais l'auteur lui ouvre des perspectives dont sa petite âme pourra se satisfaire, en l'initiant délicatement aux mystères de la vie. Le « bonheur » n'est pas à la portée de tout le monde. Une femme, en montrant les déceptions qui attendent ses sœurs au seuil de la vie, leur indique la voie qu'elles devront suivre, pour réaliser malgré tout une « humanité » qui, bien qu'assez restreinte, peut cependant leur donner des satisfactions.

Der Kongostaat Leopolds II. — Le « Congo léopoldien » a déjà fait l'objet de nombreuses études et des publicistes français et

anglais se sont appliqués à le peindre, sans métaphore, de sombres couleurs. Les Allemands ne s'embarrassent des théories pessimistes par quoi nos humanitaires tendent à entraver l'œuvre colonisatrice. Un vaste pays s'ouvre à l'esprit d'entreprise et n'attend que d'être exploité. Cela leur suffit. Aussi accueilleront-ils avec satisfaction le volume de M. Buchler, ancien fonctionnaire de la justice congolaise, qui leur montre ce qu'il y a à « faire » là-bas. L'histoire du Congo, son climat et son ethnographie, les premiers voyages de Stanley et l'intérêt que porta le roi des Belges au problème de l'Afrique centrale, voilà l'objet de la première partie de cette étude. Après nous avoir montré ce qu'est le pays, comment il est administré, l'auteur s'applique à nous faire savoir comment il est exploité. Il étudie, avec documents à l'appui, ses ressources, la valeur de ses produits et quelles sont les affaires les plus fructueuses que l'on pourra y ménager. La mise en œuvre de ces vastes territoires méritait d'être présentée d'une façon aussi objective.

Memento. — Signalons, parmi les traductions récemment parues, celle du *Guillaume Tell* de Schiller, faite en vers français par M. Albert Ulrich. Elle a paru chez l'éditeur Messein, et, pour justifier son travail, le traducteur a cru nécessaire d'inscrire sur la couverture la mention que le poète allemand avait été nommé citoyen français par la Convention nationale.

Dans la *Revue germanique* (avril-mai), M.F. Picquet étudie le caractère de Don César, le héros de « la Fiancée de Messine ».

Zeitschrift für Bücherfreunde (mai) publie une étude de M. I. H. Scholte, d'Amsterdam, sur les illustrations du *Simplicissimus* de Grimmelshausen. L'auteur analyse les éditions de 1669, 1670 et 1671 du célèbre roman et reproduit une série de cuivres qui les illustrèrent. — « Les idées artistiques de William Morris » servent de thème à un article de M. Ernest Collis. Dans ses « Lettres parisiennes », M. Otto Grautoff dépouille avec soin les textes des plus infimes petites revues.

Un article de M. Hans Tummerer, dans *Das literarische Echo* (1er mai), s'intitule, en français, « Audition colorée ». L'auteur fait remonter à Schelling l'origine d'une conception popularisée par le fameux sonnet de Rimbaud. C'est au philosophe allemand que l'on doit l'enrichissement des métaphores dans l'art romantique, auquel Novalis donna sa formule en écrivant les vers « Une chose pouvait devenir le symbole d'une autre : l'Un se représente dans le Tout ». Et le même Novalis écrivait dans *Ofterdingen:* « Tous les sens sont en fin de compte un seul sens ». Le sonnet « Correspondances » de Baudelaire reprend des idées exprimées par E. T. A. Hoffmann et par Tieck. Clemens Brentano, dans un conte, parle d'un horloger qui était capable de voir les sons. Du romantisme allemand au symbolisme français, le passage a souvent été établi, mais nous devons de la gratitude à M. Thummerer d'avoir raccordé les deux mouvements par des données plus précises.

Les *Xenien* continuent à publier de précieuses études d'art, dues en grande partie à son directeur artistique M. Robert Corwegh. Celui-ci étu-

die l'œuvre d'Otto Hœger, un « prix de Rome » allemand, qui a contribué puissamment à renouveler le plein air dans son pays (mars), et la production d'un peintre graveur des plus original, J.-J. Vrieslander, qui, après s'être inspiré des petits maîtres de notre XVIIIe siècle et de Beardsley, s'est élevé peu à peu à un art très personnel (avril). De bonnes reproductions accompagnent ces études. Un roman du polonais Stanislaw Przybyszewski se continue par tranches dans la revue qui donne également la traduction d'une étude de M. Ernest Seillères sur Botticelli, « préromantique, un disciple de Savonarole ».

Dans *Oesterreichische Rundschau* (15 mai), M. Alexandre von Weilen consacre une étude à Arthur Schnitzler, à propos de son cinquantième anniversaire. Il le montre comme le poète des aventures, présentant avec prédilection des héros qui font la chasse au bonheur et qui oublient aussi vite la souffrance passée qu'ils sont prêts à aller en cueillir de nouvelles. Mais ce qu'il y a de meilleur et de plus durable dans l'œuvre du poète, c'est sa glorification de Vienne qu'il aime dans son passé, dans son présent et dans son avenir. — Le professeur Ulrich de Wilamowitz-Moellendorff, qui ne dédaigne pas d'abandonner les sentiers arides de la philologie classique, pour se délasser en cultivant les belles-lettres, étudie les visions de la nature dans les poèmes grecs.

Maerz (27 avril) laisse au professeur Oberwinder le soin d'étudier l'importance de Ferdinand Lassalle pour notre époque actuelle. L'auteur raconte une fois de plus la vie mouvementée et brillante de l'agitateur socialiste. Les théoriciens de la discipline marxiste, aussi bien que les journaux bourgeois, poussèrent un cri de soulagement lorsque le pistolet du fiancé d'Hélène de Doenniges mit fin à ses jours. Après la tragédie de Genève, le *Journal de Francfort* (ne pas confondre avec la *Gazette*) écrivit : « Toute l'Allemagne sera allégée par la nouvelle de cette mort comme si elle était délivrée d'une oppression. » L'auteur, dans sa conclusion, écrit cette phrase singulière : « L'Allemagne est la moins agressive des nations, parce que, dans le peuple allemand, l'idée de l'Etat qui réconcilie les classes et tempère les différents groupes d'intérêts est relativement développée avec le plus d'intensité; elle peut s'appuyer sur la classe ouvrière instruite et active du monde entier. » Et il se rappelle que Lassalle invitait le peuple à se grouper sous le drapeau qui incarne l'idée de l'Etat. — M. Wilhelm Hausenstein présente l'œuvre de Constantin Guys (4 mai).

Der Sturm s'est emparé de la peinture futuriste dont il présente chaque semaine les plus ahurissants spécimens. Les textes les plus violents, qui pourtant abondent dans cet organe de combat, paraissent ternes à côté de l'outrance des gravures reproduites avec tant de complaisance.

Dans *Pan* (25 avril), M. Alfred Kerr emprunte la plume de lord Chesterfield pour accabler de propos ironiques la souscription allemande en faveur de l'aviation.

L'article de tête de *Deutsche Kunst und Dekoration* (mai) est consacré au merveilleux artiste qu'est Hans Unger. M. Richard Stiller le loue, comme il convient, pour la puissance de ses conceptions et le coloris intense de ses figures. L'exposition de la Sécession de Munich qui vient de s'ouvrir nous est présentée par M. W. Michel. L'œuvre d'un sculpteur allemand qui tra-

vaille à Paris, M. Hermann Haller, méritait d'être révélée par M. Ewald Beuder.

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

Pio Baroja : La Raza. *El Arbol de la Ciencia.* Madrid, Biblioteca Renacimiento, V. Prieto et Cie. P. 3,5o. — Id. : El Mar : *Las Inquietudes de Shanti Andia*, Ibid. P. 3, 5o. — E. Gomez Carrillo : *Jerusalem y la Tierra Santa*, Paris, Soc. de Ediciones Louis Michaud, 3 fr. 5o. — José Junoy : *Arte y Artistas*, 1re série, Barcelone « l'Avenç », et Paris, Floury. P. 4.

L'Arbre de la science, dernier volume de la trilogie intitulée *la Race*, est sans conteste un des plus forts romans qu'ait écrits Pio Baroja, exact analyste de caractères, observateur amer, vrai jusqu'à la férocité, des tares de la race, esprit généralisateur, épris d'idées plus que soucieux du métier, vigoureux constructeur d'admirables synthèses. C'est aussi l'un des mieux composés. J'avoue que, pour ma part, l'imprévu, l'allure heurtée, l'apparent défaut de composition de la plupart de ses romans antérieurs n'en constituait pas l'un des moindres charmes. Venant après les maîtres romanciers de la génération précédente, Baroja me faisait penser à ces feux d'artifices qu'ingénument je contemplais, en mon enfance, sur la Loire. Après chacune des « pièces » illustrant la vie de la Libératrice d'Orléans, chefs-d'œuvre qui n'avaient que le défaut de revenir, chaque année, toujours pareils, une avalanche de pétards et de fusées venait détruire avec fracas l'imposant mais immobile et trop conventionnel édifice. Le populaire, irrespectueux et gouailleur, en saluait d'un immense cri de joie l'effrondement : c'était joli et fort bien fait, mais cela avait assez duré, tout de même !

Pièces d'artifices ou pièces montées, n'est-ce point là un peu l'effet que produisaient sur nos imaginations lassées de tant d'égale perfection, de tant de respect aux mêmes dogmes d'un immuable credo réaliste, les œuvres, d'ailleurs bien dignes de leur gloire, des prédécesseurs immédiats de Pio Baroja ? Importance presque exclusive accordée à l'élément romanesque, intrigue savamment équilibrée, documentation précise, décors élégamment brossés, couleur locale discrètement étalée, prudente contrainte de l'auteur qui, pour mieux ménager l'illusion du lecteur, prend à la lettre le précepte de Flaubert et met un soin jaloux à disparaître derrière la scène, tels étaient les traits communs à la plupart de ces ouvrages : c'était l'école du roman pour le roman ; et l'on cherchait, parfois en vain, à côté de l'objet le sujet, à côté de la représentation l'idée, au-dessus de la tourbe solidaire et compacte des personnages ce je ne sais quoi d'impalpable, cette atmosphère faite de la personnalité de l'écrivain. Et Baroja, n'est-ce point l'anarchique pétarade qui vient mettre fin à

ces symétriques étalages; n'est-ce point l'imprévu et la toute spontanéité des fusées vives qui se fraient hardiment, sans les chercher, leurs routes diverses dans le ciel, pour se rejoindre, contre toute attente, en un bouquet de gerbes bigarrées, d'une neuve harmonie ? Malgré tout, cette méthode peut n'en paraître pas une aux esprits paresseux pour qui l'ordonnance rigoureuse est presque tout dans l'œuvre d'art, et que choque un si naturel laisser-aller. Chez Baroja, pas de symétrie apprêtée, pas la moindre préoccupation de répartir, en doses égales, l'intérêt romanesque, pas de ficelles : rien que la vie, reflétée avec toutes ses antinomies et ses incohérences; rien qu'un tempérament qui brutalement s'affirme, imposant à tout, gens ou paysages, sa rude empreinte. De là vient du reste, si je suis bien informé, et de là seulement, qu'aucun livre de Baroja n'ait encore paru en français, bien que certain traducteur, et des plus renommés, se soit depuis longtemps laissé séduire par l'originalité si puissante du maître. Quel dommage ! Et comme il serait à souhaiter qu'aux traductions d'un Blasco Ibañez, si parfaitement discrédité en Espagne, et dont le succès en France ne s'explique que par l'engouement tenace de quelques étudiants et quelques maîtres en grammaire espagnole, ainsi que par les antécédents politiques de l'ex-député valencien, viennent se substituer enfin dans nos revues et chez nos libraires, les œuvres hautes et fortes du romancier le plus susceptible d'intéresser l'élite française, le plus européen, le plus vraiment ibérique aussi, bien qu'il n'ait jamais cherché à exploiter, pour touristes candides, une Espagne de folklore. Mais, je le répète, *l'Arbre de la science* est un ouvrage des mieux composés, et l'on pourrait, sans crainte, le présenter au plus gâté des publics, qui, ne sût-il y goûter autre chose, y trouverait du moins, exacte et sans réticence, l'analyse du malaise intérieur de l'Espagne et de ses causes profondes.

André Hurtado est le type, commun dans l'œuvre de Baroja, de l'inadapté. Issu d'une famille madrilène d'espèce assez courante, ce qui revient à dire assez singulière, il n'arrive à se préserver de sa déprimante influence qu'en s'isolant. Etudiant en médecine, il ne trouvera point non plus de direction intellectuelle ou morale dans une université non moins singulière. Professeurs ou étudiants, Baroja, médecin repenti et qui ne veut plus exercer, a de bonnes raisons de les bien connaître, et nous pouvons donc prendre pour d'authentiques mémoires ses acerbes confidences. La première partie du roman est la peinture précise, brutale, un peu sèche, de ces mœurs universitaires et médicales de Madrid, vers la fin du XIX^e^ siècle, quelques années avant la guerre coloniale. Le Madrid d'alors est une ville immobile, fermée à la vie moderne, et qui ne se rend même pas compte de la nécessité de se transformer : elle vit dans une ambiance de fictions, résidu d'un pragmatisme périmé qui ne laisse plus le passage libre

à la réalité ; c'est une cité puérilement romantique, d'un absurde optimisme : idées ou faits, tout y prend de fausses perspectives ; l'action de la culture européenne arrive à peine à se faire sentir.

La tendance générale était de faire croire que ce qu'il y avait de grand en Espagne pouvait être petit au dehors et vice-versa, par une sorte de mauvaise foi internationale. Si, en France ou en Allemagne, on ne parlait pas des choses d'Espagne, ou si on n'en parlait qu'en plaisantant, c'était parce qu'on nous y haïssait ; nous avions ici des grands hommes qui excitaient l'envie des autres peuples : Castelar, Canovas, Echegaray... Cette tendance naturelle au mensonge, à l'illusion, du pays pauvre qui s'isole, contribuait à la stagnation, à la fossilisation des idées.

Enseignement médical à peu près nul, professeurs ignorants et stupides, camarades imbus — ceux d'origine provinciale surtout — de l'esprit des étudiants du XVII^e^ siècle, et seulement ambitieux d'imiter l'illustre don Juan Tenorio, scènes d'amphithéâtre ou d'hôpital révoltantes de brutalité et de cruauté, il en faudrait moins pour dégoûter à jamais de la médecine ainsi comprise un esprit clairvoyant et droit ; et c'est en effet la mésaventure qui attend le héros de Baroja. L'individu n'a rien à espérer d'une société aussi barbarement organisée : il n'est pour lui d'autre recours, hélas ! stérilement défensif, que l'isolement ou la révolte ; seuls parviennent à résister l'autodidacte et le volontaire. Hurtado est l'un et l'autre. Mais à quoi bon ? Sans orientation et sans frein, livré à lui-même, tâtonnant (il a commencé par lire Thiers, *les Girondins* de Lamartine, et passe de là sans transition à Kant et Schopenhauer), il lui sera fort difficile d'acquérir une solide culture philosophique, voire le strict minimum de science indispensable à l'exercice de sa future profession. Bien plus son savoir, tel quel, son intelligence souple à la fois et cassante, sa volonté de bien faire, il ne trouvera point à les utiliser pour lui-même, pas plus que la nation ne sait employer à son profit les hommes de cette trempe. Fatal contre-coup de l'anarchie de l'Etat sur le développement de l'individu ! Hurtado, comme l'Espagne, et c'est du moins la thèse de Baroja, succombe, faute de ne pouvoir s'adapter non seulement à la vie européenne, mais même simplement à la vie. Hors de la vie paysanne et de la vie mystique, néant ; vigoureusement animale ou idéalement sainte, l'Espagne a peine à se montrer humaine, simplement ; terre de paysans robustes et de héros, elle n'arrive point à former entre ces pôles extrêmes une bourgeoisie solide, intelligente et saine, nourricière d'hommes d'Etat ; en leur lieu, de malfaisants caciques, des fonctionnaires vils, hommes de proie insouciants d'établir la grandeur de leur pays ou même de leur classe.

Lassé du désir de connaître, craignant les maléfices de cet Arbre de la Science, à l'ombre duquel il avait cru trouver un refuge, André Hurtado, ses tristes études terminées, se décide à vivre. Mais bien

mal inspiré, il va s'établir à cette fin dans une petite ville de la Manche, antisociale, dénuée de tout instinct collectif, « de mœurs purement espagnoles, c'est-à-dire parfaitement absurdes » ; les pauvres y végètent dans une misère passivement consentie ; seuls, les riches s'agitent, absorbant par l'usure le peu de vie qui reste à ce pays ruiné; en fait de politique, le caciquisme, forme tout espagnole de banditisme légal. Le jeune médecin pourra surprendre ici, à son aise, toutes les manifestations de l'arbre de la vie : l'expansion de l'égoïsme, de l'orgueil et de la cruauté. Acceptation d'un mal déterminé, fatal, lutte vaine et surexcitation nerveuse menant tout droit à la folie, pour échapper à ce dilemme l'éternel révolté s'enfuit à Madrid. Réduit à accepter une place de « médecin d'hygiène », il est chargé de la surveillance des prostituées : de telles fonctions ne sont point faites pour réduire l'amer pessimisme d'André. Son mariage avec une madrilène inquiétante et fantasque, cynique et pure ensemble — touchante création de ce mysogine Baroja dont on a dit qu'il ne connaissait point la femme! — son mariage avec Loulou ne lui vaut qu'un court répit : Hurtado s'empoisonne devant le cadavre de sa femme morte en couches, et de ce fils dont il redoutait la venue, à l'idée qu'il perpétuerait sa névrose et revivrait toutes ses tristesses. Ainsi s'achèvent, dans le désespoir, les douloureuses années d'apprentissage d'un obscur précurseur. C'est pour en mieux rendre compte, comme aussi pour bien dégager la haute portée sociale de l'œuvre, que nous avons négligé les figures secondaires : étudiants, médecins de Madrid ou de province, professeurs, parasites d'hôpitaux, parents d'André et de Loulou, tous admirablement campés en quatre traits rapides.

§

La fougue fiévreuse, la bile qu'un Hurtado dépense à vivre l'âpre vie madrilène et à la juger seraient à la longue funestes à un névro-arthritique tel que lui. Baroja, comme ses héros, a besoin de détente. Il ne peut toujours faire œuvre de justicier, et il aime à s'abstraire parfois de la triste actualité politique ou sociale pour se laisser aller à des rêves moins irritants. C'est ainsi que, dans **les Inquiétudes de Shanti Andia**, il se souvient de l'enfant qu'il fut, ce petit basque inquiet et curieux, bercé au rythme de la mer cantabrique. Bien que ce livre ait paru quelques mois avant *l'Arbre de la Science*, nous n'en parlons à dessein qu'après ce dernier, parce qu'il nous peut servir à bien éclairer le génie, de prime abord si déconcertant, de l'illustre écrivain, et à compléter ce que nous en avons dit, aujourd'hui ou naguère, à propos de ses romans d'observation sociale. On serait peut-être tenté de croire que les qualités de sobriété et de précision qui se manifestent dans ceux-ci n'accusent que sécheresse

d'âme et d'esprit. Il n'en est rien. Certes, ce qu'il s'est contraint à observer, Baroja sait le peindre avec une vigueur digne des plus grands réalistes; et c'est pour le mieux rendre qu'il néglige, de parti pris, tous les raffinements de style ou de langage. Pourquoi ferait-il montre de ces vaines choses du métier, quand il ne vise qu'à donner à ses vastes fresques une émouvante intensité? Mais comme on sent bien qu'il voudrait avoir à s'offrir d'autres spectacles moins décevants! Baroja, tel notre Tristan Corbière, semble dire :

L'Art ne me connaît pas. Je ne connais pas l'Art.

Candide mensonge ! Jusque dans ses romans d'observation, où déjà, notons-le, il se révèle le chantre incomparable des vagabonds et des gueux, il n'est pas difficile de découvrir l'âme farouche et tendre, brutale et délicate ensemble, qui cherche en vain à s'y cacher. Un livre tel que *les Inquiétudes de S. Andia* achève de nous édifier là-dessus. Baroja, comme Loyola ou Unamuno, est basque. Il convient de ne pas l'oublier, si l'on veut résoudre les apparentes contradictions de ce caractère dominateur et volontaire, de cet esprit inquiet, d'irréductible originalité, et qui a su garder intacte, malgré la vie, malgré les livres, sa souveraine fantaisie. A côté de l'observateur cruel, de l'anarchiste, je veux dire du moraliste qui ne détruit, au fond, que par désir de mieux reconstruire, et dont l'austérité presque puritaine est seulement tempérée par un humour d'ailleurs redoutable, il est un Baroja poète, enclin à tous les rêves, épris du grand air du large ou des cimes, d'amples ciels, d'oiseaux vagabonds sur la mer. C'est ce poète un peu sauvage et ce grand paysagiste, cet idéaliste qui sait si bien voir le réel, qu'il nous a été donné d'admirer dans *les Inquiétudes*. Ce roman d'aventures maritimes ouvre une nouvelle série, *la Mer*, qui se rattache, plutôt qu'aux œuvres dont nous parlions tout à l'heure, aux premiers romans sur *la Terre Basque*, et à la belle trilogie intitulée *la Vie Fantastique*.

§

M. E. Gomez-Carrillo, que nous avons déjà connu sur les routes de Grèce, nous prie aujourd'hui de l'accompagner jusqu'à **Jérusalem et la Terre Sainte**. D'un sujet aussi rebattu, ce charmeur au talent primesautier, d'une grâce languide et quasi féminine, a tiré un parti fort original. Personne ne s'en étonnera. Le surprenant, pour qui du moins eût pu croire le spirituel chroniqueur incapable d'inquiétude religieuse et de force, apte à se plaire aux seules images de volupté, ce sera de le retrouver, cette fois, pèlerin grave et recueilli. Certes, le grand amoureux de beauté qu'est M. Gomez-Carrillo se grise ici, à nouveau, d'Orient, et délicieusement se livre à ses couleurs, ses musiques, ses parfums. Mais il sait aussi se

reprendre, dès qu'il convient, et se laisser aller aux divines suggestions de cette terre biblique. S'il chante Damas et ses jardins paradisiaques et ses bazars, si, chez le pacha de Djénin, il évoque ardemment la Sulamite, s'il fait surgir, à Nazareth ou ailleurs, d'inquiétantes silhouettes de gamines juives, il sait aussi, en de belles pages émues, chanter l'allégresse de Bethléem, la tristesse désolée de Jérusalem, s'agenouiller enfin, très simplement, dans un parfait et juste oubli du lamentable décor, au Saint-Sépulcre. Et c'est parce qu'il a pu être ce Pèlerin Passionné, que ce qu'une fois il a vu et nous a décrit d'un trait profond et sûr, nous ne saurions plus le revoir qu'avec lui.

§

Il ne nous appartient pas de rendre compte de l'excellent livre de M. José Junoy sur **l'Art et les Artistes**, l'art nouveau, les artistes jeunes dont il a été à Barcelone — avec Xenius et Miguel Utrillo, à qui l'ouvrage est dédié — un des plus enthousiastes et intelligents propagateurs. Disons seulement que nos amis parisiens y retrouveront es sympathiques figures de J. Sunyer et Picasso, Manola. Le livre, utilement illustré, contient, outre une étude, « De Cézanne aux Cubistes », de précieuses monographies d'autres bons artistes catalans.

MARCEL ROBIN.

LETTRES AMÉRICAINES

L'Amérique et l'«Edition Tauchnitz ». — E. R. et J. Pennell ; *Life of Whistler*, 2 dollars ; Philadelphie, J. B. Lippincott. — Ernest Henderson : *Blücher*, 1 dollar 25 cents ; New-York, G.P. Putnam's Sons.— Dallas Williams : *The Praise of Lincoln*, 1 dollar ; Indianapolis, The Bobbs-Merrill Company. — Memento.

L'historique du développement de **l'Edition Tauchnitz** (1) nous montre l'importance toujours croissante de la branche américaine dans la littérature anglaise. Le premier baron Tauchnitz avait senti, dès le début, que le titre général de la Série, *Collection d'Auteurs Britanniques*, était trompeur et pouvait même offusquer une partie importante de toute une population dont la langue est l'anglais. Le quatrième volume de cette Collection, paru au commencement de la deuxième année en 1842, fut *The Spy*, par Fenimore Cooper, suivi, la même année, par un deuxième volume du même auteur ; et, quoique ce ne fût qu'en 1850 qu'un autre Américain fut admis dans ce cercle de choix, trois ouvrages de Washington Irving parurent l'un après l'autre durant cette année. En 1852, Hawthorne y fut le bienvenu avec sa *Scarlet Letter* et Mme Beecher Stowe avec *Uncle Tom's Cabin*. Depuis cette époque il ne s'est pas écoulé d'année où

(1) *Der Verlag Bernhard Tauchnitz 1837-1912*, Leipsic, 1912.

un ou plusieurs livres américains n'aient paru dans la collection, et aujourd'hui environ 70 écrivains transatlantiques s'y trouvent représentés par plus de 400 volumes, un dixième à peu près de toute la série. Au nombre de ces volumes, les plus récents sont *Mother Carey*, par Kate Douglas Wiggin, qui est aussi plein d'intérêt pour les enfants que pour les grandes personnes, et *The Outcry*, par Henry James, roman digne d'attention et bien fait, dont l'intrigue se passe dans la société aristocratique de Londres, où l'auteur a demeuré pendant la plus grande partie de sa vie.

Une des plus intéressantes biographies qui aient paru en Amérique depuis quelques années est celle de **James McNeill Whistler**, écrite par M. et Mme Pennell, tous deux artistes américains de réputation. Cet ouvrage parut en 1908 et a eu depuis plusieurs éditions. La première édition fut publiée en deux volumes et, quoique assez coûteuse, il en a été vendu un nombre d'exemplaires inespéré, ce qui prouve que l'intérêt que le public porte à la vie de Whistler est encore vivant. Depuis sa première publication, il y a trois ou quatre ans, une quantité de matériaux nouveaux ont été recueillis par les auteurs et il a été nécessaire de revoir le livre en entier. Le présent volume est donc, de toute façon, un livre nouveau. Une quantité d'illustrations, parues dans le premier ouvrage, ont été remplacées par de nouvelles et on y en a ajouté un assez grand nombre qui sont inédites. En somme, ces illustrations d'une centaine environ augmentent l'intérêt de ce volume, expliquant le côté purement biographique de l'ouvrage. Ce dernier point de vue est des plus intéressants ; mais je ne puis ici toucher qu'aux deux principaux côtés du sujet — le côté fortement américain de l'homme, qu'il a conservé jusqu'à la fin, et l'influence profonde exercée sur son caractère et sur son art par la France ; son amour profond pour cette nation, pour ses coutumes, son art et ses artistes.

Lorsque Whistler eut neuf ans, il quitta les Etats-Unis avec ses parents et habita la Russie pendant six ans. Six ans plus tard, en 1855, il vint à Paris, et depuis cette époque jusqu'à sa mort, en 1903, il ne remit jamais les pieds dans sa patrie. En somme, Whistler n'a passé que neuf ans de sa vie en Amérique, ce qui a fait supposer par un grand nombre de personnes, dont beaucoup de ces concitoyens, qu'il était plutôt Européen qu'Américain. Mais cette biographie nous montre que cela est une erreur profonde. Nous y voyons, au contraire, bien des exemples de son admiration pour sa patrie. Il fut sur le point d'être nommé officier dans l'armée américaine, ayant passé trois ans à West Point, le Saint-Cyr des Etats-Unis ; mais il dut quitter l'école inopinément, étant par trop faible en chimie. Son grand-père et son père étaient tous deux officiers de l'armée américaine, ce dernier était même sorti de West Point, et

Whistler, en parlant de lui-même, s'appelle souvent un « West Pointer », ce qui, en Amérique, est considéré comme une haute distinction.

Mais l'américanisme de Whistler s'est montré en bien d'autres occasions que dans son amour pour l'armée. Il s'est présenté même sous des formes inattendues et bizarres. Ainsi, il aimait beaucoup tous les jouets mécaniques américains. Les menus de ses déjeuners du dimanche, si fameux à Londres, étaient renommés pour leurs plats américains, dont quelques-uns étaient préparés par cette mère adorée dont le portrait se trouve au Musée du Luxembourg, et d'autres par l'hôte lui-même, car Whistler savait manier la cuiller à pot aussi bien que le pinceau. Il était toujours plein de cette gaieté, de cet « humor » spécial à l'Amérique, et beaucoup de ces traits d'esprit, de ces saillies, qui caractérisaient ses écrits et sa conversation si spirituelle, étaient du plus pur transatlantique et auraient été dignes de Mark Twain dans sa meilleure forme. Plus d'une fois il a été sur le point de revenir aux Etats-Unis, afin de faire une exposition publique de ses tableaux, mais chaque fois, à son grand regret, quelque chose survint qui empêcha son départ. Comme la proposition qu'on lui fit en Angleterre de le nommer chevalier comportait sa renonciation possible de citoyen américain, il n'hésita pas une seconde à refuser cet honneur. Il prit un intérêt profond à la guerre hispano-américaine de 1898, et les Pennell rapportent ce fait : « Quand nous montrions que nos soldats s'étaient trompés, quand nous disions que nous avions laissé à la chance le soin de remporter une victoire, il était furieux. » Quelquefois ses invités étaient obligés d'écouter un discours patriotique à l'occasion du quatre Juillet, prononcé par un gramophone primitif.

Son attachement à la France, aux Français et à tout ce qui était français était aussi très fort. Courbet eut une grande influence sur son art. Fantin fut un de ses meilleurs amis, et lorsque cet artiste envoya au Salon de 1864 sa fameuse toile « Hommage à Delacroix », qui était mort l'année précédente, Whistler se trouva parmi le groupe d'artistes peints par Fantin autour du lit de mort du maître. Il écrivait souvent à Fantin, surtout dans les premières années, et si plus tard ils se virent moins, cela est dû, disent les Pennell, à ce que probablement Fantin vécut de plus en plus en ermite, tandis que la porte de Whistler s'ouvrait plus largement. En parlant du séjour de Whistler à Venise vers 1878, Ralph Curtis, l'artiste américain, nous le décrit « admirant la France, injuriant l'Angleterre, et jouissant pleinement de l'Italie »; et il ajoute : « Pour Whistler, un Français arrivant à Venise était un véritable régal. S'il ne pouvait pas admirer sa peinture, il admirait toujours son langage. La France semblait toujours le mettre en joie. » En parlant d'une excursion de

Whistler en Touraine, les Pennell insistent « sur le plaisir que la France lui causait toujours ». Lorsque le Gouvernement acheta le portrait de sa mère, « il fut très fier de l'honneur que la France lui faisait ; il estima cet honneur plus qu'aucun de ceux qu'il avait reçus jusque-là ». Quand quelqu'un, devant lui, blâmait les bonnes manières des Français « parce que elles étaient toute à la surface », Whistler répondait : « Eh bien, c'est vraiment une très bonne place. »

Whistler était toujours disposé à admirer les artistes français. Dans une de ses lettres à Fantin, il exprime le regret de n'avoir pas travaillé avec Ingres « avec lequel j'aurais pu apprendre à dessiner ». Ces compliments lui furent souvent rendus ; Rodin écrivit après sa mort : « L'œuvre de Whistler ne perdra jamais par le temps. Elle gagnera, car une de ses forces est l'énergie, une autre la délicatesse ; mais la principale est l'étude du dessin. » Cette dernière remarque de Rodin semblerait confirmer l'opinion des Pennell à propos de l'admiration de Whistler pour Ingres dont nous parlons plus haut, — « modestie absurde, car il dessinait mieux qu'Ingres, comme le prouvent ses eaux-fortes ».

M. Ernest F. Henderson, dans son livre : **Blücher and the Uprising of Prussia against Napoleon**, remarque que le Général dont le nom n'est célèbre en dehors de son pays que pour être arrivé juste à temps au secours de Wellington à Waterloo, n'a jamais été le sujet d'une biographie en anglais, et qu'aucune des nombreuses Vies du Maréchal, publiées en Allemagne, n'ont jamais été traduites en anglais. En conséquence, cette addition la plus récente à la série « Heroes of the Nations » remplit une lacune dans la littérature biographique américaine, et il est regrettable que l'auteur ne se soit pas étendu sur la vie intime de Blücher plutôt que sur l'histoire de l'oppression napoléonienne exercée sur la patrie de Blücher de 1806 à 1815. L'auteur a ici pour excuse le plan arrêté de cette série de volumes, dont le but est, dit-il, de parler autant du mouvement historique que de l'homme lui-même. M. Henderson déclare que Blücher est « le pair de Wellington dans tout ce qui concerne la chute de Napoléon », et il me semble qu'en effet il prouve entièrement tout ce qu'il avance. Il dit encore : « Blücher a été l'élément inspirateur parmi les chefs des armées alliées depuis 1813 jusqu'à la fin. Sans la décision prise par Blücher de traverser l'Elbe à Wartenburg, il n'y aurait pas eu la bataille de Leipzig ; s'il ne s'était pas séparé de Schwarzenberg, en mars 1814, il n'y aurait pas eu la marche des alliés sur Paris ; sans la superbe résistance qu'il fit à Ligny, malgré le manque de renforts promis, Wellington aurait été battu à Quatre-Bras et il n'y aurait pas eu Waterloo. » Un appendice de ce livre nous donne une collection assez curieuse de chansons populaires sur « la Guerre de Délivrance »,

commençant par l'appel aux armes de Arndt et se poursuivant par celui de Kœrner et ceux d'autres poètes patriotiques de l'époque.

Dans ces chroniques, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler d'Abraham Lincoln et de la grande admiration que le peuple américain a vouée à son « Président martyr ». Une autre preuve frappante nous en est encore donnée dans une anthologie par M. Dallas Williams, dont le titre est **The Praise of Lincoln**. Plus de cent poètes américains et anglais se trouvent représentés dans ce volume, parmi lesquels nous notons les noms si connus dans la littérature américaine de James Russel Lowell, Walt Whitman, Wittier, Stoddard, Stedman, Julia Ward Howe, Dr Holmes, les sœurs Cary, Bryant, Aldrich et Gilder. Le volume commence très heureusement par la poésie de Walt Whitman, « O Captain! My Captain! » que le professeur Van Dyke a récitée à la Sorbonne il y a deux ans avec un si grand succès. Le Gouverneur de l'Etat d'Indiana, M. Thomas R. Marshall, présente le livre au public dans une Introduction un peu recherchée sur les beautés de la poésie, sur les mérites de Lincoln et des institutions américaines.

Memento. — Le numéro du 22 février de *la Nation*, de New-York — depuis 1907 il y a aussi une *Nation* à Londres, — contient une excellente lettre de M. Arne Kildal sur les ouvrages les plus récents des trois pays scandinaves.

Les lettres qui paraissent de temps en temps sur la littérature anglaise dans le *Dial* de Chicago, revue de quinzaine et peut-être le meilleur périodique purement littéraire des Etats-Unis, sont toujours d'un grand intérêt et valent la peine d'être lues. Leur auteur est M. Lacon Watson.

Scribner's Magazine vient de terminer la 25e année de son existence. Nous pouvons dire, sans être taxé d'exagération, que cette revue a contribué largement à faire passer au premier rang les magazines illustrés des Etats-Unis, place qu'ils occupent sans conteste dans le monde littéraire anglo-américain. Londres n'a jamais égalé New-York pour ce genre de publication; *Scribner's, Harper's* et le *Century* n'ont pas leurs pareils en Angleterre.

Le *Century* du mois d'avril contient plusieurs articles intéressants pour les Européens : les portraits de Napoléon à Sainte-Hélène, qu'on dit être inédits ; les Souvenirs de Millet par Karl Bodmer, réunis par M. Truman Bartlett, le sculpteur américain, père de Paul Bartlett, qui a fait le Lafayette qui se trouve dans la cour du Louvre ; la situation économique de l'Italie, où on présente sous un jour sympathique la croissante force de la Péninsule malgré les difficultés qui l'entourent ; et un article plein d'enthousiasme pour Skansen, cet unique musée ethnographique en plein air à Stockholm.

Je voudrais aussi attirer l'attention du lecteur sur l'article de M. Walter Weyl, l'économiste américain, dans la *North American Review* pour le mois de mars, concernant la « Dépopulation en France », et qui diffère tota-

lement de tout ce qu'on a écrit sur ce sujet en France. Le paragraphe suivant montrera la note dominante de l'article :

« La question est internationale et non nationale. Ce n'est pas la décroissance de la natalité en France dont il s'agit, mais dans le monde entier. L'Europe doit décider si elle aura un demi-billion d'hommes civilisés ou deux billions d'ilotes, lorsque commencera le vingt-unième siècle. Toutes les nations arrivent doucement à une diminution de la natalité excessive qui sera déterminée non pas seulement par le point de vue des instincts biologiques, mais par un espoir de civilisation et la conquête sur la maladie et sur la mort. A la tête de ces nations se trouve la France. Sa natalité a déjà diminué ; elle ne la relèvera pas, mais attendra que les autres nations l'abaissent aussi. C'est là qu'est la civilisation. »

M. Paul Yves Sébillot, fils de l'artiste et folkloriste, M. Paul Sébillot, et neveu de l'économiste, M. Yves Guyot, vient d'ajouter à sa liste de livres d'imagination un roman historique sur l'Amérique : « Le Chevalier de Montgerville », où il met sur la scène Washington et Lafayette, Rochambeau et Franklin, le Comte de Grasse et Paul Jones. Il donne un tableau très vivant des deux dernières années de la guerre de l'Indépendance aux Etats-Unis.

THÉODORE STANTON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Angel C. Espejo : *Ironie et Sentiment*, Imprimerie l'Illustration, Santiago. — Tulio M. Cestero : *Cité romantique*, Paul Ollendorff, Paris. — Fernando Santivan : *Anxiété*, Imprimerie Universitaire, Santiago. — Roberto Brenes Mesen : *Le Chant des Heures*, A. Alsina, San Jose de Costa Rica. — Memento.

Jusqu'à ces derniers temps, la plupart des prosateurs hispano-américains, contraints par les exigences du milieu primitif avare de population, étaient simultanément publicistes et artistes et cultivaient parallèlement les genres les plus divers. Aujourd'hui, en général, chaque écrivain s'adonne à un genre exclusif, comme il arrive dans toute littérature qui a subi son évolution. Ainsi nous avons maintenant de vrais romanciers, des conteurs, des auteurs d'essais, des critiques, des ironistes, etc. Il reste encore cependant un certain nombre de ces écrivains multiformes qui ont fait sur tous les terrains des moissons louables.

Le Chilien M. Angel C. Espejo est, dans ce groupe, l'un des plus méritants. Il a cultivé avec autant de bonheur la polémique politique et le commentaire d'actualité, la critique humoristique et le conte sentimental. C'est un tempérament complexe où entrent, en des proportions parfois égales, une ironie très cruelle et une sensibilité très délicate. Aussi a-t-il publié plusieurs volumes d'un caractère différent. Le premier, *Contes d'alcove*, est un recueil de nouvelles mondaines et raffinées, dans lesquelles la frivolité moderne se trouve tempérée par la douce fraîcheur d'une larme ou la splendeur éblouissante d'un sourire. Par la forme, ce livre fait penser à certains

romanciers français modernes, surtout à Maupassant; mais, par le fond, il est absolument de son milieu. Il est digne de toute notre estime, car il entreprend avec succès une œuvre assez difficile, celle de faire entrer dans la littérature la vie de notre grand monde si peu intéressante et si peu caractéristique. *Bonne Humeur* est, comme son titre l'indique, l'ouvrage de l'ironiste que renferme cet écrivain compliqué. C'est une série de commentaires, de pronostics, de silhouettes de notre monde politique, généralement composés sous forme de dialogues ; les interlocuteurs en sont l'auteur, quelques personnages connus et même certaines choses comme les arbres de la place principale. Œuvre vivante et savoureuse, d'une perspicacité et d'une ironie des plus profondes et des plus fines, régal incomparable pour qui connaît les personnages dont il s'agit et peut apprécier les nombreuses allusions, délicieux, en tous cas, pour ceux qui, comme nous, possèdent la clef de l'explication et seuls peuvent lire entre les lignes.

Le dernier livre de M. Espejo, **Ironie et sentiment**, donne l'impression d'un bouquet aux tons délicatement nuancés comme l'esprit même de l'écrivain. C'est une espèce de divagation aimable et mélancolique où l'auteur aborde une foule de sujets différents, avec la sûreté de l'homme qui sait, par une expérience douloureuse, les secrets du monde et les mystères du cœur. Dans la première partie, il nous parle de la vie de Santiago, vie cérémonieuse et frivole, avec quelque chose du reflet européen et beaucoup de la poussière coloniale. Dans la seconde partie, il nous dit ses impressions sur Valparaiso, le port splendide et infortuné, mutilé par les tremblements de terre et halluciné par la fièvre de l'or. Dans la dernière partie, il nous cause de l'Extrême-Orient. M. Espejo est resté quelques années au Japon comme consul du Chili et il a étudié cet intéressant pays avec un véritable amour, jusqu'à en posséder l'étrange idiome. Durant la guerre russo-japonaise, il envoya à un journal de Santiago une série de correspondances précieuses qui, malheureusement, ne sont pas encore réunies en volume. Dans son dernier livre, il nous raconte des choses curieuses sur la terre des *gheishas* et des chrysanthèmes. Il nous présente le fameux marquis Ito, nous rapporte une aimable entrevue avec le maréchal Iamagata ; nous confesse la tristesse de son départ, quand il entendit la touchante parole des adieux : Sayonara ! Ce sont des pages d'un exotisme enchanteur, confidentielles, mélancoliques.

Le Dominicain M. Tulio M. Cestero s'est placé parmi les premiers prosateurs de son pays par la publication de son récent livre, **Cité Romantique**. Jusque-là, cet écrivain s'était montré un amateur d'art plutôt qu'un veritable artiste ; diplomate et touriste, il allait de pays en pays, collectionnant les effets de beauté dont les êtres ou les

choses, sur son passage, l'enivraient. C'est ainsi que ses premiers livres (*Notes et Excursions*, *le Jardin des Songes*, *Cithère*, *Sang de Printemps*) sont des mosaïques d'impressions reçues en passant, des pages arrachées à son album de touriste sentimental.

Cité romantique est, au contraire, une œuvre solide, autochtone caractéristique, pleine des parfums capiteux de la terre tropicale et de la splendeur hallucinante du sang créole. C'est le roman de la vie à Saint-Domingue, patrie de l'auteur, ou, plus exactement, c'est le roman de cette cité elle-même, qui, en des temps meilleurs, fut appelée l'Athènes du Nouveau Monde. L'histoire, simple et tragique, est prise dans les annales politiques de la localité. Mais le vrai protagoniste n'est pas le poète bohême, qui périt assassiné, héros de cette histoire, mais l'antique cité illustre, Saint-Domingue de Guzman la Primada. C'est elle qui, au-dessus de la pâle figure de celui-ci, à peine capable de nous intéresser, se dresse hautaine et romantique, comme un fantôme de l'époque des Conquistadors. Sous le soleil du midi qui verse des torrents de feu, elle nous apparaît silencieuse, presque morte, dans la tristesse de sa réalité actuelle, avec sa vieille Plaza Mayor où « quelques rosiers fanés implorent vainement une goutte d'eau », avec sa rue monotone du Comte, « bordée par une double rangée de maisonnettes uniformes, jaunes, rouges, bleues » ; traversée seulement par quelque marchand de pain à califourchon sur un âne lamentable, par un coq qui s'élance d'une cour à la poursuite d'une poule, ou par une chienne « traînant sa laisse, la peau déchirée par les dents rivales ». Mais la nuit, sous la lune tropicale, elle nous présente son antique splendeur, comme aux temps du bon Roi catholique ; ses vestiges historiques, enveloppés dans la gaze bleue des ombres, se dressent, animés pour ainsi dire de leur vie primitive : à l'entrée de l'estuaire, c'est la Tour de l'Hommage, bâtie par le vieux Commandeur Don Nicolas de Ovando ; un peu plus loin, la maison des *Colon*, flanquée de tourelles, où la fastueuse Doña Maria de Toledo établit la première cour hispano-américaine ; dans la rue du Comte, la cathédrale gothique, du xvi^e^ siècle, sous les voûtes de laquelle « implorèrent Dieu pour le succès de leurs ambitions les Pizarre, les Ponce de Léon, les Narvaez et les Cortez » ; plus loin, le fort de la Conception et le vieux monastère de Saint-François, où fut moine un frère du roi Jacques IV d'Ecosse ; enfin, sur la rive écartée de l'Ozama, le noble arbre séculaire auquel, assure-t-on, Colon amarra ses caravelles lors de son dernier voyage à l'île...

Et toute cette évocation surgit d'une façon tumultueuse, bien plus, d'une façon arbitraire, en de larges digressions ou en des transports lyriques de l'auteur, et non pas accidentellement, au passage ou dans le cerveau des personnages, comme cela devait naturellement se produire ; c'est pourquoi *Cité romantique* est un roman

très mal fait. Tel est le défaut le plus grave de l'œuvre ; sa qualité la plus louable, c'est le style chaud et brillant, aux splendeurs de pierreries, aux reliefs de filigrane d'or ; style merveilleusement approprié à l'interprétation de la nature du Tropique, où les oiseaux revêtent « une chlamyde de perles » et où la poussière même de la route étale « son tapis doré ».

Sang Solaire, petite nouvelle qui complète le volume, est une œuvre plus restreinte, mais plus parfaite que la précédente. Nous y contemplons le tableau caractéristique des opérations d'une troupe révolutionnaire par un moyen très logique : par les yeux du protagoniste, un garçon délicat et téméraire, moitié artiste, moitié aventurier, qui laisse son existence mondaine et empoigne un fusil, en quête de plus de force pour son esprit et de plus de fer pour son sang.

En somme, *Cité Romantique* nous montre, comme nous l'avons dit, un prosateur notable, mais ne nous révèle pas un vrai romancier.

Voici un romancier peu ordinaire : le Chilien M. Fernando Santivan. Tout jeune encore, il a déjà publié deux volumes séduisants, où il manifeste des qualités de premier ordre : une perception profonde et intégrale, une intuition puissante, une forme abondante et spontanée ; en un mot, une incontestable puissance créatrice. Le premier de ces livres, *Palpitations de Vie*, est un recueil de nouvelles qui sont, en réalité, des tranches palpitantes de vie, tellement chaude est l'humanité qui vibre en ses pages. C'est la vie chilienne (la vie humble mais sincère des classes peu fortunées) rendue avec une vérité surprenante et avec cette rare largeur d'esprit qui a coutume de scandaliser les pharisiens de la morale.

Anxiété, second volume de cet écrivain, tout récemment paru, est un roman d'un large souffle. Le jeune romancier y développe un cas passionnel curieux et émouvant, avec cet accent de vérité et cette liberté de vues qui donnent à toutes ses créations la bonne sympathie des choses sincères, naturelles. Un jeune étudiant de province, abandonné par son père qui ne lui pardonne point de s'être fait expulser, se réfugie au foyer d'un vieux musicien ami ; celui-ci habite avec sa fille et sa nièce, deux jeunes filles de même âge, mais de caractères opposés : celle-là douce et silencieuse, celle-ci hautaine et énigmatique. En si aimable compagnie, Richard se sent ému, sans pourtant se rendre compte de la direction de ses sentiments : Madeleine l'attire avec sa beauté blonde et délicate, Elise le fascine avec ses « yeux chargés de fluides ». Finalement il tombe aux pieds de celle-ci, conquis, vaincu. Elle cependant répond à son amour d'une façon tiède et détournée qui commence par déconcerter le fervent amant et finit par verser en lui le venin de la jalousie et de l'angoisse croissante. Par une nuit de tempête, à la suite d'une scène violente,

il quitte la maison et s'en va sous la pluie. Il arrive à une avenue voisine où passe le chemin de fer, et, dans son désespoir, voyant un train qui s'avance, il s'élance vers la voie, décidé à en finir d'un coup avec tout. Mais à ce moment deux bras affectueux se jettent à son cou et une petite tête blonde effleure ses lèvres, en pleurant doucement. C'est Madeleine qui, par cet acte héroïque, lui confesse sa passion secrète et dévorante. Il s'attendrit, se laisse arracher à la mort et se réconcilie avec la vie dans les bras de la jeune fille tendre et silencieuse. Quelque temps se passe. Le vieux musicien tombe malade. Richard va le voir pour la dernière fois. En présence d'Elise, il sent renaître sa passion passée ; elle, de son côté, manifeste de l'émotion. L'idylle d'hier se renoue donc d'une façon adorable. Les amoureux flottent dans l'atmosphère d'or des extases suprêmes. Madeleine, cependant, prise de soupçon, s'inquiète, et, après une explication au cours de laquelle Richard exaspéré la brutalise, elle trouve des forces pour courir vers sa cousine et lui demander avec des larmes de lui rendre la paix perdue. Et celle-ci, incapable de se dérober à une si légitime supplication, écrit à son amant le dernier adieu : « Adieu, Richard, et ne fais pas de folies... Il ne nous reste plus qu'à courber la tête et à continuer le chemin... »

Telle est la touchante histoire. Or, il y a, dans son développement une psychologie conduite avec tant de sagacité, une évocation du milieu si fidèle et si suggestive, une forme si riche et si spontanée, qu'elles en font un roman très caractéristique de la vie chilienne et un livre d'un art frais et exquis. Si on peut y relever quelque défaut, c'est précisément l'excès des qualités mêmes, ainsi l'extrême abondance descriptive dans certains chapitres et la fluidité parfois exagérée du style. Qui doute que l'auteur de tels ouvrages ne soit déjà un romancier excellent et qu'il n'arrive rapidement à être une des premières figures de la littérature hispano-américaine ?

M. Roberto Brenes Mesen compte parmi les écrivains les plus en vue de l'Amérique Centrale. Littérateur et publiciste, il s'est adonné à la noble tâche d'éducateur public. En compagnie d'autres jeunes gens de Costa-Rica, sa patrie, il soutint, pendant un temps, une revue, *Vie et Vérité*, dans laquelle il accomplit une œuvre politique d'intégrité et de désintéressement, en un milieu où la liberté de penser est un vain mot. Poète, en outre, il a publié un volume de vers qui a des caractères de beauté vraie et d'élévation. Il vient maintenant de faire paraître une plaquette très intéressante : **le Chant des Heures**. C'est un petit essai d'esthétique où sont débattus les sujets les plus élevés ou les plus curieux : *l'Amour de la Création*, *le Pouvoir créateur de la Pensée*, *la Conscience cosmique*, *la Solitude et le silence*... Comme on peut le supposer, les idées ne sont pas toujours originales : à la longue, on y remarque

la trace de certains maîtres. Mais l'accent est personnel, large, élevé et parfois exquis. Ce livre ajoute une note à l'œuvre de M. Brenes Mesen : il complète en effet heureusement la besogne éducatrice de l'écrivain.

Memento. — Isaac I. Barrera : *Rocafuerte*, Imprimerie nationale, Quito. Etude historique et biographique de ce grand seigneur de l'indépendance équatorienne, au cours de laquelle l'auteur montre de vraies qualités d'historien. — I. Gomez (Juan Ignacio Galvez) : *Domingueras*, maison d'édition de J. Galvez, Quito. Chroniques de mœurs équatoriennes. — I. M. Cavian Zavala : *Emocionario en versos*, Imprimerie de Rosada Vega, Melida, Mexico. Premières poésies senties, mais pas toujours choisies, de ce jeune poète. — Tiberio Hormechea : *Jardines Lusitanos* , Typographie San Mateo Churubusco, Mexico. — Manuel Gutierrez Najera : *Amor y Lagrimas ;* Antonio Zambrana : *El Secreto del Oro ;* R. Baumbach ; *Cuentos de Verano*, traduction de F. Fonseca ; « Collection Ariel », A. Alsina, San José de Costa Rica. Trois plaquettes publiées par cette intéressante Bibliothèque qui s'est consacrée à la tâche bienfaisante de vulgariser en morceaux choisis les principales œuvres nationales ou étrangères.

FRANCISCO CONTRERAS.

VARIÉTÉS

Un poète bulgare: Christo Boteff. — Née depuis trente ans à peine à la vie politique autonome, la Bulgarie ne saurait posséder, à proprement parler, une littérature. Quelques écrivains isolés s'y sont faits cependant remarquer, dont le nom mérite d'être connu en France. Leurs œuvres témoignent de sensibilité, d'observation et de spontanéité. Parmi les plus notoires, citons le romancier Vasoff, auteur d'une quinzaine de romans, et notamment de *Sous le Joug*, scènes historiques relatant des impressions de l'insurrection contre les Turcs, de 1860 à 1870.

Les Bulgares ont des dons lyriques, lesquels s'attestent chez Slaveïkoff, poète philosophique et fils de l'auteur de la Constitution actuelle, et surtout chez Christo Boteff, superbe type de la race, car à ses qualités d'artiste véhément il joignit celles d'une bravoure héroïque et d'un patriotisme ardent.

Né à Kalofer en 1847, Boteff éprouva douloureusement l'oppression turque. En 1875 il forma une bande en Roumanie, se mit à sa tête, passa le Danube et essaya de soulever les populations. Peu de temps après il fut tué, avec ses camarades, dans une rencontre avec l'armée turque.

Les poésies de Boteff n'ont jamais été traduites en français; elles sont peu nombreuses. En voici une d'un accent émouvant, où la littérature tient peu de place, et qui est visiblement d'un poète patriote, d'un rêveur proche de l'âme populaire, mais d'un rêveur héroïque qui fait le coup de feu et qui sait se faire tuer. Cette chanson est célè-

bre en Bulgarie. Elle fut composée en l'honneur de Hadji Dimitri, autre illustre chef de bande, qui guerroya pour l'indépendance de la Bulgarie et périt en 1868 sous les coups des Turcs.

HADJI DIMITRI

Dans les Balkans il vit encore,
En sa vigueur virile, adolescent ;
Mais de son sein que la douleur dévore
S'écoule un flot de sang.

Il a d'un côté rejeté sa carabine,
De l'autre en deux tronçons son sabre aux reflets clairs.
Son œil se trouble et sa tête s'incline,
Sa bouche maudit l'univers.

Le héros gît. Au ciel les rayons lourds
Du soleil dardent sur la plaine.
Une moissonneuse chante sa cantilène
Dans les prés... Et le sang coule toujours.

C'est la moisson. Chantez, chantez, esclaves,
La chanson triste. Et toi, luis, ô soleil,
Sur la terre servile... Un dernier flot vermeil
Jaillit du cœur d'un de ses braves.

Celui qui meurt en luttant pour la liberté
Ne meurt pas. Car le ciel, la terre,
Jusqu'à la bête, tout se désespère,
Et les poètes chantent son cœur indompté.

A l'heure chaude, l'aigle de son aile
Lui fait de l'ombre ; et le loup doucement
Vient lécher sa blessure ; et, douleur fraternelle,
L'héroïque faucon descend du firmament.

A présent il fait nuit, une nuit claire
Pleine d'étoiles par milliers.
Le bois murmure et la brise est légère...
Les monts Balkans chantent la chanson des guerriers.

Les nymphes dans leur robe blanche
Ont commencé leurs mystérieux chants.
Elles vont, elles glissent dans les champs.
Sur le blessé leur doux groupe se penche.

L'une le panse, et d'herbes lui fait une couche ;
L'autre d'eau fraîche asperge son front tout brûlant ;
La troisième lui donne un baiser sur la bouche.
Et lui regarde son beau visage riant.

« Dis-moi, ma sœur, où donc est Karadja (1),
Mon compagnon fidèle ? Dis-le vite, ô femme,

(1) Autre révolutionnaire bulgare, compagnon d'armes de Hadji Dimitri et mort peu auparavant en combattant.

Puis prends alors mon âme,
Car je veux mourir là. »

Alors en chantant le groupe s'enlace
Et s'envole dans le nocturne firmament.
Elles volent ainsi jusqu'à l'aube en chantant
Et cherchant l'âme de Karadja dans l'espace.

Il fait jour. Et sous les cieux lourds
Le héros gît, loin de la foule.
Le loup lèche le sang qui coule,
Et le soleil darde toujours.

ALFRED MORTIER.

LA VIE ANECDOTIQUE

M. Edouard Fer. — La Chambre de M. Canudo. — Poèmes tongouses. — Mort de Paul Gabillard.

Peu de jours avant le vernissage des *Artistes Français*, je sortais du Grand Palais, quand un jeune homme m'aborda et, se déclarant artiste peintre, me demanda si son tableau était bien placé.

Je promis de le renseigner le lendemain, ainsi que je fis. J'eus, il est vrai, assez de peine à découvrir son tableau que l'on avait placé sur le balcon. Il se trouvait que c'était là un des tableaux les plus audacieux du Salon, puisqu'il ressortit à cette technique néo-impressionniste dont on n'avait vu jusqu'ici des modèles qu'aux *Indépendants*. Il ne s'agissait point d'une de ces peintures divisionnistes où le peintre strie la toile afin de lui donner une apparence floue et poétique, c'était là un véritable tableau de pointilliste où les couleurs gardaient toute leur force et toute leur pureté. Comment **M. Edouard Fer** a-t-il fait pour faire admettre son tableau aux *Artistes Français !*

Je revis M. Fer, le lendemain, à l'heure convenue, et sans lui dire ce que je pensais de sa peinture, je le renseignai sur le lieu où on l'avait accrochée.

L'artiste m'attendait dans les jardins du Cours-la-Reine. Je m'approchai de lui. Il ne m'avait point aperçu et je l'entendis qui fredonnait une chanson niçoise :

E ciqu'e strass'e roba capeù...

Il tenait à la main une coupe grecque antique en terre cuite où sur fond rouge couraient des dessins noirs et l'examinait amoureusement. J'interrompis sa contemplation, lui dis où était son tableau. Il me remercia, puis s'éloigna en chantonnant encore son refrain nissard et balançant le vase grec au bout de son bras droit.

Le nom de M. Fer m'était inconnu, toutefois je croyais reconnaître son visage et pendant quelques jours je me demandai où je l'avais

rencontré. J'ai réussi à rassembler mes souvenirs et je ne crois point me tromper. Il y a de cela plusieurs années, je passais près du Père-Lachaise et comme c'était l'anniversaire de la mort d'Eugène Delacroix j'entrai au cimetière afin de voir quels peintres se souvenaient du grand peintre qui fut l'initiateur de la peinture française moderne. J'arrivai près de la tombe. J'étais seul et personne n'était venu. J'allais me retirer, quand je vis venir un jeune homme qui portait un grand bouquet de fleurs du midi : des roses, des mimosas, des violettes. Il s'approcha du monument, y déposa les fleurs, médita un instant et, lentement, il s'en alla. C'était M. Fer.

§

Une légende est en train de se former à Auteuil à propos de la chambre qu'habite M. Riciotto Canudo dans un hôtel situé à l'angle de la rue Raynouard et de la rue de Boulainvilliers. Je n'ai jamais vu cette chambre, mais beaucoup d'habitants d'Auteuil ont eu l'occasion d'y regarder et il n'est question que de cela dans les cafés du quartier, en autobus et dans le Métro. Ce qui étonne les habitants d'Auteuil, c'est que M. Canudo, qui habite dans un hôtel, n'y loge point en garni. Il paraît qu'en effet il est dans ses meubles. Ce sont : un petit lit, une table, une chaise et une étagère qui supporte des livres. Le lit, dit-on, est fort étroit et j'ai entendu un habitant d'Auteuil dire en parlant d'une femme maigre : « Elle ressemble au lit de M. Canudo. »

On dit aussi que les rideaux de cette chambre sont toujours tirés et que nuit et jour il y brûle un grand nombre de bougies. Si bien que l'on prend M. Canudo pour le grand-prêtre d'une religion nouvelle dont il accomplirait les rites dans sa chambre. Quelques feuilles de lierre, répandues çà et là, donnent lieu à des suppositions singulières et celle qui rencontre le plus de crédit est que M. Canudo se sert du lierre dans des opérations magiques dont on n'a pas encore deviné le but.

Et c'est ainsi qu'à Auteuil les bonnes gens voyagent agréablement et curieusement autour de **la chambre de M. Canudo.**

§

J'ai rencontré dernièrement un voyageur qui avait vécu quelque temps en Asie parmi les Tongouses. Il m'a traduit quelques pièces dues à un **Poète tongouse**, contemporain :

« Un homme regarde par-dessus mon épaule. Le vent passe devant nous en emportant des troupes de femmes étrangères. Et c'est moi que l'homme accuse de leur départ. »

« Les soldats ont voyagé partout et c'est pour cela qu'ils sont vêtus uniformément. »

« Il pousse des étoiles au ciel comme il pousse des fleurs sur la

terre, mais sur la terre seulement il pousse des hommes et des chevaux. Et c'est pourquoi le ciel ne peut rivaliser avec la terre. »

« Quand je te vois, je suis malade d'amour, quand je ne te vois pas je suis malade d'amour, si bien que ni ta présence, ni ton absence ne peuvent me guérir. »

Tout cela a bien autant de valeur que beaucoup de poèmes contemporains.

§

Le dimanche 19 mai, fut enterré, au cimetière de Bagneux le pauvre poète **Paul Gabillard**, mort, l'avant-veille, à l'hôpital de la Charité. Nous étions sept à suivre le corbillard...

Le nom de Gabillard ira grossir le martyrologe des poètes morts à l'hôpital.

Je revois Gabillard dans les bois de Saint-Cucufa, qu'il hanta quotidiennement, durant quelques années. Il s'est couché sur les bogues de châtaignes qui jonchent une clairière et parle du poète Dubus qu'il aimait fraternellement.

Je revois Gabillard au retour de son odyssée en Hollande où, s'étant trouvé seul et sans argent, il avait été incarcéré comme vagabond.

Le jour qu'il me conta son aventure, il était ivre de misère, et ne voulait plus qu'une chose : envoyer un sonnet à la reine Wilhelmine afin qu'elle connût quel Français ses sujets avaient emprisonné.

Une fois libéré, il était venu à pied, d'Amsterdam, trompant sa faim avec quelques racines arrachées dans les champs.

Je revois Gabillard revenant d'Italie, où l'avait envoyé je ne sais quel journal, mais le consul avait dû rapatrier le poète abandonné. Il croyait bien avoir rencontré Dante, une nuit, à Florence...

Je revois encore Gabillard luttant contre le péager du pont de Bougival, qui lui réclamait une seconde fois le prix de son passage. Je le revois aussi jouant aux échecs, où il excellait, ou bien déclamant un poème sylvestre, et la poésie le grisait si souvent qu'il en mourut un matin de mai, tandis que tintait l'Angelus à Saint-Germain-des-Prés...

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Abbé Paul Brune : *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France. Franche-Comté;* Bibl. d'art et d'archéologie. » »

Esotérisme

P. Saintyves : *La Simulation du merveilleux.* Préface par le Dr Pierre Janet ; Flammarion. 3.50

Histoire

Ch. Bastide : *Anglais et Français du XVII^e siècle ;* Alcan. 4 »

Ernest Daudet : *Tragédies et Comédies de l'Histoire,* récits des temps révolutionnaires d'après des documents inédits ; Hachette. 3 50

M. Fosseyeux : *Les Ecoles de Charité à Paris sous l'ancien régime et dans la première partie du XIX^e siècle ;* Paris. » »

Comte de Landemont : *L'Europe et la politique orientale, 1878-1912 ;* Plon. 7 50

Frédéric Loliée : *Le Roman d'une favorite : la Comtesse de Castiglione,* d'après sa correspondance intime inédite et les « lettres des Princes » (1840-1900) ; Emile Paul. 7 50

Jean Lorédan : *Un grand procès de sorcellerie au XVII^e siècle.* L'abbé Gaufridy et Madeleine de Demandolx (1600-1670), d'après des documents inédits, ouvrage orné de 9 grav. et 2 fac-similé ; Perrin. 5 »

Frédéric Masson : *Napoléon à Sainte-Hélène, 1815-1821 ;* Ollendorff. 7 50

G. Mollat : *Les Papes d'Avignon* (1305-1378) ; Lecoffre. 3 50

Paul de Pradel de Lamak : *Une famille française sous la Révolution.* Avec des gravures et une carte documentaire ; Perrin. 5 »

Georges Weill : *La France sous la Monarchie constitutionnelle* (1814-1848) ; Alcan. 3 50

Littérature

Paterne Berrichon : *Jean-Arthur Rimbaud.* Le Poète (1854-1873). Poèmes, Lettres et Documents inédits. Portrait en héliogravure et autographe ; Mercure de France. 3 50

Paul Bourget : *Pages de critique et de doctrine.* 2 vol. ; Plon. 7 »

Frédéric Lachèvre : *Une seconde revision des œuvres du poète Théophile de Viau ;* Champion. » »

Jean Moréas : *Réflexions sur quelques Poètes :* Mercure de France. 3 50

Alfredo Niceforo : *Le Génie de l'argot.* Essai sur les langages spéciaux, les argots et les parlers magiques ; Mercure de France. 3 50

Philosophie

Jules de Gaultier : *Comment naissent les dogmes ;* Mercure de France. 3 50

Félix Le Dantec : *Contre la Métaphysique. Questions de méthode ;* Alcan 3 75

P. Roques : *Hegel, sa vie et ses œuvres ;* Alcan. 6 »

Paulin Teste : *Le Précurseur ;* Martinus Nijhoff, La Haye. » »

J. Wilbois : *Devoir et Durée.* Essai de morale sociale ; Alcan. 7 50

Poésie

E.-Ch. Athanassiadès : *Les Petites élégies ;* Crès. » »

Thomas Braun : *Fumée d'Ardenne ;* Bruxelles, Deman. » »

U.-V. Chatelain : *Le Double destin ;* Jouve. 3 50

Marcello Fabri : *L'Homme qui devient Dieu.* Préface de P. Vigné d'Octon ; Ed. de « La Plume ». 3 50

Lucien Griveau : *La Couronne de troène ;* Grasset. 3 50

Francis Jammes : *Les Géorgiques chrétiennes ;* Mercure de France. 3 50

René de Kervillio : *Le Rêve au Palais du souvenir ;* Grasset. 3 50

Louis Le Cardonnel : *Carmina Sacra ;* Mercure de France. 3 50

Gaston Le Révérend : *Sous la Bannière aux Trois Lions.* Illust. normandes de Léon Moignet ; Dumont. » »

Emile Mamet : *De tout mon cœur !* Messein. 2 50

Victor Ménagé : *Les Sauvageons ;* Fabre. » »

A. Muck : *Instantanés ;* Xémard, à Corbeil. 2 »

Amelie Murat : *Le Livre de poésie ;* Sansot. 3 50

Maurice de Noisay : *Les Douze flèches d'Eros ;* La Belle édition. » »

Publications d'art

Henri Hauvette : *Le Sodoma* (Les grands artistes, leur vie, leur œuvre). Avec 24 pl. h. t. ; Laurens 2 50

Alfred Pichon : *Fra Angelico.* Avec 24 grav. h. t. ; Plon. 3 50

Marcel Reymond : *Brunelleschi et l'architecture de la Renaissance italienne au XV^e siècle* (les grands artistes, leur vie, leur œuvre). Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50

Gustave Soulier : *Le Tintoret* (les grands artistes, leur vie, leur œuvre). Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50

Questions coloniales

Raymond Aynard : *L'Œuvre française en Algérie*. Préface de M. C. Jonnart ; Hachette. 3 50

Marcel Brunet : *La Brèche maritime allemande dans l'empire colonial anglais*. Préface de M. Marcel Dubois ; Guilmoto. 3 50

Questions militaires

Le lieut.-col. Basil Jackson : *Waterloo et Sainte-Hélène*. Notes et souvenirs d'un officier d'état-major. Trad. de l'anglais par Em. Brouwet ; Plon. 3 50

Larreguy de Civrieux : *Souvenirs d'un Cadet (1812-1823)* ; Hachette. 3 50

Camille Spiess : *Rome et l'Islam*. La portée philosophique de la guerre italo-turque ; Messein. » »

Questions religieuses

Arthur Drews, etc., etc. : *Jésus a-t-il vécu ?* Controverse religieuse sur le « Mythe du Christ », trad. par Armand Lipman ; Messein. 1 50

Roman

Pierre Audibert : *Vireglas* ; Figuière. 3 50

Louise Compain : *La Vie tragique de Geneviève* ; Calmann-Lévy. 3 50

Henri Duvernois : *Le Veau gras* ; Fayard. 3 50

André de Corde : *Cauchemars* ; Ollendorff. 3 50

Albert Erlande : *L'Enfant de Bohème* ; Basset. 3 50

G. d'Esparbès : *Les Mystères de la légion étrangère*. Dessins et légendes explicatives de Maurice Mahut. Croquis par des soldats légionnaires. Photographies Lévy fils et Cie ; Flammarion. 0 95

Emile Guillaumin : *Le Syndicat de Baugignoux* ; Fasquelle. 3 50

Hugues Lapaire : *Jean-Teigneux* ; Fasquelle. 3 50

Hélène Laurent : *Marthe Praval* ; Grasset. 3 50

Daniel Lesueur : *Au tournant des jours* ; Plon. 3 50

H. Magdelaine : *La Voie* ; Messein. 3 50

Pierre Mille : *Louise et Barnavaux* ; Calmann-Lévy. 3 50

I. Moreillon de Wateville : *Une Histoire* ; Payot à Lausanne. 3 50

Jacques Morel : *Feuilles mortes* ; Hachette. 3 50

J.-B. Natali : *Lilla*. Scènes de la vie corse ; Figuière. 3 50

John-Antoine Nau : *Cristobal le poète* ; Ollendorff. 3 50

Gaston Nièpce : *C'était l'automne* ; Grasset. 3 50

Addy de Saint-Germain : *Choisir* ; Ed. du « Temps présent ». 3 50

Claude Silve : *La Cité des Lampes* ; Calmann-Lévy. 3 50

Alix de Villemagne : *Hors de sa race*. Préface de A. de Pouvourville ; Figuière. 3 50

Edith Wharton : *Sous la neige* ; Plon. 3 50

Sciences

J.-H. Fabre : *Les Ravageurs*. Récits sur les insectes nuisibles à l'agriculture. 16 pl. h. t. ; Delagrave. 3 50

Sociologie

Etienne Antonelli : *Les Actions de travail dans les sociétés anonymes à participation ouvrière*. Avant-propos de M. Aristide Briand ; Alcan. 2 50

Andre Avèze : *L'Ecole du mariage*. Bréviaire de la jeune fille ; Fayard. 3 50

Léon et Maurice Bonneff : *Marchands de folie* ; Rivière. 2 »

André Chéradame : *La Crise française*. Faits, Causes, Solutions ; Plon. 3 50

C. Colson : *Organisme économique et Désordre social* ; Flammarion. 3 50

Auguste Comte : *Pages choisies*. Notice sur la vie et la doctrine de Comte et commentaires reliant les divers morceaux, par Roger Picard ; Crès. » »

Paul Louis : *Le Travail dans le monde romain* ; Alcan. 5 »

Carlos-M. Noël : *Les Idées sociales dans le Théâtre de A. Damas fils* ; Messein. » »

Auguste Pawlowski : *Les Syndicats féminins et les syndicats mixtes en France* ; Alcan. 2 50

Théâtre

Robert d'Humières : *Ailes closes*, pièce en 3 actes ; Mercure de France. 3 50

Marie Lenéru : *Le Redoutable*, pièce en 3 actes ; Hachette. 3 50

William Shakespeare : *Roméo et Juliette*, adaptation par Victor Ménagé ; Soc. de l'Adaptation shakespearienne. 1 »

Voyages

Louis Bréhier : *L'Auvergne*. Choix de textes précédés d'une étude. Avec 123 grav. et 1 cart ; Laurens. 5 »

Geoffroy Daireaux : *Dans la Pampa*. Chasses impromptues ; Hachette. 4 »

André de Fouquières : *Au Paradis des Rajahs*. Préface de Henri Lavedan ; Fontemoing. 8 »

Ladislas-Stanislas Reymont : *L'Apostolat du Knout en Pologne*. Notes de voyage au pays de Chelm. Trad. du polonais avec l'autorisation de l'auteur par Paul Cazin ; Perrin. 3 50

MERCV

ÉCHOS

Commémoration Stéphane Mallarmé. — A propos de la *Crise italienne*. — Le Monument Camoëns à Paris. — Le Monument Jules Renard. — Une œuvre inconnue sur la mort de Louis XVI. — Le prix de la découverte de l'Amérique. — Un mandement régionaliste pour les patois et les traditions populaires. — Le « point de vue » Stéphane Mallarmé. — Une exposition à la Bibliothèque Nationale. — Un nouveau Musée. — Un centenaire de la Cartographie. — Jean-Jacques Rousseau roi de Trèfle. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Commémoration Stéphane Mallarmé. — Nous rappelons que c'est le dimanche 9 juin, à onze heures, que sera inaugurée la plaque commémorative apposée sur la maison portant le numéro 89 de la rue de Rome. La cérémonie sera présidée par Léon Dierx, et Henri de Régnier prendra la parole. Les assistants se retrouveront pour déjeuner, à midi, à la Taverne de Paris, 3, avenue de Clichy. Les adhésions au déjeuner, dont le prix est de 6 fr. 50, sont reçues au *Mercure de France* jusqu'au soir du jeudi 6 juin.

§

A propos de la « Crise italienne »

Vu l'état d'hystérisme que provoque la guerre dans les pays belligérants et spécialement dans la partie de la population dont la guerre sert les intérêts, mon article *la Crise italienne* (numéro du 16 mars) devait nécessairement m'attirer la colère des « nationalistes » de la péninsule : des gens aussi fiers d'eux-mêmes, aussi infatués de leurs personnes, aussi glorieux des succès remportés par les soldats qu'ils envoient se faire massacrer pour eux, ne peuvent supporter qu'on les juge à leur juste valeur et qu'on leur préfère des gens qui font moins de bruit qu'eux, mais dont la conduite trahit de plus hautes vertus ou l'œuvre une intelligence plus large.

Je n'essaierai pas de discuter avec ces nationalistes, car la matière à discussion fait défaut : ils se sont contentés de me lancer des railleries ou des invectives ; au moins M. Giuseppe Fiorentino ou « Joseph Florentin » (je crois pouvoir traduire ce nom ou plutôt ce titre), s'il n'a pas été beaucoup plus prodigue d'arguments que ses confrères, a-t-il été poli : je dirai tantôt quelques mots de sa lettre publiée dans le *Mercure* du 1er avril.

Mais je tiens à attirer en premier lieu l'attention de tous sur la singulière mentalité que révèle l'attitude de ces « nationalistes ». Ces gens sont si bor-

nés qu'ils sont incapables de concevoir qu'on soit autre chose que nationaliste : bien que la conclusion de mon article soit nettement socialiste et internationaliste, bien que dans tout le reste il n'y ait pas un mot qui témoigne de sentiments patriotiques, ils m'ont tous pris pour un nationaliste français, ce qui paraîtra infiniment comique à tous les gens qui me connaissent de près ou de loin. Je me suis toujours senti citoyen du monde et si je suis spécialement lié par mes sympathies naturelles, par mes amitiés, par mes études à un pays, c'est bien à l'Italie, où depuis vingt ans j'ai vécu presque constamment, à part un intervalle de quatre annés, et non pas seulement à Bologne, comme feignent de le croire mes contradicteurs, mais en d'autres endroits, entre autres à Florence où, six ans durant, j'ai fait des recherches d'archives sur l'histoire de l'art, recherches dont j'ai publié les résultats dans une revue florentine ! Mais ce sont de ces détails que les nationalistes ignorent ou affectent d'ignorer, trouvant que l'histoire d'Italie doit être faite par les Italiens. Je leur conseille d'étudier cette histoire et surtout je leur souhaite d'en saisir les enseignements : ils élargiront assurément leur esprit et peut-être comprendront-ils que le pays qui a donné les premiers humanistes rétrograderait singulièrement en cultivant un nationalisme étroit.

Tout mon article était plein d'un grand enthousiasme, d'une profonde admiration pour le peuple italien, c'est-à-dire pour les travailleurs, artisans et paysans, et pour cette élite consciente qui a gardé les meilleures qualités du peuple et qui sait les devoirs qu'elle a envers lui. C'est ce que mes contradicteurs nationalistes ont eu soin de taire : en effet, dans leur esprit, l'Italie c'est eux, et offenser leurs sacro-saintes personnes, c'est dire du mal de l'Italie. Or ils ne sont en réalité que les exploiteurs du peuple italien et leur rhétorique patriotique cache imparfaitement à eux-mêmes et aux autres les mobiles intéressés auxquels consciemment ou inconsciemment ils obéissent. Ils se vantent maintenant d'être suivis par tout le peuple, et au début de la guerre il y eut effectivement toutes les apparences d'un enthousiasme populaire, tant les nationalistes avaient fait habilement reluire à l'esprit du peuple, surtout du peuple du Midi, peu instruit et aspirant de toutes ses forces à sortir de la misère dans laquelle il vit, le mirage d'une colonie Eldorado où il y aurait place pour tous ceux qui meurent de faim dans leur pays et doivent aller chercher fortune au loin. Par quels moyens cet enthousiasme a été obtenu, c'est ce qu'a montré à Florence même un historien de talent, M. Gaetano Salvemini, qui, avec la méthode scientifique la plus rigoureuse, fait depuis plusieurs mois, dans son journal hebdomadaire *l'Unità*, la critique de l'action nationaliste; il révèle impitoyablement l'ignorance des « nationalistes », leurs mensonges, les faux auxquels ils ont eu recours, — tout cela avec une documentation aussi riche que précise, qui contraste singulièrement avec la rhétorique ampoulée de ses adversaires.

La lettre de « Giuseppe Fiorentino » n'est certes pas faite pour relever le crédit du « nationalisme » auprès des gens qui réfléchissent et ne se laissent pas éblouir par l'esprit de ce monsieur : M. Dauze a relevé ici même (numéro du 16 mai) plusieurs erreurs de fait ; j'en relèverai d'autres.

D'abord il est faux que le change ne monte pas en Italie, il monte lentement, mais il monte ; récemment il a dépassé 1 o/o, alors qu'il y a un an il

était à peu près nul. Si le change monte lentement, la rente, elle, baisse rapidement (elle a baissé de 7 fr. environ depuis la guerre !). C'est ce que notre nationaliste a soin de ne pas dire. Mais il y a plus grave : le prix du pain augmente et les populations s'en émeuvent au point que l'on nomme des commissions chargées d'examiner quels remèdes on pourrait apporter à la situation. A Florence, la commission, présidée par le maire Corsini (archi-modéré), a constaté que le blé disponible était entre les mains des spéculateurs (assurément de « bons patriotes ») et que l'augmentation du prix du blé était due en grande partie à la guerre !

En entendant « Giuseppe Fiorentino » parler de la « Justice italienne.... à laquelle tout le monde ici reconnaît l'indépendance la plus fière vis-à-vis du Pouvoir », tous les Italiens honnêtes qui ne se payent pas de mots hausseront les épaules. S'il en était ainsi comment se ferait-il que, sous Crispi et Humbert Ier les condamnations politiques pleuvaient, tandis qu'elles ont considérablement diminué sous Victor-Emmanuel III et Giolitti et qu'elles sont en recrudescence maintenant que la guerre anime la réaction dans le pays?

Du reste, à propos du procès Murri, je n'ai pas parlé de l'influence du gouvernement sur la justice, mais, ce qui est plus grave encore, de l'influence de l'opinion publique déterminée par une coterie de gens mal intentionnés. Ceux qui voudront savoir ce que pèsent l'honnêteté et « l'indépendance » du juge d'instruction Stanzani, du président Dusio et *tutti quanti* n'ont qu'à lire l'excellent livre de Karl Federn sur le procès Murri, livre qui a été traduit en italien et en français. Que ces gens aient pu commettre impunément leurs irrégularités en plein jour, ne parle certes point en faveur de l'élévation de la conscience publique en Italie et je ne conçois pas comment le sieur « Giuseppe Fiorentino » vante cela comme une supériorité de sa nation.

Mais sa lettre est une mine inépuisable d'affirmations ahurissantes et notre « Florentin » arrive à se surpasser lui-même quand il déclare avec le plus grand sérieux que tous les Italiens « font bloc autour du Roi actuel, ... *parce que c'est un mâle, parce qu'il tient en échec tous les gouvernements de l'Europe, gouvernements bourgeois, effarés, parce qu'il passe à travers les toiles d'araignées des diplomaties rageuses*, etc. ». Il n'est pas permis de pousser l'ingénuité aussi loin ! Au lieu de se couvrir de ridicule en écrivant de semblables sornettes, que notre « nationaliste » se décide à faire des études qui ne soient pas uniquement grammaticales : il apprendra alors ce que seuls des enfants qui n'ont entre les mains que de très vieux manuels d'histoire ignorent encore, à savoir que le rôle que les rois jouent aujourd'hui dans la politique est des plus effacés et que n'importe quel grand capitaliste a plus d'influence qu'eux sur la destinée des nations.

En voilà assez, n'est-ce pas ? Quand les « nationalistes » se décideront à apporter des faits exacts et des arguments, je discuterai. Mais en attendant je ne m'évertuerai pas à me battre contre des moulins à vent.

JACQUES MESNIL.

§

Le Monument Camoëns à Paris. — Le jeudi 13 juin prochain, à

3 heures de l'après-midi, aura lieu l'inauguration du monument élevé au glorieux poète portugais Camoëns, l'immortel auteur des *Lusiades*. La cérémonie sera présidée par un membre du gouvernement français; MM. les Ministres du Portugal et du Brésil à Paris, ainsi que des délégations de l'Académie Française, de l'Académie Brésilienne et de l'Académie des Sciences de Lisbonne, seront présents à ces fêtes. Plusieurs poètes français et différents hommes de lettres des pays latins prendront la parole devant le monument ; des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon réciteront des vers.

Le buste, en bronze, est dû au sculpteur italien Luigi Betti. Les plans ont été dressés par l'architecte Raymond Magnin.

Le monument, élevé sur l'initiative de la Société des Etudes Portugaises, est une œuvre d'art remarquable ; il se dresse à l'angle même de l'Avenue Camoëns et du boulevard Delessert, près le Trocadéro; sa hauteur est de quatre mètres.

Le *Mercure de France* est heureux de s'associer à cette manifestation de la pensée internationale,et invite ses amis à se rendre à l'inauguration, qui sera une grande fête intellectuelle.

§

Le Monument Jules Renard. — Le sculpteur choisi pour l'exécution du monument est le statuaire nivernais Pourquet.

Nous donnons ci-dessous l'état de la souscription.

Alapetite, résident général à Tunis	50	Le Mercure de France	50
Romain Coolus	50	Alfred Vallette	20
Maurice Legrand à Paris.	25	Mme Suzanne Després	50
J.-H. Nolin, notaire à Clamecy	20	Alfred Athis	50
Mme et M. Maurice Pottecher	100	Cognat, industriel à Clamecy	10
Gabriel Nigond	20	Vincent-Riant, industriel à Clamecy	10
Mme Emile Zola	50	Marcel Boulenger	80
Romain Rolland	20	Grandioux, conseiller général de la Nièvre	10
Octave Mirbeau	50	Albert Mockel	20
Heuzey, député de la Nièvre.	30	Juillard, préfet de la Nièvre	20
J. Mauroy, président des Enfants de la Nièvre à Paris	20	Maurice Le Blond, sous-préfet de Clamecy	20
Dr Th. Beaufils, maire de Clamecy	20	L. Chambon, à Paris	10
Courteline	25	Mignot, pharmacien à Corbigny	10
Maurice Mignon, professeur à Lyon	10	Léon Hennique	20
Gaujour Isidore, instituteur à Saint-Benin-d'Azy	20	Dr Jules Renault à Paris	50
Remy de Gourmont	20	Mme Marthe Brandès	100
Mme Misset, rentière à Clamecy	25	Edmond Rostand	300
Goujat, ancien député de la Nièvre	10	Jean Trarieux	100
Henri Bachelin	10	Thadée Natanson	50
		Léon Blum	50
		Edmond Sée	50
		André Picard	20
		Ferdinand Brunot	10

Grimouille, adjoint au maire de Clamecy	10
Liste confiée au précédent.	64
Gay, conseiller général de la Nièvre	50
Un groupe d'originaires de Moux à Paris	4
Mme et M. Renault, école de filles à Mhère (Nièvre).	5
Ecoles publiques de Corbigny : Maîtres et élèves internes et externes (Liste de M. Huicq)	83
Robin, maire de Chitry-les-Mines	50
Roy Auguste, instituteur à Chitry	10
Tambutté Firmin, comptable à Chitry	10
Liste confiée à M. Robin, maire de Chitry	30
Marchand-Bey, ingénieur à Epiry	5
Sacha Guitry	50
Alfred Savoir	50
André Maréchal	20
Claude Anet	20
Edouard Vuillard	20
André Lefèvre	20
Fernand Vandérem	20
Louis Gilbert	50
Alexandre Natanson	20
Joseph Galtier	20
Albert Reiss	20
J. Philizot, pharmacien à Montsauche	5
Liste confiée à M. Leblond	30,55
Total jusqu'à ce jour	2.351.55

Les souscriptions sont reçues par M. Frédéric Preuss, professeur au Collège de Clamecy, secrétaire du Comité.

§

Une œuvre inconnue sur la mort de Louis XVI. — Un érudit italien, M. Aldo Ravà, a découvert récemment un recueil de poésies inconnues sur la mort de Louis XVI, dont il a publié quelques curieux fragments dans le journal littéraire le *Marzocco*. L'auteur est l'abbé Lorenzo da Ponte, qui écrivait le 1er mars 1793 à Casanova : « Je suis en train de composer un ouvrage sur la mort de Louis XVI ! »

L'exemplaire a été trouvé dans les papiers de Casanova : c'était vraisemblablement un hommage de l'auteur. L'ouvrage avait été édité à Londres en italien. Voici la traduction du frontispice :

Le *Tribut du cœur*, poésies de Lorenzo da Ponte, poète pour dix ans de l'empereur Joseph II, dédiées à Monsieur le Duc de Choiseul, et publiées à Londres par l'auteur après la mort de Louis XVI. — Londres, se vend pour un shilling chez M. Stace, n° 11, au Marché du foin, MDCCLXCIII,

Le dédicace mérite d'être reproduite :

Un tribut de ma vive sensibilité à la terrible infortune de Louis XVI a droit non par lui-même, mais par le sentiment qui lui donne naissance, à la protection et à la gratitude d'une âme qui remplit l'Univers de la renommée de son admirable constance et piété dans les fatales vicissitudes du plus vertueux et du plus infortuné de tous les Souverains de France. Voilà le titre, monsieur le Duc, qui oblige moi à vous présenter et vous à accueillir de mon gré mon offre très obséquieuse.

Très humble, très dévoué, très obséquieux serviteur.

LORENZO DA PONTE.

Le recueil comprend une longue poésie (*canzone*), douze sonnets, une autre poésie intitulée *Au peuple*, et une chanson avec chœur : *les Larmes de la reine de France*.

Voici, parmi ces poésies, un passage satirique assez curieux :

LA RÉPUBLIQUE DE FRANCE

Chanter parmi les tombeaux la liberté de l'Etat, placer l'égalité dans les discor-

des anarchiques ; chercher un bon gouvernement parmi l'ignorance ; de tout Erostrate faire un Numa, un Caton ;

Tandis qu'une horrible pauvreté s'étale partout, imaginer les bienfaits de l'abondance ; changer à tout vent et vanter ensuite la constance ; proclamer heureux un peuple désespéré.

Carnage, sang, rapines, colère, épouvante posés pour base de la domination éternelle ; et appeler grandeur la vile trahison...

Certes le tableau n'est pas flatteur : la France, même sous la Terreur, ne s'incarnait pas toute dans un Marat ; il y avait aussi l'héroïsme des armées de sans-culottes : mais ceci n'était évidemment pas ce qui frappait le plus un étranger.

La pièce *Au soi-disant fils d'un cocher* n'est pas moins curieuse :

Louis est mort ! Que reste-t-il à ta fureur ? Que veux-tu ? Que réclames-tu encore, ô perfide serpent ? Tu as versé désormais ce sang innocent ; est-ce enfin le dernier terme de tes méfaits ?

Rien ne t'a apaisé, ni l'Europe désolée et triste, qui pour Lui palpite et languit, ni l'image de la Patrie inanimée, qui désormais te maudit, impie, et te déteste.

L'arbre fatal — à l'ombre duquel tu invites, tu appelles les tigres et les loups — a baigné dans ce sang et a fécondé les serpents...

Casanova a écrit de sa main, sur un papier qui accompagnait l'exemplaire, des critiques assez curieuses de quelques-unes de ces poésies et faites à un point de vue purement littéraire, parfois même pédant.

Le volume dut avoir un très faible tirage, puisqu'il était resté inconnu jusqu'à ce jour. Il serait intéressant de savoir s'il s'en trouve d'autres exemplaires dans les bibliothèques publiques ou privées.

§

Le prix de la découverte de l'Amérique est à peine de 35.000 fr. On ne le croirait pas, si les frais n'avaient pu être récemment calculés avec exactitude, depuis qu'on a retrouvé à Palos (Espagne) les livres de comptes de la maison Pinzon, celle qui prêta les navires de Christophe Colomb et pourvut à ses premières dépenses.

L'armement complet des trois caravelles s'éleva à 14.000 pesetas. Colomb lui-même touchait 1600 pesetas, ses deux seconds chacun 900 pesetas de traitement annuel ; les hommes de l'équipage étaient payés 50 réals par mois et leur entretien revenait, par tête et par mois également, à 6 pesetas. Pour tout le voyage, qui dura d'août 1492 à mars 1493, la somme de ces appointements se monta à 22.050 pesetas.

Le total des frais, par conséquent, ne dépassa pas le chiffre de 36.000 pesetas, soit en monnaie de nos jours environ 32.500 francs. C'est vraiment pour rien.

Comme on sait, Christophe Colomb n'était pas gênois, mais espagnol, et juif par sa mère, comme bien d'autres grands hommes de la péninsule et d'ailleurs.

Une série de documents nouveaux, rassemblés par l'érudit M. Garcia della Riega, biographe national du navigateur, démontrent que Colomb est né à Pontevedra, dans la province de Galice ; les registres du pays y portent fréquemment le nom, sous sa forme espagnole, Colon. Il ne savait pas l'italien ; la prétendue *note* de sa main est évidemment apocryphe. Et, à la vue du nouveau monde, il ne se serait vraisemblablement pas souvenu tout d'abord de « la campagne de Cordoue et des rossignols d'Espagne », s'il avait

passé son enfance à Gênes. Bien des points obscurs de sa vie et de son journal, le soin avec lequel il cachait son extraction ne s'expliquent — mais ils deviennent alors clairs et logiques, que par sa naissance espagnole et juive. Plusieurs actes mentionnent cette origine juive de sa mère, et M. Riega relève dans son maintien et dans son style des traits juifs tout à fait caractérisés. L'anglais M. Martin Hume accepte également ces conclusions.

§

Un mandement régionaliste pour les patois et les traditions populaires. — Le régionalisme fait sans cesse de nouvelles recrues. Il est curieux de signaler, à cet égard, un récent mandement de l'évêque de Saint-Flour, Mgr Lecœur. C'est la première fois, croyons-nous, qu'un prélat français, parlant *ex cathedra*, recommande aux prêtres d'enseigner aux enfants l'amour de leur patois, que des générations d'éducateurs se sont employées à combattre :

Ceux qui ont l'honneur et la haute responsabilité d'instruire les jeunes générations doivent enraciner dans l'âme de l'enfant le respect et l'amour de la vie champêtre, de sa province, de sa paroisse et de son village ! « Enfant, doivent-ils lui dire, aime ton père et ta mère, aime le sol où ils ont travaillé, souffert et prié, et qui renferme pour toi de la richesse et du bien-être, si tu sais les en tirer avec ton intelligence éclairée et tes bras vigoureux. Aime le passé de ton petit coin de terre; aime l'histoire de ton pays celle des siècles lointains, celle d'hier, celle que tu écris aujourd'hui. Aime ta langue natale. Oh ! sans doute, aime d'abord notre claire et belle langue française, qui te met en communion avec toute la France: mais aime aussi ton patois qui te fait communier avec tes devanciers sur la terre d'Arvernie. La langue c'est le vase sacré dont parle le prophète « in vasis psalmi », qui garde le parfum du passé et de l'âme ancestrale : nous ne devons pas souffrir qu'on brise cette amphore embaumée ! Aime les traditions locales, mais avant tout les traditions religieuses qui gardent les autres. » On ne fait pas au scepticisme sa part » ; si tu laisses périr en ton cœur l'amour de Dieu, tout le reste y périra jusques à l'amour de la famille et de la grande patrie. Enfin, aime, ô enfant, aime les chants qui chantent l'Auvergne, et les poètes qui la célèbrent. Se pourrait-il qu'il y eût dans le diocèse une seule école dont les enfants ne connussent pas par cœur les beaux vers d'un Vermenouze où semble chanter l'âme même du pays? C'est ainsi que tu deviendras, enfant, un très bon fils de l'Auvergne, un très bon Français et un très bon chrétien !

Les temps — et l'opinion publique — ont bien changé depuis l'époque où la Convention chargeait Grégoire d'un rapport pour rechercher les moyens propres à amener la disparition des patois.

§

A « la **Phalange** ». — Nous apprenons que M. Henri Aimé devient directeur de *la Phalange*. M. Henri Aimé, auteur de *Fragments de la Vie radieuse* et de plusieurs autres ouvrages, appartient au groupe de Nancy avec MM. René d'Avril et Paul Briquel, et dont fit partie Charles Guérin. M. Jean Royère reste le rédacteur en chef de *la Phalange*.

§

Le « point de vue » Stéphane Mallarmé. — Tout le monde sait qu'un grand nombre d'écrivains et d'artistes contemporains ont donné leur nom soit à un arbre, soit à un sentier, soit à une partie de la forêt de Fontainebleau. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que l'auteur de *l'Après-midi d'un Faune* partage cet honneur, depuis quelques années déjà, avec plusieurs poètes de sa génération.

Situé sur les bords de la Seine, non loin du pont de Valvins, le « point de vue » Stéphane Mallarmé offre un site bien connu de tous ceux qui fré-

quentèrent jadis la demeure rustique du poète. C'est en effet à cet endroit du fleuve que le Maître, seul ou en compagnie d'amis, se plaisait à glisser au fil de l'eau, sur « cette yole à jamais littéraire », chantée par Paul Valéry.

Bien que nul guide n'en fasse mention, ce coin pittoresque attire chaque semaine de nombreux touristes. Souhaitons qu'il devienne prochainement, pour les admirateurs de Mallarmé, le but d'un pieux pèlerinage.

§

Une exposition à la Bibliothèque Nationale. — Le cabinet des cartes de la Bibliothèque Nationale vient d'inaugurer une intéressante exposition de documents géographiques, ouverte, jusqu'à nouvel ordre, tous les jours, de 10 h. à 4 h. Les organisateurs, MM. Léon Vallée, chef du Cabinet des cartes, et Ch. Du Bus, sous-bibliothécaire, se sont proposé de faire connaître au grand public, aussi bien qu'aux érudits, les richesses trop ignorées de leur dépôt. Des portulans et cartes marines, si curieux avec leurs miniatures et leurs types d'habitants et d'animaux ; des cartes gravées de la Renaissance ; de magnifiques pièces encadrées du XVIII^e^ siècle à décor emblématique ; des réductions des globes fameux de Coronelli, construits pour Louis XIV ; un charmant modèle en relief du château de Bellevue : telles sont les principales curiosités groupées dans la chambre Mazarine ; les savants apprécieront, en outre, trois globes du XVI^e^ siècle : le « Vert » le « Doré » et le « Globe de bois », de première importance pour l'histoire de la cartographie. Enfin l'on s'intéressera à de nombreux plans de villes et d'édifices de parcs et de batailles, à la représentation du *Bombardement de Larache*, aux vues perspectives de Tripoli, de Messine, etc. Tout cet ensemble fournit un aperçu général de collections trop ignorées du public français.

§

Un nouveau musée. — Le premier musée colonial vient d'être fondé : c'est celui de Saint-Denis à l'île de la Réunion. Il expose des peintures de Géricault, Michel, Eugène Lami, Faller, et de la nouvelle école : Valtat, Vlaminck, Guillaumin, Lucie Cousturier, Diriks, Lacoste, Bouche, Anglada, Laprade, Noiré, Dufrénoy, Van Rysselberghe, Coppiesers, Raffaëlli, Ménard, Le Sidaner, Le Mordant, Guignet, Prunier, Roustan, L Smits, Gilsoul, Léon Frédéric, Chahine, Frélant, Tarkhoff, Morrice, etc. La section historique intéresserait vivement le public européen ; elle recueille tous les souvenirs — antiques costumes, porcelaines et meubles de l'Inde, manchy et chaises à porteurs, miniatures, gravures et portraits — qui permettent d'évoquer dans son originalité mi-africaine, mi-asiatique la civilisation du XVIII^e^ siècle français aux Mascareignes, telle que la connurent les La Bourdonnais, les Pierre Poivre, les Parny et les Bernardin de Saint-Pierre.

§

Un centenaire de la cartographie. — Gerhard Mercator naquit le 5 mars 1512. C'est lui qui réforma le relevé des cartes, en démontrant que la méthode, employée jusqu'alors, de tracer les parallèles et les longitudes rectilignes était fausse, et en déterminant leur courbure. Il dessina lui-même un certain nombre de cartes remarquables, de Flandre, de Belgique, de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Esclavonie, de Grèce. Son œuvre la plus importante se trouve à un exemplaire unique, à la Bibliothèque Nationale : c'est la *Nona descriptio*, la première carte marine établie d'après la projection à laquelle on a conservé son nom.

Mercator était allemand et a vécu la plus grande partie de sa vie à Duisbourg ; ses parents étaient originaires du duché de Juliers, et il mourut

lui-même, le 2 décembre 1594, « cosmographe » en titre du duc de Juliers. Son nom latinisé n'est que le mot allemand *Kraemer*, qui signifie boutiquier, mercerot.

§

Jean-Jacques Rousseau roi de trèfle. — On peut voir au Musée Carnavalet une carte à jouer représentant Jean-Jacques Rousseau travesti en roi de trèfle. Sur le côté droit de la carte, à la suite du nom de l'écrivain, figure celui du fabricant : J. Minot. Sur le côté gauche est inscrit le mot : Sage.

L'image, assez grossière, est peu ressemblante.

§

Publications du « Mercure de France » :

JEAN-ARTHUR RIMBAUD. *Le Poète (1854-1873)*, par Paterne Berrichon. Poèmes, lettres et documents inédits. Portrait en héliogravure et autographe. Vol. in-18, 3.50.

LE GÉNIE DE L'ARGOT. *Essai sur les langages spéciaux, les argots et les parlers magiques*, par Alfredo Niceforo. Vol. in-18, 3.50.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES, par Francis Jammes. Vol. in-18, 3.50. (5 japon à 15 fr. ; 29 hollande à 10 fr.)

LES AILES CLOSES, pièce en 3 actes, par Robert d'Humières. Vol. in-18, 3.50.

RÉFLEXIONS SUR QUELQUES POÈTES, par Jean Moréas. Vol. in-18, 3.50 (27 ex. hollande à 10 fr.)

CARMINA SACRA, par Louis Le Cardonnel. Vol. in-18, 3.50 (9 japon à 15 fr. ; 8 chine à 12 fr. et 32 hollande à 10 fr.)

COMMENT NAISSENT LES DOGMES (*Entretiens avec ceux d'hier et d'aujourd'hui*), par Jules de Gaultier. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Et celui qui travaille toute sa vie pour découvrir et arracher au sol les mystères des anciens est mort à Rome en contemplant le Parthénon. — *Paris-Midi*, 8 décembre 1911.

Il faudrait, écrit-il [Champlain], en 1632, que, sous le règne de Louis le Juste, la France se vît enrichie d'un pays dont l'étendue excède plus de 1600 kilomètres en longueur et, en largeur, plus de 500. — (Discours de M. Hanotaux à l'inauguration du monument Champlain, cité par *le Temps*, 8 mai.)

L'entrée dans les voitures de toute catégorie est interdite à tous individus en état de malpropreté personnelle. — (Arrêté du Préfet d'Alger affiché dans les tramways algériens.)

Coquilles

Sophocle. Œdipe à Cologne, tragédie, etc... — Catalogue de la Librairie Dorbon, mai 1912.

Jusqu'ici le chameau n'avait guère figuré en Europe qu'à l'état de quelques marchands de comestibles. — *L'Express*, 26 janvier.

L'explosion a causé de sérieux dégâts à la culotte de la cheminée. — *Le Journal*, 18 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers.— Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

Dans toutes les Pharmacies
SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station Auto-Garage

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Dans le but de faciliter les relations entre Le HAVRE, la BASSE-NORMANDIE et la BRETAGNE, il sera délivré, du 1er Avril au 2 Octobre 1912, par toutes les gares des Lignes de Normandie et de Bretagne et aux guichets de la Compagnie Normande de Navigation à vapeur, des billets directs comportant le parcours par mer du HAVRE à TROUVILLE et par voie ferrée, de la gare de TROUVILLE-DEAUVILLE au POINT de DESTINATION et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé :

TRAJET EN CHEMIN DE FER:

Prix du tarif ordinaire;

TRAJET EN BATEAU:

1 fr. 70 pour les billets de 1re et 2e cl. (Chemin de fer) et 1re cl. (bateau) et 0 fr. 90 pour les billets de 3e cl. (Chemin de fer) et 2e cl. (bateau).

Un service spécial de trains est organisé entre TROUVILLE-DEAUVILLE et LE MANS, pour assurer les relations ci-dessus.

MM. les Voyageurs sont priés de consulter les affiches concernant ces trains, qui sont apposées dans toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne.

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

STATIONS THERMALES

desservies par le réseau P.-L.-M.

Aix-les-Bains, Besançon (la Mouillère), *Châtelguyon* (Riom), *Evian-les-Bains, Fumades-les-Bains* (Saint-Julien-les-Fumades), *Genève, Menthon* (Lac d'Annecy), *Royat, Thonon-les-Bains, Uriage* Grenoble), *Vals, Vichy, etc...*

Billets d'aller et retour collectifs, 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés, du 1er Mai au 15 Octobre, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. aux familles d'au moins 3 personnes.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres

Arrêts facultatifs

PRIX : les deux premières personnes paient le tarif général, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la quatrième et les suivantes d'une réduction de 75 0/0

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'EXCURSION

en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire et aux Stations Balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : 86 fr. — 2e Classe : 63 fr.
Durée : 30 jours avec faculté de prolongation

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à Tours — Loches, et retour à Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande, et retour à Paris, *viâ* Blois ou Vendôme.

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : 54 fr. — 2e Classe : 41 fr.
Durée : 15 jours sans faculté de prolongation

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux, et retour à Tours — Loches, et retour à Tours — Langeais, et retour à Paris, *viâ* Blois ou Vendôme.

Ces billets sont délivrés toute l'année.

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison balnéaire et thermale 1912

10 minutes de Paris. — Enghien-les-Bains.

2 heures 1/2 de Paris — Pierrefonds.

3 heures de Paris. — Le Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Paris-Plage (Etaples), Boulogne.

3 heures 1/2 de Paris. — Mesnil-Val, Cayeux, Berck, Merlimont (Rang-du-Fliers-Verton), Plages de Quend et de Fort-Mahon (Quend-Fort-Mahon), Plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel (Dannes-Camiers), Le Portel (Boulogne), Wimereux (Wimille-Wimereux), Calais.

4 heures de Paris. — Bois-de-Cise, Le Bourg-d'Ault et Onival (Eu), Hardelot (Pont-de-Briques), Wissant (Marquise-Rinxent), Dunkerque, Malo-les-Bains, Saint-Amand, Saint-Amand-Thermal, Forges-les-Eaux (Serqueux).

4 heures 1/2 de Paris. — Audresselles et Ambleteuse (Wimille-Wimereux), Petit-Fort-Philippe (Gravelines), Loon-Plage.

5 heures de Paris. — Leffrinckouke, Zuydcoote, Bray-Dunes (Ghyvelde).

5 heures 1/2 de Paris. — Ostende, Blankenberghe.

6 heures de Paris. — Heyst.

Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares délivrent les billets à prix réduits ci-après indiqués :

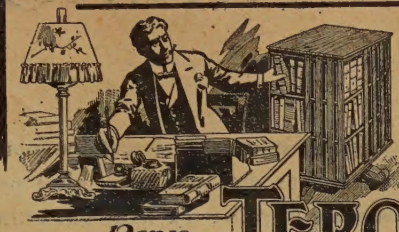
1° *Billets de saison* pour familles d'au moins 4 personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 o/o à partir de la 4e personne.)

2° *Billets individuels hebdomadaires*, valables 5 jours, du vendredi au mardi et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales. (Réduction de 20 à 44 o/o.)

3° *Cartes d'abonnement* de 33 jours. (Réduction de 20 o/o sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

4° *Billets d'excursion* du dimanche et jours de fêtes légales (2e et 3e classes) individuels ou de famille. (Réduction de 20 à 65 o/o.)

tous vos livres sous la main



avec la bibliothèque tournante

PARIS
31 bis Boul. Haussmann
angle de la rue Scribe.

TERQUEM

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

" TERPI "

pour **relier soi-même**

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente étude Me **Tansard**, notaire à Paris, 65, rue Turbigo, le 5 juin 1912, à 1 heure, en 6 lots, de : **NUE PROPRIÉTÉ** de **TITRES** et **VALEURS.**

1° 26 actions de la Cie Générale des Eaux. M. à pr. : **11.700** fr. ; 2e 26 actions de la Cie Générale des Eaux. M. à pr. : **11.700** fr. ; 3e 39 actions de la Cie Gle des Eaux pour l'Etranger. Mise à pr. : **3.000** fr. L'usufruitière pour ces 3 lots est née le **27** août **1834**; 4e, 5e et 6e lots : **2.376** fr. de **RENTE FRANÇAISE 3 %** pour chaque lot. Mise à pr. : **17.500** fr. pour chaque lot. *L'usufruitière de ces trois lots est née le 24 mars 1836.* Prix payable comptant. Consignation pour enchérir : 1.000 fr. pour les 1er et 2e lots ; 300 fr. pour le 3e ; 2.500 fr. pour chacun des autres lots. S'adr. à Me TANSARD, notaire et à Mes GORAND et THOREL, avoués à Paris.

ABLON. Proprté d'Agrément, rue des Noyers: 4.576 m. M. à pr. : **75.000** fr. 3 terrains, 2.149, 302 et 410 m. M. à pr. : **3.000, 500** et **300** fr. Adj. ch. not., 18 juin, Me DELESTRE, not. 372, r. St-Honoré.

Propr. à Paris (16e) **Rue du RANELAGH, 67.** Ce : 745 m. Rev. br. : 31.225 fr. M. à pr. : **460.000** fr. Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 11 juin. Me HUGUENOT, not., r. La Boétie, 50.

Maison à Paris, **Av. de la Motte-Piquet, 40.** Ce 240 m. 30. Rev. br. 3.500 fr. M. à pr. : **35.000** fr. A. adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 4 juin 1912. S'ad. Me E. CHAMPETIER DE RIBES, not. à Paris, 10, r. de Castiglione.

Maison à Paris **3, R. FRANÇOIS-DE-NEUFCHATEAU.** Rev. br. 9.680 fr. M. à pr. : **80.000** fr. A adj. ch. not. Paris, 4 juin 1912. S'adr. Me LEROY, not., 9, boulev. St-Denis.

Maison à Paris **91, RUE SEDAINE.** Cce 150 m. Rev. br. 9.436 fr. M. à pr. : **100.000** fr. Adj. ch. not., 4 juin 1912. S'adr. Me MICHELEZ, not., 50, av. Wagram.

BOULOGNE s-Seine, belle propr., parc des Princes. Sce 500 m. M. à pr. : **50.000** fr. Adj. 3 juin 1912, 2 h., ét. Me BRAULT, not. à Neuilly-s-Seine.

BULLETIN FINANCIER

Le marché, depuis quelques jours, montre une certaine nonchalance, qui tient à ce que la situation générale, sans être mauvaise, n'est pas absolument bonne. La guerre italo-turque continue à traîner en longueur et inspire quelque inquiétude. L'Italie, ne pouvant réduire son adversaire en Tripolitaine, s'empare l'une après l'autre des îles de la mer Egée! Les puissances ne peuvent voir cette tactique d'un œil favorable. D'autre part, l'augmentation des effectifs de l'armée allemande agite bien naturellement l'opinion européenne.

En France, cependant, les élections municipales et le retour à la présidence de la Chambre de M. Paul Deschanel indiquent une affirmation sans cesse grandissante des idées raisonnables.

La rente française, à 93,95, garde à peu près le cours de la dernière quinzaine. L'extérieure espagnole, à 94,75, perd o fr. 35 c., ce qui prouve que les négociations franco-espagnoles ne vont pas toutes seules. L'Italien remonte à 95,20 et le Turc Unifié à 90,20, reste en l'état. Les fonds russes sont en gain : le Consolidé 4 o/o à 96,15, le 4 o/o 1901 à 96, le 4 1/2 o/o 1909 à 102,50 et le 5 o/o 1906 à 104,55.

Nous trouvons les chemins de fer français au même point, ou à peu près : l'Est à 920, le Lyon à 1245, le Nord à 1680, l'Orléans à 1300 et le Midi à 1100.

Parmi les établissements financiers, nous voyons la Banque de Paris et des Pays-Bas passer de 1795 à 1840. Cette banque, d'ailleurs, vient de décider l'augmentation de son capital qui va être porté de 75 à 100 millions. Le Comptoir d'Escompte marque également un progrès sensible. Il passe de 948 à 970. Le Crédit foncier s'inscrit à 844,50, le Crédit Lyonnais à 1517, le Crédit Mobilier à 678, la Société Générale à 816, l'Union Parisienne à 1210.

Comme affaires, signalons que la Banque de Paris et des Pays-Bas et la Société Générale placent en ce moment 153.500 actions privilégiées de l'American Smelters Securities Company. Ces actions, d'une valeur nominale de 518 fr., sont émises à 492,10 et rapporteront 6 o/o.

Quant à l'emprunt de 205 millions de la Ville de Paris pour les travaux du gaz, qui a eu lieu le 21 mai, faut-il dire que son succès a été colossal? La Ville offrait 719.298 obligations. Le public en a souscrit 59.190.287, dont 58.108.754 à Paris et 1.081.533 tdans les départements. L'emprunt a donc été couvert 82 fois.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

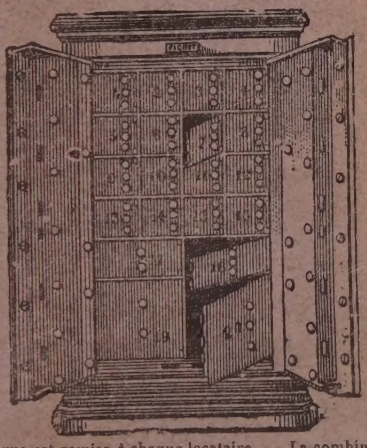
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités. Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.